



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

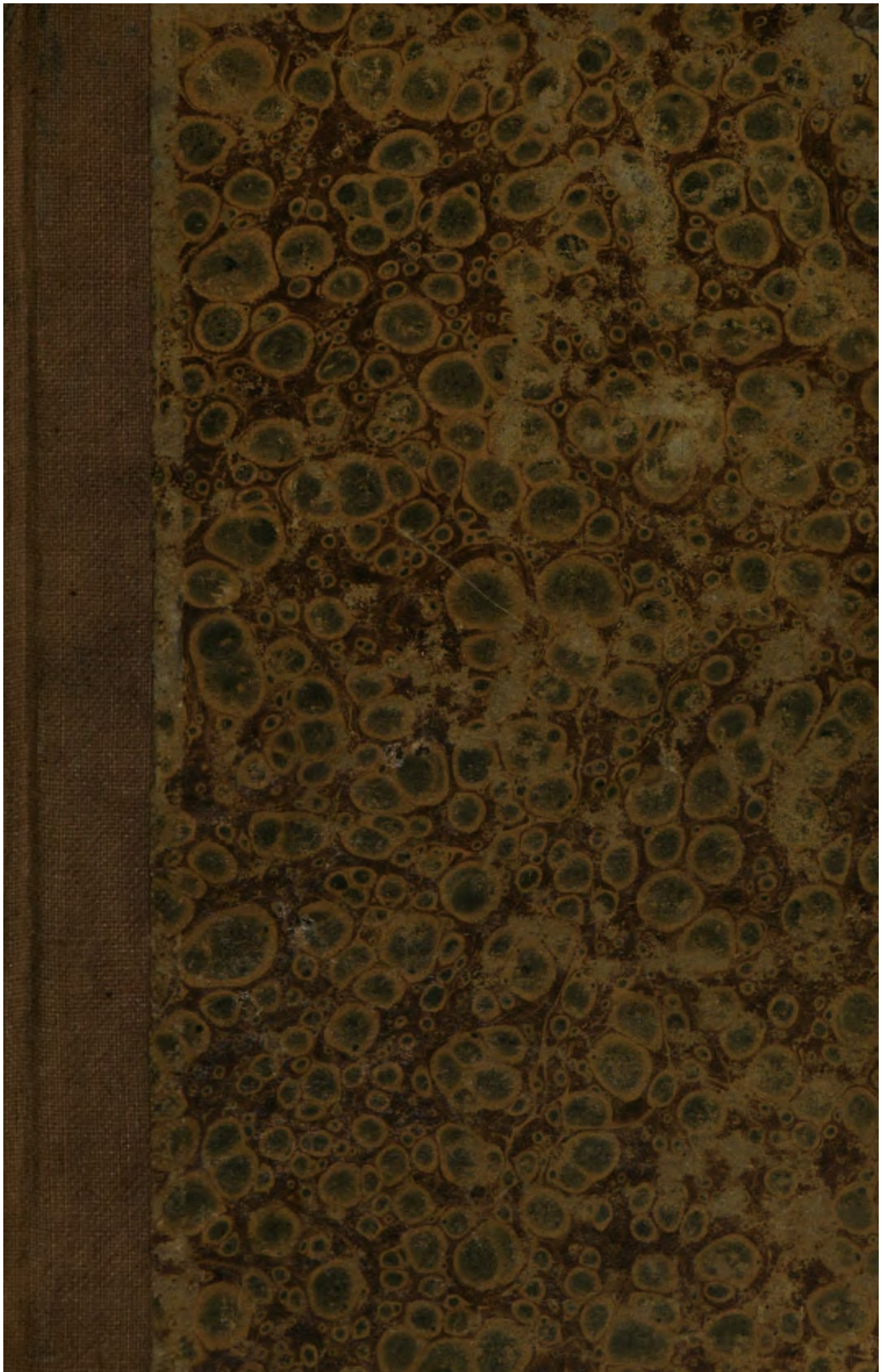
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





Vet. F. III A. 504

Emmy Visser.

750
"

200 1-1-16

Y L O P

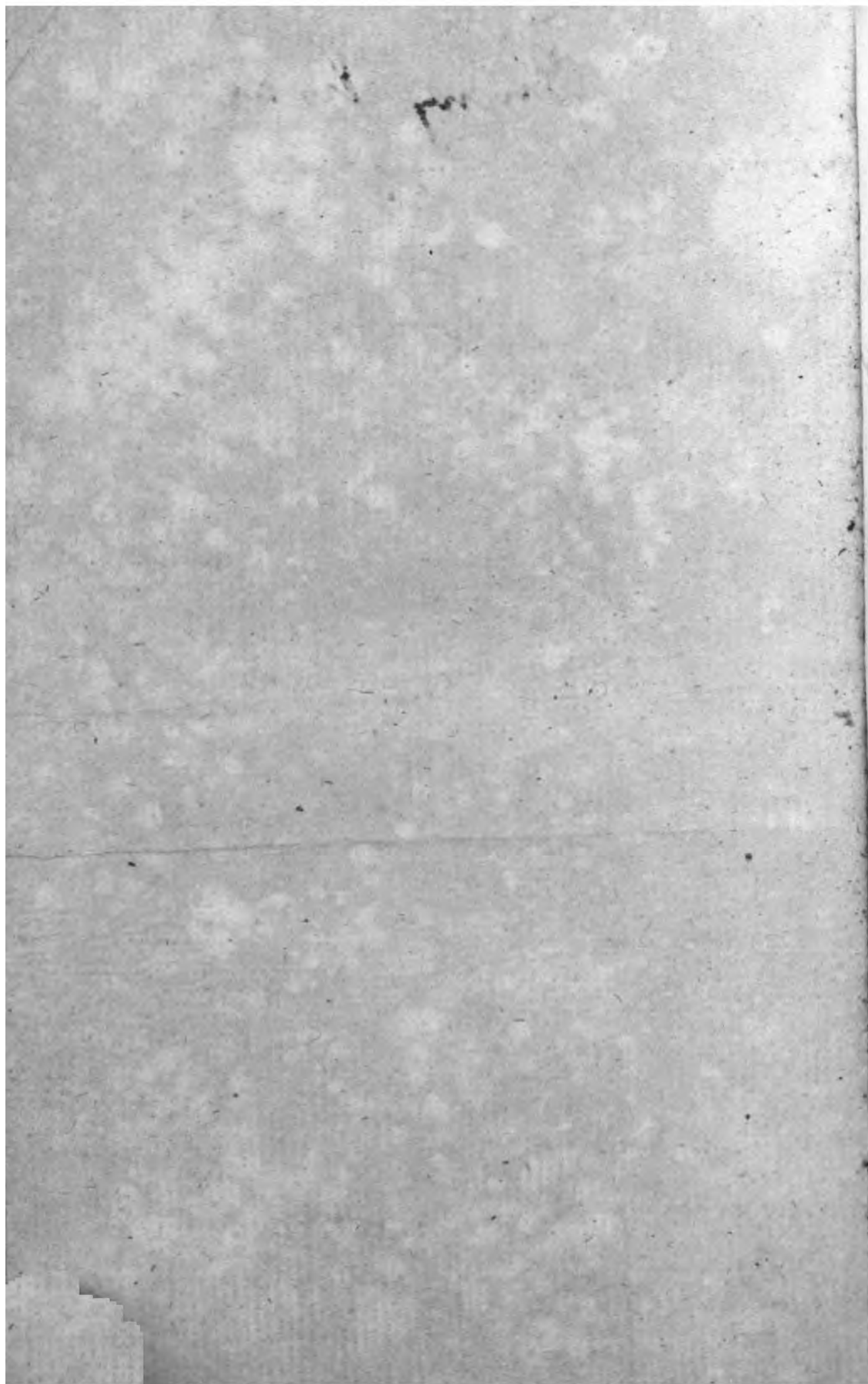
Vel

20.

LE SALON

DE

LADY BETTY.

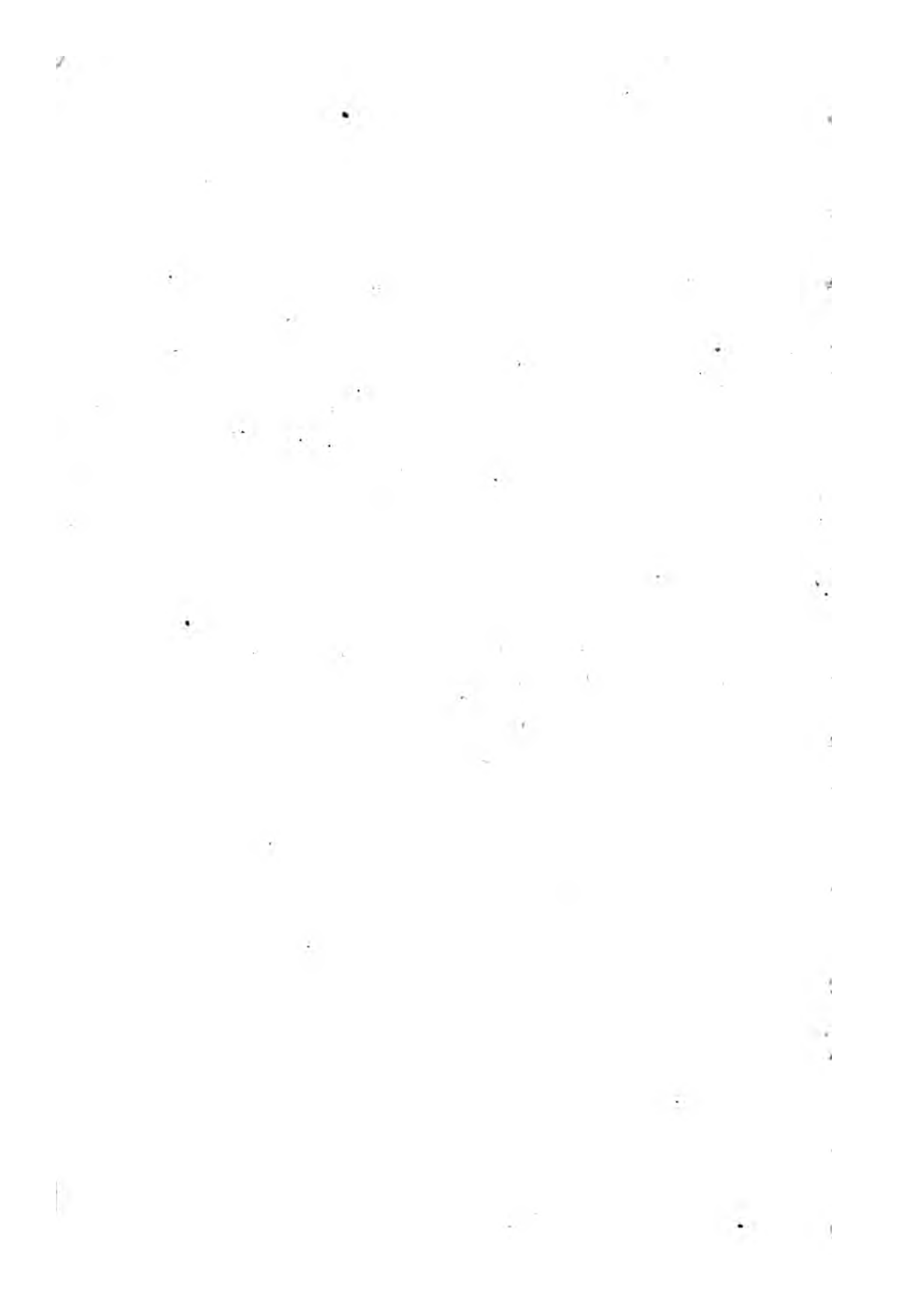


20.

LE SALON

DE

LADY BETTY.



LE SALON
DE
LADY BETTY

MOEURS ANGLAISES,

PAR

Madame Desbordes-Valmore.

TOME PREMIER.

BRUXELLES.

AD. WAHLEN, IMPR.-LIBR. DE LA COUR,
RUE DES SABLES, N° 22.

1836



INTRODUCTION

INDISPENSABLE.

CE QUE C'EST QUE

LE SALON DE LADY BETTY.

Dans l'une des principales rues de Westminster, à Londres, est un vaste et bel hôtel que les gens du quartier ont surnommé *Betty's-house*. Cet hôtel, propriété de la famille Melvil, depuis environ deux siècles, est habité aujourd'hui par la veuve de lord John Melvil, pair d'Angleterre et d'Écosse, mort en 1829. Lady Betty Melvil, à qui sa beauté, son âge et les grâces de son esprit permettraient d'aspirer encore aux hommages et à l'adoration du monde, a concentré ses relations dans un petit cercle d'amis intimes. Trois fois par semaine, son salon est ouvert à une douzaine de personnes également distinguées par leurs talents et par leur nais-

sance. Des causeries vives et animées, des anecdotes piquantes, des observations et des critiques sur les ridicules du temps, remplissent d'ordinaire tous les instants de ces réunions, où les traditions de la bonne compagnie sont rehaussées par le charme d'un heureux abandon.

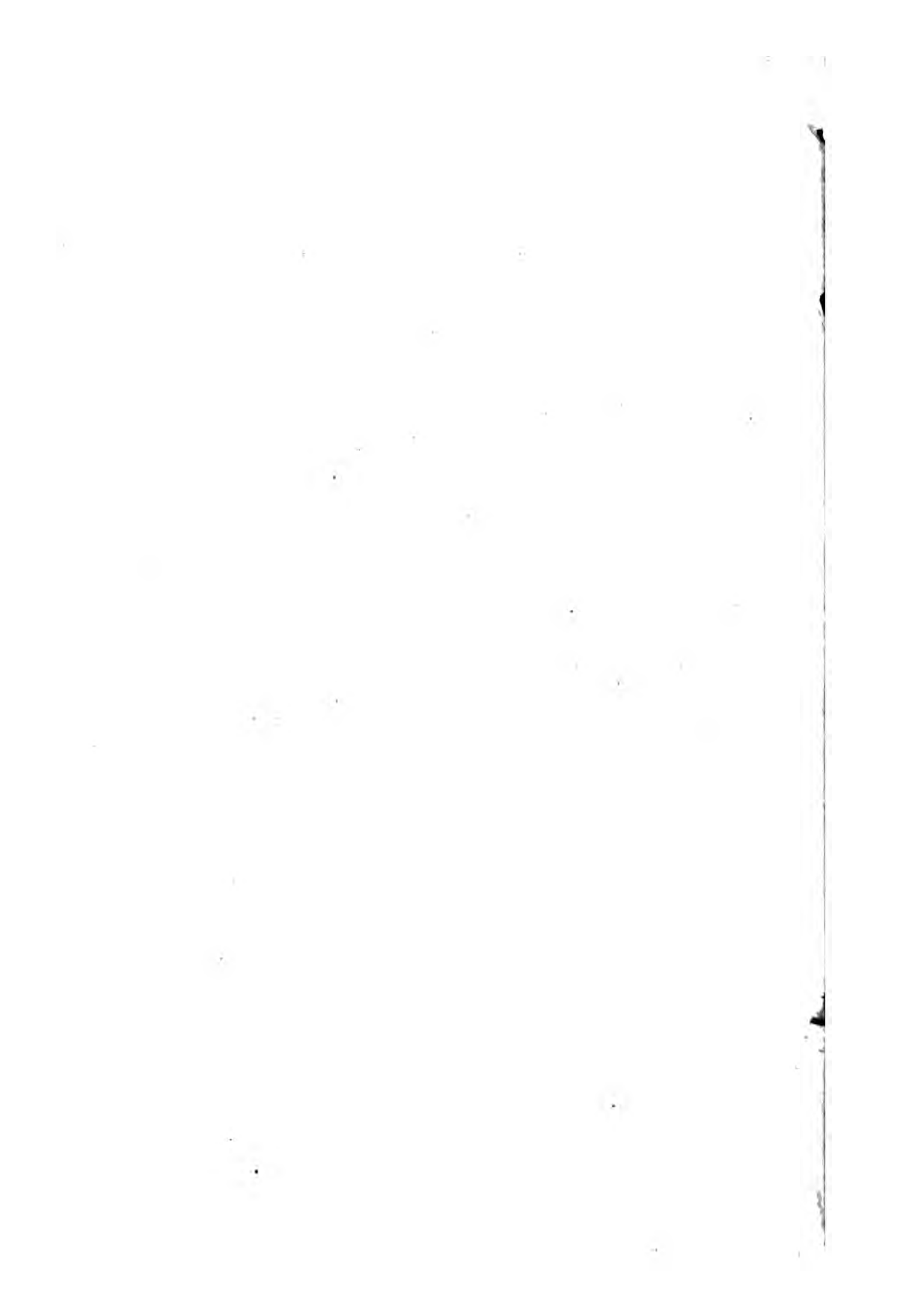
Lors de mon dernier séjour à Londres, j'eus l'honneur d'être plusieurs fois admis chez lady Betty; une lettre de recommandation, écrite de Paris par la comtesse D***, était mon seul titre à une faveur, que beaucoup d'Anglais ont brigüée sans pouvoir l'obtenir. Je n'oublierai jamais l'aimable et bienveillant accueil que daigna me faire lady Melvil, à moi, pauvre étranger, aussi peu instruit des usages britanniques qu'inhabile à exprimer mes pensées dans la langue du pays. Je n'oublierai jamais non plus ces conversations délicieuses où chacun riyalisait de gaieté, de verve et d'à-propos. La soirée se terminait rarement sans qu'une ou deux personnes de la société *payassent leur écot*. Or, payer son écot, c'était raconter une anecdote, une nouvelle, dont le sujet était emprunté d'ordinaire aux mœurs actuelles de la Grande-Bretagne. Chaque narrateur avait sa spécialité. Le capitaine Aresby frondait les ridicules de ses compatriotes; mistress Daring aimait avant tout les histoires romanesques; Lord Feeling excellait à décrire les passions du cœur; plusieurs autres abordaient tous

les genres, sans cesser d'être intéressants et vrais.

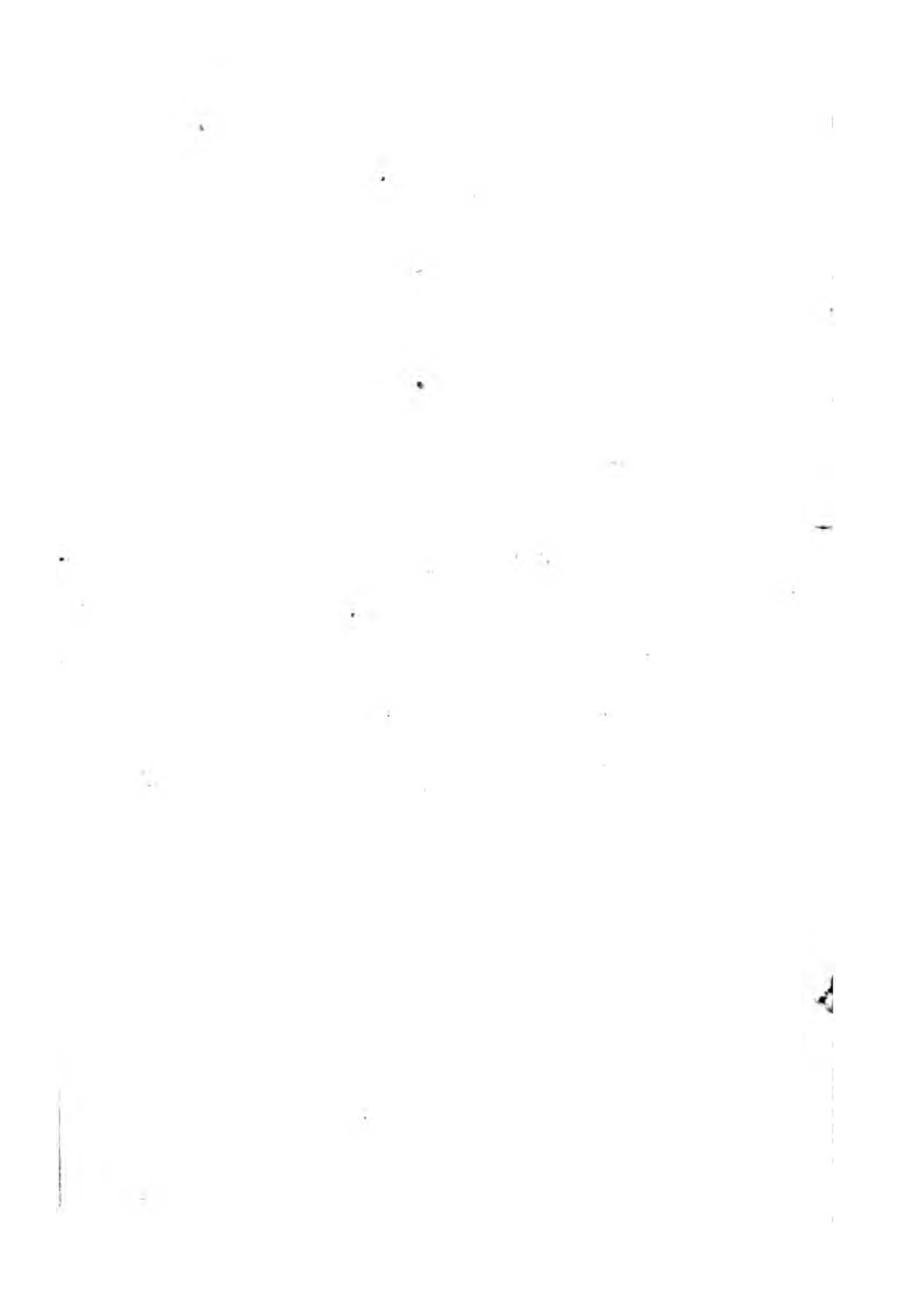
Lady Melvil, à qui j'exprimai différentes fois le désir d'initier le public français à cette peinture si vivante et si intime des mœurs anglaises, voulut bien se prêter à mes projets en traçant elle-même le canevas des nouvelles les plus attachantes contées dans son salon.

Ce sont ces nouvelles, reproduites en français, que j'offre aujourd'hui au public sous le titre de *Salon de lady Betty*. La plupart, modifiées et développées par madame Desbordes-Valmore, ont revêtu sous sa plume des couleurs si brillantes, que cet élégant écrivain s'est pour ainsi dire approprié le fond par la richesse et la nouveauté de la forme.

L'éditeur.



UNE FEMME.



Une Femme.

— Une malédiction ! une amère malédiction sur l'Italien ! s'écria tout à coup lord Haverdale étendu sur son lit, et convalescent à peine d'une blessure grave qui l'y retenait depuis un mois, par suite d'une affaire d'honneur. Toutes les malédictions de l'enfer sur l'Italien ! répéta-t-il en mordant son drap, après avoir essayé vainement d'étendre le genou dont il souffrait horriblement.

— Du calme, Haverdale ! du calme ! dit son ami Bingley, quittant la fenêtre d'où il regardait patiemment tomber la pluie pour tuer le temps comme les gardes-malades qui tirent parti de tout, pour ne pas mourir de sommeil ou d'ennui. Patience

donc ! poursuivit-il , en replaçant avec précaution la jambe blessée du jeune homme et en l'enveloppant , d'un air d'autorité , dans la couverture d'où elle voulait s'affranchir . Quel soulagement pouvez-vous espérer à vous appesantir ainsi sur cette image irritante ?

— Éloignez donc à volonté le cauchemar qui vous poursuit , sous la figure de l'homme à qui vous devez le premier malheur de votre vie ?

— Mon Dieu , Larry ! répliqua Bingley avec une douceur caressante , à bien examiner tout ceci , n'avez-vous pas plutôt sujet de vous réjouir que de maudire ?

— Sujet de me réjouir ! cria lord Haverdale , bondissant autant que le lui permettait sa blessure : rêvez-vous , Bingley ? Dieu me pardonne ! pensez-vous réellement que nous enlever la femme que nous aimons , et nous clouer la jambe sous un coup d'épée , durant un mois , soient des titres à notre reconnaissance ?

— Non pas exactement comme vous présentez la chose : mais puisque l'affection de lady Fanelly était de nature à passer si facilement d'un objet à un autre , il est mieux , ce me semble , que son inconstance ait éclaté ostensiblement , avant , qu'après que vous fussiez devenu son seigneur et maître , comme vous en aviez la rage . Avec votre humeur chevaleresque , j'ose presque dire , un peu féodale ,

la perte d'une moitié belle et trompeuse, vous sauve, à mon avis, bien des jambes et bien des bras.

— Taisez-vous, Bingley, vous m'arrachez les dents avec votre sang-froid : il me donne sur les nerfs, au point de r'ouvrir ma blessure.

— Eh, non, Haverdale ; c'est votre blessure qui vous donne sur les nerfs. Et en attendant votre prochaine guérison, je ne fais que les calmer autant que je peux, et votre cœur malade par dessus le marché.

Haverdale tendit la main à Bingley sans lui répondre autrement que par un triste sourire.

— Au fait ! je crois que vous avez sujet de vous réjouir, insista Bingley, sans la moindre intention de se venger des arrêts forcés où le retenait son dévouement, mais jaloux de se rendre aussi utile que les potions calmantes avec lesquelles il atténuait jour par jour la fièvre de son blessé. Se penchant alors presque à son oreille, il soutint, sur son épaule, sa tête accablée, et suivant avec sollicitude ses regards errants où avait passé tout récemment tant de délire, il fit ce qu'il fallait faire, ce qu'il avait déjà fait vingt fois pour bercer et engourdir cette jeune vie altérée de sommeil : il lui *rapprit* son malheur avec une sourde indignation qui calma pour un moment encore le cœur orageux du jeune homme trahi, et ne se tut que quand le cher fardeau qu'il supportait avec la patience

d'un mur fit courir mille épingles au bout de ses doigts, en arrêtant par son poids immobile la circulation du sang. Ce ne fut qu'alors qu'il s'en dégagèa doucement, retenant son souffle, marchant sur la pointe des pieds, pour aller regarder de nouveau tomber la pluie, par forme de diversion, comme il l'avait essayé tout à l'heure avec quelque fruit.

Mais il ne passait pas une âme devant l'hôtel désert où s'était enseveli Haverdale durant l'absence de son père. Le front appuyé contre une vitre humide qu'il écoutait frémir sous le passage de quelques voitures, Bingley se retraçait toute cette fatale aventure, calculant l'époque probablement très-prochaine du mariage de la belle Fanelly, avec la possibilité d'emmener son malade assez loin de Londres pour que l'éclat de cette nouvelle ne renouvelât pas, de sitôt du moins, l'inutile fureur dont il subissait les conséquences avec tant de résignation, lorsqu'il fut de nouveau tiré de ses réflexions par la voix d'Haverdale, qu'il croyait profondément endormi.

— C'est là, Bingley, tout ce que vous avez appris sur ces deux monstres ?

— Tout ! — répondit Bingley en se retournant avec surprise, que voulez-vous de plus ?

— Rien, pour savoir que cette femme est une perverse, une audacieuse... femme !

— Il est fâcheux qu'elle soit aussi la plus belle et la plus accomplie de son sexe, en tout ce qui ne concerne pas la foi du serment.

— Qu'a-t-elle donc, selon vous, de si prodigieux, mon pauvre Bingley? Il faut que ma blessure m'ait fait perdre beaucoup de mémoire; car je vous avoue, ajouta-t-il d'un ton de dédain qu'il s'efforçait de rendre glacial, que je la méprise autant que je la hais!

— Nous serons donc bientôt en état de nous plonger aux délices de la chasse, Larry! c'est ma foi, tout ce que nous avons de mieux à faire.

— Elle m'a enfoncé milles épines dans le cœur, uniquement parce que nous étions fiancés, mariés d'enfance, frère et sœur de toujours! uniquement pour cela. Sa déloyauté m'a précipité d'un ciel où je ne remonterai plus avec personne : mais il n'y a pas de minute, je vous jure, où ma raison n'arrache une de ces épines, et quand la dernière tombera, dit-il en appuyant fortement la main sur sa poitrine, oh! que je serai heureux alors!

— Oui! c'est surtout la dernière que je voudrais vous ôter.

— Vous le pouvez, Bingley! répétez-moi mot à mot votre entrevue avec elle : vrai! vous pouvez m'en parler; je respire librement : d'honneur! le sang que j'ai perdu m'a rafraîchi l'âme. J'espère un jour remercier mon rival du service immense qu'il

m'a rendu, comme vous le pensez vous-même.

Ses dents se serrèrent sous l'effort qu'il fit pour sourire : puis regardant curieusement son ami, il le força de nouveau à recommencer le récit qu'il prétendait avoir en partie oublié.

Bingley se dévoua.

— Quand j'entrai chez elle, donc, comme je croyais vous l'avoir plusieurs fois raconté, je m'attendais à subir le long ennui de l'antichambre, et toutes les cérémonies dont une femme retarde, d'ordinaire, la présence reprochante de l'ami de l'homme qu'elle a trahi.

— Indignement trahi, Bingley !

— Elle s'avança au contraire au devant de moi avec un triste empressement ; puis elle s'arrêta tout à coup pour me saluer, sans affectation de fierté ni de faux courage, et me dit :

— Je m'attendais à l'honneur de votre visite, sir Bingley, veuillez vous asseoir.

— Elle m'indiqua de la main, un siège auprès de celui qu'elle prenait elle-même ; sa main tremblait beaucoup.

— Vous avez touché la main de cette femme, Bingley !

— Sa main tremblait beaucoup, poursuivit Bingley sans interrompre sa consciencieuse narration.

— Quand nous fûmes assis en présence l'un de l'autre, je la regardai en face : ses yeux attachés long-

temps sur le parquet me donnèrent le loisir de la regarder au visage ; une grande pâleur avait succédé à l'éclat d'abord plus qu'ordinaire de son teint : ce fut elle , pourtant , qui reprit la parole , après avoir ramené sur moi son regard plein de douceur.

— Je suis troublée , sir Bingley , car je suis coupable. C'est presque un divorce que vous venez établir entre deux personnes... dont l'une vous est trop chère pour que vous puissiez voir l'autre sans haine.

— Sa voix s'était altérée ; et cherchant , sans doute , à renfermer une émotion inutile , elle se leva , ouvrit un petit meuble à secret entre deux croisées , d'où elle retira vos lettres pour me les rendre avec l'anneau que vous avez brisé ; les lettres étaient , je crois , préparées à cet effet sous une enveloppe cachetée. Surpris , je vous l'avoue , du poids léger de votre correspondance amoureuse , je ne pus m'empêcher de lui demander : Est-ce là tout , madame ?

— Tout , répondit-elle d'un ton simple et sérieux , je n'ai jamais reçu que deux lettres de lord Haverdale , avant et depuis son absence de l'Angleterre.

— Je ne peux vous cacher qu'elle ajouta en rougissant un peu :

— Il m'est permis de croire , sir Bingley , qu'un sentiment si paisible , dans l'homme qui recherchait ma main , n'aura pas le pouvoir de troubler son

bonheur. Vous, du moins, vous ne verrez pas une insulte dans ce vœu, qui ne mourra jamais là!... dit-elle en serrant son cœur qui me parut oppressé.

— Que vous êtes simple, vous!... et que je l'aurais tuée avec plaisir, après cette hypocrite apologie de sa trahison! Quand je lui aurais écrit des volumes sur mon amour, qu'elle connaissait assez, puisque je l'avais demandée en mariage, pensez-vous qu'elle m'en eût mieux gardé le sien?

— Peut-être! hasarda le raconteur.

— Ah! peut-être, en effet : ces êtres oublieux ont besoin sans cesse qu'on leur déclame l'amour comme les livres menteurs où elles l'ont appris. Fatalité! mon Dieu!... quand la foudre vous tue, c'est qu'il tonne; vous avez vu le nuage grossir, les feuilles trembler... vous avez pu vous sauver ou répondre : me voilà!... Mais au milieu du temps bleu, calme, sans éclair, être assassiné froidement, puis après raillé, c'est affreux, Bingley! c'est à dissoudre toutes les croyances, c'est à s'arracher le cœur pour le leur jeter en présent de noces... Ne me racontez plus rien; reposez-vous, je me rappelle tout présentement : avouez du moins qu'on peut demander vengeance à l'avenir, et signer de tout le sang qu'on a perdu, une malédiction, une amère malédiction sur l'Italien.

Bingley se promenait lentement dans la chambre sans trouver rien à répondre.

— Comme c'est froid l'être qui ne nous aime plus ! comme il nous pousse tranquillement hors de son chemin ! comme elle m'a jeté à terre tout sanglant et meurtri !... Mais , je me relèverai , moi ! elle , jamais !... Je m'y oppose ; je ne veux pas que l'avenir soit possible pour elle : je la verrai à mon tour , blessée à mort , toute pâle , cachant sa figure honteuse sous ses cheveux humiliés ; car elle sera trahie , elle le sera de par le ciel qui ne laisse nul parjure impuni. J'ai lu cela dans tout son héros italien , *son prince italien* , comme ils l'appellent. Qu'il soit prince ou ne le soit pas , qu'est-ce que cela me fait à moi ? J'ai lu jusqu'au fond du cœur de ce misérable , qui lui chante l'amour avec ses cadences et ses fioritures : je la verrai trahie , vous dis-je , blessée à mort , et je serai content ! et je danserai ! dussé-je rester boiteux comme lord Byron , qui s'en vengeait sur toutes ces folles. Et la vie ne m'étouffera plus vingt fois le jour aux coups d'une sonnette homicide , qui me disait : la voilà... elle vient demander pardon ! Hélas ! j'ai rêvé cela souvent , et vous l'avez compris , vous ! tout calme que vous êtes ; car vous avez enveloppé d'un mouchoir cet affreux tintement , pour qu'il ne fît pas éclater mes veines sous les élancements de mon cœur. Merci , Bingley !... pour cela seul , voyez-vous , c'est entre nous deux à la vie et à la mort.

— A présent que ma raison est brûlée , mon

cœur perversi, que je suis devenu méchant et froid comme elle, n'ayez par peur de mon avenir; il sera beau mon avenir, j'irai en France, j'irai partout; je chercherai les femmes, que je fuyais; leurs regards dont j'avais peur, parce qu'ils me demandaient quelque chose de mon âme, où je cachais Fanelly, pure alors, comme moi; de mon âme qui se retirait épouvantée devant l'ombre d'une séduction. Je chercherai leurs mains faciles qui s'avançaient vers les miennes; je les serrerais de rage, et elles prendront cela pour de l'amour; elles prennent tout pour de l'amour! et je rirai du creux de mon cœur désert et abandonné.

— Oh! vous verrez, vous verrez, dit-il en serrant fortement au corps, Bingley, alors rapproché de son lit; et il poussa le plus triste éclat de rire qui puisse s'exhaler d'une telle frénésie; car c'est une grande et misérable chose que l'amour.

— Mais vous aviez raison, mon pauvre Bingley, s'écria tout à coup Haverdale, au milieu d'un étrange silence durant lequel ils se regardaient tous deux avec étonnement: oui! vous aviez raison, poursuivit-il, sans pouvoir retenir des sanglots convulsifs, je crois que je l'aime toujours! et il s'évanouit.

— Triste mystère des cœurs qui s'enferment! pensait Bingley, en lui prodiguant avec ordre et recueillement tous les secours de sa tendre pitié,

il y a là trois fois autant de preuves d'amour qu'il en fallait peut-être, pour enchaîner cette femme, avide d'aimer et d'être aimée : et il a gardé ces preuves à son infidélité !

Une étroite intimité entre deux familles honorables de Londres, l'une du nom d'Haverdale, l'autre du nom de Galt, avait naturellement éveillé des idées de mariage dans l'une et l'autre maison, dont les jeunes branches paraissaient incliner à s'unir par le penchant le plus libre et le plus tendre.

Fanelly Galt n'avait pas encore atteint sa quinzième année, quand elle répondit par un sourire candide, à cette candide question du jeune Haverdale, qui lui tenait la main sans avoir osé la serrer encore,

— Fanelly ! j'ai quelque chose à te demander : serais-tu contente de t'appeler milady Haverdale ?

— Je le serais ! avait dit sans hésiter et en rougissant Fanelly.

Le très-jeune lord, rouge aussi de joie, trop tremblant pour répandre son éloquence, se contenta de serrer cette petite main qui resta dans la sienne, et de regarder le ciel, après avoir regardé les yeux de Fanelly, les plus beaux yeux de l'Angleterre. Ceci se passait au détour de l'allée som-

bre d'une grand parc qu'ils venaient de parcourir ensemble dans le plus profond silence.

Après ce très-court, mais très-clair entretien, il avait été résolu qu'un mariage serait célébré entre eux, dès que Fanelly aurait atteint sa dix-septième année, afin que son éducation complétée répondît à la position brillante qui l'attendait dans le monde sous le nom de milady Haverdale; position soutenue d'une dot immense et d'espérances plus considérables encore. Des deux côtés, près de deux ans s'écoulèrent dans un calme délicieux. Fanelly se laissait doucement aimer et lentement éclore à l'avenir solide que lui promettaient les regards purs et sincères d'Haverdale. Il la contemplait un jour dans une ivresse silencieuse, calculant tout bas combien les avantages qu'elle tenait de la nature s'augmentaient des talents qu'elle amassait, disait-elle, pour égayer la longue route qu'ils avaient à parcourir ensemble.

— Oh! ma chère Fanelly! dit un jour le jeune homme pensif, que vous êtes affable! que la douceur et la grâce de votre caractère me promettent une belle vie! ce n'est pas pourtant votre beauté qui m'attire et me donne tant d'amour pour vous; je suis très-content que vous soyez une belle femme, car tout le monde me proclame heureux en vous regardant. Mais il y a en vous un ciel caché qui me fera vous aimer toujours. Vous êtes

bonne, Fanelly ! et quand vous serez bien vieille, je vous aimerai encore !

— D'amour ! Haverdale ?

— D'amour, ... je ne sais, ma chère, car on dit que tout change et se modifie avec le temps.

Fanelly stupéfaite le regarda sans parler.

— Folle ! oh folle ! dit le jeune philosophe en frappant doucement sur les doigts entrouverts de sa maîtresse qui venaient de rompre la soie d'une broderie élégante commencée pour lui.

— Ah ! tout change, Larry ! dit la jeune fille ; et pour la première fois de sa vie d'amour, il sortit de son cœur oppressé une larme qu'Haverdale vit rouler dans ses yeux avec un étonnement extrême : mais il n'attacha pas à cette larme toute la valeur qu'elle avait peut-être pour l'avenir.

— On le dit, ma bien aimée, et je répète.

— Où dit-on cela, milord ?

— Dans le monde sérieux que j'écoute, Fanelly ; dans mes livres de morale, tout éclairés de l'expérience des sages.

— Les miens ne disent pas de si tristes choses.

— C'est que vous ne lisez que des romans pleins de héros imaginaires ou de caractères d'exception qui rompent les règles de la nature.

— Si vous ne devez pas les rompre pour moi, il est fâcheux que destinés à vivre ensemble, nous ayons deux croyances, Haverdale : on aurait dû,

par pitié, peut-être, m'envoyer à la même école que vous.

— C'est bien dit, Fanelly, car je vous aurais vue davantage. Mais s'il y a de la vérité dans l'homme, ajouta-t-il en posant gravement sa main sur son cœur, vous serez ma seule affection en ce monde ; d'amour ou d'amitié, qu'importe ?

— Merci, Larry ! repartit Fanelly, tombée dans une rêverie profonde sur l'épaule de son fiancé, et dardant sur lui ses longs regards à travers ses cheveux blonds épars qu'elle laissait encore tomber avec la grâce abandonnée de l'enfance. — Après quoi ils retournèrent avec résignation, lui aux études et aux exercices animés de son sexe, dont il était, il faut le dire, un des êtres les plus régulièrement distingués, et elle, à l'achèvement de toutes ses innocentes perfections de femme millionnaire et milady. Déjà depuis six mois, en les voyant apparaître ensemble dans le monde brillant de l'Angleterre, on se demandait de tous côtés : à quand le mariage ? c'est un très-beau mariage ; un très-riche mariage ; un mariage confortable ! quand un double deuil répandit le plus triste augure sur cette union prochaine et la repoussa de tout l'intervalle des convenances froides comme la mort qui, en moins de huit jours, priva Fanelly de son père et de sa mère, trop tendrement unis pour se survivre.

Cet événement frappa la maison de Galt durant

l'absence du père d'Haverdale, appelé en ambassade sur le Continent, où depuis un mois son fils l'avait suivi en qualité de secrétaire. Une jeune parente dont toutes les actions portaient le cachet de la promptitude et de l'indépendance, crut, en sa qualité de femme mariée, devoir se mettre au lieu et place de tous les appuis qui manquaient à la fois à la triste héritière ; et l'enlevant presque de force aux scènes lugubres qui se préparaient pour elle, l'emporta dans un château bien désert, bien romantique à quelque distance de Londres pour y exhaler ses premiers sanglots. Haverdale n'était point là pour barrer le passage à ce bizarre exil, dans le mois le plus âpre de l'hiver, et ne revint pas pour l'en rappeler au nom de l'amour ; il put se résoudre à passer en France tout le temps que sa maîtresse donnerait à la solitude, et il eut tort. Il céda peut-être un peu facilement aux assurances que milady Claudia lui donna par lettre, qu'il était convenable de laisser à Fanelly le temps de pleurer avant de se revoir, et le trop jeune, le trop grave Haverdale commit une maladresse de cœur, un crime d'amant, car sa présence était nécessaire là où pleurerait Fanelly ; mais Fanelly pleurerait seule, elle qui ne devait attendre de consolations que de lui, d'autres empressements que les siens, d'autres regards que ceux qui avaient l'heureux droit de lui dire : « Je souffre avec toi : console-toi pour moi !

Il mit à la place de *ce tout* en amour , deux lettres, empreintes il est vrai d'une affection profonde, d'une confiance fort honorable pour sa fiancée dont il attendait, disait-il, le signal de son bonheur qui ne reposait que sur elle. Mais il resta sur le Continent.

Cette résignation *volontaire* pouvait compromettre bien des intérêts. Fanelly consternée la considéra d'abord comme nécessaire, puisqu'elle s'y soumettait; elle pressa dans ses mains avec beaucoup de reconnaissance la lettre de son fiancé; elle la serra même sur son cœur cette chère signature d'époux, et tâcha de supporter, sans mourir, les jours de deuil. Ils s'écoulaient ces jours avec une lenteur désespérante, pour deux jeunes femmes, dont l'une déplorait des parents aimés, et dont l'autre bâillait, du matin au soir, d'ennui, de solitude, au milieu du silence, silence si affreux des bois; quand on entend au loin bondir l'orchestre des bals abandonnés dans un accès de dévouement irréfléchi. Fanelly était pâle comme une fille d'Ossian, et sa cousine était de très-mauvaise humeur.

Il s'en suivit tout naturellement, qu'un matin, à son réveil, Fanelly fut remportée à Londres, comme par magie, par sa vive cousine Claudia, qui mit autant de chaleur à la persuader de l'urgence de ce retour, dans l'intérêt de leur santé menacée, qu'elle en avait mis d'abord à lui prouver son zèle,

en la dérochant aux consolations que tous ses vrais amis se fussent empressés de lui offrir. La mobile Claudia la jeta de la meilleure foi du monde, dans toutes les distractions, dont elle avait elle-même un besoin avide. Le tourbillon où elles vécurent, tantôt ensemble, tantôt séparées par la foule, guérit l'une de ses bâillements et posa l'autre devant un danger inattendu, qu'il ne lui vint pas même à l'idée de craindre. N'était elle pas fiancée à lord Haverdale? ne portait-elle pas son anneau! n'allait-il pas revenir du continent pour l'épouser? dès lors que pouvait-il résulter de son admiration pour ce jeune seigneur italien, que tout le monde admirait comme elle? qui, sans la suivre nulle part, se trouvait partout où elle entraît, qui l'avait contemplée d'abord avec une attention muette; puis avec une sympathie respectueuse, puis avec des yeux pleins de flamme et d'une expression bouleversante.

— Comme les Italiens regardent les femmes! dit-elle d'abord sans trop d'émotion.

Puis parcourant d'un regard rapide le cercle de ces femmes dont ils étaient entourés, et le reportant sur celui de l'étranger pour en interroger l'expression, elle fut forcée de s'avouer que ces yeux noirs aux jets de feu, ne regardaient qu'elle : cette découverte porta une étrange commotion dans son âme et dans l'incertitude où elle était encore de ses charmes :

— Il ignore, pensa-t-elle, en se détournant pour cacher sa surprise, que je suis fiancée, que je porte au doigt le gage de mon prochain mariage, et que j'attends mon époux avec..... oh! avec impatience et tendresse! S'il me parle je le lui dirai.

Ce qu'elle fit avec candeur, en effet, lorsqu'un matin Rivalto lui fut présenté par sa pétulante cousine, qui vint la prier de remplir pour elle un engagement du soir à la danse auquel elle était forcée de renoncer, par lassitude. Fanelly pour toute réponse fit observer en silence, à Rivalto suppliant, la couleur encore lugubre de son vêtement; et Rivalto se soumit avec un salut si noble, si profond, avec un sourire si triste, si pénétré, qu'elle fut bien sûre d'avoir été comprise.

Ainsi donc, je ne danserai pas ce soir, dit-il, en abandonnant poliment la main de Claudia, et s'asseyant avec une humble audace auprès des deux jeunes femmes, qu'il enchantait bientôt par le prestige et la variété de ses discours.

— Qu'il est divertissant et gai, disait Claudia, en riant comme une folle, de l'accent étranger et du jeu brillant de cette belle figure mobile.

— Qu'il est impressionnable et timide! pensait tout bas Fanelly, recevant dans le cœur mille étincelles alarmantes qui sortaient des paroles et des lèvres agitées de l'homme qui voulait plaire, qu'elle regarda néanmoins courageusement en face, après

qu'elle eut déclaré le plus vite qu'il lui fut possible, ses engagements avec lord Haverdale et son impatiente espérance de le revoir. Elle attacha alors avec une imperturbable confiance ses yeux déjà fascinés sur ce front d'une grâce idéale, si jeune encore, si uni, si pur, qu'il était impossible d'y découvrir ni d'y prévoir un orage. Elle ne s'avoua ni ne comprit peut-être que seule elle devait fuir ce brillant météore, puisque personne (elle l'entendait dire partout) ne pouvait regarder des traits pareils sans éprouver le désir fort innocent de les revoir et de connaître l'âme qu'ils enveloppaient d'un si beau voile. Nulle bouche amie ne lui vint dire : — Prenez garde ; voilà une dangereuse apparition dans la vie d'une femme promise à un autre ; d'une femme assez belle pour attirer la persévérante attention d'un homme trop beau lui-même pour l'ignorer.

Elle revit sans effroi ce voyageur mystérieux, si prodigue d'or, si libéral, si grand joueur et de mœurs si somptueuses qu'il était devenu le sujet de tous les entretiens, de toutes les suppositions des cercles dont il faisait l'ornement et la préoccupation. Était-ce un prince ? il n'était presque pas possible d'en douter à sa magnificence, aux luxe de son incognito, à l'assurance de son regard, tempérée par la plus gracieuse bienveillance. Aussi qui ne lui savait gré de cacher l'éclat de son rang sous la gaieté presque ingénue du bel âge, dont l'aimable

abandon dispose toutes les âmes à la confiance?

D'abord Fanelly fit nombre; sa curiosité vint avec innocence se grouper avec les curiosités puissamment éveillées autour d'elle. — Elle ne put reculer d'horreur ni d'étonnement devant une faute qu'elle ne méditait ni ne pouvait prévoir. Elle ignorait que c'était seulement depuis qu'il l'avait vue que l'illustre voyageur oubliait qu'il ne devait que traverser rapidement l'Angleterre pour retourner à Rome, où le rappelait une noble famille dont il était l'espérance et l'idole. Fanelly Galt parut à Londres, il y resta; il riva, pour ainsi dire, son existence auprès d'elle, dans le dessein irrévocable de plaire. Et que lui manquait-il pour y réussir, s'il en puisait les moyens dans une ardente faculté d'aimer?

Bientôt, au milieu de la foule qu'il asservissait en la charmant, ses récits intarissables et pleins d'images, attirèrent avec une irrésistible séduction les regards incertains de Fanelly sur ses traits toujours passionnément émus. La rêverie profonde y régnait-elle? Non, l'Italien ne rêve pas, c'est de la douleur ou de la joie qu'il exprime; son courage, quand il est excité, crie victoire ou vengeance : il ne s'enveloppe pas dans un calme triste ou résigné; s'il raconte, il exalte, il éblouit, il entraîne. Pour Rivalto, ses talents se montraient si multiples, qu'il devait être bien sûr de devoir à l'un ou à l'autre

l'intérêt et l'attention qu'il ambitionnait sans l'avouer encore. Musicien comme l'oiseau, doué d'une voix obéissante au brûlant instinct d'harmonie qui couve dans toute poitrine italienne, d'une de ces voix vibrantes, imprégnée d'un danger pareil à celui des parfums subtils et invisibles des fleurs; il savait tout dire : si jeune encore, il connaissait sa puissance sur les nerfs admiratifs de la femme, la femme, prière vivante et renfermée, pieux instrument qui résonne sous tout ce qui le frappe et la monte jusqu'au délire et jusqu'aux pleurs, qui écoute, qui accueille, qui appelle ses sons sympathiques, y mêle son âme pour l'élever avec eux au ciel, comme un appui plus divin et plus fort.

Fanelly, assise dans sa sécurité virginale, se livra d'abord avec un entraînement pensif à ce charme dirigé contre elle; elle se serait crue déshéritée du ciel si elle n'en avait été saisie comme *tout le monde*. C'était pour elle, en effet, une manière nouvelle de prier, de bénir Dieu dans le deuil dont il la couvrait déjà! Quel chant d'église eût fait naître en elle de plus consolantes espérances? aussi elle écoutait!... aussi elle était folle : oui, folle selon nos mœurs, selon nos lois, folle d'un fanatisme religieux, infiltré par cette musique idéale, adorée en Angleterre, et qui fait des ravages effrayants sur les âmes impressibles de quelques jeunes *miss* qu'elle enivre.

Milady Claudia , qui de son côté pensait beaucoup trop vite pour s'appuyer sur la réflexion , trouva tout simple de rehausser l'éclat de ses soirées, déjà fort brillantes , par l'admission du jeune prince, ou du très-noble Giovanino Rivalto , dès qu'il en eut positivement et ardemment sollicité la faveur. Mariée depuis quelques années à un amiral de distinction toujours absent , elle trompait son demi-veuvage par tous les plaisirs permis dont la richesse fait une habitude à la fois si douce et si impérieuse. Au milieu de l'irritable législation britannique , elle n'avait pas une seule fois encore songé aux terribles conséquences des préjugés , qui préparent des châtimens si sévères et si longs aux erreurs déjà pleines de larmes des femmes de tous les caractères et de tous les rangs ; encore moins formait-elle le vœu triste mais plus humain de lady Montague , qui , depuis son séjour en Orient , osait souhaiter aux femmes de nos climats, plus tyranniques peut-être cette réclusion d'habitude , ces grilles salutaires, et ces gardiens immobiles qui les protègent contre elles-mêmes , pauvres oiseaux sans ailes , n'ayant de libre que les vifs élancements de l'âme dans ce monde de passage ; ne leur serait-il pas mieux d'être sincèrement enchaînées , que d'étouffer d'esclavage sous la liberté menteuse dont on fait à leur faiblesse un présent si redoutable ? N'est-ce pas mettre en effet ces fragiles sentinelles de leurs

propres trésors sur de hautes tours sans parapets , d'où le moindre éblouissement les précipite dans des abîmes déchirants et honteux ?

Par malheur pour Haverdale absent et pour Fanelly déjà sous le charme, la rieuse Claudia ne voyait jamais l'avenir au-delà d'une soirée ou d'un bal élégant ; si quelqu'un se fût aventuré à lui signaler l'inconvenance de la protection dont elle enhardissait les assiduités de Rivalto près de sa belle parente , elle eût ri d'abord ; puis , son orgueil indigné d'un soupçon d'imprévoyance eût guéri le Mentor courageux du désir de renouveler la leçon.

D'abord subjugué et comme embelli par une timidité invincible , Rivalto avait renfermé tous ses aveux dans un brûlant silence : ce qu'il n'osait dire , il le chantait , et toutes les révélations de l'amour n'étaient-elles pas dans ces frissonnements de l'âme dont il saisissait l'âme de Fanelly ? Admis un jour au bonheur intime d'une leçon de harpe et de piano où brillaient également Fanelly et Claudia , il parut tout à coup souffrir de l'influence vaporeuse de la Grande-Bretagne ; il appuya son front contre la harpe vibrante de la belle fiancée d'Haverdale ; et elle le vit pâlir.

Elle se leva tremblante sans oser lui dire : « Qu'avez-vous ? » Mais tout le demandait en elle , car il l'en remercia par le sourire le plus doux et le plus triste ; puis pour la rassurer sans doute , ou l'arra-

cher à cette tristesse qu'il ne lui reprochait pas, il parcourut comme avec effort le clavier du piano que Claudia venait de quitter, pour donner quelques ordres relatifs au concert du soir.

Privé de son soleil d'Italie, dont la clarté trop lumineuse enlève au climat le prestige de l'idéalité, accoutumé à ne trouver dans la musique qu'une source de volupté, il ressentait peut-être cette oppression vague et mélancolique qui la rend si poignante sous un ciel de brouillards, par les rêves indécis dont elle noie le cœur et l'imagination. Il se blessait lui-même de ses accents trop passionnés, comme les sons gémissants de l'harmonica fêlent quelquefois le cristal qui les produit et les exhale. Rivalto frémissait de sa voix, qui ne trouvant pas assez d'air pour s'étendre et se dissoudre au loin dans cette atmosphère sans écho, répercutait sur lui-même sa puissance accablante; s'il n'eût cessé tout à coup, il fût tombé mourant, comme le rossignol épuisé d'harmonie, aux pieds de Fanelly tremblante et tourmentée; de Fanelly en deuil et orpheline, qui, cherchant autour d'elle et ne trouvant qu'elle sous les yeux baignés de larmes de Rivalto, se sentit et s'avoua l'objet inspirateur de ses souffrances mélodieuses. Elle fut perdue; elle but en silence ce breuvage d'encens qui altéra tout ensemble la paix de sa conscience et de son cœur. Un mois s'éclipsa dans ce demi-sommeil qui res-

semble à l'ivresse fantastique causée par l'opium, sans qu'une lueur du ciel vint lui montrer le précipice où elle se laissait tomber avec un bonheur trop accablant pour s'en défendre.

N'était-elle plus fiancée ? un devoir infranchissable ne liait-il plus sa vie à lord Haverdale fidèle ? Un pacte solennel n'était-il pas passé entre eux ? Le mariage, ce mot irrévocable comme la mort, n'avait-il pas sonné dans sa destinée pour l'enfermer et la défendre de toute approche ? Oui, c'était irrémissible, enregistré au ciel peut-être ; mais elle l'avait oublié... Oui ! tuez-la si vous voulez, cette malade au teint rose, aux yeux pleins de langueur et de soie, elle l'avait oublié, comme ses dix-sept années passées sans Rivalto, comme tout l'univers disparu alors de sa mémoire ; et quand ce souvenir se dressa devant elle, sombre, reprochant, terrible, elle le trouva si redoutable, que par un effort d'immense courage, elle se rejeta toute entière vers l'abîme, et l'arracha de son cœur qu'il voulait déchirer. Croit-on qu'il n'y ait que des roses dans l'inconstance ? ah ! sans parler de l'autre vie qu'elle menace, que de femmes béniraient leur isolement au foyer, leurs larmes d'attente, leur abandon même, si elles pouvaient se dire en levant vers le ciel un regard chaste et pur : Encore et encore je ne suis pas coupable !

Fanelly ne le dira plus. Deux cents jours sont à

peine écoulés depuis le départ d'Haverdale, que toute sa place dans le présent et l'avenir est envahie par l'ardent usurpateur, il règne seul et fort au milieu de cette âme étonnée, agrandie par tant de sensations nouvelles qu'elle devient heureuse et fière de servir de sanctuaire à cette passion absorbante, réalisation inattendue de tant de livres merveilleux, parcourus sans oser y croire, du moins pour cette vie, et comme la promesse révélée d'une autre. Je sais l'amour ! s'écria-t-elle un soir en voyant s'éloigner Rivalto, et tendant ses beaux bras vers le ciel avec enchantement ; puis elle tomba sur ses genoux dans un sentiment indicible de reconnaissance et d'idolâtrie ; puis elle ouvrit une fenêtre pour chercher de l'air et respirer : il était là, comme partout ! comme ils sont tous quand ils veulent perdre et charmer, sortant des murs, des pierres, des arbres qui ne les cachent qu'aux yeux indifférents, pour les montrer aux yeux qu'ils attirent et poursuivent comme une puissance saisissante, invisible à la foule, qui se divise et se multiplie par la volonté de combattre et de vaincre. Fanelly ne savait plus où porter sa tête, où cacher son cœur, qu'elle appuyait en vain contre le marbre où s'était appuyé Rivalto. Tout palpait, tout tremblait de ce nom ; Londres, l'Angleterre, le monde en retentissait au loin quelque part qu'elle penchât son oreille pour entendre

autre chose ; il n'y avait plus rien dans les échos de la terre est du ciel, que ce nom, harmonieux comme l'amour , grave comme le destin qui l'avait jeté devant elle , et qui , pareil à une cloche solennelle , balançait sur ses jours et sur ses nuits cette pulsation sonore et fatale : Rivalto ! Rivalto !

Il ne lui revint plus à l'esprit , de comparer cet état maladif d'hallucination , avec le sentiment doux et fraternel qui avait effleuré sa fraîche adolescence , sous l'image caressante et placide d'Haverdale : il n'y ressemblait guère , en effet , et la place où s'était réfugiée dans son âme cette première affection , ne pouvait être découverte pour elle-même au milieu du tumulte d'un tel orage.

— Mais plus tard !..... eût dit le sage à Fanelly : il n'y avait point de sages autour d'elle. Ils étaient deux , toujours deux , égarés , perdus , volontairement perdus dans le labyrinthe dont on ne sort qu'après y avoir porté la hache et la flamme , quand le sol dépouillé de fleurs et de verdure est nu , sans mystères , sans prestiges , noir et froid comme la cendre ou comme la tombe.

Il est peut-être infiniment trop simple pour un récit de cette nature , de ne pouvoir assigner à ce subit amour d'autre cause que l'amour lui-même. Nul antécédent tragique , nulle scène de danger , n'en avait jeté les racines. Un bel homme , une belle femme ; des charmes extérieurs qui font

croire à toutes les vertus, et puis, les dangeureuses facilités du monde, implacable après la chute inévitable qu'il provoque avec une insoucieuse immoralité; ses unions à la danse, à la walse, au piano; ses parties aventureuses et brillantes à cheval, ses invitations pressantes, pleines d'amorces irrésistibles, de tyranniques flatteries pour les faibles athlètes qu'il lance dans l'arène couverte de fleurs, où ils peuvent combattre au grand plaisir de tous, mais tomber seulement pour mourir; sinon sifflés, chassés avec le mépris ou l'indifférence de la curiosité satisfaite, qui se retourne alors vers une lutte nouvelle et plus excitante.

Pour l'heure du moins, Fanelly ne fut pas moins heureuse que les autres femmes dans l'appareil assoupissant qui engourdit la piqure du remords. Grâce à Claudia, à sa dévorante et frivole activité, à sa monomanie des fêtes et du bruit, la vie et ses sourires ne dérangèrent pas le voile de prestiges étendu sur ses actions : l'avenir allait tout seul; quant au passé, quant à l'honneur trahi dans la personne de lord Haverdale patient et silencieux, oh! la voix, le nom, les soupirs, le bruit des pas de Rivalto s'en étaient chargés! et puis cette ressource immense pour les êtres fragiles et aliénés, le *Destin*, comme on l'a dit, ne fut pas plus interdit à Fanelly qu'aux autres inconstants : aussi ne manqua-t-elle pas de s'écrier, une fois pour toutes :

— C'est toi, ô Destin ! c'est toi qui l'as voulu.

Le scandale aussi fut habile à recueillir cet arrêt sans appel, pour en terrasser l'honnête homme absent, qu'il atteignit comme il l'avait dit lui-même, tel qu'on le serait au milieu de l'été par un coup de tonnerre, dont on n'aurait vu ni l'éclair qui le précède ni le nuage qui le porte. Revenu du premier choc, et vacillant encore de l'horrible surprise, il ne voulut plus croire. Le nuage se referma. Son indignation se porta tout entière sur les inventeurs de cette absurde calomnie ; il ne voulut pas laisser impuni ce qu'elle avait d'atroce : et rapide à son tour comme la foudre, le cœur gonflé d'une orageuse passion, il s'élança vers Londres pour chercher... la preuve, qu'il obtint. Elle est au milieu d'un cercle étouffant de musique, de lumières et de parfums ; il y pénètre, il voit... il doute encore. Claudia la lui montre et l'appelle pour la rendre à son empressement et jouir de sa surprise ; Fanelly, belle de la présence de Rivalto, marchant émue et légère dans une sécurité charmante, s'approche en souriant au sourire de Claudia : mais derrière cette tête en fleurs, où les diamants étincèlent, une tête pâle s'élève et la regarde ; terreur ! c'est Haverdale ou son ombre irritée : un dernier cri d'innocence s'échappe sincère et perçant de cette bouche si jeune encore ; il est trop tard pour l'arrêter ; elle cache en vain sa figure effrayée sous ses mains qui trem-

blent comme ses genoux ; il faut fuir, il faut échapper aux regards de la foule que ce cri rassemble autour d'elle, et que Rivalto surmonte de toute la hauteur de sa taille, et de sa curiosité jalouse.

Haverdale sait tout ; c'est là son rival, Fanelly le lui a montré en fuyant, en le laissant là ; lui, veuf de toutes les illusions, de toutes les félicités de sa vie, il est assez fort, assez digne surtout pour en supporter en silence les ruines écroulées ; car ce n'est pas lui qui subit l'humiliant fardeau du parjure, elle l'emporte avec elle, cette femme qu'il n'a pas même suivie des yeux, cette femme cachée à présent pour lui comme sous un linceul, dont il rejette jusqu'à l'infidèle fantôme. C'est maintenant une autre passion qui s'élève devant l'insulte de Rivalto ; c'est la rage muette et farouche du courage breton, c'est la soif du sang qui altère et dessèche son cerveau : une seule idée le parcourt, la vengeance. Les Anglais aussi se connaissent à cette passion ; un regard de mépris suffit entre hommes pour suspendre deux existences à la pointe d'une arme meurtrière ; ce regard fut public, jeté et rendu avec la rapidité d'une lueur électrique. Il réunit le lendemain au même rendez-vous plus de fureur qu'il n'en faut pour rendre un combat mortel entre hommes de quelque nation qu'ils soient.

Quand bien même le noble Italien n'eût pas joint à toutes ses perfections le talent consommé des ar-

mes, sa jalousie dans le passé, aussi amère peut-être que celle toute vive qui déchirait Haverdale, eût rendu sa main adroite à se frayer une vengeance certaine. Plus adroit par la ruse, (il était Italien et pâlisait, tandis qu'Haverdale, suffoqué par le sang qui lui montait aux yeux, en fut presque aveuglé dans la lutte,) Rivalto laissa fondre ce jeune aigle ébloui contre sa science immobile : l'Anglais reçut en croyant le donner, le coup dont on l'a vu souffrant et terrassé après un mois de tortures qui l'avaient mis à deux pas de la tombe.

Ce scandaleux fracas amena une crise ouverte dans la position mystérieuse encore de Fanelly et de son nouvel amant. La déclaration tout haut d'une union prochaine satisfit à peu près les exigences des rigoristes qui se taisent toujours au mot mariage ; et la société, espèce de Minotaure à la gueule béante, à qui il faut jeter sa proie sous peine d'en être dévoré, se recula contente devant la victime parée de fleurs et de résignation,

Claudia pourtant, comme parente, et comme ayant sans doute contribué le plus à l'égarement de sa jeune cousine, s'éloigna d'elle, blessée d'un dénouement que sa profonde sagesse aurait juré impossible ; laissant au temps qui aplanit toutes choses, à renouer des liens que l'opulence de Fanelly ne lui permettait pas de rompre dans l'avenir, mais

que la rumeur présente ne lui permettait pas de cultiver publiquement.

Lord Haverdale retenait alors tout ce qui lui restait de vie pour y enfermer la semence d'une haine qu'il pressentait immortelle ; tandis que le grave et doux Bingley se mettait corps et âme entre le monde et les éclats d'une représaille encore impossible. A force de paroles , dont le résumé désespérant, *il le faut !* finit par se creuser un passage jusqu'à la raison d'Haverdale , il le détermina à quitter , du moins pour le temps nécessaire au rétablissement de ses forces , des lieux remplis pour lui de tant d'affreux souvenirs.

En ce moment , il l'écoutait encore en se promenant avec lui sous une longue galerie pour essayer de vivre tout entier comme autrefois ; il s'arrêta silencieux , aventurant tout le poids de son corps sur son genou récemment blessé , qui fléchit sous l'épreuve.

— Oui ! partons , dit-il avec une morne résignation , la mort ne doit pas venir en boitant devant un cavalier si bien fait ! si habile aux armes que le seigneur..... ou le prince Giovanino Rivalto ; nous saurons un jour tous ses titres à notre estime et à nos sympathies. Il ne put toutefois , au moment

d'un départ consenti avec tant d'effort, étouffer le souhait cruel d'écrire à Fanelly. « Une ligne, Bingley : voyez vous-même ? »

— A la bonne heure ! acquiesça Bingley comme s'il faisait une prodigieuse concession à l'abandon pénible de ses droits d'ange gardien.

Il ne lut pas cette ligne qui allait entrer au cœur de Fanelly comme l'épée de Rivalto dans les chairs de Haverdale ; car c'était la froide, l'épouvantable prophétie de l'avenir, l'inévitable châtiement du parjure par le parjure, enveloppé sous les plis sanglants d'un mouchoir brodé autrefois par elle, et qui retenait encore quelque chose de ses doux parfums de vierge ! c'était aussi le même tissu de soie qui avait amorti l'éclat de la sonnette insultant au triste sommeil de ce malheureux ; c'était une dernière révélation de cette lave brûlante qui le consumait sans se répandre.

— Votre mère me recevra donc ?

— Comme son fils, Larry !

— C'est bien. Une femme à cheveux blancs, des bois sauvages, un silence de mort, voilà ce que je veux ; vous me donnez tout ce que je veux !... A la chasse ! à la chasse, Bingley : mon coup d'œil y deviendra sûr et ma main aussi, j'espère !

Quand le message fut remis aux mains de Fa-

nelly, que Dieu lui pardonne, elle respirait un bouquet de Rivalto, un bouquet de fleurs, si rares, d'un si haut prix alors, qu'elles semblaient être nées du seul amour de Rivalto, de son souffle créateur pour *elle* ! Qu'oubliait-il pour la rendre heureuse de son choix, pour lui *créer* un devoir de l'aimer ? Aussi, elle ne pensait plus à Haverdale : à peine elle l'entrevoyait dans ses joies flottantes et lumineuses, comme un rêve décoloré dans un coin désert de son palais d'erreurs : coin triste d'où elle se hâtait de détourner la vue, comme on retire sa main de la pression furtive de la glace, si douloureuse à l'épiderme moelleux et brûlant.

D'abord elle ouvrit lentement ce qu'elle crut être une nouvelle surprise de l'ingénieux amour : par degrés, la couleur oubliée de ce mouchoir, les fleurs brodées par elle, et souillées de sang, la remplirent d'une terreur superstitieuse, et la seule ligne ajoutée à ce reproche sombre, entra jusqu'au fond de la femme infidèle ; elle pâlit et fut obligée de s'asseoir ; l'air fut troublé autour d'elle ; elle porta ses mains à son cœur comme si le poignard invisible d'Haverdale l'eût atteinte. Elle comprit alors le frisson glacial de la blessure d'une épée, et demeura immobile sous cette sentence vengeresse : pour la première fois elle se demanda ce qu'on peut devenir en apprenant que l'on n'est plus aimé !...

Un abattement mélancolique succéda à l'agitation de ce cœur jusque-là si brave; tout le passé reparut vague et défait comme un paysage lointain à travers une pluie d'orage; mais elle n'en supporta pas longtemps l'aspect désolé, le front de la coupable s'inclina vers la terre et elle pleura!

Elle pleura..... et dès le soir même, des ordres sans retour furent donnés à l'homme d'affaires de sa famille, de vendre toutes ses possessions en Angleterre avec la promptitude d'une volonté de femme amoureuse qui cède au desir de celui qu'elle aime, c'est-à-dire au commandement de Dieu; car Rivalto l'avait demandé à genoux; car lorsqu'elle pleurait accablée à la fois sous l'horrible hommage d'Haverdale, et sous les fleurs de son rival adoré, il la regardait, épiant avec une ardente curiosité les moindres impressions, les plus secrètes pensées de Fanelly; debout et muet devant elle, il la regardait et ne put retenir longtemps ce cri: « Tu pleures! » qui la retira de son abîme de pénitence et fit envoler tous les mauvais présages. Rivalto souffrant pour elle! Rivalto troublé de ses larmes, ô Dieu! comme il les sécha vite sous le feu de son regard! car ces craintes jalouses, déjà si saisissantes quand le jaloux est aimé, il avait l'art charmant de ne les révéler que par des caresses plus tendres, des plaintes passionnées et des baisers plus vifs: leur puissance endormit plus profondément que jamais le

remords entrevu à la lueur d'une prophétie affreuse, impossible ! Rivalto le jure, il étouffe d'un mot l'image souffrante d'Haverdale, et la pitié qu'il ose apprendre au cœur qui lui appartient ! Alors, tant de serments, tant d'avenir, tant de jours purs sont évoqués et promis pleins d'inépuisable amour, que la funèbre impression du billet s'efface, que les derniers vestiges d'un deuil importun sont brûlés par une main ferme après une de ces heures où la femme aimée ose se dire : « Où est le ciel, s'il n'est pas où je suis ! » D'autres heures l'entraînèrent ivre d'une félicité sans mélange ; elles naissaient et mouraient sur deux cœurs si également charmés ! c'était merveilleux à voir comment Rivalto, tout Rivalto soumis, enchaîné d'un sourire, faisait ployer aux pieds d'une timide femme étonnée de son empire, sa taille haute et souple, ce front où toute la majesté de l'homme semblait empreinte : en fallait-il plus à Fanelly pour lui faire espérer sans terme une félicité où il ne manquait plus que le serment prononcé devant quatre au lieu de deux témoins ?

Enfin tout est prêt pour la consécration, sans éclat, de ce mariage, qui ne sera célébré dans toute sa pompe qu'en Italie, sous un soleil digne de l'éclairer. »

Rivalto l'a dit ! des lettres de Rome les appellent ; il baise et montre cette lettre qu'il fait aussi baiser

à Fanelly, impatient et fier qu'il est d'emporter son frais trésor loin de la froide Angleterre.

— Nul lien, ma douce orpheline, ne vous retient plus, j'espère?...

Elle sourit.

— Quel voyage Rivalto!

— Pour le pays des fleurs, ma bien-aimée : pour les jardins embaumés de ma villa maternelle, dont vous baisez les parfums, jaloux de vous nourrir pour moi : et si je retombe encore dans cette frénésie envieuse de vos premiers jours! que j'ai tant expiée, Fanelly! je vous donnerai mon père pour me gronder, afin que de toi, de tes lèvres d'ange ou de clémentine fée, je n'entende jamais que le mot *pardon*! veux-tu?

Elle le voulut bien!

Elle ouvrit en silence le petit meuble à secret entre deux croisées, autrefois dépositaire des lettres et de l'anneau de Larry, et chargea les mains de Rivalto de toutes les riches preuves qui déracinaient sa vie du sol de la Grande-Bretagne. Toute sa fortune était réalisée; ses diamants scellés avec ordre et amour sous le cachet de Rivalto qu'elle lui avait dérobé la veille en souriant et à cet effet.

Toute cette scène d'émotion fut muette, rapide comme les baisers qu'amassait Rivalto sur les belles mains de Fanelly.

— Cette pendule avance! dit-elle le même soir,

car la pendule frappait huit heures, et Rivalto n'était pas auprès d'elle; et cependant, Calpetti, seul valet de confiance qui la suivit partout, était entré dans l'hôtel, montant le cheval de son maître, qu'il attendait dans la cour.

Le roulement léger et bien connu d'une voiture ne se fit entendre qu'après dix heures, et l'élan qui apporta Rivalto jusqu'à l'appartement de Fanelly fut si prompt qu'il respirait à peine en l'abordant. Quelque chose de funeste semblait avoir en quelques heures altéré sa contenance.

— Qu'y a-t-il? demanda Fanelly, sans pouvoir s'avancer elle-même, tant elle fut frappée de cette altération.

— Il faut partir, répondit-il avec une précipitation extraordinaire.

— Partir!... Quand?

— A l'heure même. Il le faut, sur ma parole, Fanelly.

— Cette nécessité me frappe, me surprend, Rivalto... dites?...

— Pas de questions auxquelles je ne peux répondre; le temps nous manque; une heure d'hésitation, et vous me perdez sans retour.

— Vous perdre! grand Dieu!...

Un coup du large marteau de cuivre retentit sur la porte de la rue. Calpetti hors d'haleine se précipita dans le vestibule où son maître, qui at-

tendait son retour sans doute, courut à sa rencontre. Immobile d'anxiété, Fanelly prêta vainement une oreille effrayée aux paroles basses qu'ils échangeaient entre eux ; elle ne saisit que ces dernières paroles de Rivalto : — Deux chevaux de plus à la voiture , et le mien prêt dans un quart-d'heure. Après quoi elle le vit reparaître plus calme , et se posant devant elle avec une imposante gravité : — Écoute , lui dit-il : si tu hésites à te confier à ma protection , déclare-le hardiment : quelle que soit ma passion pour toi , je suis le dernier de ce monde qui voulût par la violence t'entraîner à une action que tu n'aurais pas souhaitée ardemment toi-même : je partirai seul.

Il y avait tant de loyauté dans cette profession de foi , tant de désespoir au fond de ces mots : *je partirai seul* , qu'ils ne manquèrent pas de produire un effet magique sur cette créature défaillante. Après quelques secondes d'un terrible suspend qui lui déchirait l'âme , elle regarda vivement Rivalto en lui tendant les mains , n'essayant pas de remplir l'impossible tâche de lui résister.

— Allons ! répondit-elle avec un profond soupir , ce sera donc comme un enlèvement !

— Que dis-tu , Fanelly ! de quel mot épouvantes-tu ta pudeur ? enlève-t-on sa femme ? et n'es-tu pas la mienne ? viens donc , ou je meurs avant de te quitter ! suis-moi , ma vie , pour nous unir ;

mais ailleurs, mais en sûreté, mais loin d'ici ! viens donc !

— Viens donc ! viens donc ! répéta Fanelly délirante à son tour et l'entraînant de toutes ses forces vers la porte, dans l'effroi de lui nuire en restant davantage. Il la retint doucement dans ses bras, pâle encore, mais apaisé par la certitude du dévouement de Fanelly qu'il pressa sur son cœur battant avec passion.

— Remets-toi, dit-il, Calpetti va revenir pour nous suivre *seul*, pour veiller à tout ce qui peut nous sauver l'embarras du voyage ; tout ce que je possède en or, en billets, est déjà dans ma voiture pour le joindre à ton or, à tes biens, à tes diamants, si peu nécessaires pour te parer ! et à quelques vêtements utiles pour ma chère Fanelly !

— Rivalto ! parle ! s'écria-t-elle dans un tendre et dernier effort : es-tu menacé, compromis dans quelque affaire d'état, comme le bruit en a circulé sourdement ? chargé de quelque mission politique, honorable sans doute, mais dangereuse !

— Fanelly ! par le nom du ciel, ne m'interroge pas : le temps vole, cruelle ! peux-tu me terrasser par une curiosité vaine, quand je n'ai pas une minute pour la satisfaire ?

Fanelly n'ouvrit plus les lèvres ; pour la première fois une expression sévère, un pli formé par l'impatience sur ce beau front, un je ne sais quel mou-

vement hautain d'épaules donnait à Rivalto l'aspect d'un maître. Elle sentit qu'il était le sien, elle se hâta aussi de le supposer poursuivi par un danger bien grand, puisqu'il le jetait dans ce dur oubli de lui-même ; et elle se fit une loi de respecter son silence : ce silence l'étouffait pourtant, mais toute puissante qu'elle se *voulait* sur sa plus forte moitié, Fanelly était Anglaise et douée d'une propension touchante à l'obéissance ; elle prépara, bouleversa, rassembla tout pour leur fuite, n'emmenant de sa maison que Grisèle, fille douce et fidèle qui dut la rejoindre le lendemain après avoir rempli les ordres généreux de sa maîtresse qui congédiait en les récompensant ses autres domestiques. Une heure suffit dans le mystère le plus impénétrable pour accomplir et couvrir cette imposante action de sa vie que Rivalto hâtait avec une fiévreuse impatience, ne perdant pas un seul des mouvements de cette femme sublime alors de silence et de soumission : aussi, à travers l'espèce d'égarément qu'il ne pouvait maîtriser, ému de l'abandon sans borne de Fanelly muette, il tomba tout à coup à genoux devant elle avec toutes les marques d'une adoration sainte, et jura d'un ton solennel qui releva sa maîtresse au ciel d'où elle se sentait tombée, qu'il ne sortirait de l'Angleterre que l'époux éternel de Fanelly Galt.

Elle posa la main sur son front si cher sans par-

ler d'abord, puis, le regardant avec des yeux rayonnants de courage et d'une étrange joie :

— A présent, s'écria-t-elle, je le mérite. Oh ! Rivalto ! qu'un devoir rempli rend heureuse !

A peu de distance d'une petite ville calme et déserte, où Grisèle devait le matin même rejoindre sa jeune maîtresse, un accident de route survenu à la voiture, les força tout à coup d'en descendre ; Fanelly monta le cheval léger de Rivalto, tandis que son valet Calpetti travaillait ardemment à pousser la roue endommagée, jusqu'à cette petite ville qu'il avait déjà traversée à leur premier passage de Douvres à Londres ; comme il en connaissait toutes les localités, il indiqua à son maître, absorbé dans ses soins pour Fanelly, la seule et misérable auberge où il serait obligé de l'attendre.

La belle Fanelly Galt, se livrant enfin tout entière à la foi de son noble époux, n'était-elle pas alors la plus dévouée comme la plus heureuse des femmes ? elle voulait l'être du moins. Elle n'admettait pas que protégée par le courage et les regards ardents du seul être qu'elle aimât au monde, sa sécurité pût être un instant troublée ; non plus que sa passion obscurcie par la faiblesse et l'indéfinissable mélancolie qui faisait peser ses mains sur les rênes du cheval

dont la vigueur l'éloignait rapidement de tous ceux qui l'avaient aimée. Elle s'étonna surtout et s'indigna contre elle-même de frissonner d'un rêve, d'un fantôme qui l'obsédait et se posait devant elle au milieu du chemin désert sous la figure morne et triste du jeune lord Haverdale : lui montrant d'une main obstinée et cruelle, cette ligne menaçante, ce mouchoir sanglant tout récemment détruit par elle.

— Vous avez quelque chose, Fanelly ! s'écria Rivalto qui la vit pâlir et s'arrêter.

— Toutes mes bénédictions sur toi , Rivalto , lui répondit-elle avec un regard d'angélique abnégation et de religieuse confiance.

Après quelques heures de repos dans cette petite ville , Fanelly fut conduite à l'autel et mariée par le ministère d'un prêtre vénérable. Cet acte solennel , cette sanctification de sa passion devant Dieu, la délivra de ce trouble , de ce sourd murmure, qui faisait trembler son cœur dans sa poitrine et dont gémissait sa pudeur. Une félicité grave prit place auprès de son immobile amour. Restée seule dans l'auberge presque inhabitée où l'avait ramenée Rivalto , dont la lenteur de Calpetti et le retard de Grisèle renouvelaient la dévorante impatience , elle voulait le suivre des yeux à travers la fenêtre basse et ouverte qu'un jeune arbre en fleurs voilait de son doux feuillage ; mais cette fenêtre ne donnait pas sur la grande route , et la vue de Fanelly se

perdit dans des chemins de traverse et de vastes champs, dont quelques troupeaux épars animaient seuls l'étendue monotone.

— Que l'Italie, se disait-elle, sera charmante à voir avec ses enchantements qu'il raconte si bien ! avec ses palais blancs, son soleil de feu qui a fait son âme ! et ses bois d'orangers. Mon Dieu ! quand serons-nous dans la belle Italie ? car, n'est-ce pas une erreur bien enfantine que cette religion tant parlée du berceau ? Qu'y a-t-il donc ici pour moi ? Qui m'y retient ? Et deux larmes qu'elle ne sentait pas couler démentaient cette apostasie dont l'amour seul peut inspirer l'audace.

Un irrésistible sommeil se répandit par degrés sur son intelligence et la plongea dans des songes vagues et immobiles. Cette nuit haletante d'émotion et de peur, l'étourdissement d'un voyage rapide et sans repos, le tourbillon qui l'enlevait dans cette fuite imprévue dont elle ignorait encore la cause, avaient abattu les nerfs délicats de Fanelly ; l'assoupissement d'une fièvre légère suspendait déjà ses idées ; sa tête encore tournée vers le ciel s'était inclinée sur son épaule quand un cri perçant brisa ses rêves confus et l'éveilla. Rivalto s'élança presque en même temps dans la chambre où il l'avait laissée ; l'horreur était peinte dans ses yeux plus grands, plus noirs que d'habitude.

— Suivez-moi, balbutia-t-il d'une voix basse et

concentrée ; et ses lèvres amincies par une contraction singulière pouvaient à peine articuler ce peu de paroles.

Me voilà ! répondit Fanelly avec un tremblement universel , où sommes-nous ? quelque chose d'horrible vient d'arriver ici , monsieur , savez-vous ?...

— Paix ! cette fenêtre n'est qu'à hauteur d'homme ; elle ouvre sur un champ désert... cette issue est à nous... et voici Calpetti , sur mon cheval , prêt à fuir.

En effet , la tête de Calpetti , à cheval , s'avancait presque dans la chambre : sur un signe compris de son maître , Fanelly , qui ne parle plus , est enlevée par son mari qui la porte dans ses bras ; Calpetti la reçoit dans les siens , l'assied presque morte sur le cheval qu'il a quitté pour un autre , et Rivalto se jette auprès d'elle , impétueux et léger comme le vent qui les entraîne dans l'espace.

Il franchissent ainsi plusieurs milles sans rompre l'effrayant silence de cette course mystérieuse. Ils semblent voyager dans l'air ; leur double poids ne fait , on le dirait , qu'exciter , en l'irritant , la vitesse de l'animal enfiévré qui les emporte. Rivalto serre à tel point contre lui sa frêle proie , qu'il ne fait qu'un corps avec elle , elle dont le souffle menace à tout coup de s'éteindre.

— Arrête-moi ! arrête-moi ! s'efforce-t-elle de jeter au dehors ; mais ce son faible meurt comme un

sifflement d'oiseau dans la brise et dans le bruit des feuilles d'avril qui couvrent déjà leur route : les prés, les collines, les moulins, les rivières, tout fuit derrière eux, tout recule et s'enfonce à perte de vue, quand tout à coup le cheval qui a bronché suspend l'indescriptible élan qu'il a soutenu comme par magie et se fixe pour reprendre haleine ou mourir.

Une soirée sereine et fraîche terminait un des plus beaux jours du hâtif et chaud printemps. Ils avaient atteint les bords d'une vaste forêt devant laquelle s'ouvrait la perspective la plus profonde, où le soleil tombait au loin dans l'Océan ; l'aspect de la nature était sublime dans son repos doux et rêveur.

Rivalto, descendu seul d'abord, se retourna vers Fanelly qui vivait à peine.

— Ce paysage ne vous enchante-t-il pas, ma femme ! dit-il, en le décrivant avec l'enthousiasme et l'emphase qui l'avait tant de fois transportée, et qui cette fois l'étonna... Elle attendait, il faut le dire, une question plus relative à leur situation présente, et cette quiétude recouvrée en si peu d'instant, ce pouvoir facile de poétiser une scène si brisante pour elle, la frappa d'une triste surprise.

— Il vous calmera, continua-t-il en la posant à terre. Notre cheval est épuisé, et nous avons bien acheté, comme lui, le droit de nous reposer sous ces arbres. Calpetti va nous rejoindre.

En parlant ainsi il pénétra dans le bois avec Fanelly qui le suivait lasse et soumise ; après avoir attaché son cheval à l'un des arbres de cette épaisse forêt , ils s'assirent tout deux sur l'herbe ; Fanelly, tendre , troublée , mais confiante ; Rivalto, changé, sortant comme par degrés de son maintien théâtral dont la noble élégance avait enveloppé jusquelà son aspect d'une irrésistible séduction. Il s'étendit brusquement sur l'herbe et parla : le doux charme de sa voix était rompu. Pourquoi?... Fanelly stupéfaite regardait tomber chaque prestige comme du fond d'un cauchemar éveillé, et ne voyant plus enfin à ce jeune homme toujours beau , mais d'une beauté farouche , que des manières rudes et insoucieuses , elle essaya d'articuler quelques idées timides , effrayées, sans ordre, auxquelles il ne répondit que par un rire bruyant et plein d'ironie.

L'étonnement de cette infortunée tint d'abord de la stupeur. Cette transfiguration lui sembla l'effet de la fièvre et d'un affreux délire ; elle croisa fortement ses mains sur son front pour attendre , environnée d'appréhensions et de mystère , qu'elle le reconnût , ou s'éveillât ?

Le silence qui suivit fut étrange et funeste.

— Ce cri... murmura-t-elle enfin , ce cri sinistre de : *là bas* ! Rivalto, d'où provenait-il ?

— De Térésita , répondit froidement l'Italien.

— De Térésita !.. qui donc est-elle cette Térésita ?

— Elle était ma femme.

— Horreur !... — Elle ne put continuer, et demeura sans voix, sans couleur, comme si un coup de hache eût fait éclater sa raison.

Rivalto qui prêtait vainement l'oreille au roulement attendu de la voiture, s'approcha de Fanelly foudroyée.

— Fanelly ! dit-il d'un ton ferme et déterminé, à l'avenir plus de ces crises, de ces terreurs, de ces délicatesses de femme ; je n'y crois pas. Je m'y suis longtemps prêté : mon intérêt le voulait. C'est assez. Maintenant, que le passé ne soit jamais rappelé ni reproché ; je suis maître de votre fortune : voulez-vous suivre la mienne ?

— Fortune !..... qu'est-ce que c'est que cela ? — Suivre !... qui ? l'époux de Térésita ! dit avec égarement Fanelly.

— Elle n'est plus rien... elle n'est plus là, vous dis-je. Vous n'entendez donc pas ? Que faire d'une plaintive, d'une jalouse ? — Poursuivi sans cesse, menacé d'être découvert par elle, que vouliez-vous que j'en fisse ? — l'imprudente s'est perdue elle-même : elle voulait parler, je l'ai fait taire. Que tout soit dit sur elle. A nous deux seuls, maintenant. Répondez : voulez-vous me suivre en Italie ? L'Angleterre est usée pour moi, et je vous aime assez pour me charger de vous.

— Mourir ! mourir ! s'écria Fanelly qui tordait ses mains avec désespoir , en détournant ses regards avec horreur.

— Finissons alors , répliqua Rivalto sans aucune émotion. Vous êtes lâche , vous méritez votre sort. Délivrez-moi donc ce diamant afin que je l'ajoute aux autres ; c'est un des plus beaux , il n'est pas juste que je le perde. En même temps il détachait une riche agrafe qui retenait l'écharpe de Fanelly.

— M'assassiner ! cria-t-elle épouvantée , pour... oh ! je ne dirai jamais ce mot là !

— Non , pas de remèdes extrêmes sans nécessité,

Rivalto n'en dit pas davantage , mais saisissant Fanelly , il voulut étouffer dans sa bouche les clameurs de détresse qu'elle poussa tout à coup vers le ciel. Mais il n'en eut pas besoin ; car elle resta sans mouvement dans ses bras farouches.

Fanelly inanimée , le sein resté nu par le vol de l'agrafe , fut , avec son écharpe même , fortement attachée à une vieux orme , où Rivalto résolut de la laisser pour ne pas la tuer tout à fait.

Mais à cette heure où tout est mystère dans la campagne , où tout ce qui l'habite est porté à des impressions tristes et graves , ce bois si solitaire en apparence et déjà presque voilé par le crépuscule , n'était pas entièrement désert : quelques chasseurs

le parcouraient encore. Les cris d'agonie d'une femme avaient été faiblement entendus par eux, et un homme qui parut tout à coup parmi les arbres moins touffus à cette place choisie pour un crime, fit dresser la tête du brigand; le reflet encore rouge du ciel, sur lequel se découpait cette apparition inattendue et sombre comme une silhouette, fit d'abord penser à Rivalto que ce pouvait être Calpetti, qu'il interpella vivement en italien : il ne reçut pour réponse qu'une malédiction énergique en anglais; et dans sa précipitation pour se jeter sur le malencontreux témoin de cette scène atroce, il glissa sur la mousse humide et tomba.

— Prince Rivalto ! cria le chasseur, j'avais lu ton âme sur ta figure ! il y a une dette de sang entre nous. Bien qu'il fasse un peu nuit, j'y verrai, j'espère, assez pour signer ma quittance. Debout donc, et finissons.

Rivalto qui sans parler avait saisi d'une main son poignard et de l'autre une épée, se releva d'abord avec une feinte lenteur; puis, tout à coup, prompt comme le sanglier qui se retourne, il s'élança sur son ennemi pour le tuer sans combattre : mais moins heureux que dans sa première rencontre, moins sûr de lui sans doute, après une courte et effroyable lutte le large couteau du chasseur lui traversa le corps; il ne poussa qu'un long cri de rage et de douleur, puis retomba pour

ne plus se relever. Ses membres se raidirent, ses traits féroces, mais beaux encore, s'immobilisèrent dans la dernière convulsion de la mort.

— Pensez-vous qu'elle respire encore ? dit lord Haverdale en suivant Bingley qui l'avait alors rejoint et qui cachait sur son épaule la figure de Fanelly presque morte.

Bingley haletant sous l'émotion et le poids de la jeune femme encore évanouie, ne répondit pas et se rendit vers sa maison où il la remit aux soins de sa mère et de ses femmes.

Dans la soirée, Haverdale qui ne voulait ni revoir Fanelly ni passer la nuit sous le même toit qu'elle, partit après avoir adressé cette courte prière à Bingley en se penchant vers lui du haut de son cheval.

— Puisqu'il est écrit, Bingley, que vous recevrez tous les contre-coups de ma destinée, veillez sur cette femme qui me reste odieuse, bien que j'en sois trop vengé. Ne la quittez que guérie ; après venez me rejoindre en France où je vais vous attendre. Là, j'aurai besoin de vous, partout j'aurai besoin de vous ! Mais en France, comme partout, jurez-moi dès aujourd'hui que vous ne me rappellerez jamais le nom que je vais effacer de ma vie.

— Je ne vous le rappellerai jamais, répondit laconiquement Bingley en lui serrant la main.

Comme deux vrais Anglais, Haverdale et Bingley en se revoyant n'avaient pas échangé une parole sur le douloureux souvenir de Fanelly. Ils étendirent dessus comme à l'envi un voile froid et impénétrable, dont chacun tenait les coins fortement serrés, sans qu'il prit à l'un d'eux la dangereuse fantaisie de le soulever. Ils portèrent silencieusement à deux cet holocauste de misères.

Mais ni Paris, ni ses prestiges, ses fracas, ses séductions, ses fortunes et ses crimes ne purent ramener un signe de vivant intérêt dans les jours pétrifiés du jeune lord. Tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il touchait, lui semblait changé en pierre; sa mémoire creuse et incendiée n'avait plus un écho d'autrefois; l'ennui, partout l'invisible et dévorant ennui serpentait autour de sa jeunesse et de son opulence; partout soufflait une haleine desséchante dans l'air où passait Haverdale. Son poison flétrissait d'avance toutes les fleurs de sa vie, écrasait son avenir entier sous son amertume désespérante. Oh! ce sera toujours affreux!

Bingley attendait en vain après cet autre avenir, tracé pendant la fièvre et le délire de l'orgueil jaloux. Ce plan n'avait pu éclore ni germer. L'âme était trop vierge; comme la veuve indienne, elle s'était étendue sur le bûcher pour s'en aller sans

souillure. La beauté de lord Haverdale se consumait enveloppée d'un suaire. Les femmes le regardaient avec étonnement, car ses regards à lui n'avaient plus de souplesse ; il ne voyait plus une femme que comme un portrait railleur de Fanelly, et il le haïssait comme une ruse. Bingley, pourtant, le traînait partout, et il se laissait traîner partout par lui. Il assistait presque sans le savoir à toutes les solennités de la vie, aux spectacles de toutes sortes, aux bals, aux courses bruyantes et illuminées de la grande nation. A l'aide de ses chevaux, de son riche équipage et de Bingley, il paraissait se précipiter ainsi pour être heureux et pour voir ; et l'on demandait en le voyant passer : Quel est celui-là ?

— Celui-là, c'est le fils unique de l'ambassadeur d'Angleterre ; pauvre jeune homme, assis comme vous voyez dans les armoiries de son père, en face de ses millions.

— Le voilà bien malade !

— C'est peut-être pour cela qu'il a l'air de tant s'amuser avec nous !

— Ce n'est pas notre faute pourtant ! disaient les uns en ricanant de sa froideur.

D'autres n'admettant pas qu'on pût souffrir avec des millions, se contentaient de lever les épaules.

Mais pour cheminer ainsi, desséché, dépouillé de toute émotion, il ne savait donc pas donner ?—

Si, il donnait beaucoup, il donnait toujours; mais quoi? de l'or, du sable: voilà grand'chose? — De quoi le remercie-t-on? qu'on s'en aille, il n'en donne plus. — Ah! si l'on veut qu'il entende, qu'il revive, qu'on lui dise — Donnez-moi votre sang, tout votre sang; et voici un cheveu pur de Fanelly. — Oh! la lèvre fraîche et innocente de Fanelly!..... Qui le désaltérera d'une telle soif?

Quant à l'emploi de son or, en voici un mot :

Froid, muet, vêtu de noir, comme en deuil de lui-même; furieux d'avoir entendu sortir d'un cercle élégant, ce mot : Ah! le joli homme! Il s'était jeté seul dans les Champs-Élysées, champs affreux pour une âme consternée d'abandon; il s'arrêta épouvanté, et regarda derrière lui, devant lui, c'était la vie! partout la vie; et il y était, et il y serait! Si du moins il pouvait ignorer qu'il existe, puisque c'est encore là exister!

— Monsieur!.... monsieur! dit un pauvre tout cassé de vieillesse, qui le voyant immobile sur son cheval se hasarda d'approcher.

Un mouvement machinal, lui fit chercher sa bourse; il l'ouvrit, et donna au mendiant.

De rapides signes de croix et un murmure intelligible attirèrent ses yeux sur le pauvre : c'était une vénérable tête toute rayonnante de joie. Haverdale en fut surpris. Le vieillard effrayé de ce regard terne et fixe, leva sa main où tremblait la pièce

d'or, et dit : Ce n'est peut-être pas cela que vous vouliez me donner ?

Il y avait dans l'acte de cette restitution quelque chose de déchirant par l'effort même qu'il coûtait. C'était d'addition simple et prompte de quatre-vingts ans de misère dont la preuve amenait : *probité*.

Les lèvres amères du jeune homme s'entrouvrirent ; une larme... la première depuis bien longtemps, roula dans son œil sans pouvoir tomber, et sa voix détendue trouva quelques bonnes paroles pour ce mendiant.

— N'y a-t-il point en France de maisons de retraite pour les hommes de votre âge ?

— Si fait ! dit le vieillard. Il y a de bonnes maisons, de bons hospices où il fait bien chaud l'hiver : mais on n'y reçoit pas l'homme et la femme ensemble ; et voilà dix ans que j'ai l'âge, sans pouvoir me décider à ce bonheur. *Elle* n'y serait pas, et nous n'avons plus que si peu de temps à rester ensemble, que ce pain là me paraîtrait bien dur, mangé tout seul. J'aime encore mieux demander, parce que je la revois tous les soirs.

— Restez donc avec elle ! dit Haverdale ému. Restez ensemble, puisque vous avez pu vous entendre si long-temps ! je me charge de votre avenir à tous deux, sans *séparation*. Il tint parole.

Quelques jours après cet incident vulgaire, Haverdale quitta tout à coup la fenêtre où il était absorbé dans une rêverie profonde, et se plaça devant Bingley qui dessinait à une table; puis, il attachait sur lui un regard indéfinissable, si long, si triste, que Bingley lui tendit la main en l'appelant comme autrefois : *Larry!* Ce doux nom d'enfance pouvait seul rendre la tendresse insuffisante et désolée du bon Bingley, qui se remit à crayonner sans trop savoir ce qu'il faisait. La main d'Haverdale se posa puissante sur son épaule et le contraignit à se retourner encore; puis après le même regard, qui recéléait une étrange question, il dit lentement :

— Si je l'épousais, Bingley ?

Bingley frissonna, et demeura stupéfait sous ces paroles inattendues qui le firent changer de couleur; après quoi prenant son parti d'homme et d'ami :

— L'épouser! répondit-il, qui?... ai-je entendu? pardon, Larry, je rêve aussi tout éveillé.

— Si je l'épousais! Bingley, reprit Haverdale immobile comme un homme qui va prendre une résolution inébranlable.

— Quoi! perdue aux yeux de l'Angleterre! quoi! ruinée sans retour par la vente de ses biens, dont l'ignoble Calpetti demeurera sans doute le tranquille possesseur; car, où chercher ce misérable? sans preuves pour le poursuivre! Et puis tout le

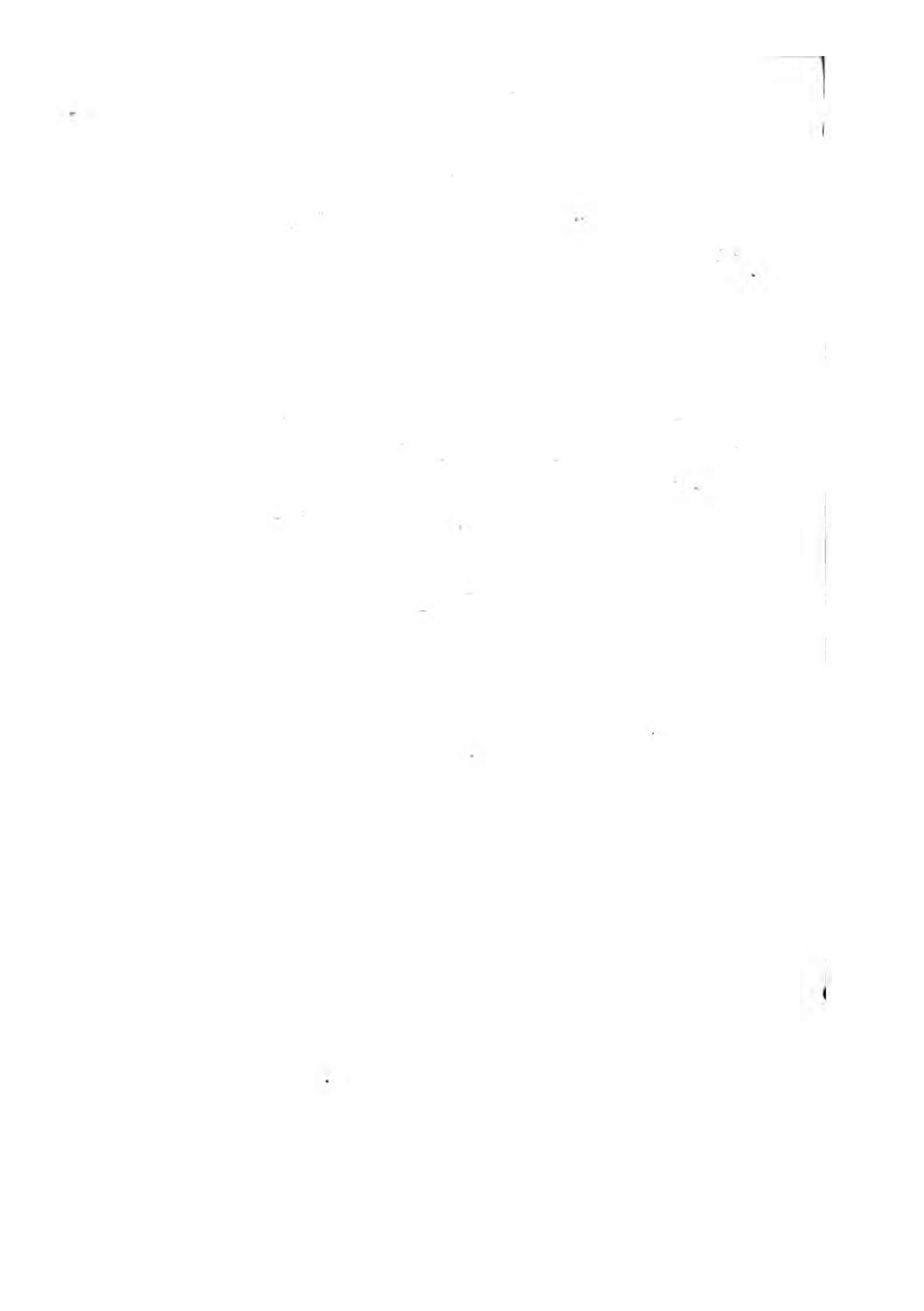
passé, toutes ces rapides, mais irréparables fautes... Haverdale, allons! rappelez votre colère, et laissez-moi vous dire.....

— Perdue!..... Ruinée!..... Alors, si je l'épousais, Bingley?

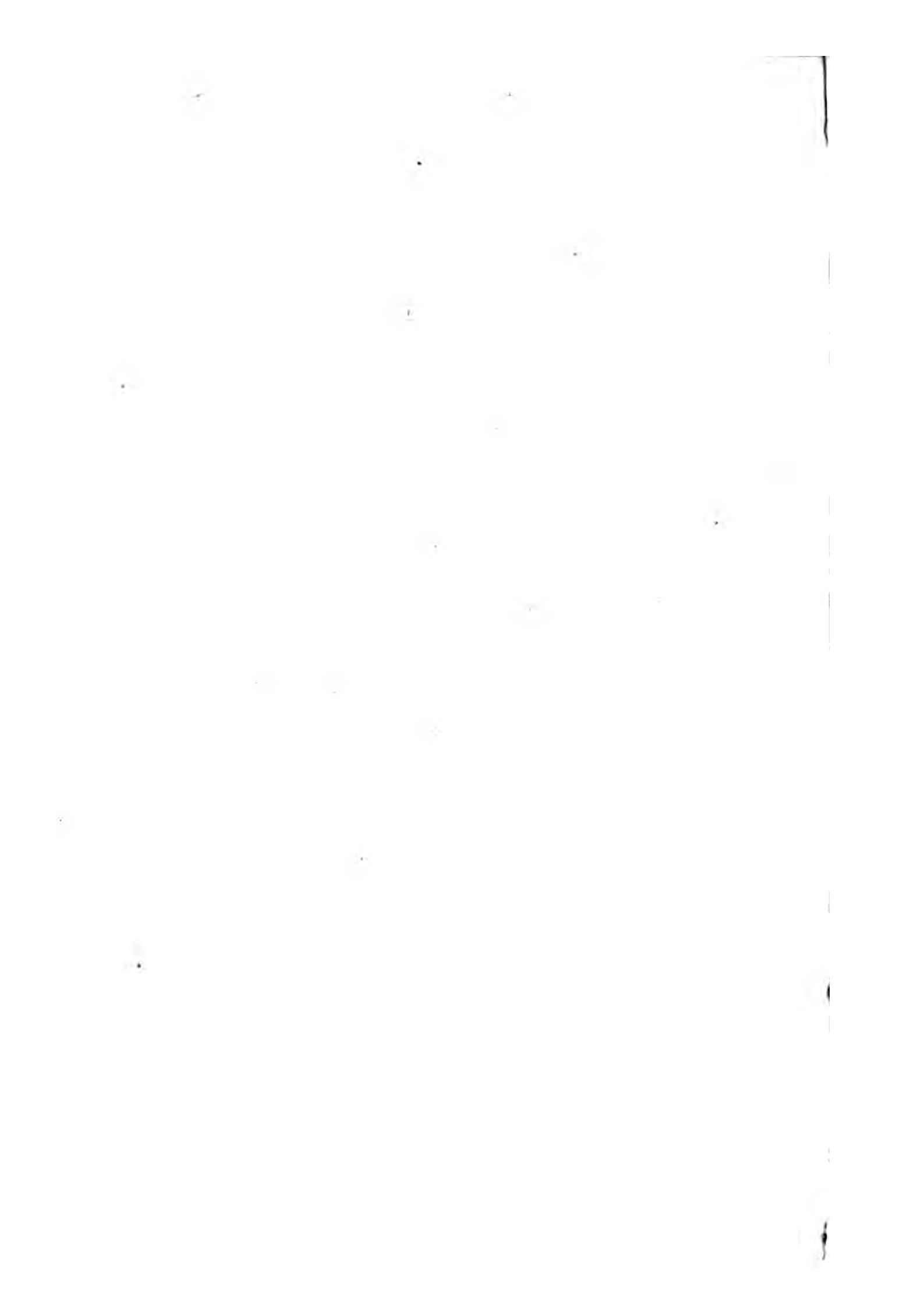
Bingley se leva, parcourut à son tour Haverdale avec un regard d'indéfinissable tristesse, et prononça d'une voix étouffée :

— Elle est morte.

— C'est bien!... Et moi aussi, Bingley.



LE NEZ ROUGE.



Le Nez rouge.

Dryden a défini l'âme, « une petite flamme bleue qui va et vient en nous. » — Je ne sais pas de meilleure explication de ce souffle divin qui nous anime. Ce qui rend cette pensée plus belle, c'est qu'on lui peut donner un double emploi et l'appliquer également à l'amour ! Si l'amour n'est pas en effet une petite flamme bleue qui va et vient en nous, qu'est-ce, je vous prie, que l'amour ?

Mais ne creusons pas ces définitions subtiles. A quoi bon analyser le sentiment ? Peu d'entre ceux qui l'ont éprouvé ont découvert ses causes. Tous ont ressenti ses effets. Le biographe, le critique, le mathématicien, le géologue, l'historien et le

naturaliste, accoutumées qu'ils sont à disséquer les faits et les choses et à pénétrer leurs secrets, ont docilement subi le joug de la passion sans lui demander compte de son autorité. Le monarque aux pieds de sa maîtresse ne va point songer qu'en s'agenouillant, il abaisse sa majesté, ni chercher pourquoi il prosterne ainsi sa grandeur. Le ministre qui fuit la cour et court aux champs cacher ses soupirs, n'interroge point le pouvoir invisible qui lui fait négliger le soin de son ambition. Il n'y a pas jusqu'à la rubiconde marchande de poissons, qui toute au souvenir de son amant le matelot, quand elle s'enivre de l'ambroisie du gin, et boit verre sur verre, ne reconnaisse elle-même à son insu la souveraineté de l'aveugle Dieu; se doute-t-elle seulement alors que c'est sa fièvre amoureuse qui lui donne cette soif inextinguible qu'elle ne comprend pas?

Maria Hargrave était l'une des filles du vicaire de la paroisse de Kensington près de Londres. Elle avait des dents d'ivoire et des lèvres de corail. Il n'y avait pas de fleur dans le serres de Chelsea qui eût le parfum plus doux que son haleine! Son sein admirablement formé soulevait avec une voluptueuse cadence le taffetas gris de sa robe décolletée. Ses épaules, oh! ses épaules rondes, toujours à l'air, hiver comme été, étaient si blanches qu'on les eût dites couvertes d'une neige éternelle. Son

œil noir lançait de rapides éclairs à travers ses longs cils. Sa taille élégante et souple était plus fine que celle d'une guêpe ; son pied , qui eût paru fort honnête sur le continent , était une miniature en Angleterre. Chacun de ses gestes ravissait ; chacun de ses mouvements était une grâce. Puis son esprit était vif et orné. On ne savait qu'admirer le plus de ses fines saillies , de ses promptes et heureuses reparties , ou bien de son jugement parfait , de sa charmante modestie et de l'exquise bonté de son âme. Au résumé Maria était d'autant de milliers de piques au-dessus des Sophias , des Clarissas , des Émilias , des Stellas , des Narcissas et des Sacharissas , qu'Eclipse fut jamais audessus de Rossinante.

Mais hélas ! il n'est rien au monde qui soit sans défaut. La perfection n'est qu'un mot. — Au milieu de cet adorable visage de Marie , se dressait un nez que les mauvaises fées avaient pris plaisir à élever. Dieu de miséricorde ! c'était un nez qui surpassait en grandeur ce nez immortel décrit par Slawkenbergint. Et quant à sa couleur , puissances du ciel , une ravaudeuse irlandaise , qui boit régulièrement par jour ses six pintes de whisky , n'a eu de sa vie un nez de cette couleur !

Cependant notre héroïne n'était point de ces filles glorieuses qui ne voient en elles-mêmes que leurs mérites et sont aveugles quand elles regardent leurs imperfections. Certes , elle possédait assez de qua-

lités du corps et du cœur, pour en être vaine. La fierté à certains égards lui eût été fort légitimement permise. Mais cette précieuse enfant avait fait les pas essentiels vers la suprême sagesse. — Elle se connaissait et se rendait justice. Elle comprenait qu'elle avait un gros nez rouge; elle le savait et elle était humble! Ah! que le créateur n'a-t-il doué de nez rouges toutes les beautés de l'univers!

Avec tant d'inappréciables avantages, Maria descendait mélancoliquement les derniers échelons de sa dix-huitième année, sans qu'aucun amant se présentât, qui lui offrît la main pour lui faire monter l'escalier du mariage. De loin à loin elle attrapait bien quelque fugitif admirateur; mais du moment que, près d'elle, apparaissait Charlotte, sa sœur cadette, la pauvre aînée avait tort; tout loisir lui était laissé de penser à son nez rouge dans la solitude. C'était une cruelle et incessante tribulation. Eût-elle pu raisonnablement espérer que les larmes éteindraient la flamme de ce nez funeste et amoindriraient ses dimensions en le fondant, la triste Maria eût pleuré volontiers toutes ses larmes. Mais elle avait trop de bon sens pour avoir tant de faiblesse. Elle n'attendait point de miracles en sa faveur. Des innombrables panacées dont elle avait ouï parler, il n'y en avait aucune qui promît d'argenter les nez de cuivre.

Nous avons dit que Maria était l'aînée des deux

sœurs. Lorsqu'il s'agirait d'établissement dans la famille, elle avait le droit imprescriptible de préséance. Un parti fut offert, mais non pas à elle. Maria n'éleva aucune objection. Elle se départit sans hésiter, de son privilège. Elle laissa généreusement Charlotte se marier. — Maintenant, se dit alors la noble fille, si mon nez n'est point un obstacle insurmontable, la route conjugale est libre pour moi de tout obstacle. Ma sœur est pourvue ; elle n'est plus là pour me couper l'herbe sous les pieds.

Et dès le lendemain, M. Conway, teneur de livres fort distingué, fut introduit et présenté au logis. M. Conway était un beau grand jeune homme, blond, en frac vert-pomme à boutons d'argent. A peine Maria aperçut-elle seulement le collet de ce séduisant habit couleur d'espérance, qu'elle couvrit artistement avec son mouchoir la portion de la figure que vous devinez. Passons-lui cette innocente coquetterie, c'est qu'il ne faut pas réellement moins de courage pour montrer au grand jour un nez rouge que pour en cacher un grec sous le masque.

Conway fut frappé de l'exacte et harmonieuse symétrie des formes de la jeune miss. Il admira son air élégant et gracieux. — Un homme est toujours aussi prêt à devenir amoureux qu'à cesser de l'être. — Quelques moments de conversation avec l'aima-

ble folle commencèrent de tourner la tête du sensible teneur de livres. — Elle sentait tout si finement et si vivement! Son esprit était si juste et si animé! son imagination si délicate! Elle n'applaudissait jamais avant d'avoir compris. Elle ne remerciait pas niaisement d'une flatterie qu'avait dictée la seule politesse! Elle évitait et déclinait les compliments au lieu de les solliciter. Oh! c'était une femme sans pareille. Au bout d'une heure Conway demura convaincu qu'il avait découvert en Maria un véritable phénix. — Hélas! il n'avait pas même vu le bout du nez de la chère enfant.

Je vous l'affirme, l'homme est une créature fantastique et inexplicable. C'est le fils du caprice. L'inconstance est sa mère. C'est une girouette vivante. Conway avait continué ses visites chez le digne vicaire. La physionomie discrètement voilée de Maria avait presque achevé d'émouvoir ce cœur facile à ébranler. Il était subjugué. Les charmes tout puissants de cette causerie spirituelle, ses manières ingénues et ouvertes avaient triomphé : il s'avouait vaincu. Il allait s'agenouiller et déclarer ses prétentions! — En un instant tout changea. — Maria fut soudainement sotte, commune, odieuse; — Le rideau s'était levé. — Il avait découvert le nez de la misérable fille.

Conway se mordit les lèvres. Il tira sa révérence et partit.

Maria ne se dissimula point la subite et évidente révolution qui s'était opérée dans les sentiments de son mobile adorateur. Elle apprécia aussi correctement le motif qui l'avait causé. — Mais la faute en était à elle seule ! Pourquoi le mouchoir était-il tombé ? C'avait été une chute bien imprudente et plus désastreuse ! Aussi, elle n'en doutait plus, ce serait ce nez fatal qui la perdrait éternellement. — Elle ne put contenir ses pleurs ! Ce n'est pas qu'elle fût passionnément éprise au fond du très-inflammable et blond jeune homme ! Mais enfin il eût fait un mari comme un autre ! Et puis cette retraite précipitée était si injurieuse ! elle était si désespérante ! Il ne fallait plus s'abuser ; ce serait désormais l'inévitable chemin que suivraient tous les soupirants ! Autant valait renoncer de bonne grâce au mariage et se vouer ainsi qu'une nonne à une perpétuelle virginité. — Quelle destinée pourtant ! Quoi ! une fidèle protestante, la fille d'un ministre anglican se condamner presque à une vie de couvent catholique ! — Ah ! ma mère, mon excellente mère ! quelle fantaisie cruelle vous est venue, quand vous étiez grosse, de vouloir manger des framboises ! — C'était là une apostrophe indiscrete et peu filiale, peu concevable surtout chez une enfant si pleine de modération. Qu'eût-elle dit, bon Dieu ! bon Dieu ! si mistriss Hargrave avant ses couches eût désiré goûter de la queue d'un hippopotame ?

Mais à quels égarement n'est pas capable d'entraîner la douleur de rester fille !

Cependant M. Conway n'était point d'une nature obstinée et colère. Ses répugnances n'avaient rien d'emporté ni d'invincible. Dînait-il à la taverne, il ne damnait pas d'emblée le cuisinier, si le bœuf était trop rôti, quoique le mal fût sans remède. Il n'y avait personne qui aimât mieux que lui la croûte du pain frais. Eh bien ! c'eût été fort rare de le voir sortir de ses gonds et maudire cordialement la fille de salle, quand elle lui servait quelque tranche de mie de la veille.

Toutefois en cette occurrence il fut longtemps à rentrer dans son assiette naturelle ; son exaspération était au comble. Tout le long de Piccadilly, comme il retournait à Londres, il criait encore véhémentement : — L'effroyable nez ! le nez d'épouvantail ! Quel malheureux mortel s'est trouvé jamais vis-à-vis d'un pareil nez ! le vieux vilain nez rouge ! le nez d'ivrognesse ! L'intolérable nez ! Certes Maria est une intéressante fille ! elle a toutes les grâces et toute l'intelligence ! ce serait presque une femme parfaite, la femme jusqu'à ce moment introuvée ! Mais par le Christ ! où a-t-elle été prendre ce nez féroce, cet envieux nez qui obscurcit tout l'éclat dont elle brille ? Parmi les innombrables variétés de nez susceptibles de gâter un visage, il n'y en avait pas un plus extravagant, plus effronté, plus

écorché, plus inconciliable, et c'est celui-là justement que vous avez choisi ! Non ! Maria, vous avez beau faire et beau dire, j'abhorre cet exécrationnel nez ! Je n'admire de ma vie un nez semblable !

En conscience, ces exclamations et ces raisonnements étaient bien d'un homme jeté hors des limites de la raison. Tranchons le mot : c'était là le pur langage d'un fou. Nous sommes donc pleinement autorisé à croire que M. Conway n'était pas absolument guéri de son amour.

Je ne connais qu'une seule bonne excuse d'être amoureux, c'est l'impossibilité de s'en défendre. Cette pensée m'appartient. Je le déclare, et toute fausse modestie à part je l'estime si profonde et si vraie, que, ne fût-elle point sortie de mon propre cerveau, je ne balancerais pas à attribuer à la vénérable antiquité l'honneur de son invention.

Donnez-moi d'ailleurs la clé des contradictions infinies de cet inconsistant et incompréhensible sentiment que vous nommez l'amour ; donnez-la moi, si vous l'avez ; car je ne l'ai vue jamais, ni tenue.

Je ne sais comment le fait advint ; ce fut purement pour raison d'affaires, je suppose ; mais Conway fut poussé à retourner chez M. Hargrave. A cette occasion, la porte de la maison lui fut ouverte plus large. Il fut invité à revenir souvent et tant qu'il lui plairait, et en ami, en vrai commensal, aux

heures des repas lorsque le cœur lui en dirait ; et le merveilleux de l'histoire. c'est qu'il revint, et revint fréquemment. Quel démon le ramenait de cette sorte et comme de force là où il semblait que nul attrait ne devait plus l'attirer ? De fait, ces visites involontaires lui étaient , à lui-même, une énigme indéchiffrable. Il avait besoin de venir ; il venait. Était-il arrivé, et en présence de Maria, une invincible froideur le glaçait. Combien il avait changé ! Il parlait sans timidité ; il écoutait sans intérêt ; ils'allongeait et prenait ses aises sur le sofa. Servait-on le thé, dans ses distractions il mangeait à lui seul toute la pyramide des tartines beurrées. — Hélas ! il ne m'aime plus, se disait la désolée jeune fille.

Or, c'était là à peu près ce que se disait en même temps M. Conway, — Le diable m'étrangle. pensait-il, si j'entends un mot à ce qui se passe en moi. J'imagine, à mes fréquentes agitations, que je suis toujours amoureux ; mais je ne me sens troublé qu'à Londres. A Kensington, je suis aussi calme que les flots de la Serpentine. Assurément, si j'aime encore, ce n'est plus Maria. Non pas que sa causerie ait pour moi moins de charme qu'autrefois ; non pas qu'elle me semble moins judicieuse et moins estimable ; mais c'est l'impertinence de ce maudit nez rouge qui me crève les yeux incessamment ; tout emballé qu'elle le garde mainte-

nant dans son mouchoir. C'est ce furieux nez qui me repousse et me tient en respect et à distance. Quel homme abandonné de Dieu et des femmes s'attachera jamais à une jeune fille qui respire par une telle trompe? Non, je ne songerai plus à cette pauvre Maria!

Et tout en se répétant ces réflexions remplies de sens, tandis qu'il reprenait le chemin de son logis, il songeait uniquement à Maria, depuis *Hyde-Park* jusqu'à *Temple-Bar*. Il songeait à elle dans sa chambre; il songeait à elle en se déshabillant; il songeait à elle en son lit, éveillé ou endormi. — Infortuné jeune homme, son cœur ne connaissait point ces orages, quand il ne songeait qu'à tenir exactement et paisiblement ses livres!

A cette époque, lui fut offerte par une grosse maison de banque, une place de premier commis qui exigeait une résidence constante et rigoureuse. — Voilà qui me sauvera de mes perplexités! s'écria-t-il; voilà la porte de mon salut! Gravissons le sommet de la fortune, plutôt que de nous précipiter dans l'abîme d'un mariage ridicule. C'est un idiot que celui qui sacrifie un emploi du revenu de mille guinées, à un cauchemar d'amour monstrueux et insensé. Décidément, je me cloue aujourd'hui au fauteuil de ma caisse, et je ne remets plus les pieds chez M. Hargrave. Et avec ces projets d'or sur les lèvres, il tournait déjà le dos

à la Cité, et il s'en allait, bon gré mal gré à Kensington.

Comme il cheminait vers ce village, où l'attirait à présent un aimant irrésistible, il s'arrêta tout d'un coup, et se saisit le menton de la main droite d'un air profondément méditatif, au risque d'être pris par les passants pour un poète en travail, ou pour un membre de la chambre des communes ruminant son improvisation du lendemain.

— Que vais-je faire? s'écria-t-il. Si j'épouse cet interminable nez drapé de pourpre, que dira la Cité? que dira Fleet-Street? que diront miss Pin, miss Needle et mistriss Knife? que diront ces langues d'acier, pointues et acérées? En quel état laisseront-elles ce pitoyable nez qui s'appellera mistress Conway?

Tel était le délectable avenir qu'entrevoyait l'imagination intimidée de M. Conway. Si le vent enflammé qui le poussait ne l'eût entraîné et remis en route, il faisait certainement volte-face, et la délibération aboutissait au vœu d'un salutaire et perpétuel célibat. — Ce fut le démon matrimonial qui prévalut.

L'amitié qui avait lié Conway à la famille de M. Hargrave s'était peu à peu transformée en une familiarité intime, où l'on distinguait une odeur de gendre futur très-prononcée. Il était devenu de la maison; il avait ses coudées parfaitement franches;

ses préoccupations étaient toutes les bienvenues, ainsi que sa personne. Le soir de cette dernière visite, le blond jeune homme fut plus scandaleusement distrait qu'à l'ordinaire. Il écrasa la queue du chat en entrant. Lorsqu'il se leva du canapé, où il avait dormi environ une heure, il trouva sous lui le chapeau neuf de M. Hargrave aussi radicalement aplati que le plus mince gâteau des rois. Il voulut absolument faire le thé lui-même; mais il mit la bouilloire sur la table, et la théière sur le feu. Il jeta le beurre dans le bowl plein d'eau chaude. Il sucra trois tasses avec du sel. — Cependant le cœur de Maria bondissait d'allégresse. — Je crois en vérité, se disait-elle, que cet excellent jeune homme ne se souvient plus des irrégularités de ma figure.

Mais la confiante jeune fille se trompait extrêmement dans cette supposition. Je vous certifie que le cerveau du triste teneur de livres se fêlait notoirement de jour en jour. Le lendemain il courait toutes les boutiques des dégraisseurs de la Cité, cherchant une recette souveraine pour enlever les taches les plus opiniâtres. — Mais de quelles taches s'agit-il? demandaient gravement les imperturbables dégraisseurs. Est-ce des taches à votre linge? — Non. — A vos manteaux? — Non — A la douillette de madame votre épouse? — Pas davantage. C'est justement parce que je ne suis

point marié, et que j'ai besoin de l'être, qu'il me faut recourir aux ressources de votre art. N'avez-vous point d'essence qui ait la vertu de déteindre un nez rouge de jeune fille de dix-huit ans? — Et comme les teinturiers-dégraisseurs de Londres sont des hommes sérieux et peu susceptibles de comprendre les aberrations du sentiment, il n'en est pas un qui n'eût charitablement voulu faire conduire à Bedlam le pauvre Conway, si, tandis qu'il leur soumettait sa requête, quelque constable fût venu à passer.

— Mes irrésolutions feront ma ruine ; j'achèverai de perdre l'esprit par elles, s'écria Conway sortant à grands pas de la Cité, et descendant le Strand les mains croisées derrière le dos ; non, je ne suis point né pour le bonheur, autrement me laisserais-je détourner du chemin qui y mène, au moindre caillou que je rencontre ? Puissances célestes ! la coupe des bénédictions est pleine jusqu'aux bords ! Vous l'avez mise en mes mains ; je n'aurais qu'à boire, et je n'ose approcher de mes lèvres le délicieux breuvage ! Et pourquoi ! parce qu'il y a un bout de nez rouge qui perce à la surface ! Imbécile que tu es ! Imagines-tu donc que ce nez est un volcan ? as-tu peur que ce soit un Vésuve gros d'une éruption prochaine ?

Et il s'armait brusquement d'un courage désespéré. — Oui j'en prendrai mon parti, exclama-t-il

enfonçant ses poings fermés dans les poches de derrière de son frac vert-pomme. J'ai beau résister, je suis décidément amoureux. Il me faut obéir à la fatalité. J'épouserai Maria, dût toute la Cité se cotiser pour me gratifier d'un assourdissant charivari, le soir de mes noces; dussent miss Pin, miss Needle et mistress Knife en rire ensemble de concert d'un rire inextinguible!

Mais le brouillard avait redoublé les plis du crêpe funèbre qui enveloppait la ville. Le mélancolique jeune homme se sentit soudain en proie à une attaque de spleen des plus furieuses. Il n'était pas à *Charing-Cross* que le nez de Maria lui apparut à travers les ténèbres de l'atmosphère, rouge comme du feu, large comme le bouclier de Scipion. — Amant infortuné! — C'était le soleil plus infortuné de Londres, luttant contre les doubles vapeurs de la Tamise et du charbon de terre, et montrant sa face toute ensanglantée du combat. — A cette effroyable vision, Conway recula épouvanté. Ses dispositions conjugales furent ajournées de nouveau, il n'alla pas même ce jour-là à Kensington; il s'en fut dans la Cité remettre au courant ses livres de commerce en arrière.

A force de rouler en notre esprit une pensée, nous émoussons ses aspérités, nous l'arrondissons, ainsi que fait l'Océan d'une pierre, qu'il promène incessamment sur les grèves. Elle n'a plus rien

bientôt de ses formes premières ni des pointes saillantes qui blessent. — Le même travail intellectuel s'opéra chez M. Conway. Il avait tant et si longuement agité en son imagination l'image de la douce Maria, qu'il avait fini par en amoindrir toutes les saillies, y compris la plus aiguë. Il lui restait bien le souvenir vague de quelque imperfection qui avait autrefois déparé les beautés de sa bien-aimée ; mais il lui semblait ne plus savoir précisément quel avait été ce défaut. Comme il n'avait nulle envie au fond de se le rappeler, il n'est pas surprenant que sa mémoire lui en gardât le secret. Et puis Maria l'aidait de son mieux à oublier. Elle était prudente maintenant et bien sur ses gardes. Le mouchoir ne tombait plus. Il était constamment à son poste et en sentinelle.

Quoi qu'il en soit, les visites de M. Conway à Kensington s'allongeaient démesurément de jour en jour. Il arrivait à présent au logis de M. Hargrave pour le déjeuner, et ne s'en retournait qu'après souper.

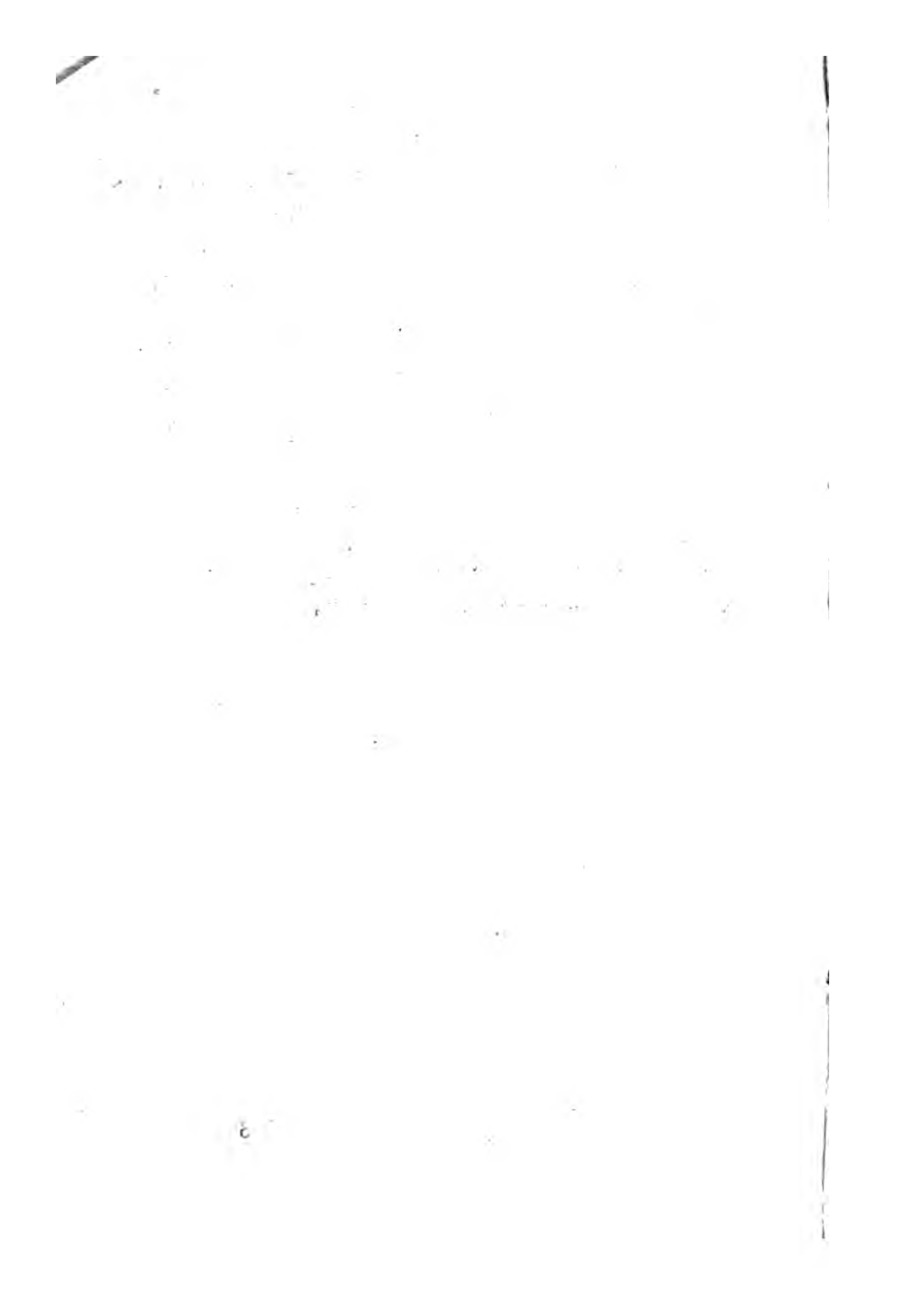
— C'est presque un mari que je tiens, en vérité, se disait Maria dans les innocentes joies de son âme ; mais il manque encore une cérémonie essentielle. Et l'heureux soupirant, qui se trouvait aussi presque époux, s'étonnait pourtant de ne point être encore marié et d'être contraint d'aller chercher chaque nuit son lit solitaire de la Cité.

Or, lorsqu'un amoureux s'étonne de ne pas être marié, il a bientôt cessé d'être garçon. — Un beau matin le fatal et indissoluble nœud fut enfin serré.

Comme le tendre couple sortait de l'église, un enfant mal élevé qui priait sous le portail, ayant effrontément dévisagé la mariée, se prit tout d'un coup à crier : — Oh ! la belle dame et le beau nez rouge ! — Mais aussitôt la timide figure de Maria, qui, sûre désormais de la légitimité de ses droits, s'était émancipée jusqu'à prendre l'air un instant, fut hermétiquement recloîtrée dans le mouchoir.

— Un nez rouge ! chère amie, répéta M. Conwaz regardant avec inquiétude autour de lui ; un nez rouge ! que veut dire ce polisson ?

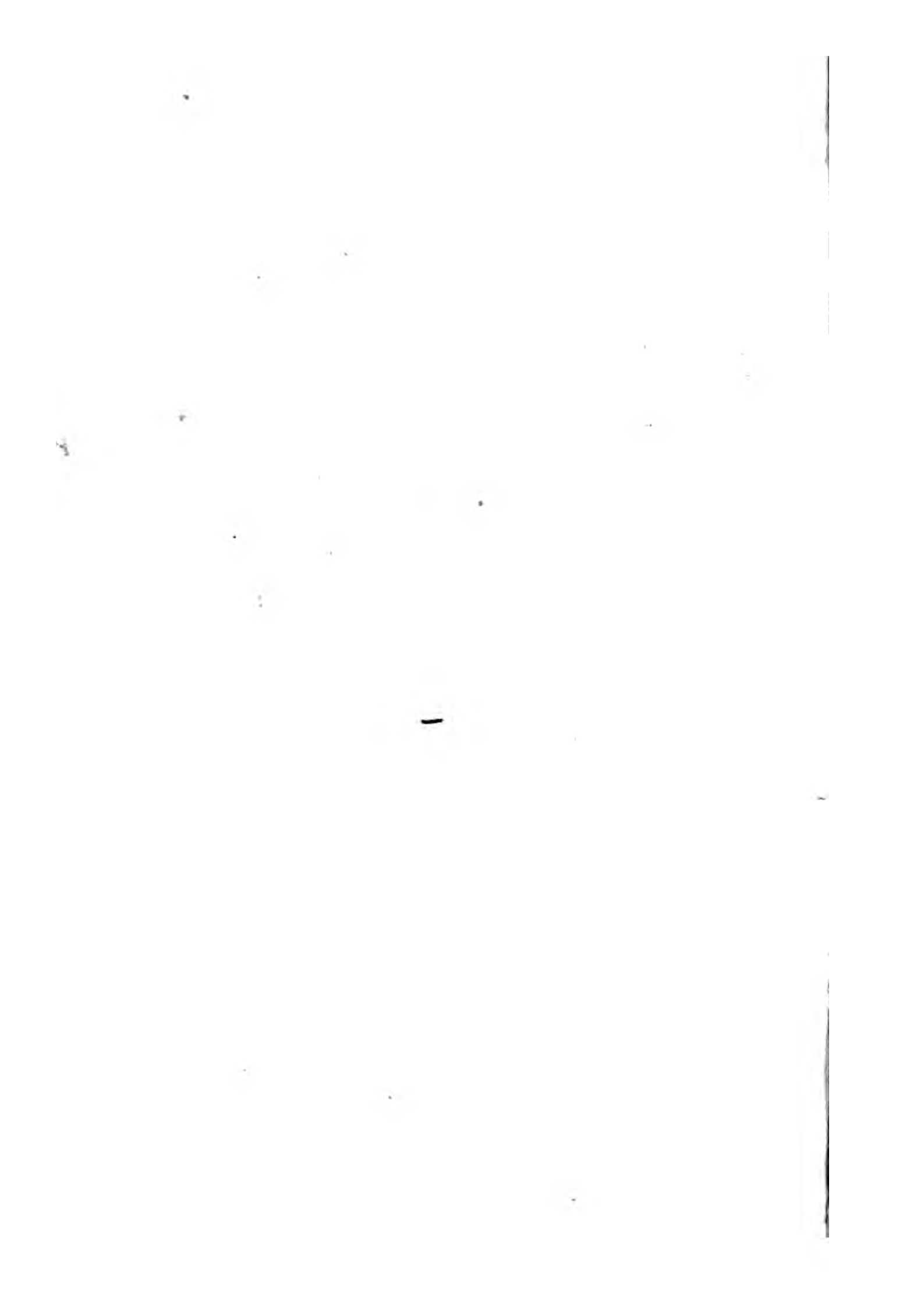
Lord F.



LES DEUX ÉGLISES.

**Pass into the other church , and you will
find every thing ditto to this.**

Miss Agnes Strickland.



Les Fossoyeurs.

Quand je découvris tout à coup, dans les profondeurs des solitudes presque vierges de Deepdale, deux églises gothiques s'élevant côte à côte dans une grandeur rivale, comme deux saintes pétrifiées se tenant par la main pour saluer le ciel, je fus tenté d'abord de croire ces objets multipliés ainsi par quelque hallucination. Les derniers rayons du soleil répandaient alors sur la campagne leur pourpre éclatante, et ajoutaient à mon illusion en égarant ma vue. Mais bientôt, convaincu de la réalité de la double merveille qui me frappait, je me mis à plaindre la pauvreté des habitants, en observant que nulle chapelle au grillage doré, nulle croix somp-

tuense, nul tombeau sculpté, ne s'élevaient autour des églises solitaires. Ça et là seulement, comme une ceinture de deuil unissant les deux enceintes, étaient éparses quelques humbles fosses d'argiles couvertes de hautes herbes et de mousse : dernier lit de l'humble paysan dans le cimetière de chaque église abandonnée.

Je rêvais en voyageur que ne pressent ni guides à l'heure, ni chevaux de poste. Je creusais mon intelligence à m'expliquer pourquoi deux édifices semblables se trouvent élevés dans un lieu qui semble requérir à peine une humble église, à la place de ces temples solennels, ornés dans leur solitude profonde de tout ce que l'architecture gothique peut rassembler d'élégance et de richesses.

Le merveilleux allait s'effacer devant l'explication *prosaïque* offerte par le personnage qui remplit l'important office de clerc de paroisse et de fossoyeur, dans l'une ou l'autre de ces deux églises. Guettant au passage chaque rare étranger perdu comme moi dans la contemplation de ce tableau plein de contrastes, il s'élançait tout à coup de son agreste domicile, une énorme clé dans sa main, et poussé par l'espérance d'une bonne aubaine, il initié avec toute la grâce dont il est capable, son *honneur* ou sa *seigneurie*, à l'examen intérieur de ces monuments silencieux dont il se qualifie le gardien conservateur.

Comme j'étais à cette heure son voyageur bien venu, sa *seigneurie* ou son *honneur*, et que j'avais du temps à perdre, je me laissai diriger sans résistance vers un mur envahi par le lierre qui sépare ces deux enclos de la mort. Mon guide me fit lentement observer que ce mur humide, d'une épaisseur prodigieuse, est l'unique, mais inébranlable ligne de démarcation entre deux paroisses qui ne se rejoignent en dehors qu'au cimetière, comme à leur triste et dernier rendez-vous. J'appris de plus, du proluxe narrateur, que ce lieu désert n'avait pu se vanter de chapelle ni d'église avant le règne d'Édouard III, auquel temps, poursuivit-il, deux riches cohéritières de cette vallée immense et des bois profonds qui l'enferment, placèrent maladroitement leurs vierges affections sur le jeune seigneur des terres attenantes : que ce nouveau Paris, d'une humeur prodigieusement reconnaissante, rêva longtemps au moyen de les épouser toutes deux; mais qu'il ne put, par malheur pour elles, en inventer un légitime.

Les droits de l'une et de l'autre à son amour étaient d'une égalité tellement parfaite; il trouva tant de difficulté à décider sur laquelle des deux belles rivales il devait fixer son choix, qu'il laissa ce grave procès à débattre entre les tendres plaideuses.

Comme c'était précisément une dissidence sur la-

quelle il leur était impossible de s'accorder jamais, elles eurent recours à un expédient très-prompt : ce fut de tirer au sort l'objet de leur égale passion; celle à qui le plus haut nombre échut dans ce nouveau duel, devint le jour même la femme du seigneur indécis.

Tandis qu'une couronne de fiancée, tenue toute prête pour l'issue de l'épreuve, se balançait sur le front radieux de la plus jeune amante, l'aînée, sous un long voile de deuil, quitta le monde dépeuplé pour elle, et ensevelit ses espérances trompées dans un cloître, où la suivit, peut-être, le regard désappointé du nouvel époux. On croit du moins, pour suivre le malin fossoyeur, que tandis qu'il fixait un œil plein d'amour sur sa rougissante conquête, il en tournait un larmoyant vers celle qui lui échappait sans retour, en vouant tout ce qu'elle abandonnait de biens terrestres à l'érection de cette première église qu'elle orna de toutes ses joies perdues et dédia à sainte Agnès, sa patronne, vierge et voilée comme elle.

Mais l'heureuse et triomphante épouse avait à peine respiré tous les parfums de sa frêle couronne, qu'elle devint aussi veuve que sa sœur. On ne dut pas manquer d'attribuer une mort si précoce au courroux du ciel, contre le crime secrètement commis par cette jeune folle d'amour, qui n'avait remporté l'avantage du nombre sur sa candide sœur

que par une fraude diabolique dont le secret fut révélé trop tard à son directeur spirituel. Il en fut épouvanté, sans doute, car le saint homme, saisi de pitié pour la coupable, après avoir longtemps rêvé au moyen de la sauver de l'enfer, n'en trouva pas d'autre que de lui enjoindre d'imiter l'exemple de sa sœur, qui se faisait sainte, en résiliant comme elle son immense douaire au profit du ciel, qui en serait bien touché. Cette seconde église s'éleva donc pareille, et près de l'autre, sous les blanches ailes de Notre-Dame Marie, dont la tranquille protection aide à calmer les cendres d'où l'on a vu longtemps jaillir des flammes sombres et souffrantes.

Après cette préface, débitée en style de légende, et que j'écoutai de l'air le plus convaincu du monde, je fus introduit jusque sous la nef silencieuse pour méditer sur la tombe des ardentes fondatrices et sur leur froide effigie en pierre, dont l'épithaphe latine redisait en quatre lignes le récitatif un peu monotone que je venais de subir.

— Passons maintenant dans l'autre paroisse, dit mon guide essoufflé, en laissant échapper de sa poitrine un soupir profond qui fit gonfler ses joues, creusées par la méditation ou l'absence de ses dents.

Mais il arriva que l'autre fossoyeur se trouva, par instinct de portier, debout contre un étroit passage à guichet qui servait de communication

entre les deux cimetières ; et , soit qu'ils eussent l'habitude de se regarder de travers , soit qu'il y eût courroux légitime pour la violation de cette serrure rouillée , le sacristain Digwell accosta le sacristain Pitpipe de la manière suivante :

— Je prédis que , dès demain , *mon église* pourra se vanter d'avoir célébré des fiançailles telles que n'en offrit jamais la pauvre Sainte-Agnès , depuis qu'une vieille fille dédaignée posa sa première pierre. Quelqu'un , que je ne nomme pas , aimerait fort à changer de poche avec moi , après ce mariage dont je suis l'ordonnateur en chef et sans partage.

— Voisin Digwell ! repartit Pitpité n'opposant qu'une modération chrétienne à cette apostrophe passionnée , je n'apprends pas tous les dimanches le catéchisme aux petits enfants , pour ne pas savoir sur le bout du doigt le dixième commandement ; et pour vous donner , de plus , un échantillon de mon esprit de prophétie , à moi , je n'offrirais pas une demi-couronne de vos espérances de *demain*.

— Une demi-couronne ! repartit avec indignation Digwell , une demi-couronne aux noces de la fille unique de monseigneur lord Fitz-Aymer ! de lady Anna Fitz-Aymer , avec le grand , l'immense marquis Greystock ! une demi-couronne ! c'est ton dépit qui te fait dire cela , vieux corbeau croassant qui flaire les morts et les voyageurs d'une lieue.

Il ne finit pas cette phrase amère sans jeter sur moi un regard oblique qui semblait me plaindre d'être tombé sous la direction d'un si vulgaire cicerone; après quoi il reprit avec un sourire assez insultant :

— Toi qui apprends si bien le catéchisme aux enfants, aprends donc à consoler ton jeune dandy de vicomte Deepdale, d'avoir inutilement convoité notre riche lady Anna; va donc, va donc!

— Il l'aurait obtenue, méchant cœur d'argile, reprit Pitpipe en retenant à deux mains sa dignité chancelante, il l'aurait obtenue, langue de caillou tranchant, si la jeune miss, tendre agneau pascal, eût été libre de n'être pas égorgée ainsi sous le couteau de l'orgueil et de la tyrannie.

— Elle serait bien à plaindre, maître Pitpipe, si nous eussions été assez faibles pour lui laisser choisir un ver-luisant comme le jeune vicomte; et son père, à elle, n'eût été que son coupe-gorge. Et les deux chefs de familles, qui s'abhorrent, se fussent alors montrés plus que jamais ennemis l'un de l'autre; je dis plus, mille fois plus que quand leurs grands-pères se tuèrent en duel sous le chêne d'une fée, ou sur la bruyère maudite... je ne sais plus lequel.

— Ce que je sais parfaitement, moi, répliqua mon guide, en ressaisissant son aplomb par le poids d'un argument toujours puisé aux saintes

Écritures, c'est que les jeunes ont été meilleurs chrétiens que les vieux, et qu'ils lisent leur Bible avec plus de fruit que leurs pères; car elle leur commande d'aimer, et non de haïr : non pas, pourtant, que le vieux milord Deepdale, mon lumineux maître, eût refusé sa bénédiction réconci-liante à ces jeunes tiges qui demandaient à s'unir; mais votre lord Fitz-Aymer est un père tellement coulé en bronze, qu'il préfère sa propre vengeance et celle de ses haineux ancêtres, que je tiens là, sous cette clé, froide comme eux, au bonheur de son unique enfant, en lui ordonnant de devenir la proie de votre immense et ridicule marquis de Greystock! Oui! père coulé en bronze! père coulé en bronze! répéta-t-il, en frappant de sa clé formidable sur le vieux guichet, criblé de clous, qui retentit dans l'écho sépulcral.

— Homme sage entre tous! voulez-vous dire, puisqu'il marie son noble rejeton à un marquis; ce qui est, ma foi, bien autre chose qu'un comte, voire même un duc!

— Votre jugement s'en va, mon pauvre voisin, reprit le modéré Pitpipe, en hochant la tête d'un air de compassion. Je serais honteux d'avoir la moindre part dans l'union de ce couple : joindre ce vieux noble fané à la belle et brillante lady Anna, c'est faire un bouquet nuptial d'une ortie et d'une rose!

— Comme l'argent du marquis sonnera bien dans mon escarcelle, je le trouve assez beau, lui, pour quelque rose que ce puisse être.

— Honte à vous, avide cormoran ! lui jeta vertement Pitpipe en lui tournant le dos. Vous savez comme tout le monde que lady Anna le hait plus que la mort.

— C'est son affaire, et non la mienne, poursuivit le fossoyeur avare. Je n'ai jamais rien reçu d'une fiancée, eût-elle été la plus heureuse fiancée des trois royaumes : elles ne sont occupées qu'à baisser les yeux, à étendre leur voile, et à rougir, quand elles peuvent. Leur bonheur m'importe donc fort peu. Je ne me soucie que du fiancé, qui paye.

Il aurait prolongé, sans doute, cette éloquence crue et provoquante, si Pitpipe, qui m'avait fait un signe d'intelligence et que j'avais devancé dans l'église insultée, n'eût fermé brusquement la porte au nez de son insolent rival : ce qui me fit plaisir, et me parut juste. Au fait, je l'aimais, moi, ce bon Pitpipe ; il m'avait fait les honneurs de sa sainte-Agnès avec beaucoup d'empressement et de cordialité. J'étais presque ému de reconnaissance en sa faveur, et j'aurais donné tout au monde pour qu'il mariât et enterrât à lui seul tous les paroissiens, au lieu d'être obligé de les partager avec son disgracieux confrère. Dans cette disposition qui m'intéressait naturellement à la belle lady Anna, et à son jeune

amant, que je présimai au désespoir, je consolai de mon mieux le candide portier de la mort. Il fut content de mon offrande, car il m'appela : sa *grâce* ! puis je rôdai çà et là presque inquiet du lendemain, que je me promettais bien de passer tout entier dans la vallée de Deepdale, où j'appris que les fiançailles de la jeune miss élevaient au château de Fitz-Aymer un orage bien autrement grave que celui dont j'avais été le simple auditeur entre les deux fossoyeurs.

Le Sacrifice.

« Elle avait pleuré, la jeune fille ! elle s'était agenouillée, prosternée ; elle avait imploré, conjuré en vain son inflexible père , pour se soustraire à cette union abhorrée ! »

Plus de la moitié de la vérité avait été ainsi répandue à l'occasion de ces scènes intimes ; car, jamais jeune miss ne fut moins pleurante que la jeune Anna Aymer : elle n'était, s'il faut le dire, que franche et naturelle.

Jamais encore elle ne s'était évanouie ni n'avait ressenti la moindre attaque de nerfs , dans sa vie fraîche et rose de seize ans. Dieu sait toutefois les évanouissements et les crises vaporeuses dont on

couronna sa douleur ! sans compter ses beaux cheveux blonds épars , arrachés dans une frénétique agonie , et ses belles mains tordues et mutilées l'une par l'autre dans les convulsions du désespoir. Quant aux larmes et aux sanglots , il y en avait trop pour qu'il fût question de les nombrer ni de les dépeindre. C'était à fendre les rochers , c'était à faire crouler les deux églises indignées : ces églises dont les colonnes attestaient tant d'amour.

Les deux paroisses se soulevèrent donc en même temps pour jeter de hautes et puissantes clameurs , chacune dans sa sympathie pour la belle Anna , dans son indignation contre le père , dans sa haine contre l'affreux marquis , dans son entraînement vers l'amant aimable et préféré , que l'on devait trouver mort (on l'assurait) le lendemain au pied de l'autel. Chaque habitant de la vallée déploya dans cette occasion l'énergie de la passion personnelle et de son propre tempérament. Le moral entier du village atteignit bientôt le plus haut point de surexcitation ; et quand le soleil se leva pour cette solennité , on ne savait encore si l'on devait se parer de guirlandes menteuses , ou s'armer en signe d'émeute , ou prendre des habits de deuil.

Par un contraste qui me permit d'assister à toute cette agitation , la matinée fut remarquablement belle , et le cimetière de Sainte-Marie Deepdales foulé par tous les êtres vivants des deux paroisses.

Les femmes abandonnèrent leurs chaumières, les hommes leurs champs; ici, le moulin fut livré à lui-même et tourna sur parole; là, les chaudrons purent bouillir ou se refroidir à leur propre discrétion; on ne leur en demanda point compte. Un intérêt seul avait suspendu tous les intérêts, et chacun était dans le feu de sa discussion sur cette révoltante tyrannie, quand le cortège nuptial s'émut au loin et se mit en marche vers le lieu du rassemblement.

Alors, la foule enfiévrée et curieuse se poussa violemment, oubliant la moitié de sa tendre pitié dans l'étonnement et l'admiration de la longue file des équipages éclatants sous le soleil et remplis de personnages si richement vêtus, d'une tenue si droite et si majestueuse, qu'ils semblaient tous des reines et des rois.

Et les impériales surchargées de serviteurs ornés de longs rubans blancs qui flottaient comme des plumes légères autour de leurs chapeaux galonnés d'argent. Oh! c'était merveilleux pour des yeux de village! c'était à croire que tous les lords et les ladys de l'Angleterre s'étaient donné rendez-vous pour assister à ces noces que l'on venait de nommer *maudites*, et que l'on ne trouvait plus que « magnifiques et royales! »

Jamais parvis d'église ne vit onduler dans son atmosphère tant de dépouilles d'autruches et de

plumages de marabouts ; jamais les oiseaux de paradis ne déployèrent leurs ailes d'or sur plus de têtes opulentes ; jamais tant de nuages de fines dentelles ne furent soulevés à la fois par l'air frémissant du matin : j'en admirai , je crois , pour un million durant cette heure mémorable.

Quant à l'infortunée fiancée , elle était habillée comme toutes les fiancées de son rang et de ses espérances de fortune , dans le classique vêtement de satin blanc recouvert de point de Bruxelles , sans lequel il n'y aurait , dit-on , nulle fiancée possible dans les nobles familles d'Angleterre ; elle ne portait point de chaperon , dont l'usage commence à vieillir partout ; la riche profusion de ses tresses blondes était entrelacée de diamants et de fleurs d'orange ; une partie de sa charmante personne était cachée par un voile si long qu'on en voyait à peine sortir deux petits pieds paresseux à marcher vers l'autel , où le cœur n'entraînait nullement la jeune vierge boudeuse. Sa taille , au-dessus de la moyenne , me parut légère comme une lithographie de Sylphide ; son visage pâle , ou du moins très-blanc , vrai teint d'héritière anglaise ; mais à la grande surprise de chacun , elle ne répandait point de larmes : elle semblait avoir obtenu d'elle-même , par un sublime effort de soumission , la fermeté de subir le sacrifice tout entier , et cédait , muette , aux exhortations de sa mère , qui , au moment de

quitter l'équipage armorié , avait pathétiquement supplié sa fille de ne donner aucune manifestation extérieure à ses sentiments de haine contre son futur mari.

Miss Anna était fille unique, par conséquent enfant gâtée ; elle avait appris de bonne heure et parfaitement compris sa propre importance , car dès le berceau elle avait contracté et gardé religieusement l'habitude de ne faire que sa volonté.

Ce fut donc à son profond étonnement que dans l'action la plus importante de sa vie, elle éprouva une contradiction ferme et rigoureuse par laquelle le comte son père (en ce moment son maître) outrepassait rudement son autorité jusqu'alors inactive.

Dans les contestations de ce genre, la volonté de la plus faible partie est généralement contrainte de céder à la volonté de la plus forte. Il paraissait toutefois assez évident pour tous que ce n'était pas avec la douceur de l'agneau que l'héroïne du sacrifice se laissait entraîner si richement ornée vers l'autel.

Il y avait je ne sais quelle pétulance mutinée dans son air , quel esprit de dédain écrit si distinctement au fond de son œil brillant et bleu d'azur, que le marquis , bien qu'il fit le brave , tressaillait chaque fois qu'il rencontrait ce formidable et méprisant coup d'œil. La même éloquence muette

éclatait dans la manière dont elle foulait aux pieds les fleurs qui étaient semées devant elle ; j'y devinai, sans me tromper, un des innocents moyens par lesquels cette blanche génisse révélait son amère aversion contre les pompes préparées pour le drame dont elle avait horreur d'être l'héroïne.

Son noble père me parut évidemment exaspéré contre elle : la façon brusque dont il saisit sa main approchait beaucoup de la brutalité, lorsqu'il enchaîna cette main mignonne sous son bras nerveux, pour la faire avancer de force vers l'église.

Une protestation courageuse sortit comme une flamme de l'œil ardent et fixe de cette autre Iphigénie : une rougeur de pourpre trancha subitement avec la pâleur touchante de sa joue.

Au moment où elle passait sous le portail sombre de l'église, je remarquai le mouvement rapide, mais répulsif, de ses épaules demi-nues, suivi d'un pas rétrograde, comme si le joli pied de la victime eût rencontré tout à coup une pierre qui, par son offense, l'eût forcée à prendre un autre chemin. Mais l'inexorable père la tira violemment devant lui. Probablement qu'alors il eût ressenti un plaisir immense à corriger cette esclave rebelle ; mais il n'y avait pas moyen d'agir ainsi en public. Il fallut se contenter de la porter comme à un supplice. L'odieux marquis Greystock, que je trouvai affreusement laid, osa prendre place à côté de cette

fleur ; le ministre ouvrit son livre ; les filles d'honneur baissèrent , comme par le même fil , leurs regards vers la terre , et rougirent autant qu'on peut l'obtenir de la ferme volonté de rougir ; le comte se dressa menaçant et sourcilleux comme Agamemnon ; et la comtesse , violette d'effroi , cacha ses appréhensions sous un riche éventail ; la tête hideuse du marquis se balançait au-dessus d'un bouquet énorme , comme une tête de serpent dans un myrte ; et la pauvre miss Anna me parut tout à coup changée en marbre.

Je me sentais oppressé pour elle et j'allais sortir de la foule , quand je fus arrêté par la figure épanouie du sacristain Digwell , qui était triomphant parmi tout ce monde à la torture.

Vêtu comme il ne l'avait jamais probablement été dans sa vie de fossoyeur , balançant dans ses mains engantées un très-beau missel , il se balançait en attendant le moment de prononcer le mot *amen* ! qu'il avait toujours considéré comme le seul ayant une valeur dans le service sacré du mariage. Il était là , selon lui , le témoin le plus important de ceux qui encombraient *son église* ; droit et raide dans la splendeur d'un manteau brun tout neuf , acheté sur la spéculation des guinées qu'il croyait entendre sonner dans la poche large et libérale du triomphateur d'Anna , il était le plus tranquille de la foule.

Tout à coup un silence profond succéda au *chut* sonore et plein d'autorité du ministre ; car le marquis avait déjà prononcé son assentiment à cette importante question.

— Veux-tu prendre cette fille pour ta femme ?

Tout l'auditoire haletant se tourna en même temps que le ministre vers la fiancée, quand il ajouta, d'un ton plus bas et un peu altéré n'ignorant pas la nature de ses émotions à ce moment suprême :

— Veux-tu prendre cet homme pour ton mari ?

Il n'espérait d'abord qu'une longue hésitation, un flot de larmes ou un absolu silence. Lady Anna trompa son attente ; elle hésitait rarement sur quelque chose que ce fût, et disait toujours sa pensée la plus secrète : aussi répondit-elle avec une admirable concision :

— Je n'en veux pas !

Et cela d'un ton si haut, si distinct, que cette vive réponse, qui paraissait à peine sortir du cœur timide et renfermé d'une jeune fille, résonna solennellement dans toute l'étendue de la vaste église.

Alors se retournant courageusement vers l'époux, devenu vert de saisissement, elle ajouta :

— Je vous l'avais dit, monsieur. Maintenant vous croirez, j'espère, que je parlais sérieusement.

— Quelle conduite ! s'écria la mère, étouffante

et renversée d'une surprise sanguine, n'êtes-vous pas honteuse, Anna ! n'êtes-vous pas honteuse?... Jeter cette insulte au marquis de Greystock !

— Si le marquis de Greystock avait eu le moindre sens, ma mère, répliqua la belle audacieuse, il m'eût épargné la peine de venir jusqu'ici, et se fût évité à lui-même l'affront d'un refus en public ; mais il ne veut rien croire.

— Achéons, miss, acheons ! murmura sévèrement le comte, je ne serai pas joué, persifflé ainsi ; je persiste à ce que vous remplissiez votre engagement avec le marquis.

— Je n'ai jamais contracté d'engagement avec lui ! s'écria miss Anna avec éclat, juste ciel ! jamais.

— Je l'ai contracté pour vous, moi !

— C'est vrai, mon père ; mais c'est tout à fait autre chose.

— Je vous jure, miss, que cela revient au même, et que vous épouserez le marquis ! repartit le comte en serrant fortement le poing, tandis que ses deux sourcils n'en faisaient plus qu'un et que ses yeux se fixaient furieux sur sa fille.

— Impossible, mon père ! car l'église regarde le consentement de la femme tout à fait indispensable à la cérémonie ; et comme je suis sincère, il m'est impossible de dire *oui*, quand le ministre me demande si je veux pour époux un homme que je hais de toutes les forces de mon cœur.

— Que le ciel confonde ton audace ! repartit le comte en fureur.

Une rumeur sourde, qui n'attendait pour éclater en joie que l'absence du comte, circula sous la nef de Sainte-Marie, dont l'orgue retentit tout à coup comme un *te Deum* de victoire touché par une main invisible ; tandis que le marquis, dont le maintien était fort tombé, tirait à part, en marchant sur son bouquet, le comte Fitz-Aymer pour lui soumettre quelque plan d'accommodement. La comtesse, qui faisait de la colère, joignit au conseil sa dignité confondue ; et chacun dans l'église maintenant avec effort une apparente consternation. Le curé regardait son livre à l'envers ; Digwell grinçait de ses trois dents contre la précoce perversité de cette jeune fille d'Ève ; ses filles d'honneur chuchotaient sans oser sourire, et tout le reste était dans une confusion extraordinaire.

Mais il m'importait d'observer ce que faisait la fiancée au milieu de l'agitation générale. Elle faisait, de bonne foi, la seule chose qu'elle dût faire en pareille circonstance. Elle disparut sans bruit, se glissa comme un rêve vers le côté opposé à celui par lequel elle était entrée, et profitant du trouble général qu'elle avait fait naître, avec toute la légèreté dont la jeunesse et l'amour animaient son être charmant, je la vis se précipiter à travers le cimetière, puis passer sous la porte à guichet dont je me

rappelai l'issue communicative avec sa sœur-église : à cette porte mystérieuse, qui me parut ouverte singulièrement à propos, elle fut reçue et accueillie avec transport par un jeune homme si beau d'amour, d'anxiété, d'empressement et de reconnaissance, que je trouve à peine nécessaire de révéler qu'il n'était autre que l'amant aimé, le jeune et brillant rival du ridicule Greystock.

Miss Anna se laissa, doucement et sans résistance, entraîner par lui dans l'église de Sainte-Agnès, où un bon prêtre, aussi en robe blanche, fraîchement dépliée, était prêt, dans le chœur, son livre en main, *non renversé*, secondé par mon ami Pitpipe, dont la vieille et candide figure se teignait de l'amour jeune et partagé de son maître. Là aussi étaient rassemblées en silence les naïves sœurs du véritable fiancé, parées dès l'aurore en demoiselles d'honneur pour Anna, pour le beau seigneur de Deepdale, dont le tout jeune frère, rouge de joie et de malice heureuse, se haussa sur ses pieds pour attacher un bouquet, sur le cœur de son frère aîné.

Nulle explication ne me parut nécessaire ; car je vis tout le plan déroulé dans le regard triomphant dont m'illumina Pitpipe en découvrant son voyageur curieux, appuyé en souriant contre un des piliers de l'église.

Sans perdre de temps en compliments inopportuns, sans donner même à miss Anna celui de re-

prendre l'haleine qui lui manquait, le ministre commença le service du mariage, dans lequel il usa de toute la promptitude imaginable, sans qu'il fût pour cela moins indissoluble devant Dieu et devant les hommes ; car le père épouvanté et le futur bondissant entrèrent à temps par la porte du cimetière pour entendre, dans l'église sonore de sainte-Agnès, miss Anna prononcer : « Je le veux ! » aussi distinctement qu'elle avait articulé dans l'autre : « Je ne veux pas. »

— Je m'oppose au mariage ! vociféra le comte avec une voix de tonnerre.

— Je suis en âge depuis une heure, répliqua la mariée, en manière de parenthèse au vœu solennel d'obéissance qu'elle prononçait alors, et qu'en dépit de l'interdit paternel, elle acheva tout haut devant Dieu, le prêtre, et son époux.

— Je vous déshérite ! balbutia le colérique Fitz-Aymer.

— Je te dote de tous mes biens terrestres ! interrompit le jeune époux en la soutenant dans ses bras avec un regard d'inexprimable gratitude. Et les rites des épousailles arrivèrent ainsi à leur conclusion en présence du père indigné. Quant à Greystock, ne voyant nulle raison qui l'obligeât à en apprendre davantage, il rejoignit en toute hâte le riche carrosse qu'il n'avait pas commandé pour une fuite honteuse ; il hurla, à ses valets étonnés,

de retirer les cocardes d'argent, comme les flots de rubans blancs de leurs chapeaux, et d'aller en avant.

— En arrière, bien plutôt, dirent entre eux les valets, qui se vengèrent de leur mieux par des railleries.

Digwell se précipita d'abord après lui, puis il s'arrêta soudain avec une contenance singulière. Une inquiétude mélancolique circula dans tout son corps sous le manteau brun, levé à crédit par son imprudente ambition; il se prit à rêver, atterré qu'il était, comment il acquitterait jamais ce malheureux vêtement, d'un drap si marron, si lustré; il n'avait aucune espérance probable d'une riche mort prochaine dans la famille de son seigneur; à moins, pensa-t-il à travers un éclair de joie, que la colère ne fasse mourir lord Fitz-Aymer. Au fait continua-t-il, un peu soulagé, il me paraît assez en colère pour tomber en apoplexie; oui, j'en jurerais presque, sa fille va le faire tomber en apoplexie. Monstre de fille! Cette pensée l'aida pour le moment à surmonter l'angoisse dont le frappait au cœur la bonne fortune de son voisin Pitpipe, et il rentra dans sainte-Marie éteindre les cierges qui se consumaient tristement devant l'autel désert.

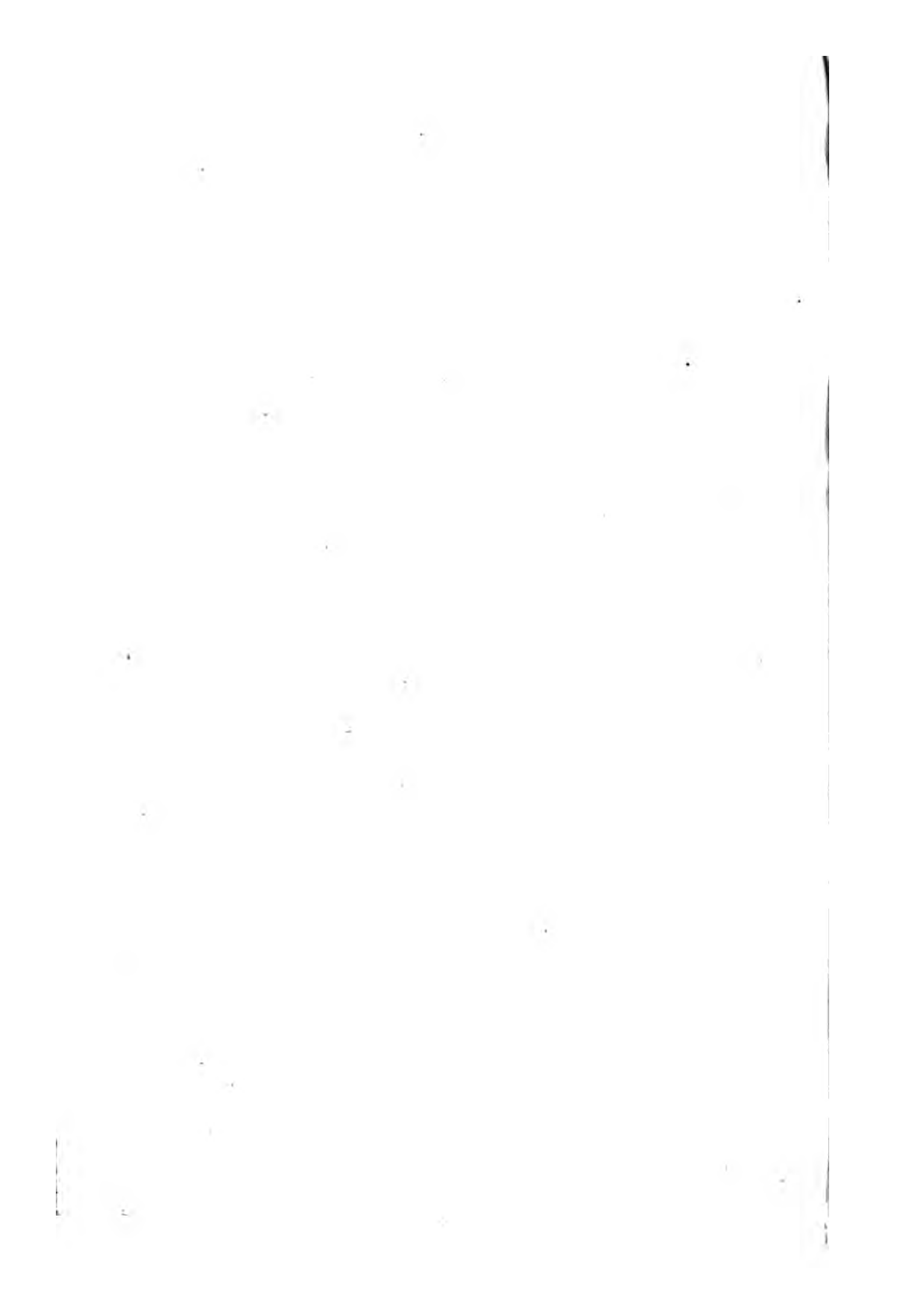
J'appris encore que lord Fitz-Aymer exhala haut et amèrement les restes de sa colère paternelle, et

que miss Anna prêta patiemment l'oreille à ses reproches jusqu'à ce qu'il fût épuisé de fatigue; elle devint alors toute soumise et toute caressante : la joie d'avoir fait sa volonté lui donnait une grâce pénétrante et des charmes irrésistibles. « Pardon! pardon! disait-elle à travers des baisers et des pleurs d'amour; embrassez-moi, mon père! pardonnez à votre tendre fille; je le veux! je le veux! je le veux! » Et le père chancela, surtout quand il vit à ses pieds le jeune époux, trop amoureux pour n'être pas un conciliateur ardent entre lui et sa belle héritière; il laissa donc couler sa main dans celle de son nouveau gendre, et versa même, avec quelques larmes, sa bénédiction sur le couple aimable prosterné devant lui; ce qui fit qu'il ne mourut pas de colère comme l'avait craint ou espéré le fossoyeur de Sainte-Agnès.

M^{me} D. V.



L'ALBUM DE LADY BETTY.



L'Album de lady Betty.

J'avais vingt-cinq ans, comme je me trouvais en vacances à Dakensshade. Doux âge sentimental! Lieu cher et longtemps regretté! Dakensshade était la plus jolie maison de campagne qui se mirât dans la Tamise de Gloucestershire à Blackwal. C'était presque un petit château au moins. Quatorze lits de maîtres, capables de loger les chevaux de toute une compagnie de carabiniers! Et les beaux arbres! oh! il n'y en a point de pareils en Europe! Et les aimables hôtes! La vieille lady Layton, la châtelaine; si bonne, si aimée de tout le pays! Et ses deux adorables filles, lady Barbara, la brune aux yeux noirs, lady Betty, la blonde aux yeux

bleus, qui semblait une madone ! Souvenirs précieux durant bien des jours.

Or, placez un homme dans la situation où j'étais à Dakensshade, entre deux charmantes jeunes filles, et faites si vous pouvez qu'il ne devienne pas éperdument amoureux au bout d'une semaine ! Ce fut là précisément ce qui m'advint ; et le pire, c'est que je me trouvai, je crois, épris en même temps de lady Betty et de lady Barbara.

Un mot cependant sur les caractères et les dispositions des deux divines enfants. Barbara était une âme fière et tendre, plus fière que tendre toutefois, à ce qu'elle me parut. Elle voulait, à ce que j'imaginai, avoir l'air de ne s'occuper de moi en aucune façon, afin que sa sœur en eût mieux ses coudées franches. Betty, de son côté, prétendait être indifférente à tout. Elle affectait l'insouciance. Elle tenait à ce qu'on fut convaincu que rien ne l'intéressait au monde, si ce n'était sa propre personne.

Quoi qu'il en soit, la capricieuse Betty ne haïssait pas qu'on lui fit la cour. Elle se laissait aimer par moi avec assez de complaisance ! J'y allais de tout mon cœur pour ma part ! J'étais alors un terrible soupirant ! L'accès m'étant plus facile près de la douce blonde, e'était donc elle que poursuivaient surtout mes novices adorations. Oh ! le beau temps, le bon temps ! Tenez, je veux vous dire la vie passionnée que je menais alors.

Je me levais à sept heures, et à peine étais-je au jardin, je ne sais comment la chose s'arrangeait, je rencontrais d'abord lady Betty qui avait toujours par hasard quitté le lit de grand matin, parce qu'elle n'avait pas dormi la nuit, parce que le désir lui était venu de marcher dans la rosée et de respirer l'air frais et embaumé. Lady Barbara n'était pas si diligente, ou bien, était-elle sur pieds et matinale par hasard, c'était pour s'en aller à la chasse aux papillons, cueillir des fleurs, ou visiter la basse-cour et porter aux poules des miettes de gâteau. Mais Betty et moi nous nous enfoncions dans les allées les plus sombres et les plus lointaines. L'heure du déjeuner sonnait sans que nous l'entendissions jamais. Il fallait, toujours que quelque domestique fût envoyé à notre recherche. Et ce n'était pas au pauvre diable une tâche aisée que de nous découvrir. Il arrivait bien pourtant jusqu'à nous. A force de battre les berceaux, il nous apercevait enfin assis sur quelque banc rustique bien étroit, cachés là comme en un nid. Aussitôt que le maudit ambassadeur approchait, je commençais à discourir à haute voix touchant les beautés de la nature, et Betty s'écriait que j'étais le meilleur philosophe de l'époque. Sur quoi nous regagnions innocemment la salle à manger.

Après le déjeuner je suivais ordinairement nos jeunes *ladies* à leur salle d'études où je couvrais

intrépidement les pages de leurs *scrapbooks* de mes aquarelles et de mes poésies. Pendant que je m'escrimais ainsi de la plume ou du pinceau, Betty regardait patiemment par-dessus mon épaule, tandis que Barbara, pour se divertir et m'inspirer, frappait des deux mains et de toutes ses forces les touches du grand piano à queue qui n'en pouvait mais.

Au surplus, mon succès était prodigieux. A Dakensshade j'étais proclamé d'une voix unanime le prince des poètes et le peintre du siècle. Tant de louanges m'avaient encouragé outre mesure. J'allais, j'allais. Les rimes ne me coûtaient guère et je ne me gênais pas avec elles. Je prenais toutes les licences poétiques possibles. Quant à mes paysages, je n'usais pas d'une moindre liberté. Je me moquais superbement des lois de la perspective. Arbres, maisons, rochers, chevaux et cavaliers, moutons et bergers, tout était de même taille et de même couleur ! Qu'importe ! Betty voyait là mille beaux effets que je n'avais nullement songé à produire, et que nul autre qu'elle assurément n'eût aperçus ! J'étais un Claude Lorrain en herbe ! Je promettais un nouveau Salvator Rosa. Malgré ma modestie naturelle, j'admirais cette pénétration de Betty. Je finissais par être de son avis.

Après les heures d'études, venaient les heures d'exercices et de promenade. Barbara était une excellente amazone. Betty, loin de là, était peureuse

et maladroite. En conséquence, Barbara montait un cheval bien vif. Betty, pour rien au monde, n'eût voulu d'autre monture qu'un âne. Il en résultait que notre impatiente brune était constamment un mille en avant, et notre timide blonde un mille en arrière. Donc, de toute nécessité, il me fallait chevaucher près de Betty, dans la crainte qu'il ne lui arrivât quelque accident et que ses frayeurs ne la missent en péril. Ainsi allions-nous à travers bois et vallées, ruisseaux et collines, parcourant les plus ravissants endroits et les plus dignes d'inspirer l'amour qu'ait jamais peints la plume ou le pinceau. Je n'avais vu nulle part d'arbres si verts, si gracieusement balancés; nulle part je n'avais respiré le parfum de fleurs diaprées de si riches couleurs. Les appréhensions feintes ou vraies de ma jolie compagne, à chaque pas de son palefroi aux longues oreilles, les subites rougeurs qui lui couvraient le visage, tous ces riens étaient du bonheur et me rendaient fou; vous pensez bien que nous nous perdions continuellement. Nous avions pleine confiance, au surplus, en Barbara, c'était elle qui se chargeait de nous retrouver et de nous ramener au logis.

Au dîner, lady Layton s'informait généralement de la façon dont nous avions employé la matinée.

— Qu'êtes-vous devenus, mes enfants? de quel côté du pays avez-vous couru?

A ces questions, il n'y avait que Barbara qui sût répondre d'une manière satisfaisante.

— Ah! Betty, ma chère Betty, disait la vieille dame, vous vous y entendiez mieux à la géographie de nos environs, lorsque vous serviez de guide à notre vieil ami, le général, dans ses excursions.

Mais Betty répondait en rougissant que c'était tout autre chose de conduire son jeune ami John l'avocat. John n'était pas du tout docile; il avait sa tête; il voulait même bien plus mener que l'être. Le bon général, au contraire, n'avait plus ni jambes, ni volonté; il allait où l'on voulait et comme on voulait. Et ces explications, qui nourrissaient la causerie, étaient jugées parfaitement concluantes.

Le dîner fini, c'était l'invariable habitude de la bonne dame de faire son petit somme; nous n'étions ni assez irrespectueux, ni assez mal avisés pour troubler son repos; aussi la laissions-nous à ses rêves le plus vite et le plus longtemps possible.

Alors, nous allions à nos promenades du soir. Quelquefois nous nous laissions glisser dans une barque, sur les flots paisibles et endormis de la rivière, qui s'allumant aux rayons enflammés du soleil couchant, semblait couler toute en feu. Nous chantions des duos, nous chantions des nocturnes et des romances, et nos roulades défiaient celles

des rossignols eux-mêmes. Oh ! le magique enchantement ! des regards brillants, et de la musique sur l'eau vers la brune. Oh ! les célestes mélodies d'amour mystérieux ! — Ou bien nous courions par le bois de chênes , tapissé de lierre et de mousse , nous y jouions à cache-cache ! Et puis , Betty et moi , nous avons toujours entendu quelque bruit lointain de branches écartées et de pas sur les feuilles ; et c'était Barbara , la plus brave , qui s'avavançait seule , afin de démasquer l'ennemi , et de protéger notre marche. Enfin , et trop tôt , la lune nous montrait son doux visage mélancolique , ou les étoiles nous regardaient de tous leurs yeux étincelants ; c'était le signal de la retraite. Nous retournions lentement à la maison ; là , encore assis quelque temps au salon , au coin des sofas , nous causions à voix basse , et nous regardions à travers les fenêtres ouvertes , les nuages fantastiques voiler l'azur sombre du ciel nocturne ; notre imagination leur prêtait mille formes ; nous leur adressions mille apostrophes romantiques empruntées des poèmes d'Ossian. Doux moments ! Douce obscurité ! Comme j'aurais de bon cœur , alors , souffleté le valet sans pitié , qui venait fermer les croisées et les volets , et apporter les bougies ; c'est que tout était fini, On servait le thé ! C'était le réveil ; lady Layton ne se rendormait plus. On pouvait considérer la journée comme achevée.

Les choses allèrent à peu près de cette sorte environ une semaine , ou dix jours. Lady Betty semblait plus recueillie , plus pensive qu'elle n'avait été d'abord. Son air était plus sérieux et plus languissant ; ce n'était plus la même affectation d'insouciance indifférence.

Combien elle avait changé ! sa lèvre supérieure ne se pinçait plus dédaigneuse et moqueuse , sa lèvre inférieure s'abaissait voluptueuse et sentimentale ; elle ne parlait plus haut et vivement ; chacune de ses paroles avait une harmonieuse cadence. Lorsque je la suppliais de me conter ce qui se passait en son âme , elle m'affirmait qu'elle n'éprouvait rien qu'une tristesse vague. Si elle était plus grave , elle ne savait certainement pas pourquoi ; c'était sans doute qu'elle vieillissait , ou peut-être , c'est que le temps la rendait meilleure ; elle l'espérait du moins. En somme , elle me permettait de la consoler , si elle avait à être consolée. En tous cas , comme elle était déterminée , à se réformer et à corriger tous ses défauts , elle m'établissait son mentor , le directeur de sa conscience , elle souhaitait d'être parfaite ; c'était moi qui devais lui procurer ce difficile mérite.

En vérité , je ne pouvais attribuer qu'à mon influence cette métamorphose , et je m'en félicitais avec ferveur. Betty serait avant peu le modèle idéal d'une épouse accomplie. Je contempiais d'avance

en elle la compagne de ma vie à venir ! Ce serait elle qui partagerait mes peines et mes joies. Elle serait la mère chérie de mes enfants ! il y avait maintenant de la cruauté de ma part à différer davantage ma déclaration. Mais quoique je n'aie point du tout de sang écossais dans les veines, j'ai toujours été passablement adonné à la prudence. Lady Betty avait été longtemps folle et coquette. Cette subite sagesse qui lui poussait, n'était-elle pas la pure fantaisie d'un moment ? D'ailleurs, il y avait, dans le vague de mon sentiment, un charme que n'aurait plus ma passion déclarée. Toute réflexion faite, je décidai qu'il était bon d'observer encore. Je résolus de n'agir qu'après avoir délibéré plus mûrement.

Nos passe-temps continuaient cependant d'être les mêmes. Seulement, il y avait dans nos rapports plus d'abandon et d'intimité. Nous échangeons fréquemment de petits gages de souvenirs : entre autres cadeaux, lady Betty m'avait donné une bourse de perles de sa façon et une boîte à pinceaux ; moi, en retour, je l'avais libéralement accablée sous un monceau d'épîtres et d'aquarelles, mais elle voulut en outre un petit album de poche de maroquin lilas à filets dorés, où elle savait que j'écrivais çà et là les pensées fugitives que la fantaisie me suggérerait ; je tenais cet album (n'importe de qui). Quel objet, si cher qu'il me fût, n'eussé-je pas sacrifié à

une blonde adorée! elle le reçut en ses deux mains, le pressa contre son cœur, et me jura qu'elle lui conserverait l'usage que je lui avais donné. Bien mieux, elle y consignerait ingénument tous ses torts, toutes ses fautes : ce livre serait son confesseur, si bonne protestante qu'elle fût. La lecture des péchés qu'elle lui aurait confiés serait pour elle, peut-être, le meilleur moyen de s'amender.

Hélas! le sommet de la félicité n'est pas un plateau bien large! Pourquoi faut-il encore que le peu de mortels qui se sont hissés jusqu'à cette cime désirée ne s'occupent qu'à s'en précipiter les uns les autres?

J'avais vécu à Dakensshade fort paisible dans mes amours, sans troubles, sans jalousie, mais à vrai dire sans beaucoup de mérite, car pas une figure d'homme n'avait été sur mes brisées et ne m'avait disputé le terrain. Mais voici que tout d'un coup un personnage se rua entre nous, qui menaçait d'abord fort dangereusement ma position. C'était une manière de fashionable, un lord, un élégant de qualité qui menait lui-même sa voiture à quatre chevaux de pur sang, et coupait ses habits de sa propre main. Il avait le visage parfaitement à la mode, c'est-à-dire cadavéreux et dévasté. Il possédait au suprême degré cette suffisance impertinente et languissante à laquelle la beauté ne résiste pas. En résumé, c'était l'homme du monde le mieux

fait pour m'inquiéter, et réellement j'eusse été très-inquiet si je m'étais senti moins sûr du cœur de ma maîtresse, si le triomphe de sa conversion que je m'attribuais ne m'eût surtout entièrement rassuré.

Je n'oublierai jamais pourtant le fracas que causa l'irruption de l'illustre intrus. C'était un parent éloigné de lady Layton ; en conséquence, s'était-il reconnu le droit de venir sans invitation et avait-il déclaré qu'il resterait jusqu'à ce qu'il s'ennuyât. Il commença par commander aux domestiques de la maison comme s'ils eussent été les siens, et se fit servir et loger absolument de même que s'il fût arrivé chez lui : à peine daigna-t-il faire de la main quelques signes de courtoisie aux dames tant qu'il ne fut pas installé confortablement selon ses souhaits. Durant les premiers moments de cet envahissement, je m'étais tenu à l'écart, plein de surprise et d'indignation ; on m'amena bon gré mal gré, on me présenta au noble lord qui eut l'air de toiser ma modeste apparence d'un long regard souverainement méprisant. Il m'honora toutefois d'un salut qui n'eût pas été plus glacé fût-il venu de la Laponie, et, en retour, il en obtint de moi un autre du pôle nord. J'étais on ne peut plus mécontent : ce noble parent ne me semblait qu'un usurpateur de mes droits. Ces libertés qu'il se permettait vis-à-vis de Betty et de Barbara étaient une

violation de ma propriété. Il n'y avait pas jusqu'à ses familiarités avec la vieille lady Layton qui ne me parussent aller contre mon autorité légitime. Bref, je fus immédiatement l'ennemi déclaré du personnage, et mon aspect courroucé ne le dissimula guère.

Lady Betty aperçut vite les fureurs qui grondaient en moi, et elle ne négligea rien pour les empêcher d'éclater. Elle me calma d'abord un peu d'un de ces regards tout puissants qui maîtrisaient si bien mon âme, puis elle me conjura de l'aider à traiter le nouveau venu selon la civilité qui lui était au moins due. Les attentions de commune politesse qu'elle avait été obligée de lui montrer l'avaient déjà, prétendait-elle, excédée; elle n'en pouvait plus, elle appelait mon courage à son secours.

Je fus ravi de la confiance. Elle ressentait donc comme moi l'incommodité et l'indiscrétion de cette visite inattendue; je ne l'en aimai que mille fois davantage de détester cet homme! Pauvre chère Betty! elle me l'avait dit à l'oreille, s'il demeurait seulement une semaine, elle en tomberait malade.

Cependant, comme bien l'on pense, toute notre façon de vivre avait été révolutionnée. La maladie de lady Betty se réalisa telle qu'elle l'avait prédit. Elle fut bientôt trop faible pour remonter sur l'âne et reprendre nos cavalcades; elle n'avait même plus la force de s'enfermer dans l'intérieur du

coupé que lord Brownsberry faisait atteler tous les jours afin de tenir en haleine ses chevaux de pur sang. Sa santé délicate exigeait qu'elle respirât le grand air; il lui fallait s'asseoir sur le siège près du glorieux fashionable qui prenait plaisir à mener lui-même à la campagne ses grandes voitures, comme à la ville ses *tilburys* et ses *tandems*; on avait plus de mal encore à venir à bout des soirées que des matinées. Lady Barbara me priait souvent de l'accompagner à la promenade. Quant à lady Betty, elle n'eût pas osé s'aventurer à se mouiller les pieds dans le gazon humide; nous l'abandonnions donc à la merci du noble lord, pour qui la marche était un divertissement vulgaire tout à fait indigne d'une personne distinguée et à la mode. La bonne vieille lady Layton n'avait pas néanmoins discontinué ses siestes; lorsque Barbara et moi nous rentrions au salon, nous y retrouvions bien Betty et son illustre parent éveillés; mais je ne sais comment il advenait qu'ils étaient toujours sans lumière; on n'avait jamais préparé le thé, et cependant il était parfois très-tard. J'avais alors des accès de *spleen* éloquent que chacun admirait; je m'en prenais au crépuscule, à la lune et aux étoiles, et les traitais de la manière la plus outrageante; je n'épargnais pas la nuit, dont je chantais naguère si poétiquement le tendre mystère. A présent j'accusais ses complaisances honteuses; je lui

reprochais en termes fort vifs le rôle peu honorable qu'elle jouait en tiers dans les intrigues amoureuses. Mes improvisations satiriques étaient si entraînantes, que lord Brownsberry y applaudissait lui-même. Pour lady Betty, elle trouvait moyen de m'en remercier, soit en me pressant le pied, soit en me serrant la main; je ne lui en voulais donc pas, mais, sa patience me navrait. Où trouvait-elle le courage avec lequel elle supportait les insupportables assiduités de notre prétentieux et maussade seigneur? Elle ne se contentait plus de lui montrer de la politesse, elle l'accablait de prévenances, elle louait son esprit et sa conversation. Tant de savoir-vivre et de dévouement à l'hospitalité me surprenait, je le confesse, et me dépitait singulièrement.

Toutefois, si mécontent que je fusse au fond, avec un pareil exemple sous les yeux, et après les promesses pacifiques que j'avais faites, je ne pouvais raisonnablement manifester ouvertement mes dispositions belliqueuses. Il est certain que mon ennemi avait réussi à interrompre toute communication sentimentale directe et continue entre moi et ma bien-aimée; mais je n'étais pas sans jouir à ses yeux de certains triomphes qui m'étaient d'amples dédommagements. Par exemple, c'était constamment moi que lady Betty chargeait de ses messages à sa mère, qui se tenait une partie du jour

(comme nous l'avons dit déjà ,) dans sa chambre , tricotant des bas ou des jupons de laine pour les hopitaux par souscription du comté ; puis à peine avais-je achevé ces missions que ma bien-aimée m'expédiait vers sa sœur, qui avait, disait-elle, besoin de mon avis sur quelqu'un de mes dessins à la salle d'étude. Ces familiarités démontraient clairement au noble lord en quels termes nous en étions, Betty et moi, et comment nous nous entendions. Ce qui me réjouissait principalement, c'est qu'il pouvait voir que je n'avais nulle crainte de le laisser seul en tête à tête avec mon amie, et cette confiance seule, à mon idée, devait l'humilier profondément et le blesser au vif ; la pauvre Betty n'avait-elle pas d'autre ressource pour me prouver la fidélité de sa pensée, elle exhibait le petit album lilas ; c'était tout me dire, c'était m'exprimer par un langage muet, mais bien intelligible, que ce livre chéri recevait la confiance de tous ses ennuis, de toutes ses importances ; il était toujours ainsi, qu'elle l'avait promis, son confesseur. Ainsi, au milieu même de nos amères tribulations, elle songeait encore à se corriger de ses légers défauts, à se rendre plus parfaite. Adorable et bien adorée Betty ! à ces preuves évidentes de ton amour, mon orgueil et ma passion ne faisaient que redoubler.

Enfin, la fortune parut me revenir plus prospère. Je ne tardai pas à entrevoir le terme de la

contrainte où je gémissais. Lord Browusberry était un personnage de trop d'importance pour que la nation lui permit de s'oublier et de s'amollir dans le repos. Les conseils de l'état requièrent soudainement sa présence ; il fut sommé de restituer à la capitale son belliqueux visage ; tout l'élégant attirail fashionable qui encombrait l'appartement de l'illustrissime seigneur, fut réemballé à mon inexprimable satisfaction. Le coupé se trouva un beau matin à la porte du manoir, attelé de ses quatre chevaux de pur sang ; mais il avait été dit que la triste Betty serait victime jusqu'au bout. Sa mère avait voulu qu'elle profitât du départ de son noble parent pour aller visiter une école de charité sise à trois milles, dans un village qu'il traversait en s'en retournant, et où il la laisserait. Je la vis partir avec lui désespérée ; je ne lui offris cependant pas de l'accompagner, ç'eût été sottement et bien tardivement faire le jaloux ; mais sur sa demande, je m'engageai de grand cœur à me rendre au devant d'elle le soir pour la ramener.

J'entrai au salon, je n'y trouvai personne, Barbara et sa mère s'étaient retirées chacune en sa chambre ; je me jetai sur un canapé, et je me mis à savourer les délices qui m'attendaient.

Il était donc enfin parti, nous allions être seuls encore. — Mon cœur bondissait, j'avais la fièvre, toutes mes pensées n'étaient que poésies. Une feuille

de papier blanc me tomba sous la main, elle fut en un instant enrichie de deux sonnets que ma vanité jugea digne d'être transcrits quelque jour sur le petit album lilas de ma chère Betty ; mais je regardai du côté du piano, bon Dieu ! le petit album était là lui-même ; c'était la Providence qui avait voulu que ma bien-aimée oubliât de le prendre avec elle ou de le serrer sous clé, ainsi qu'elle le faisait toujours. Elle l'avait laissé ainsi dans la précipitation de sa course imprévue ; j'ouvris donc le petit livre, et tout à mon amour-propre poétique, j'écrivis d'abord mes sonnets, et de ma plus belle écriture. Quelle surprise ce serait pour la pauvre enfant quand elle lirait là de pareils vers ! Mais une fois ma transcription achevée, la fantaisie bien naturelle me prit de lire moi-même, c'était de la curiosité indiscreète ; mais le moyen de résister à la tentation ! comment ne pas saisir cette occasion précieuse qui m'était présentée de pénétrer dans les plus secrètes pensées de celle que j'adorais ? et puis, n'était-ce pas de sa part une innocente finesse ? n'avait-elle pas à dessein choisi cette ingénieuse voie de me révéler son âme ? était-ce le cas d'une réserve trop craintive et délicate ? ne serait-elle pas au contraire, loin d'être fâchée, excessivement mortifié si je ne profitais point de l'avantage qu'elle m'offrait elle-même ? — Ces réflexions me décidèrent, et sans plus résister, je me plongeai avide-

ment dans la lecture du journal de mon ange aux yeux bleus. Les pages ou j'avais autrefois tracé quelques lignes, étaient les premières; je les sautai impatientement; enfin, j'arrivai à celles où elle avait fait parler son cœur; elle commençait par noter le jour où je lui avais donné l'album, puis elle exposait sérieusement les projets d'amendement qu'il lui avait suggérés. Un *memorandum* suivait, qui énumérait les raisons qu'elle avait d'aimer M. John. — Je pressai le charmant volume contre mes lèvres et je poursuivis.

Voici quelles étaient ces raisons de m'aimer qui étaient classées par ordre et numérotées :

— « PREMIÈRE RAISON. *En fait de mariage un bon caractère est préférable à un grand esprit. Si le cher John n'est pas fort sur le dernier article, ce n'est pas sa faute; son excellente nature établit suffisamment la compensation.* »

Folie! pensais-je. Est-ce à dire que je suis un imbécile sans méchanceté, un mouton qui lèche la main qui lui tond le dos; est-ce bien là le sens? n'y a-t-il point de faute d'impression? mais non: le texte est parfaitement clair et correct. Il n'y a point d'erreur: avançons toutefois!

— « SECONDE RAISON. *La beauté n'est nullement nécessaire chez un mari. John se croit un Adonis, il s'admire beaucoup; tant mieux*

pour son bonheur, cela m'épargnera un peu l'embarras de m'en occuper. »

Peste! m'écriai-je, de la malice et du mauvais cœur. La tête me tournait déjà.

— « TROISIÈME RAISON. *J'ai entendu dire que les attachements passionnés ne produisaient en ménage qu'inquiétudes, jalousies et querelles incessantes. S'il en est ainsi, l'esprit calme que m'inspire M. John, m'est un sûr garant de la vie sereine et paisible qui nous attend. »*

Je frappai du poing les touches du piano, qui se lamentèrent misérablement.

— « QUATRIÈME RAISON. *Je me suis demandé quelquefois si cette estime pouvait passer pour de l'amour et en tenir lieu; mais j'ai réfléchi que rien n'était si près de l'amour que la pitié; or, j'ai pitié de M. John pour tant de causes, que ma conscience est en repos. Assurément je ne suis pas très-loin d'aimer ce jeune homme.»*

Pitié! criai-je, poussant du pied un fauteuil qui fut rouler à dix pas! Pitié! ah! merci!

— « CINQUIÈME RAISON. *J'ai pitié de lui parce qu'il est nécessaire que je le mette sous la remise durant le séjour de lord Brownsberry à Dakenshade. Autrement mon cher illustre parent pourrait être découragé par les apparences et ne point se décider à cette déclaration qu'il me fait depuis si longtemps attendre. »*

Ah! me mettre sous la remise! L'indignation me coupait déjà la parole!

— « SIXIÈME RAISON. *J'ai pitié de lui, parce que si lord Brownsberry se laisse prendre tout à fait, je serai contrainte de mortifier le pauvre cher John par la signification d'un congé en forme.* »

Mille grâces, belle Betty!

— « SEPTIÈME RAISON. *J'ai pitié de lui parce qu'il met une grâce, une complaisance charmante à quitter la chambre toutes les fois que sa présence est importune.* »

A merveille, Betty! J'irai maintenant jusqu'au bout sans m'interrompre! Je n'ai même plus de colère...

— « HUITIÈME RAISON. *J'ai pitié de lui parce que son extrême confiance en mon affection le rend par trop ridicule, ce qui fait que notre méchant lord se moque du pauvre sot sans miséricorde.* »

!!!!

— « NEUVIÈME RAISON. *J'ai pitié de lui parce que si je finis par l'épouser on dira partout que je l'ai pris comme pis aller et en désespoir de cause, attendu que lord Brownsberry lui a généreusement cédé la place.* »

!!!!

— « DIXIÈME RAISON. *J'ai pitié de lui parce*

qu'il a eu la bonhomie de consentir à venir à ma rencontre à mon retour de l'école de charité, sans soupçonner seulement que je vais là uniquement afin de fournir à mon irrésolu parent une dernière occasion de se déclarer. Oui, j'ai sincèrement pitié de ce cher John. C'est un excellent jeune homme ! On ne trouverait pas de meilleure étoffe pour y tailler un mari. »

En vérité, criai-je, en vérité ! chère Betty. Eh bien, remettez, s'il vous plait, vos ciseaux dans votre boîte à ouvrage. Je ne suis pas, je crois, précisément du drap où vous vous couperez un époux ! Mais voyez-vous le plaisir qu'il y a à pénétrer les secrètes pensées de la femme qu'on aime ! — Ne nous plaignons pas pourtant ! — Remercions plutôt la fortune ! — La découverte, si amère qu'elle soit et difficile à digérer est au moins salulaire, et nous en ferons notre profit.

Sur quoi je fermai brusquement le petit album lilas, et le balançant avec délicatesse entre deux doigts de ma main droite, je l'envoyai se poser à son gré sur le tapis dans un des coins du salon. Je m'approchai alors d'une croisée ouverte. La rivière coulait justement au-dessous. Quelle tentation ! Mais ne serait-il pas plus dramatique et plus beau de me brûler la cervelle, que de me noyer ? Ou bien si je prenais la poste, si je courais après le coupé du noble lord, si je lui demandais raison

le pistolet au poing de la trahison de ma maîtresse! — Voilà quels sanglants desseins je roulais en ma pensée. — Il fallait absolument qu'il y eût quelqu'un de tué. Mais je ne pouvais déterminer le choix de la victime. Toutefois je penchais à me donner la préférence. Ce serait plus facile. J'étais là, moi-même à ma disposition. Et puis finir à la Werther ce serait un dénouement bien poétique et digne en tout point du commencement de mon roman!

J'étais encore à la fenêtre, étreignant la rampe de son balcon, et plongé en mes mortelles perplexités, lorsqu'accourut lady Barbara, riant et dansant, tenant un paysage esquissé, sur lequel elle voulait avoir mon avis. Elle fut pétrifiée à mon aspect. On eût dit qu'elle doutait que je fusse du nombre des vivants. Je devais en effet avoir l'air déjà plus qu'à moitié mort. — La pauvre fille pâlit soudain, puis elle rougit. — Mais elle se remit peu à peu, et se hasarda à me demander la cause de mon trouble extraordinaire...

L'émotion de Barbara qui doublait sa beauté, le profond intérêt qu'elle m'avait, comme involontairement, témoigné; l'anxiété que trahissaient son œil humide et son agitation, tout cela me frappa d'un rayon lumineux qui me rendit la force et l'espérance. Oui, je pouvais me venger de lady Betty et d'une façon beaucoup plus agréable qu'en me

noyant ou en me faisant sauter le crâne. — Barbara était incontestablement plus jolie que sa sœur, et bien mieux faite, mille fois plus sensée et spirituelle ! Douce et bonne Barbara ! Comme elle s'était noblement sacrifiée en me cédant à Betty ! Car elle m'avait aimée aussi, elle, la belle enfant aux yeux noirs ! Que disais-je Elle seule m'avait aimé véritablement ! Et moi je m'étais trompé, voilà tout. J'avais aimé d'abord les deux sœurs, puis j'avais cru préférer la blonde ! Là était mon erreur ! C'était la brune que j'adorais réellement à mon insu. Quelle fatale méprise m'évitait la protection du ciel ! Mais je le remerciais à genoux ! Combien j'étais heureux qu'il m'eût ouvert les yeux et arrêté au bord du précipice ! Il n'était donc pas trop tard pour récompenser ma vraie bien-aimée de sa tendresse discrète et cachée ! Oh ! suprême félicité ! ce serait Barbara qui prendrait ma vie et recevrait la mienne ! Barbara était la femme que Dieu m'avait destinée ! Elle serait la mère de mes enfants, elle, et non plus la parjure Betty qui avait rompu elle-même, grâce à la Providence, les liens dont je m'étais imprudemment laissé garrotter. L'enchanteresse avait détruit son charme, de sa propre main ; mon cœur, ma raison, mon libre arbitre, tout m'était restitué.

J'avais besoin d'épancher mes sensations qui débordaient. J'entamai promptement les aveux. Ce fut de part et d'autre une inexprimable confusion :

nous rougissions, l'un et l'autre, jusqu'au blanc de nos yeux. Je m'expliquai néanmoins, et très-clairement, malgré mon trouble extrême. Je remerciai Barbara tout en larmes, de son dévouement et de son amour désintéressés. Je lui jurai qu'elle n'avait point eu affaire à un ingrat. Puis, allant droit au but, je lui confessai ma passion que je m'étais vainement dissimulée longtemps en moi-même, et qui m'était enfin miraculeusement révélée. Je déroulai mes projets, et lui saisissant la main, je lui contai mes espérances de fortune, ma généalogie. Je fixai l'époque de notre mariage, le lieu de notre future résidence ; j'allai jusqu'à lui déclarer la somme que je me proposais d'employer en cadeaux de noces.

C'était à présent le tour de Barbara. La chère enfant était pourpre ; elle tremblait, elle balbutiait.

— Je suis désespérée, dit-elle, — j'ai peur, — j'espère ; — je ne sais vraiment que répondre.

Il lui fallut s'arrêter pour se remettre un peu. Moi, je m'étais jeté à ses pieds ; j'étendais les bras pour qu'elle s'y précipitât. J'avais une image sur la vue. J'attendais en une extase indicible.

— Comment, tu hésites, m'écriai-je hors de moi, tu n'oses parler, ma divine Barbara ! Oh ! tu m'aimes ! eh bien, ne crains pas de le dire ! laisse sans frayeur s'échapper de tes douces lèvres les mots célestes ! Dis-moi, répète-moi que tu m'aimes !

Barbara avait retrouvé quelque courage.

— Hélas! monsieur John, répondit-elle d'un voix plus assurée, je vous jure que ce n'est pas ma faute, si vous vous méprenez ainsi. Mais voici trois ans que mon cousin le capitaine a la promesse de ma main, — et que nous nous aimons; — et il est arrêté que je l'épouse avant les fêtes de Noël.

Et elle se retira lentement, n'osant pas me regarder, et m'abandonnant le soin de tirer moi-même les conclusions de sa réponse.

Ce fut là un second coup par trop rude. Ma stupefaction était effroyable. Je n'avais plus une goutte de sang dans les veines. Je me relevai et fus me contempler au miroir. Je me trouvai une mine de trépassé qui me fit reculer six pas. Je ne songeais plus à me tuer. Je croyais la besogne achevée. J'eus bien, je pense, un bon quart-d'heure de vraie folie.

Cependant j'avais bu machinalement toute l'eau d'une carafe qui était sur un guéridon. Je m'étais assis. Je repris un peu de raison et me mis à considérer ma situation. Elle était horrible. A quelle école j'avais été! Barbara ne m'aimait donc pas, décidément! La pauvre fille n'était pas si à plaindre que je l'avais supposé. Elle n'avait pas souffert le moins du monde de ma longue indifférence, et le retour de mon affection ne la touchait pas davantage! bref, elle avait ses sentiments et sa main engagés ailleurs! En quelle lourde erreur j'étais tombé! Le magnifique désappointement! J'avais choisi un

habile moyen de me venger de lady Betty ! Le savant connaisseur du cœur des femmes, que j'étais ! Le glorieux rôle que j'allais jouer désormais à Dakenshade si j'avais l'aplomb d'y séjourner davantage !

Tout bien pesé, je ne me pouvais décemment tirer d'affaire que par une retraite immédiate. Ma résolution fut vite prise. Je montai à ma chambre. Je disposai mon porte-manteau, et tout préparé pour mon départ, je courus chez la vieille lady Layton lui serrer la main et faire mes adieux. Ce que je dis afin de prétexter ma fuite précipitée fut sans doute fort inintelligible, car tandis que je parlais la bonne dame ouvrit de grands yeux et parut ne rien du tout comprendre à ma harangue. Il est vrai, qu'autant que je me le puis rappeler, je n'y comprenais guère beaucoup plus moi-même.

J'eusse évité volontiers l'entrevue de séparation avec lady Barbara, mais ce fut chose impossible. L'impitoyable fille entra dans la chambre de sa mère au moment où j'en sortais, et je dus essuyer le méchant sourire mal étouffé dont la malicieuse créature accompagna sa poignée de main. Le point capital pour moi était, toutefois, de disparaître avant le retour de Betty, avant que les deux sœurs eussent pu se communiquer leurs réciproques confidences touchant mes doubles et pathétiques amours. A cet effet je me hâtai d'enfourcher mon cheval, et je le lançai au galop la rage au cœur.

N'eût été la vitesse de sa course, j'aurais peut-être usé des commodités de se pendre qu'offraient les grands ormes de l'avenue, mais ma monture m'emportait d'un tel train qu'elle ne m'eût pas volontiers permis de mettre pied à terre pour profiter de cette ressource.

J'espérais au moins être à jamais hors de la vue et de l'atteinte de tous les habitants de Dakensshade. Nouvelle erreur. Je n'avais pas fait deux milles que je faillis tomber, moi et mon cheval, à heurter la calèche de lady Layton qui ramenait au logis l'intéressante Betty. J'avais été contraint, bon gré mal gré, de m'arrêter et de saluer ma belle ci-devant bien-aimée. La rencontre fut des plus touchantes de son côté. Elle ne savait par quelles paroles reconnaissantes me payer de l'empressement que j'avais mis à venir au-devant d'elle. La chère âme n'était plus que flamme et passion. Elle respirait enfin ! de quel poids elle était soulagée ! Elle était délivrée de l'impertinente compagnie de l'illustre lord ! sa santé en était déjà rétablie ! elle sentait toutes ses forces revenues ! elle était toute prête à recommencer nos cavalcades ! Il faudrait le soir même ordonner qu'on tint l'âne, pour le lendemain, tout sellé et bridé.

Il résultait de ces épanchements que la promenade à l'école de charité n'avait nullement répondu aux espérances qu'elle avait inspirées. J'avais donc

l'honneur d'être réinstallé dans mon titre et ma qualité de pis-aller de lady Betty. Je régnerais de nouveau, si c'était mon bon plaisir, tant que le premier venu ne m'aurait pas détrôné.

J'ignore si les autres hommes ont été formés de matériaux plus solides que ceux qui ont servi à ma construction, quant à moi je confesse humblement ma faiblesse. Si courroucé que je sois, mes résolutions résistent difficilement au pouvoir de deux beaux yeux. Pour l'honneur de l'humanité masculine, je m'efforçais néanmoins de braver les fascinations du regard de lady Betty. Comme je tiens fort à être historien exact et vrai, je dois dire qu'en cette occurrence ma conduite eut été peut-être moins digne et moins héroïque, n'eût été le courage que me suggérèrent les irréparables événements qui s'étaient passés entre moi et lady Barbara. Leur souvenir me poursuivait irrévocablement : après de pareilles scènes toute réapparition à Dakensshade m'était devenue absolument impossible.

Je restai de glace aux doucereuses cajoleries de lady Betty ; ma physionomie s'arma d'une expression rébarbative qui réduisit ma belle Armide au silence. Je déclarai formellement que je n'avais plus nul goût pour escorter les dames qui montaient à âne, j'étais souverainement las de la lune et de la campagne : il me tardait de revoir la ville et de rentrer en pays civilisé.

Lady Betty parut d'abord stupéfaite de ce ton et de ce langage : elle me supplia de m'expliquer. Avais-je la fièvre? Étais-je malade? Étais-je fou? puis elle se couvrit les yeux de son mouchoir ; elle eut l'air de sangloter : elle fit mine de s'évanouir.

Il était temps de rompre les vitres et de parler en face.

— Eh bien , oui ! m'écriai-je , miss Betty , expliquons-nous franchement ; le cher John s'en va parce qu'il ne lui convient pas de demeurer là où *sa présence est importune* ; parce qu'il ne se soucie point *qu'on le mette sous la remise* ; parce qu'il se passera aisément de *cette estime calme* qu'on lui promet en guise d'amour ; parce qu'il ne lui plaît pas qu'on ait *pitié* de lui ; parce qu'il n'est pas de *cette étoffe débonnaire dans laquelle on taille les maris complaisants* !

Et cela dit , d'une voix très-claire et on ne peut plus distinctivement , je piquai des deux , et , ayant salué la belle fort bas , je m'éloignai au grand galop.

Il se passa bien des jours avant que j'entendisse parler de Dakensshade et de ses habitants.

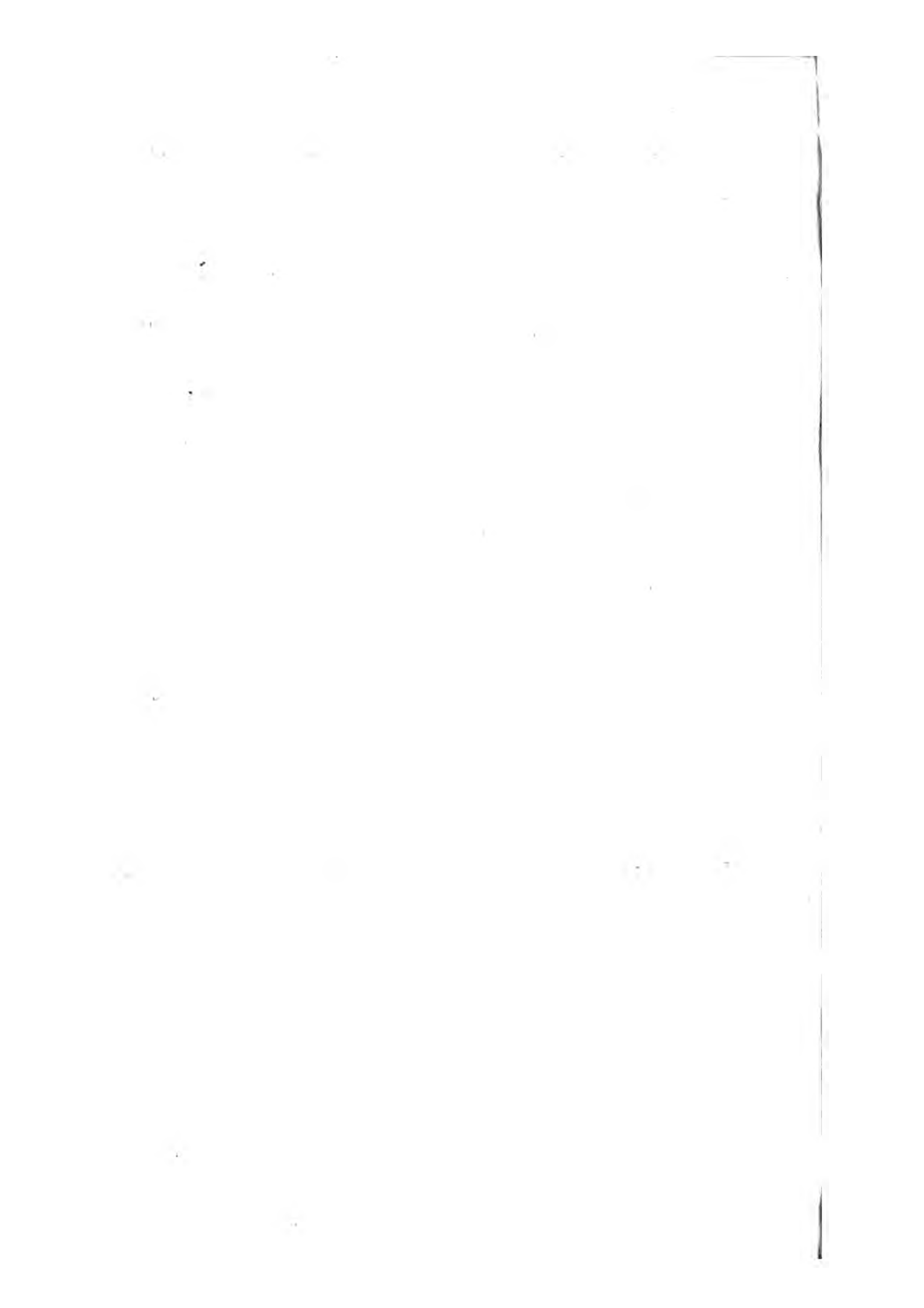
Ce fut seulement vers le milieu de décembre que je reçus , de la part de l'aimable Barbara , un morceau de son gâteau de noces , et , par la même occasion , un billet de lady Betty.

Cette chère Betty , elle n'avait pas de rancune au

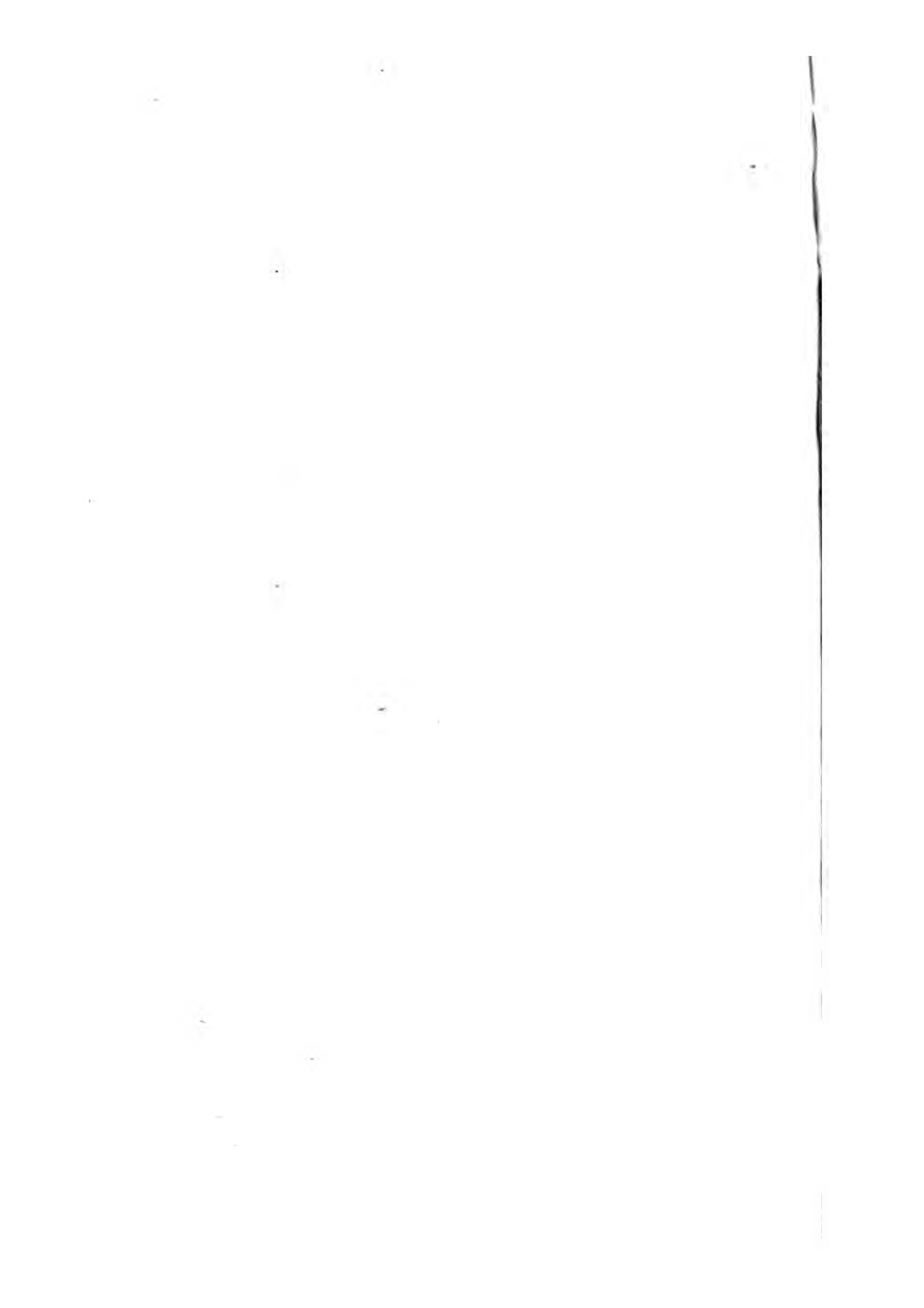
moins ; rendons-lui cette justice. Elle m'écrivait , au nom de sa maman , qu'une attaque de goutte au bras droit empêchait de tenir la plume. Elle s'étendait fort au long , et je pense fort sincèrement , sur le chagrin que lui causait ce mariage qui la séparait de sa sœur. Elle rappelait en quelques mots simples et en apparence sentis , les jours heureux qui s'étaient enfuis si vite lorsque j'étais à Dakensshade. Lady Layton m'engageait vivement à revenir visiter leur solitude durant la semaine de Noël. Quant à lady Betty elle n'osait se joindre à sa mère pour solliciter de moi un tel sacrifice de mes plaisirs de la ville. Ses prières , elle en avait peur , seraient près de moi de trop peu de valeur ! N'aurais-je cependant pas pitié de sa tristesse ? Elle était si seule , si malheureuse ! Toutes ces longues soirées d'hiver , où elle n'avait d'autre compagnie que le sommeil de plus en plus profond de sa maman ! Et les journées n'étaient pas moins solitaires ; comme la salle d'études était sombre et déserte à présent ; elle qui avait vu tant de joyeuses matinées , tant de fraîches poésies et de gracieux dessins s'animer et vivre sous ma plume et mon pinceau. Au moins gardait-elle précieusement ces inimitables créations de mon talent , mais elles ne lui ramenaient ni le passé ni l'auteur ! Et ce qui concernait le petit album lilas à filets dorés , elle en avait arraché et brûlé bien des pages ; elle

n'en avait conservé que celles où j'avais écrit quelques-unes de mes pensées et mes deux derniers incomparables sonnets, dignes de Pétrarque. Pétrarque ! oh que n'avais-je la fidélité de son cœur comme j'avais son génie ! Que n'était-elle Laure elle-même, elle serait moins à plaindre !

O douce et chère Betty, quel chef-d'œuvre de séduction et de flatterie était cette touchante épître ! Que vous connaissiez bien les bons caractères et les mauvais poètes ! Hélas ! vous m'eussiez désarmé vite, si j'eusse encore eu de la colère ! mais il y avait longtemps que je ne vous en voulais plus ! l'expérience m'avait appris que vos petits artifices étaient chose bien innocente et du droit naturel des jeunes filles ! Oh ! oui, votre bonheur eût-il encore dépendu de moi, il n'est rien que je n'eusse fait pour l'assurer ! Que votre justification ne s'y prenait-elle un peu plus tôt ! elle venait trop tard ! il me fallut répondre à votre tendre invitation par une excuse que vous dûtes juger péremptoire. Il y avait une semaine que j'étais marié.



LE SMOGLER.



Le Smogler (1).

Dans la partie la plus agreste de la côte de Kent, au lieu où se passa l'aventure suivante, la mer est rarement calme : un flot, localement appelé *jubble*, s'élève perpétuellement sur les rocs et les rend dangereux aux petites barques que l'on tient à l'ancre sous leur abri ; au moindre souffle du vent, quand sa furie est dirigée vers la terre, l'assaut des vagues est terrible : et leur frémissement tumultueux ressemble alors à une décharge d'artillerie.

Par les sombres soirs d'hiver, le voyageur de ce

(1) Contrebandier

pays d'orages, s'arrête, immobile et saisi d'épouvante, sur la grève, il tourne ses yeux effrayés vers la mer, dans la persuasion qu'un engagement naval, invisible, s'y livre entre les hommes et les démons.

Les rares habitants de cette côte inhospitalière, sourient tristement et invitent le voyageur égaré à prier avec eux pour que la tempête respecte la barque du pêcheur, gagne-pain de toute la famille.

Le fait isolé qu'on entreprend de décrire, dont les détails, recueillis sur les lieux, sont jusqu'à présent demeurés inconnus, ne semblerait offrir qu'une de ces déplorables fatalités qui pèsent comme une malédiction permanente sur chaque canton où le commerce sauvage et sans loi du smogler se trame dans l'ombre; mais les particularités qui s'y rattachent frappent le cœur d'une sensation étrange, et le forcent à tourner un regard intérieur de surprise, mêlée d'effroi, sur les mystères de l'esprit humain.

Il est à remarquer que la voix sinistre de la baie ou de la *cove*, comme je l'ai entendu nommer sur le lieu même, est habituellement distincte avant le réveil de la tempête, et que cette voix menaçante, même quand les cieux sont encore bleus et sereins, conseille aux mariniers d'un village voisin de retirer leurs bateaux sur le banc sec et sûr.

Là, les rochers, comme élevés et creusés par

l'action incessante du *jubble*, présentent à distance la figure d'un immense demi-cercle suspendu sur l'eau bouillonnante; le contour de leur sommet vu de la mer est singulièrement pittoresque. Ses bords sont si âpres, que nul être vivant n'osa jamais tenter d'en escalader le faite, excepté un paysan, il y a de longues années; mais ce malheureux saisi d'effroi au milieu de l'escarpement, lâcha prise et son corps n'arriva au fond du gouffre que déchiré en lambeaux.

Quand le flot est complètement retiré, les habitants passent en sûreté autour de la base des rocs, le long d'un sentier de sable solide.

C'est le moment épié pour faire aborder clandestinement les marchandises. Le bâtiment smogler peut alors jeter son ancre sur le sable durci, tandis que sa carène, retenue par les amarres, flotte sur l'eau profonde qui baigne ce rivage.

Tel est le théâtre sombre où apparut le principal acteur de ce drame rapide. C'était un smogler, signalé par son prodigieux courage et ses entreprises heureuses. Ses richesses étaient aussi généreusement répandues qu'imprudemment acquises. A vingt ans, à cette époque de la jeunesse entourée de si nombreux dangers, il forma tout à coup la brusque résolution d'abandonner ce tortueux chemin. Une passion d'amour fut la cause de cette résolution qui lui devint fatale.

L'amour, qui produit si rarement dans la vie réelle les merveilles qui lui sont trop libéralement attribuées par les romans et l'imagination, l'amour fit ce prodige.

Franck-Hardi était le fils unique d'un officier à demi-solde qui durant plusieurs années avait vécu retiré près de la Cove. Élevé comme un gentilhomme, à la mort imprévue de son père, il ne se trouva propre qu'à faire un mendiant. Il était beau, d'une humeur vive, hardi comme son nom et admirateur passionné de l'existence orageuse vers laquelle il se sentit dès-lors entraîné d'une manière irrésistible.

Toutes les émotions de son enfance avaient été comme trempées dans les tableaux orageux de la vie de contrebandier. L'intime ami de son père était *smogler*, propriétaire et patron d'un cutter consacré à la contrebande. Franck, encore tout petit, prêtait avec avidité l'oreille aux récits de ses aventureuses histoires : il advint naturellement que resté seul tout à coup et jeté dans un monde peu sensible à ses malheurs, il éprouva l'impatient désir d'exercer par lui-même cette carrière qui plaisait à son imagination et à son courage. Accueilli du vieux smogler, il s'élança d'abord avec lui vers la Hollande; cette première entreprise d'une ardeur mal dirigée pouvait n'être considérée que comme l'élan d'une jeunesse capricieuse et fantastique : elle fut prise au sérieux, et lui ferma tous les sentiers

vers une destinée plus honorable. La classe austère des habitants de la Cove se retira de lui, le jugeant dès-lors peu propre aux affaires graves et régulières; tandis que les plus jeunes, faciles et insoucieux, retenus par bonheur dans les chaînes étroites du devoir, admiraient son esprit supérieur, sa vaillante indépendance, et applaudissaient à ses triomphes, qu'ils enviaient peut-être.

Fier et honteux à la fois des succès qui le séparaient du mode social; justifié par la nécessité, séduit par l'inclination, Frank-Hardi se plongea tout entier dans la carrière dangereuse où son étoile solitaire l'avait lancé. L'éclat de son audace, sa beauté frappante, ses prodigalités romanesques le rendirent en peu de temps le héros populaire de la petite ville et des alentours de la Cove.

Il n'était pas présumable que les jeunes filles scrutassent très-sévèrement la moralité d'une profession tolérée par leurs parents; et l'homme qui partout ailleurs eût été signalé comme un vagabond redoutable, devint, dans ce lieu maritime, à demi-sauvage, l'objet d'une sorte de culte et d'attraction. Le peuple l'adorait; d'autre part les fêtes, les bals, les réunions brillantes s'ouvraient devant cette singulière célébrité qui répandait partout l'intérêt curieux attaché aux choses extraordinaires.

Mais les bonnes fortunes de Franck ne s'étendaient pas plus loin. Trop loyal pour séduire, il se

détournait avec une sorte d'impatience quand le prestige, dont son aspect était rempli, attirait trop longtemps sur lui de beaux yeux dont il ne voulait être ni l'esclave ni le maître.

Puis quand le cours de l'année ramenait la saison des études sérieuses, les songes s'envolaient, la réflexion rajustait les vagues et jeunes fantaisies éparpillées çà et là dans le bruit et les parfums de ces nuits dansantes ; ces beautés aériennes laissaient de côté le dangereux roman pour reprendre la lecture plus grave de l'histoire : elles se ressouvenaient, enfin, que Frank, bien qu'il fût un héros, ne pouvait être leur *héros* ; quelques-unes déploraient au fond de leur âme, que Frank-Hardi se fût fait *smogler*, lui si brillant, si brave, si beau ! Ah ! c'était bien mal à Frank ! c'était à le haïr de ne pouvoir pas l'aimer ! mais détournant courageusement la tête de l'autre côté, elles dirigeaient leurs prudentes investigations vers un établissement plus *confortable* : ces charmantes rêveuses, douées par bonheur d'un sens subtil et droit, épousaient tout à coup des officiers dont le service rigide était dirigé précisément contre le héros illégal qu'elles avaient regardé de profil à travers l'enivrante atmosphère d'un bal.

Il y eut une exception vivante et réelle parmi toutes ces passions vaporeuses : ce fut Jane, l'humble et belle Jane Darcey, dont le cœur s'ouvrit, puis se referma, sur l'image ineffaçable de Frank.

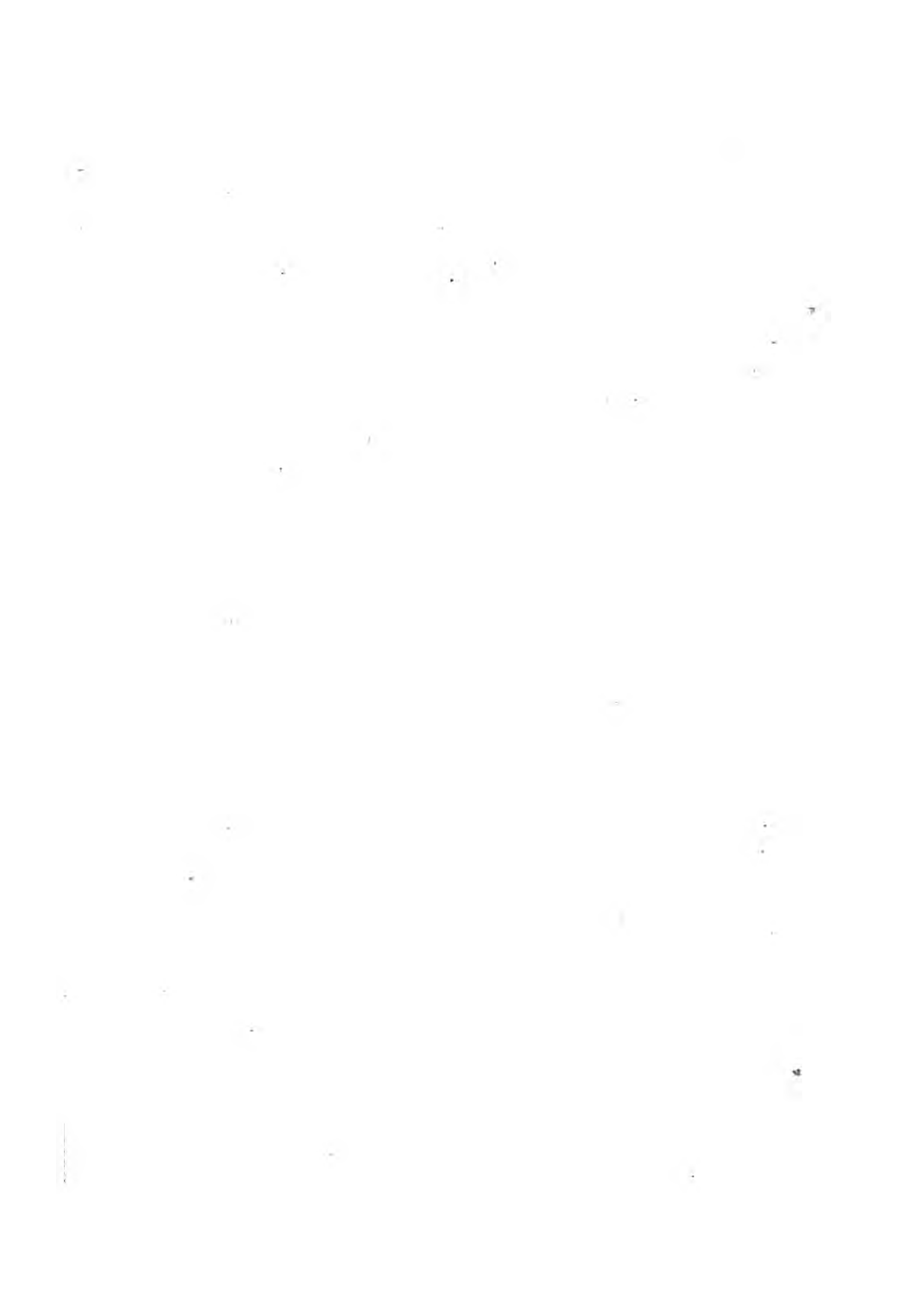
Le père de Jane, malgré l'abaissement progressif de sa fortune, était, par son caractère, par sa naissance, l'homme le plus considéré du voisinage de la Cove. Il vivait dans une propriété noble et sans produits, seul débris qu'il eût conservé des possessions de sa famille; n'ayant jamais souillé ses mains par le trafic, il s'estimait, en raison de son inaction et de son rang, supérieur aux habitants industriels de la ville : c'était sûrement par d'autres traits d'un caractère élevé qu'il s'était acquis les respects de ses voisins, notamment du père de Frank, officier distingué de l'armée. Les deux gentilshommes devinrent donc amis et inséparables associés de préjugés contre le commerce.

Par une autre singularité, M. Darcey, ébloui de l'air martial et des insignes honorables qu'avait rapportés de la guerre le colonel Hardi, destina dès l'enfance le frère de Jane à l'état militaire; tandis que le père de Frank, couvert de blessures graves, dont la récompense était fort mince, n'avait pu se résoudre à livrer son cher Frank aux chances de sa glorieuse et sanglante profession : il rêvait donc constamment et profondément à choisir une illustre, riche et paisible carrière à ce fils trop aimé, quand la mort le surprit sans lui laisser même le temps de l'indiquer à son orphelin perdu sur la terre, où il n'avait acheté, lui, de tout son sang, que la place d'une tombe.

Ainsi, Jane et Frank, par les fréquentes relations de leurs pères, avaient été de bonne heure étroitement unis; et lorsque celui-ci s'enrôla tout à coup avec des hommes sans aveu, Jane dans sa naïve candeur ouvrit son âme avec admiration et une délicieuse frayeur à ces contes de voyages et de périls; car elle les écoutait dans la foi pieuse d'un précoce amour; il lui semblait que Frank purifiait tout ce qu'il touchait, et que ses nouveaux compagnons n'étaient pas si coupables puisqu'il consentait à partager leurs dangers.

Toutefois, malgré la bravoure de Frank et sa ressemblance avec son père, malgré une larme d'orgueil et un serrement de main à briser les doigts du jeune capitaine en apprenant que ce grade venait de couronner plusieurs actions déclat, M. Darcey eut quelque honte que sa fille Jane fût vue encore dansant et chantant avec le maître d'un cutter contrebandier: bien que cette fille n'eût alors que quatorze ans, et le jeune orhelin dix-sept. La libre autorité d'un vieux smogler avait pu passer à pieds joints sur l'inconvenance de nommer un capitaine de dix-sept ans; l'enthousiasme qu'excitait ce bouillant courage dans un adolescent, venait de faire tomber sur le jeune Frank cette distinction si bien méritée, qu'elle n'excita aucun murmure. Mais l'autorité paternelle s'éveillait trop tard: elle n'eut pas la puissance de dissoudre le ciment de

ces deux âmes ; elle ne fit qu'élever à l'entour des obstacles pleins d'un charme dangereux à cette époque rêveuse de l'existence : ce fut comme un grillage où l'on enfermerait deux tendres oiseaux destinés à s'aimer,



La jeune Fille.

Quand Jane, par l'ordre de son père, abandonna la maison et la rive où revenait incessamment Frank après ses courses sur mer, comme un ramier sauvage au nid qui l'a vu naître; quand on l'emmena pour trois ans chez une vieille parente éloignée qui se chargea d'achever son éducation, Jane emporta dans son cœur de jeune fille, une image que toute la science et tous les intérêts du monde ne pouvaient plus effacer.

Il serait doux et curieux de suivre pas à pas les progrès de cette unique et puissante idolâtrie, s'augmentant de tout ce qu'elle acquérait de connaissances nouvelles et de talents nouveaux : chaque

grâce épanouie dans cette intelligence vierge , était comme un hommage voilé qu'elle offrait au maître absent de sa vie.

Obéissant à la seule voix du cœur devant tous ces intérêts qui se croisent , se heurtent , se brisent à travers les jugements des hommes , chaque jour dissous et refondus dans le creuset de l'expérience, elle cherchait , avec une ardente inquiétude , la réhabilitation de Frank le Smogler ; et que dire , sinon que le Smogler , désigné souvent à son oreille frémissante sous le nom odieux du *hors la loi* , conservait en dépit de cette réprobation sociale , une place immuable, immense , dans sa mémoire ; qu'il était partout et toujours présent à Jane : le soir au milieu des travaux , des lumières , des lectures et des romances du foyer ; le jour , dans la solitude ou dans le bruit , dans la contemplation du ciel inondé de soleil ou parsemé d'étoiles , dans la mélancolie ou l'espérance ; les yeux brûlants de Frank étaient fixés sur elle comme ceux d'un portrait dont on ne peut fuir le regard de quelque côté qu'on s'éloigne et quelque position qu'on prenne pour y échapper. Parfois l'image , bien que toujours fidèle , s'altérait ; une infiltration funeste épanchait dans le caractère de l'homme le caractère effrayant de sa profession ; le sceau de la réprobation se dessinait sur ce front adoré ; la majesté sauvage du désespoir s'asseyait dans ses yeux pro-

fonds et tristes ; il se mêlait une indéfinissable férocité à la passion de ses regards où se lisait une résolution inflexible , un *je le veux !* sans retour , qui épouvantait Jane et l'entraînait tout ensemble. Mais bientôt l'image s'épurait , comme un astre enveloppé de nuages se remontre doux et clair. Jane y retrouvait alors ces traits jeunes et sympathiques , cette soumission de l'amour , cette grâce sans artifice qui , dans le brillant miroir de son imagination fascinée , éclataient d'une puissance qui lui semblait plus que mortelle ! Alors , les joues pâlissantes , les mains étendues , Jane murmurait :

— Me voilà ! me voilà !

Puis , elle s'asseyait tremblante , l'œil blanc et immobile , quand elle revoyait cette belle ombre redevenir aussi terrible. Un jour , elle lui répondit , avec l'élan d'une soudaine et tendre résolution :

— Eh bien ! oui avec toi maudite et réprouvée , avec toi dans le fers , avec toi à la mort !

Mais l'étonnement de sa propre voix la laissa pleine de trouble et de confusion ; car il lui sembla que l'avenir avait résonné en elle comme un avertissement redoutable.

Bien que Frank n'arrêtât pas son imagination vagabonde sur tous ces rêves tendres et amers qui peuplaient l'absence pour Jane , il est certain que le beau Smogler ne put se résoudre à nouer , ail-

lieux, rien qui ressemblât à un engagement d'amour; son âme dormait encore, mais elle attendait Jane : Jane était loin de lui..... et lui n'était pas loin d'elle ! Il dominait tous ses souvenirs : il était le passé, il était le présent, et sans lui, elle n'avait déjà plus d'avenir possible ; car il est vrai de dire que la plus grande partie d'une histoire d'amour pour une femme se passe entre elle et sa mémoire. Muette et mystique dans les intérêts de sa passion, un mot rappelé, un regard d'autrefois, un soupir qu'elle a cru comprendre, un sourire mystérieux qui a parcouru des traits aimés, sont des preuves qui se réveillent pleines de conviction pour affermir ses religieuses espérances ; son imagination interprète, et son cœur croit..... elle croit tout, la femme aimante !

Son amour est d'autant plus violent qu'elle le tire tout entier d'elle-même, qu'elle en bannit la réalité trop désespérante ou trop peu chaste pour se nourrir des hypothèses de son imagination. Et cet amour qui ne peut être ni apprécié ni compris, parce qu'il appartient tout entier à la femme, et qu'il est sublime d'impossible, devient pour elle une source de déceptions et n'engendre que trop souvent une catastrophe terrible.

Les trois longues années s'écoulèrent, et la gracieuse visionnaire revint au berceau de ses beaux songes ! elle revit son vieux père ; elle en pleura de

joie. La longue absence de sa fille avait comme émoussé l'orgueilleux courage du vieillard. Il s'était demandé parfois, bien bas à la vérité, si le monde valait le sacrifice qu'il lui faisait? si rien lui avait tenu lieu, depuis trois ans, du doux appui de Jane? de sa voix joyeuse, de ce frais visage, ou ses yeux déjà obscurcis par les années se reposaient comme sur une fleur? C'était toujours après ces réflexions pesantes sur sa poitrine, qu'il se promenait *seul* autour des âpres rochers de la Cove, regardant de loin le *cutter* qu'il connaissait bien pour appartenir à Frank, à Frank le hardi smogler, le *généreux aventurier*, l'*intègre hors la loi*, le *trésorier du pauvre*, terrible, disait-on, comme l'ange exterminateur, avec la pudeur dédaigneuse d'une vierge... Et c'était parmi tous ces noms bizarrement accouplés, que le vieillard retrouvait encore et toujours, dans son cœur mal défendu, le petit Frank, le fils du capitaine Hardi, le pauvre orphelin de l'homme qu'il avait le plus aimé! On peut donc présumer qu'il ne la retint pas avec des ordres bien inflexibles, quand elle se sentit entraînée comme par des ailes sur les bords de la mer : il savait que pour l'être né dans l'atmosphère maritime, le souffle pénétrant de ses eaux demeure une passion; il pouvait d'ailleurs la protéger de loin dans cette promenade découverte, et... chose étrange que l'instinct d'une jeune fille

innocente , à qui l'amour tient lieu de génie , sans avoir osé dire encore le nom de Frank , mêlé pourtant à chaque larme , à chaque baiser du retour , Jane avait vu sur le front moins armé de son père , ou que Frank était bien loin de la Cove , ou qu'elle pouvait le rencontrer sans que son père la renvoyât encore loin de lui : elle avait donc bien soif de l'air savoureux de la grève ! car elle erra sur le sable , le long de la brisure des rocs noirs , fantômes familiers de ses premiers ans , elle les salua , éleva dans l'air ses bras charmants , et mêla sa voix grêle avec la brise harmonieuse , pour ne pas étouffer d'un bonheur qui allait jusqu'aux larmes : c'est qu'elle était libre ! et pure , et fidèle ; c'est qu'on la laissait enfin courir dans l'espace , avec le ciel sur sa tête et le vaste abîme sous ses pieds ! c'est que le soleil brillait splendide sur les nappes d'eau vertes qui flottaient étincelantes du frôlement des vents pleins de musique , et dont le claquement contre les rochers , où elles venaient s'étendre et mourir , saisissait le cœur de Jane d'un ravissement qui tenait du délire. A la fin la lumière glissa moins âpre autour d'elle , les rayons du soleil devinrent humides , on l'eût dit , à force de se plonger dans l'eau , et le froid des vagues sembla verser une influence calmante sur ses émotions trop vives.

De fraîches pensées , des espérances roses s'ouvrirent pour la première fois depuis trois ans de-

vant ses yeux ; puis, elle s'arrêta rêveuse dans sa joie, lorsqu'elle découvrit à peu de distance le petit bâtiment de son amant, retenu à l'ancre dans la baie. Qu'il lui sembla beau, le *Sphinx* avec ses flancs peints et arrondis, étalant au soleil ses formes si rases, si souples ! qu'il lui parut gracieux sous ses voiles carguées, se balançant aux caprices de la houle comme un goëland endormi sur les flots ! Jane demeura immobile ; une idée soudaine et radieuse s'alluma sous son front.

— Il sera sauvé ! s'écria-t-elle avec un joyeux transport : Il sera sauvé ! je le relèverai de son rêve de honte et de misère. J'attirerai son cœur dans les sentiers d'une honorable ambition, et son navire un jour parcourra les hautes mers aussi librement, aussi orgueilleusement qu'un vaisseau de l'État.

Elle parlait encore tout haut, quand elle vit à peu de distance accourir un jeune homme, la vie qui colorait ses joues reflua précipitamment vers son cœur. Jane, dans ce rapide instant, vécut plusieurs années et remonta le cours de sa jeune existence écoulée ; elle relut tout un passé de scènes ravissantes sous ses yeux à demi-fermés : — *Se souvient-il de moi ? m'aime-t-il encore ? m'a-t-il aimée ?*

... Telles furent les craintives questions qui coururent dans son intelligence au moment où ayant fait un pas en avant, elle le réprima aussi involon-

tairement que la sensitive dont l'effroi virginal se recule devant l'objet imprévu qui l'approche. Elle l'avait bien reconnu ! c'était Frank-Hardi lui-même qui promptement informé du retour de sa petite compagne dans ce pays si désert sans elle, se hâtait en riant de venir à sa rencontre.

Qu'a-t-il donc vu tout à coup de si terrible pour s'arrêter là sans mouvement et comme foudroyé devant celle qu'il appelle sa sœur ? pourquoi ce saisissement ? ce trouble sérieux qui suspend la parole dans sa bouche intimidée ? c'est que l'adolescente qu'il cherche lui apparaît transformée en femme ; elle n'a rien perdu de la svelte légèreté d'un enfant, et elle a conquis des formes plus moëlleuses : sa blancheur primitive, s'est colorée d'une teinte veloutée, suave ; la délicate figure d'autrefois qui, comme une vision, avait flotté à ses côtés durant leurs jours d'innocence, ces jours fugitifs où l'on se regarde grandir sans s'apercevoir que l'on grandit, où l'on croit que l'on est venu, que l'on restera toujours ainsi : cette figure vague et lointaine est là présentement sous ses yeux comme un modèle d'élégance et de dignité ; coulée, on l'eût dit, dans un moule où la nature satisfaite vient d'arrêter sa main au point que l'imagination et le cœur n'ont plus rien à demander, plus rien à rêver, et Frank la contemple dans un étonnement presque triste...

Il se rappelle qu'il est *Smogler*. Son regard ardent et confus, glisse et tourne autour de ce cou flexible qui se baisse et se relève comme celui du cygne. Mais il ose, à la fin, ressaisir de toute la puissance des siens, ces yeux qui étincèlent de pudeur et de joie à travers le voile soyeux de leurs longs cils; il contemple, oppressé, sur ce front doux et blanc, des cheveux noirs, lustrés comme le plumage du corbeau, qui l'inondent de leurs boucles épaisses; il parcourt curieusement ce maintien nouveau, où la crainte se mêle à la confiance du souvenir; il veut cette main timide presque avancée vers lui comme si elle cherchait à être demandée... Jane, alors, rentre toute entière dans le cœur entr'ouvert du jeune homme; dans sa mémoire, dans son âme, dans ses sens, et se reculant d'un pas qui tremble et qui chancelle, il ôte son chapeau et la salue humblement comme si elle représentait toute la majesté de son sexe.

Un tel hommage était suffisant pour la pudeur; eh! ne l'était-il pas pour l'amour? Jane se pencha en avant; leurs mains se rencontrèrent, leurs regards échangèrent un livre entier de craintives confidences, et Frank réadmis, dans l'espace d'une seconde, au privilège d'une amitié d'enfance, enlaça fortement dans ses bras sa rougissante maîtresse; puis, sur ses lèvres pourpres et entr'ouvertes, se signa son amant dans un long baiser.

Ils ne parlèrent pas d'amour.

Les compagnons de Frank remarquèrent , dès le soir , un changement étrange dans tout son être. Il parut pensif et réservé. Le lendemain , il était distrait , soucieux ; puis , fantasque , inégal , bondissant , radieux... Il aimait !

La dernière tournée du Smogler.

Jane, à son retour, avait tout dit à son père, en l'enveloppant de ses bras caressants. Murmurée ainsi, comme sous deux ailes d'anges, cette confiance avait presque engourdi les préjugés expirants du vieillard. Il aimait Frank, et Jane jurait qu'il allait changer :

— Jugez donc, mon père ! lui répétait la jeune inspirée, jugez quelle gloire et quelle joie de diriger cette valeur *surhumaine*... car elle est surhumaine, n'est-ce pas, mon père ? vous l'avez dit, un soir, il y a trois ans, mon bien-aimé père !

— Oui, oui, surhumaine ! répétait le vieillard,

que le souvenir de Frank envahissait toujours d'une joie mélancolique.

— Eh bien ! jugez comme ce serait doux , comme ce serait beau , d'entendre un jour proclamer son nom purifié par mille actions nobles , utiles ! ce serait à vous faire vivre cent ans , mon père ! et de voir de ce côté , poursuivait-elle en touchant le cœur de M. Darcey qui paraissait de plus en plus rêveur ; de voir d'un côté votre appui , votre propre fils couvert d'honneurs , et de l'autre , où me voilà , ce pauvre orphelin de l'homme que vous aimiez comme un frère ; ce brave enfant tout régénéré , tout lavé de ses glorieuses imprudences , plus digne que jamais de l'amitié que vous aviez... que vous avez toujours pour lui. Ah ! oui , ce serait à nous faire vivre tous des siècles de bonheur ! ajouta-t-elle en fondant en larmes , réfugiée à son tour sous les bras émus de son père , qui répondit du ton dont on calme les enfants.

— Allons ! allons , Jane , que l'on soit sage ! s'il t'aime , on verra bien... on tâchera de perdre la mémoire.

Et Jane , sans rien dire de plus , avait regardé passionnément son père.

Frank continua de rencontrer Jane chaque jour , sur les bords découverts de la baie mugissante. Charmés l'un de l'autre , satisfaits de leur solitude grave , qu'ils animaient de leurs seuls regards d'a-

mour, le monde leur semblait enfermé et défendu par ces hautes montagnes.

Ivres de leur amour et de la vive senteur des algues, ils gravissaient quelquefois certains côtés accessibles de ces murailles naturelles et infranchissables.

— Si nous pouvions monter ensemble, disait Jane, à ces portes du ciel, il me semble que nous toucherions l'autre vie avec la main !

Elle élevait l'orgueil du jeune homme, elle combattait ses principes égarés, elle attendrissait son cœur : l'amour prêtait une force irrésistible aux armes de la raison ; sa rébellion s'abattait devant la contenance pudique et simple de Jane ; le faux orgueil fondait devant ses regards si purs comme la neige durcie devant le soleil.

Deux fois M. Darcey, par l'irrésistible instance de Jane, s'était trouvé en tiers dans leurs innocentes rencontres, et il avait jeté sur le *Sphinx*, à l'ancre, un regard tout empreint de blâme, d'espérance et d'affection. Ce regard n'avait point échappé à Frank ; l'amour est soigneux de ses propres intérêts, et pour lui, ce regard valait un long discours. Un soir d'automne, enfin, seul quelques instants avec Jane, en l'absence de M. Darcey, dans cette maison qui ne lui avait jamais été interdite, mais où il rentrait alors comme en grâce avec le maître, après une lutte intérieure, rude, il est vrai, mais décisive, le Smo-

gler s'écria au milieu d'un profond et tendre silence :

Je vous mériterai, Jane ! je monterai vers vous. Ce commerce de vie et de mort, cette renommée bruyante, tout cela vous déplaît, n'est-ce pas ? je le quitterai ; vous m'avez vaincu.

Jane leva les mains vers le ciel.

— Jurez-vous cela ? dit-elle d'une voix tremblante ; eh bien ! alors, jurez par votre honneur, jurez par votre Dieu, Frank.

— Par le Dieu vivant ! répliqua Frank ; par mon honneur ; par vous, Jane ! qui êtes tout cela pour moi !

— Mais quoi ! poursuivit-il par réflexion, comment, après ce que j'ai fait, rentrer dans la vie ordinaire, si aride pour ceux qui n'ont rien ? J'ai tout donné : je n'ai plus rien pour nous, Jane ; et vous faire pauvre pour moi !

— Oh ! je n'ai pas peur ! s'écria-t-elle pleine de fanatisme et de tendresse : je demanderais, vois-tu... je mendierais pour toi à travers le monde !

Après ces paroles qui venaient de la donner à Frank pour l'éternité, elle appuya son front sur l'épaule du jeune homme, et son cœur se fondit en un torrent de larmes.

— Tu es folle, enfant !... par l'âme de mon père, tu es folle ! repartit Frank.

Il pleurait aussi pourtant !

Leur résolution fut arrêtée. Simples et courageux, il y avait dans ce plan de quoi reconquérir un paradis perdu; tracé par deux enfants dont l'un était si pur, l'autre si vrai ! il leur semblait impossible qu'ils n'eussent pas quelque ange gardien pour veiller à son exécution !

C'est ce que pensa toute la nuit Jane éveillée par un bonheur dont elle ne pouvait calmer l'agitation. Les yeux ouverts dans l'obscurité, qui n'était plus noire pour une personne si heureuse, elle n'avait plus peur : le fantôme qui l'avait si souvent effrayée lui souriait maintenant.

— Non, non ! disait-elle en balançant doucement la tête, plus de spectre pour me faire peur : la vérité me protège ; que toutes les ombres menaçantes me laissent ; Franck saura bien me défendre ! Je veux dormir dans l'image purifiée de Franck. Voyez, mon Dieu ! comme il s'est soumis à vous ! Un petit enfant est-il plus obéissant à sa mère ? où avais-je donc l'esprit de voir toujours là-bas je ne sais quel fantôme voilé?...

J'étais si seule ! et puis, Frank n'avait pas dit, il n'avait pas pu dire à une si jeune fille que j'étais alors. Je le jure par le Dieu vivant ! par l'honneur, par vous, Jane ! qui êtes tout cela pour moi !... Oh ! je suis tout cela pour lui maintenant !

Elle s'arrêta et demeura quelques instants immobile, la poitrine soulevée, les yeux fixes et lumi-

neux dans la nuit. Elle avait revu cette figure voilée, cette ombre matte et informe ; cette apparition noya sa joie d'une sueur froide : mais se retournant vivement, et plongeant sa tête sous ses couvertures, Jane ne retrouva bientôt dans un profond sommeil, que des visions du ciel et de Frank pardonné ! de Frank vertueux par amour pour elle.

Un hasard fort rare avait attiré deux jours de suite M. Darcey hors de sa maison.

Le lendemain Franck retrouva Jane encore seule à l'heure où il avait promis de revenir. Il s'arrêta sur le seuil de la chambre où elle était assise, la regardant de loin, la voyant souriante et calme, belle et sûre de lui : mais il n'entra pas. On eût dit ses pieds allourdis [par une inconcevable hésitation ; son visage était à la fois pâle et coloré ; il semblait traîner avec embarras, les indices accusateurs d'une nuit passée dans l'orgie, qui communique aux sens une faiblesse insurmontable et qui imprime aux regards une fierté stupide.

Dédaigneuse de la vie, Jane fixa sur lui ses yeux pleins d'anxiété ; plusieurs minutes de silence se passèrent ainsi : à la fin, il entra brusquement et dit en affrontant le long regard de Jane :

— Eh bien ! Jane, tout est résolu. Ma détermination reste la même ; mais dans deux semaines, trois, au plus...

— Deux... trois semaines ? que voulez-vous dire,

Frank ? demanda Jane d'un ton de terreur et de surprise.

— Il n'est nul besoin de vous préparer, chère âme ! les phrases sont inutiles avec une personne de votre caractère.., Puis, reprenant courage pour achever, il poursuivit sans reprendre haleine : Le vieux ami de mon père, *mon seul ami, à moi*, quand je devins orphelin, celui que j'honore, entendez-vous, Jane, pour tous les bienfaits dont il a relevé ma misère, le vrai capitaine du Sphinx est en ce moment terrassé par une brusque maladie qui lui barre la route du devoir, *à lui*.

Les Smoglers ont aussi leurs devoirs ; ils ont entre eux leurs lois qu'ils savent remplir. Bien des familles vivent à cette heure, sous leur empire, qui inonderaient les grandes routes en mendiant leur pain. Et la grande route, Jane, est froide et dure au mendiant ! Bref, ce vieillard, pour nourrir *tout cela*, a exposé sa fortune entière dans l'achat d'une immense cargaison qui attend de l'autre côté de l'eau des mains prudentes et hardies pour l'enlever et l'amener à bon port ; il n'a de confiance, après lui, dans aucun être vivant que moi...

Frank se tut. Il crut avoir tout dit pour mériter que Jane l'approuvât. Il attendit, mais sans la regarder encore, qu'elle lui répondît : il n'entendit pas même son souffle : alors il reprit avec une énergie plus prononcée :

— Hier, quand je rentrai, son matelot m'attendait.

— Le vieux capitaine est *chaviré*, me dit-il ; il n'y a que vous pour le remettre au large.

J'ai couru ; je l'ai vu dans d'atroces souffrances, raide et pâle dans sa lutte avec la mort : cela m'a fait mal... J'ai vu mourir mon père ! il s'est levé sur son chevet le pauvre vieillard ; il m'a dit ces paroles :

Frank ! que le coup qui me frappe ne plonge pas en même temps vingt familles dans la misère ; tout ce que je possède est là-bas... va le chercher : c'est pour eux !

Oh ! alors, j'ai juré ! j'ai fait plus, Jane, j'ai pleuré sur sa main qui s'étendait vers la mienne. Ainsi donc, encore un voyage sur le *Sphinx*, un dernier voyage, reprit-il vivement. Pour un noble dévouement, la dernière tournée du smogler ! pas une obole ne déshonorera cette action : ainsi, m'aide le ciel ! je serai fidèle à la reconnaissance et à ma foi jurée : comprenez-vous, Jane ?

Jane, qui n'avait pas respiré durant cette explication, ne répondit alors que par un sanglot qu'elle ne put étouffer : il semblait être le dernier effort d'une âme qui se brise, et il retentit comme un glas sinistre au fond du cœur de Frank.

Celui-ci, seulement alors, tourna les yeux sur elle ; et puisant une espèce de courage dans ses re-

gards épouvantés... car il y voyait une lutte à braver, il se hâta d'ajouter pour en finir :

Je m'embarque cette nuit.

Je le savais ! dit-elle d'une voix recueillie et lente qui parut terrible à son amant , en sortant de ces lèvres sans couleur.

— Il va donc arriver maintenant ce que je ne peux dire , ce que je sens en dedans de moi... ce que mon cœur m'annonce depuis trois ans ! Veux-tu être averti, Frank ? poursuivit-elle avec un regard fixe et profond de la seconde vue : veux-tu être averti ? si tu le veux , je me jette à tes pieds , je t'implore... tu te dégageras pour l'amour de ton âme , de ton Dieu , par celui de ta tendre et malheureuse Jane... Je te crierai , demeure ! demeure !... mais non , car ce serait en vain : vous irez , vous reviendrez , alors...

Un cri sourd sortit de son cœur et fit tressaillir Frank dont elle serrait fortement le bras.

— Non , vous ne voulez pas !...

Elle mit alors ses mains délicates sur l'épaule du jeune homme étonné , et parcourant rapidement sa figure de ses regards avides et curieux , elle murmurait des paroles d'un sens indéfini dont l'obscurité plaintive fit de nouveau tressaillir l'intrépide smogler ; puis , elle prononça tout haut avec une incompréhensible tristesse :

— Dis que tu ne veux pas !

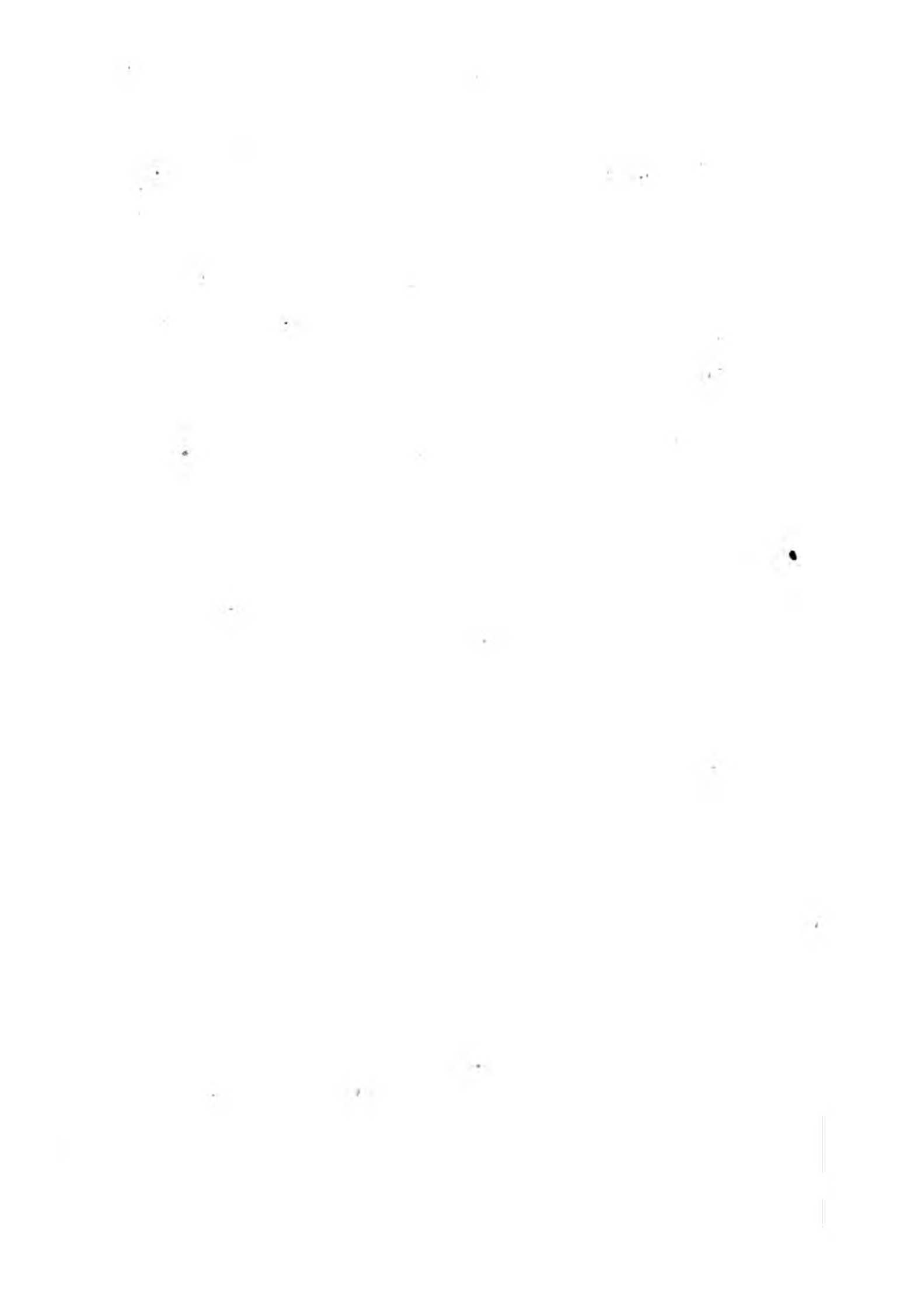
— Jane ! s'écria Frank , s'efforçant de surmonter un frisson superstitieux, je ne vous comprends pas : ma vie a été une série de dangers, de honte, si vous voulez ; mais quelques jours ajoutés à plusieurs années ne peuvent entraîner ma ruine ou ma damnation... Que voulez-vous dire enfin : mais parlez donc ! le but de ce dernier service le sanctifie d'ailleurs ; j'ose le croire, et je vous le répète, cette tournée est la dernière, Jane ! je jure par le ciel que c'est la dernière.

— Dis seulement que tu ne veux pas ! répéta Jane après son inintelligible prière : dis que tu ne veux pas !

— Jane ! cria Frank d'un ton de surprise et d'horreur ; c'est là un horrible jeu ! j'ai eu parfois la crainte vague que votre singulier enthousiasme ne dégénérât en démence... présentement, *dévouez-moi* ! je suis enchaîné par ma parole, lié par l'honneur, par la gratitude, par l'humanité : je ferai ce que j'ai dit, *je le veux*. — Jane trembla.

— Et dans trois semaines, je reviendrai. Allons, ouvrez vos bras, Jane ! ma fiancée ! ma femme !... Et dis-moi fermement, mais tendrement adieu ! là !... poursuivit-il en l'attirant passionnément à lui. Jane tomba dans ses bras, le serra faiblement contre son cœur ; puis, avec des lèvres aussi pures, aussi froides que la mort, elle imprima un baiser doux et profond sur les siennes : Frank

chancela ; le sang bondit de son cœur à sa tête, il regarda Jane à demi évanouie, livrée à sa seule protection : il crut voir en elle le ciel d'un homme ! et ne hasardant pas un autre regard avant qu'il eût rempli son engagement, il se dégagea par un effort sublime de cette étroite et dangereuse étreinte, tourna dans un vertige sur lui-même, pressa de ses deux mains son cœur qui se mourait d'amour, puis s'élança hors de la présence de Jane.



Le retour du Sphinx.

Le smogler fut exact dans son calcul. Trois semaines après cette entrevue, un cutter chargé de la plus riche cargaison de l'Inde louvoya près de la Cove. C'était vers la brune et par une marée basse, moment le plus favorable pour faire aborder les marchandises. Un léger signal informa le capitaine que ses complices l'attendaient sur le rivage.

Frank-Hardi, à ce moment d'un péril plein d'attrait, oublia Jane pour la première fois depuis qu'il l'avait quittée. Le vent qui soufflait alors de la terre, tourna au sud-ouest; une haute pointe de rocher prolongée au loin dans la mer déroba le cutter aux bâtiments répandus dans la vaste baie

Toutes les chances apparaissaient aussi favorables qu'on pouvait le souhaiter ; mais il n'était pas assez nuit close pour achever l'entreprise, bien qu'il soufflât ce que les marins appellent dans leur rude et expressif langage, une brise *ronflante* ; les flots levaient leurs cîmes d'une manière convulsive.

— Lof! timonnier, lof! cria Frank, aussitôt que le vaisseau plongea dans l'ombre vaste des rochers : ne voyez-vous pas nos *lumières* le long du rivage à tribord?

— Oui, commandant, dit l'homme à la barre ; mais je pensais en moi-même... Regardez à ce sillage de la lune, s'il n'y a pas quelque chose de plus que le reflet d'un arbre sur le sommet qui semble toucher le ciel? par le roi George, il est couché, et je suis debout! Il y a là des requins de terre qui remuent.

C'est vrai! dit Frank, rêvant une seconde. Mais il n'y en a qu'un ; et quand ce serait un ennemi, qu'importe ! notre cargaison est sauvée si nous procédons vivement. Gouverne droit sur la rivière. Le sillage du cutter fut habilement affaibli par les précautions du timonnier et la manœuvre des voiles : sa quille en passant sous les arcs, toucha bientôt le sable. Les écoutilles furent alors promptement ouvertes et les marchandises passées successivement aux complices qui s'étaient approchés du

beaupré au nombre de douze. Ce manège ne prit que vingt minutes, durant lesquelles la cargaison tout entière glissa hors du cutter et disparut dans les sinuosités du roc, puis fut emportée au loin en lieu de sûreté, à travers des sentiers connus des seuls smoglers.

Il faisait alors tout à fait nuit ; l'obscurité ajoutée à la rudesse de la mer qui hurlait le long du rivage et se ruait sur le vaisseau qu'elle inondait de torrents d'eau, rendait le service des matelots difficile et dangereux. Frank, avec la prudence et le sang-froid auxquels le succès de ses plus audacieuses entreprises pouvait être attribué, avait fait éteindre les lumières du rivage ; au moment où l'entreprise semblait toucher à une si heureuse fin, il donna vivement l'ordre de les rallumer en même temps que celles du cutter. Les marins continuèrent leur pénible travail avec un redoublement d'énergie, et cette scène se colora d'un reflet tout particulier.

Toutes ces lumières s'élançaient flamboyantes comme des yeux de démons agitant une ronde infernale le long de la terre et des noirs rochers. Les figures bizarres des hommes illuminés par la flamme rouge et sombre, des torches qui disparaissaient çà et là dans l'obscurité ; les rochers suspendus sur leur tête et dont les cîmes élevées se perdent dans un ciel noir, le choc du navire roulant sur lui-même comme sur un pivot, le rugissement de la

mer agitée, l'écume des vagues réfléchissant les clartés des lumières en myriades d'étincelles, tout répandait un caractère d'intérêt sur ce sombre tableau, tout réveillait des pensées de mystère et d'inexprimable férocité : le cadre convenait aux acteurs.

Au milieu du bruit et de la confusion, la voix du jeune commandant frappa soudain l'attention de ces hommes farouches.

— Écoutez ! cria-t-il d'un ton sourd et bref, qui prouvait qu'il écoutait lui-même ; à bas les lumières !

Les torches tombèrent dans l'eau et s'éteignirent. On n'entendit plus que le sifflement de l'orage qui approchait ; car la voix menaçante de la Cove avait retenti plusieurs fois durant le jour.

Un bruit de voix et de pas précipités s'éleva distinctement à quelque distance. Le lieutenant qui s'était couché l'oreille contre terre sur le rivage, se releva furieux et s'écria :

— God d.... ! ils ne sont pas douze ! il n'est besoin d'éteindre ni de fuir ; nous sommes tous braves ici : enfants ! dehors vos coutelas ! ferme, et tenez bon !

— Quel est celui qui ose donner des ordres là-bas ? s'écria Frank en sautant légèrement sur la grève et appuyant son pistolet sur le front du lieutenant stupéfait. — Par tout ce que j'ai de plus

sacré, le premier sang répandu cette nuit sera le sang de celui d'entre vous qui bravera ma volonté! fuyez vers les rochers! disparaissiez, et laissez au patron à disposer de son navire!

Le lieutenant glissa, rampant sous le pistolet, et ne se crut vivant que quand il eut atteint le sommet de la pointe.

Les voix et les pas distants avaient été suspendus à la fois; mais les ordres du smogler furent exécutés avec tant de promptitude, que tout l'équipage était remonté à bord, et qu'il se trouvait alors le seul homme aventuré sur le rivage; tandis que le cutter relâché de la côte se tenait prêt à gagner le large au premier mot du capitaine.

C'est dans cet instant que le chef de la faction du port atteignit cette scène qu'il observait depuis longtemps.

— Au nom du roi! cria-t-il en assénant au smogler un coup si rude qu'il le renversa presque dans la mer.

Frank se retint en se cramponnant à la frêle embarcation où son ennemi se précipita lui-même pour l'atteindre. Mais sans chercher à prendre sa revanche; le jeune capitaine s'élança sur le *Sphinx* en murmurant d'une voix sourde :

— Point de sang cette nuit!

L'officier de la côte l'y suivit avec tant de dextérité qu'il l'étreignit au corps comme il sautait sur

le pont tout étourdi du coup furieux de cet adversaire inattendu.

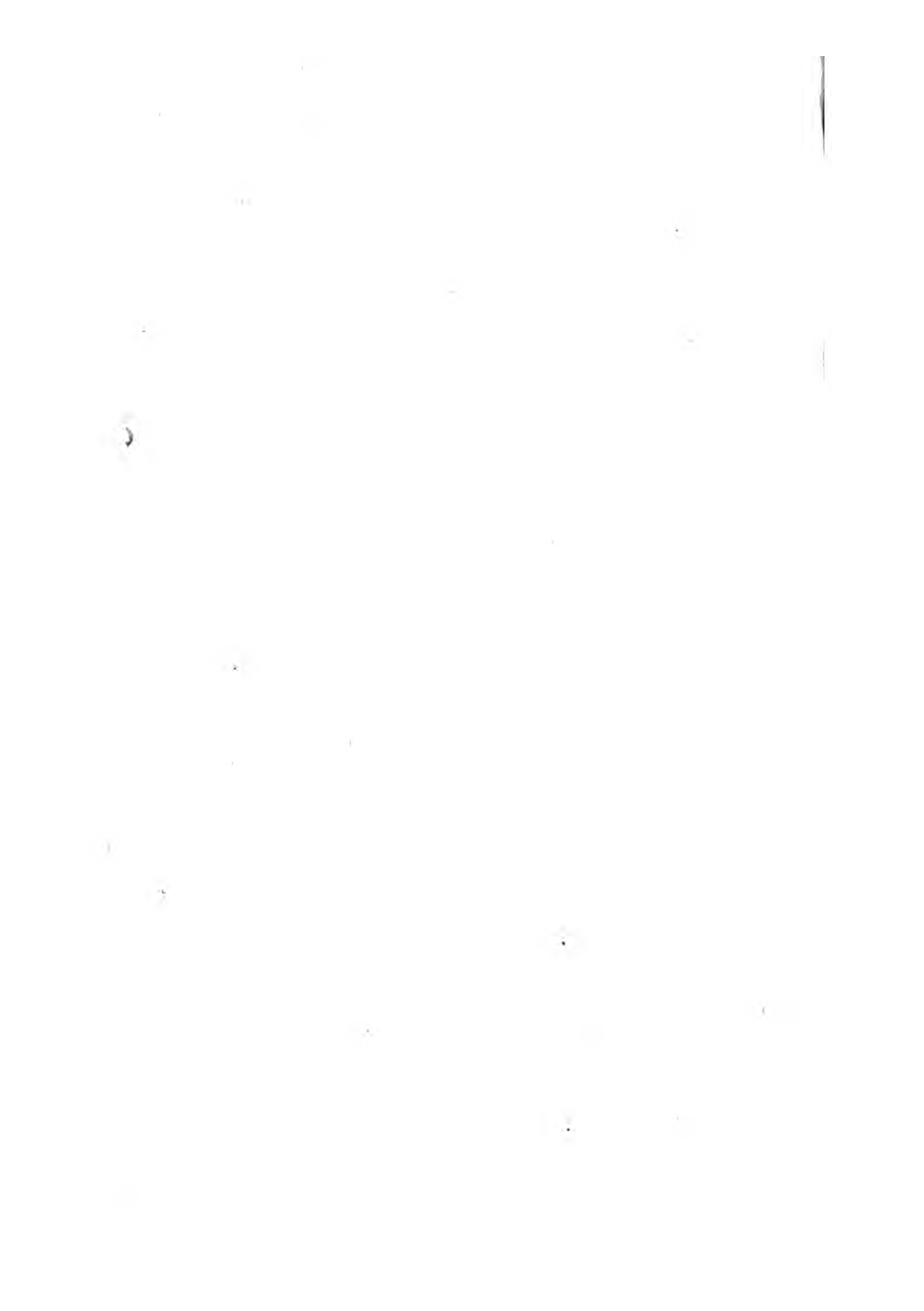
Le reste des garde-côtes, arrivés une seconde trop tard pour suivre leur chef, demeurèrent stationnaires et attentifs sur le rivage, tandis que Frank, d'abord chancelant d'une double attaque et ne pouvant discerner, dans l'obscurité profonde qui enveloppait le vaisseau, le nombre des ennemis qui l'y avaient suivi, luttait vaillamment contre celui qui le tenait si fortement serré : cette lutte fut horrible, mais prompte. Le pied de l'assaillant glissa sur une rame, et le *hors la loi*, bien qu'étroitement engagé lui-même, le courba de sa main formidable sur le plat-bord : puis un râle étouffé, puis un poids lourd et sinistre dans les eaux troubles et noires firent pressentir l'événement!..... Le cutter fut au moment même largué d'une longueur de câble ; le ciel était lugubre et le vent complice.

Frank-Hardi demeura un temps assez considérable dans la même attitude, penché sur un sabord, fixant un œil épouvanté sur l'abîme refermé ; là, où il avait vu si souvent jouer et sourire l'image alors enfant de Jane!... Il écoutait, absorbé dans une curieuse terreur, s'il n'entendait pas encore et toujours la chute d'un cadavre : l'eau s'était refermée. Quand le souvenir et la raison lui revinrent, la rive était loin, et le bâtiment en pleine mer.

— A la pointe ! à la pointe ! cria-t-il tout à coup d'une voix creuse ; à la pointe la plus proche ! répéta-t-il avec une ardeur étrange en saisissant lui-même le gouvernail pour donner une exécution plus prompte à ses ordres inattendus. Ils approchèrent de nouveau du rivage , mais à une place différente, et Frank , au milieu des sifflements de la rafale et comme soutenu par des ailes d'aigle , se précipita sur les rochers où tourbillonnait la tempête.

— Enfants, héla-t-il à ses matelots stupéfaits : les biens qui m'appartiennent à bord ont quelque valeur ; je vous les donne. Abordez où vous voudrez ; la cargaison est sauve, ma dernière tournée est finie. Retournez à votre capitaine : bonne nuit !

En achevant ce brusque adieu, il gravit la montagne où il disparut, insoucieux du tumulte que sa désertion inattendue venait d'élever à bord du *Sphinx*.



Dernier sourire de Jane.

— Ses compagnons étaient près de lui ! se disait à lui-même Frank en doublant le pas, tandis que des gouttes de sueur froide ruisselaient de son front sourcilleux : leurs barques et leurs forces ne pouvaient être loin ; ils allaient, *sans cela*, s'abattre comme des faucons sur mon équipage et sur moi... Légitime défense, pardieu ! il m'étouffait..... C'était un brave, beau et tout jeune homme !... Il n'eût pas succombé, je crois, si sa cause eût été plus juste ou s'il eût eu à combattre un autre que moi... Moi, j'avais raison !

Un poids affreux qu'il ne pouvait soulever, et qui ôtait à son cœur la faculté de respirer, donnait

toutefois un démenti secret à ses paroles. Cette tête renversée, entrevue à la faible lueur de l'habitable, ce corps palpitant, plein de force et de bravoure, enseveli dans un si profond cercueil... Tout justifié qu'il se prétendit, le *smogler*, descendant avec agitation les rochers pleins d'échos vengeurs, prit le chemin de la demeure de Jane, succombant sous une douleur poignante.

Comme il allait franchir le seuil, il se sentit saisir fortement par le bras, et se retourna avec une sorte d'épouvante qu'il n'avait jamais connue.

— Qui va là ? demanda-t-il d'une voix presque éteinte.

Pour toute réponse, le vieux *smogler* convalescent lui sauta au cou et l'étreignit avec la plus vive gratitude.

— Quoi ! je ne suis pas le premier but de tes visites, Frank ! tu n'es guère curieux de voir un homme heureux !

Frank lui serra fortement et cordialement la main ; mais plus pressé d'entrer chez Jane que de recevoir des remerciements, il fit un pas en avant en disant :

— A demain !

— C'est juste, mon garçon ! répliqua le capitaine en souriant. A chacun son aimant : mais, tu n'attendras pas à demain pour savoir que toutes les marchandises sont en sûreté dans nos magasins se-

crets. Je veillais moi-même en personne sur la grève, et je n'aurais pu m'endormir cette nuit sans t'avoir félicité de ta victoire : elle ne m'enrichira pas seul, entends-tu, Frank? il a été ce soir pour toi de la mort ou de la vie, capitaine! celle que tu m'as rendue te coûte un peu cher, n'est-ce pas?...

Frank ne put réprimer un frisson d'horreur, et serrant en la secouant avec force la main du smogler, il lui répondit à voix basse :

— Pas une obole pour ma dernière tournée, père! Dieu seul en sait le prix. A demain.

— A demain!

Il était tard quand il entra chez Jane. Cette maison chère et silencieuse qu'il connaissait comme la sienne, lui parut avoir ce soir quelque chose de changé : les lumières n'éclairaient pas...

— C'est l'orage! pensa-t-il. Il entra toute fois. Le père de Jane était encore sorti, ce qui parut bizarre au jeune homme si préoccupé qu'il oublia d'en bénir le ciel; car Jane était encore levée, et parée comme pour recevoir : mais, pour recevoir qui? jamais personne ne venait à cette heure dans leur maison, un peu éloignée de la ville? le vertige dansait devant les yeux de Frank : tout lui semblait ce soir inusité, frappant.

En se revoyant, ils demeurèrent interdits et silencieux pendant quelques instants, lisant, ou

croyant lire d'étonnantes choses sur le visage l'un de l'autre.

Le maintien et la figure de Jane avaient perdu leurs proportions arrondies, ses traits étaient altérés, ses yeux vagues et pleins d'angoisse; pas une nuance de ces belles teintes roses n'était alors visible sur ses joues.

— Vous êtes bien pâle, Jane! dit Frank en la pressant tristement sur son cœur; mais calmez-vous présentement. Nous serons heureux encore... Ma dernière tournée est finie...

— En vérité! repartit Jane immobile en parcourant d'un regard tendre et craintif toute la contenance de Frank, tout est fini? et... bien fini?

— Je l'espère ainsi, répondit Frank. Et ils retombèrent dans le silence.

— Viens! viens!... dit-il à la fin avec abandon, tu m'étouffes par ta contagieuse tristesse. Un accident nous a menacés; mais un accident léger: nous avons failli être attaqués près de la *Cove*.

— Point de sang! sur ta parole, Frank? demanda Jane en interrogeant avec effroi les mains de son amant.

— Point de sang!... Non, Jane, non, mes mains sont pures de sang! Écoute-donc: je te dis, mon seul amour, que nous serons heureux. Il s'arrêta, et se recueillit, comme pour se rendre compte de ce qu'il venait de dire: puis, il reprit avec un

empressement troublé : Quelles nouvelles , Jane ? dis-moi des nouvelles , chère enfant ! ne vois-tu pas que c'est moi ? dis ? parle... ta voix ! ta voix , Jane , après toutes ces voix ?...

— Oui , je suis la plus heureuse des femmes ! s'écria-t-elle avec la joie soudaine et confiante d'une enfant. Oh ! voilà tous mes esprits revenus avec toi. Regarde-moi ! laisse-moi voir que tu n'es plus ce que tu as été ! En vérité , Frank ! poursuivit-elle en s'appuyant délicieusement sur son bras , Dieu fait descendre ici ses bénédictions. Non ! plus d'anxiété , plus de terreur , car tout est fini et bien fini ! Et elle riait en essuyant ses larmes.

— Si tu savais , Frank , ce que j'ai souffert depuis que mon frère commande le service de la côte ! Juge s'il y avait du sang sur tes mains !

Frank devint pâle.

— Je l'attends tout à l'heure avec mon père qui ne rentre pas sans lui chaque soir. Il aime tant ce frère qui me ressemble. Il me ressemble , Frank ! seulement il est mieux... (Ah ! tu m'as tenu parole ; trois semaines , et te voilà !...) il est mieux ; si loyal ! si beau , grand comme toi , je crois... te voilà ! bonsoir , Frank !... et j'ose dire qu'il me ressemble : ris un peu de ton orgueilleuse Jane. Tu peux rire , puisque tout est bien fini ! Et puis , il t'aime comme dans l'enfance , presque autant que moi ! Ils ne savent pas cette dernière tournée ,

vois-tu : je n'aurais pas dit, sur ma vie, que tu m'avais repris ton serment : jure de n'en jamais rien dire toi-même. Je t'ai fait absent pour une cause innocente, ne me démens plus ! Silence, ajouta-t-elle avec un sourire plein d'amour et posant son doigt sur sa bouche : je suis sûre que le voilà !

Un bruit tumultueux frappa en effet leurs oreilles : il sortait d'une salle contiguë donnant sur la route, où plusieurs personnes venaient d'entrer, charriant un objet pesant et mouillé.

— Qu'ils sont nombreux, ce soir ! reprit Jane, le sourire encore sur les lèvres.

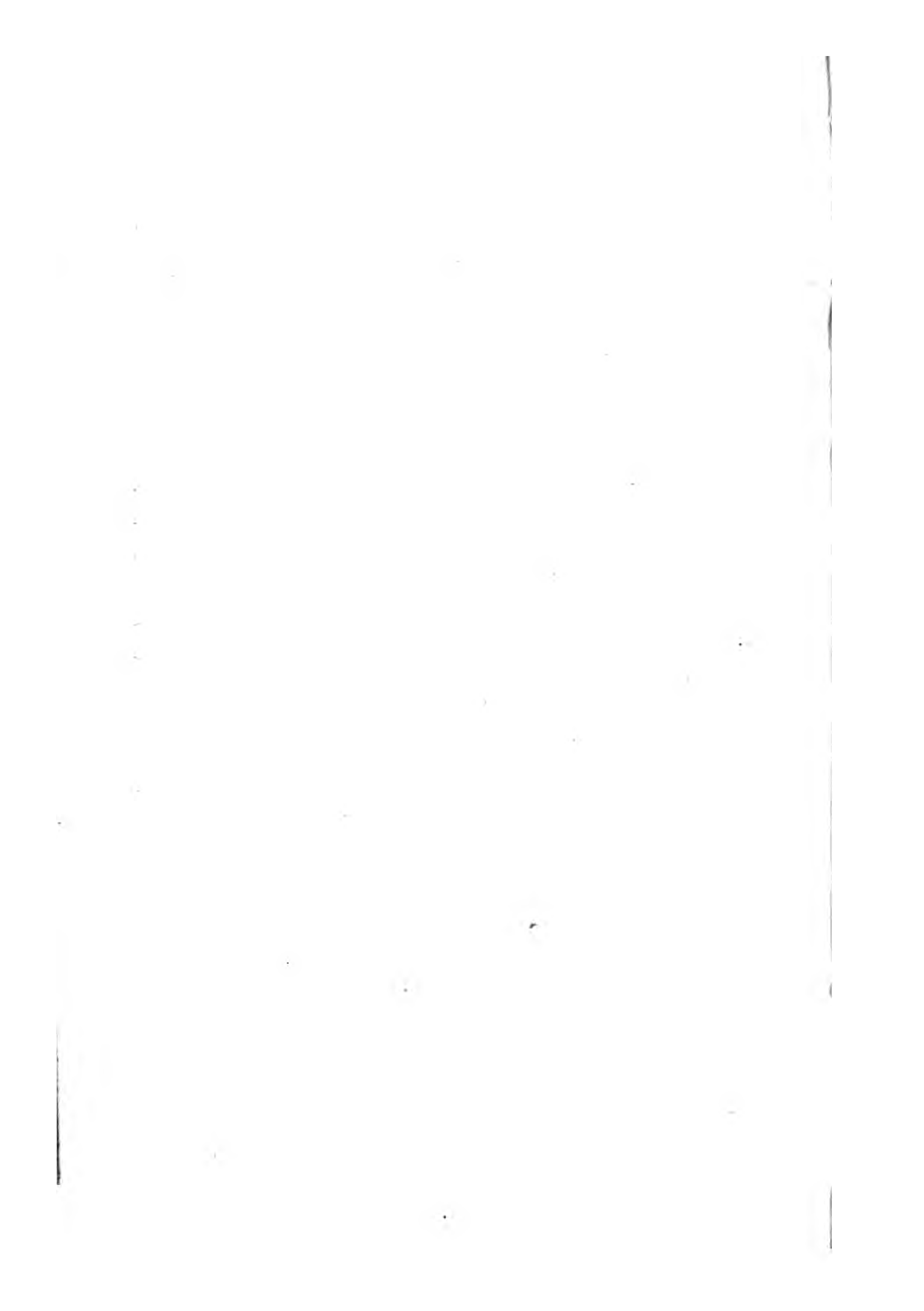
Une servante effarée se précipita dans la chambre et cria : Un homme assassiné dans la baie ! Jane ne bougea ni ne s'émut. Elle fixa ses yeux sur les yeux de son amant, qui, faible et brisé, tomba sur une chaise.

— Depuis trois ans cet arrêt y est inscrit en lettres de feu dans mon cœur, dit-elle en s'asseyant près de lui, et prenant sa main glacée dans les siennes. Frank ! il y a un meurtre sur ta figure. Tu n'as pas voulu être averti... Tu ne le pouvais pas, car c'était écrit dans le ciel. Paix donc ! je suis ta complice.

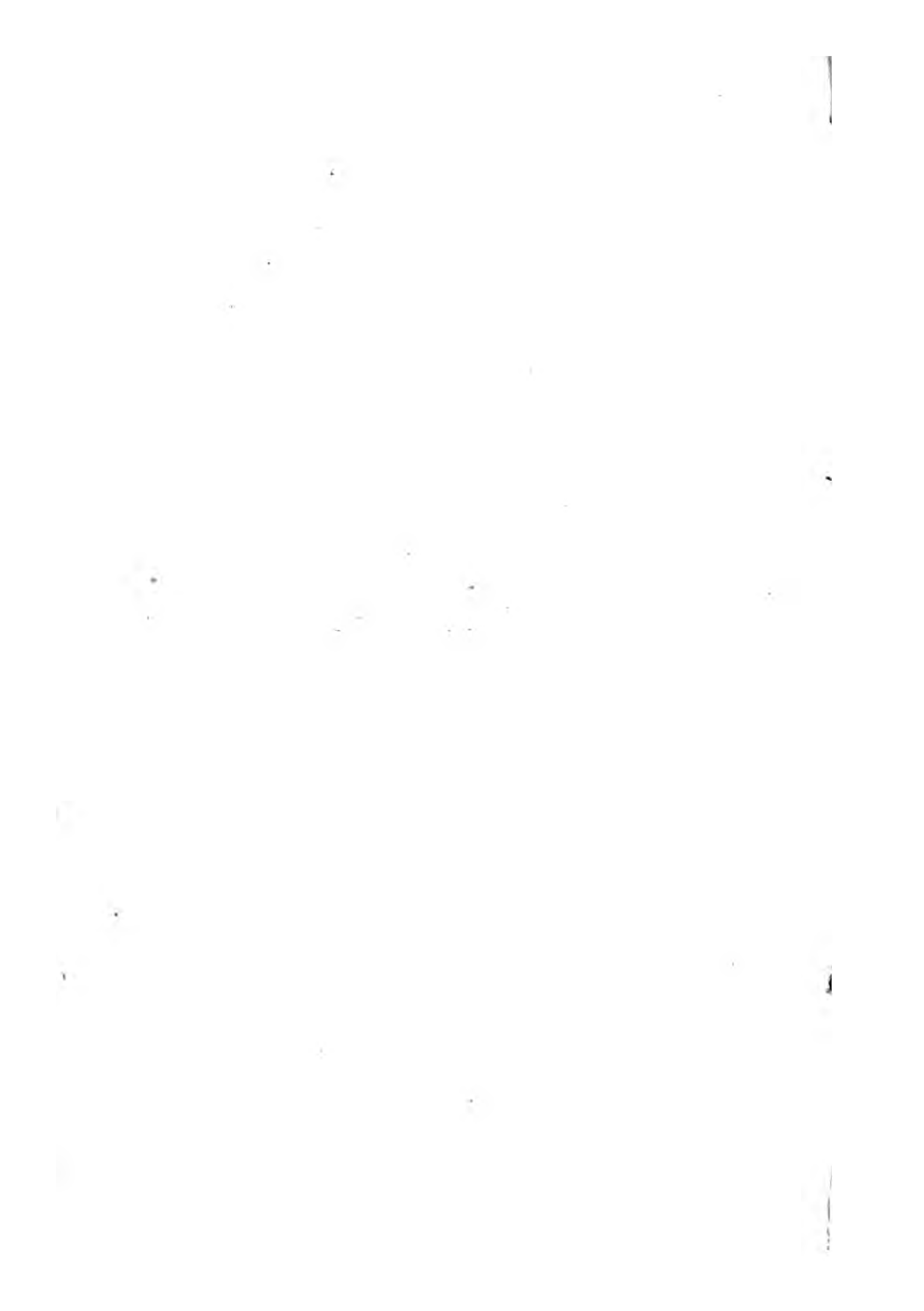
La porte fut brusquement ouverte par la pression de la foule qui s'augmentait curieusement dans l'autre chambre. Alors, Jane soudainement

rappelée à la sentence irrémédiable, se lève, et court vers l'effrayant objet déposé sur le plancher. Il y eut une intention marquée de la part des assistants de s'opposer à son approche, car on cria : Fermez la porte ! mais avec une force surnaturelle, Jane se fraya un chemin à travers la foule, et subit l'aspect horrible du corps humide et expiré. Elle tourna autour sans proférer une parole, comme un spectre autour d'une tombe ; elle fit signe à son amant encore assis, oppressé d'horreur et d'attente : il se précipita vers elle en écartant les spectateurs qui reculèrent devant lui ; il saisit Jane dans ses bras frissonnants ; et fixant sur ses yeux qui se fermaient par une dernière convulsion, un regard de passion et de désespoir, il la laissa doucement glisser près du cadavre de son frère... la mort près de la mort !

Dès-lors, il disparut. Les recherches les plus actives, les plus constantes furent vaines : jamais on n'entendit depuis parler du malheureux smogler.



SALLY SADLINS.



La Servante.

M. Richard Fogrum, que ses vieilles connaissances désignaient avec plus de familiarité que de respect, sous le nom du *gros Fogrum*, ou comme l'appelait encore, du fond de sa province natale, un vieux frère qui lui gardait religieusement son nom d'enfance sur l'adresse des lettres qu'il lui écrivait une fois l'an : *Dick Fogrum*, s'était depuis plusieurs années retiré des affaires, bien qu'il fût dans toute la force de l'âge.

A cette époque de transition, ayant eu le malheur d'atteindre une corpulence extraordinaire, et plus porté à la contemplation sous le poids de cette *belle santé*, il tourna brusquement le dos au vieux

comptoir, où il avait gagné, sinon une fortune considérable, au moins un bien-être aussi solide que lui-même; il acheta une petite maison blanche à volets verts, ornée d'un grand jardin fruitier, qu'il lui plut d'appeler sa campagne, parce qu'elle était à l'extrémité d'un faubourg de Londres, et une fois installé, il s'étudia à ne rien faire. Il regarda passer la vie les bras croisés, sa pipe entre les dents, rêvant tantôt vaguement, tantôt profondément à tout ce que cette chère maison recouverte en ardoises brillantes renfermait d'utile et d'agréable s'il réussissait à y faire présider en même temps l'économie et le célibat. Outre une cuisinière à l'année et un petit jokey de louage, fils d'un pauvre cordonnier du faubourg, dont le plus jeune enfant était fier d'être groom une fois par semaine, M. Fogrum possédait dans la personne de l'intègre Sally Sadlins une admirable surintendante de son paisible et monotone empire. Sally ne se croyait distinctement ni gouvernante, ni femme de charge : elle était Sally Sadlins; loin d'assumer le maintien et la dignité attachée à de pareils emplois, à peine semblait-elle avoir un sentiment, une idée ou une volonté qui vint d'elle-même; elle s'était si insensiblement accommodée à l'humeur et aux mœurs de celui qui commandait sa vague intelligence, que par degrés l'apparente distance entre le maître et la servante avait diminué. Sally, quoique loin d'être elle-

même versée dans l'art de l'élocution , devint en revanche une si parfaite écouteuse, que M. Fogrum commença à goûter un plaisir délicat , après avoir recueilli par la ville une foule de petites nouvelles et d'anecdotes , à venir les raconter à Sally , auditoire toujours attentif bien que muet, dont les yeux brillaient assez pour prouver qu'ils ne dormaient pas, et dont les oreilles n'eussent pas été distraites de son devoir par un tremblement de terre. Qu'on se garde toutefois de supposer rien que de candide dans l'espèce de galanterie qui régnait, à leur insu, entre ces deux personnages : un seul coup-d'œil sur Sally pouvait convaincre le plus intrépide artisan de scandale, que dans ce commerce étroit et sans nuages, il ne se trouvait qu'un narrateur infatigable, content de ses récits, et un public vierge, toujours satisfait d'entendre des sons sans les comprendre; car Sally ne comprenait rien. Son intelligence était un abîme qui ne rendait rien de ce qu'il recevait, un instrument qui n'avait jamais vibré sous aucune parole , sous aucun fait. Les traits seuls de Sally étaient un bouclier sur lequel venaient s'amortir tous les javelots de la calomnie. Sa vertu s'y montrait , non en beau , mais avec une rudesse d'expression , qui persuadait l'incrédule , et désarmait honteusement la curieuse malignité. Ceux qui avaient le courage d'y revenir à deux fois se demandaient comment la nature exaltée à tort et à tra-

vers par les poètes et les optimistes, avait pu si avaricieusement frustrer de ses faveurs, un être destiné à faire partie de cette frêle moitié de l'homme appelée hardiment et quand même : le beau sexe ! n'avait-elle rien de mieux à faire que d'infliger à Sally Sadlins une amplification de taille qui lui donnait des droits incontestables au grade de caporal de grenadiers ? ne pouvait-elle au moins, en lui accordant cette haute et fabuleuse stature, la remplir d'énergiques et fortes pensées ? toutefois, privée du charme qui attire, elle ne fut, par bonheur pour son repos, dotée d'aucune *impressionnabilité* de cœur : si Sally n'était pas née pour être adorée, nulle femme ne pouvait le regretter moins. On peut affirmer en toute certitude que le fantôme même de l'amour n'effleura jamais son imagination, ni ne troubla d'un soupir le sommeil profond de ses nuits et de ses jours. Elle avait entendu çà et là, quelques personnes parler de l'amour ; elle supposa donc, si toutefois elle était en état de supposer, qu'il devait y avoir par le monde quelque chose qui s'appelait ainsi ; car on n'invente point un nom, pour en discourir ; mais comme cette chose impénétrable ne la regardait pas, elle ne prétendait pas plus à deviner cette énigme qu'à décrire les éléments de l'air qu'elle respirait sans y penser depuis sa naissance. Enfin Sally était la plus innocente, la plus simple et la plus désintéressée des mortelles

qui entra jamais sous le toit d'un célibataire, pour monter du rang de première servante à celui de maîtresse de maison

Aussi n'était-ce pas le hasard seul qui avait placé cette silencieuse fille sous l'autorité d'un maître à la fois solitaire et raconteur. Elle avait été cherchée, étudiée et choisie par madame Thorns, nièce prudente du vieux marchand; et comme cette dame vivait beaucoup dans l'avenir, elle avait souvent frémi que son oncle, à travers sa solitude et son embonpoint, ne demeurât pas toujours doué de cette discrétion qui sied si bien aux oncles riches quand les nièces ne le sont pas assez. Son imagination vive et craintive tout ensemble se figurait par fois cet homme si peu mouvant, escaladant tout à coup le mariage par un soubresaut inattendu. Cette recrudescence imaginaire poursuivait le repos de la tremblante héritière jusqu'à mêler souvent un peu d'aigreur au miel de son lien avec M. Thorns, marchand de bas dans la Cité. Celui-ci par bonheur n'avait d'oreilles que pour l'addition de la vente de chaque journée, compte toujours satisfaisant, vu l'inquiète rigidité de cette épouse qu'il avait prise comme pièce de comptoir, sans être un moment arrêté par la raideur et la sécheresse de son aspect, que rehaussait la couleur d'ocre de son vêtement. D'ailleurs la dot avait un peu arrondi tous les angles aigus du caractère de sa

femme, ayant été payée comptant par l'oncle pressé de sortir des affaires. Le marchand de bas, homme simple et exact, en recevant ce don du loyal Fogrum, s'était soumis à prendre la nièce par-dessus le marché, d'autant qu'elle savait écrire et compter avec une grande exactitude.

C'est elle qui, avec l'infatigable persistance des faiseurs de multiplications, avait deviné sous l'enveloppe rogue et formidable de Sally Sadlins, un trésor inestimable de pudeur, un vrai garde-fou contre tous les coups de tête de l'homme fragile. Elle enchâssa donc avec un art admirable dans l'existence placide du bien-aimé propriétaire de la maison blanche, ce joyau terne, mais solide, fait pour résister des siècles aux frottements de l'ennui et aux langueurs de la domesticité.

De ce côté, du moins, elle était sûre que rien ne devait intercepter le cours droit et légitime de l'héritage grossi par trop d'économie pour n'être pas souhaitable. Les rentes de M. Fogrum étaient si transparentes de probité, que cent fois le jour elle appuyait sa sécurité de nièce contre le rempart qu'elle avait elle-même planté au pied de ses futures possessions.

Un vent d'alarme venait pourtant de rider tout à coup ce beau calme, fruit de tant de prévoyance. M. Fogrum avait été vu trois fois frappant à la porte de madame Simpson, et une quatrième fois

jouant de ses cinq doigts sur la vitre de cette dame pour appeler son attention. Cette familiarité inouïe soulevait un nuage triste sur le front calculateur de la marchande de bas, et par un dimanche, l'un des plus tristes dimanches qui eût pesé sur son magasin fermé, elle demeura fort pensive dans sa haute chaise, creusant sa tête pour chercher à madame Simpson un charme, une grâce, une séduction qui pût justifier la vague terreur qui obsédait ses esprits. Son chapeau ne bougeait pas ; ses mains tenaient fortement serré son livre d'heures, où elle se faisait accroire qu'elle lisait le salut ; il n'en était rien : la maison blanche, toujours la maison blanche était là comme lithographiée par son imagination ardente, mais fixe, et l'usurpation de cette maison blanche, qu'elle envisageait comme le port où devaient se reposer un jour ses membres fatigués de poser et d'étiqueter des bas ; cette usurpation dont le rêve seul était un cauchemar, clouait toutes ses facultés du dimanche sur la chaise solitaire du comptoir inactif.

Une supposition tranquillisante, toutefois, se fit jour à travers les espèces de soupirs qui haussaient par moment son fichu plat, tendu sur sa poitrine sans contours.

M. Fogrum qui, selon le conseil du médecin, allait et venait pour ne pas augmenter le poids de son opulente santé, ne pouvait-il être entré *chez*

cette femme pour y recueillir les nouvelles, les évènements, les *on dit* de son ancienne rue? N'était-il pas sûr d'en trouver toujours une fraîche provision chez une veuve oisive qui n'avait rien à faire que ses mitaines de filet, et la récolte journalière de tous les bruits du quartier? Il n'était pas non plus étonnant que cet oncle bien aimé et très-lourd, eût trois et quatre fois de suite demandé une chaise à la veuve d'un vieux ami, pour couper en deux une promenade qui l'essouffait. En définitive, madame Simpson n'était guère, plus que Sally, peut-être, propre à faire rêver un célibataire. Autrefois, madame Simpson pouvait avoir été épousable; mais pas un de ses amis d'enfance n'était assez jeune pour se le rappeler. Il est vrai qu'à cette heure, sa manière de s'ajuster révélait quelque prétention, car on ne la voyait jamais sans un très-gros nœud de ruban posé à *la jolie femme* sur la tempe gauche, avec un parti ferme de ne l'en ôter jamais. Elle cultivait la mode déjà un peu ancienne d'une mouche noire au visage, mais cette mouche même n'était pas appliquée où la coquetterie l'eût placée, car elle siégeait où l'impérieuse nécessité l'appelait, sur l'œil gauche!

Ainsi donc, et tout résolument, madame Thorns rentra dans son assiette, et conclut en allant ouvrir à son mari, qu'il valait mieux que son oncle frappât quelquefois à la porte de madame Simpson, qu'à une autre porte plus attrayante.

Le Testament du Marin.

— Qu'avez-vous donc là, Sally ? demanda M. Fogrum à sa femme de charge, un jour qu'elle tirait quelque chose de sa poche, tandis qu'elle assistait, debout, au long dîner de son maître, attendant avec une admirable patience qu'il eût fini d'un large plat pour lui en servir un autre. Il en était alors au plum-pudding, et Sally, sans réfléchir clairement sur l'extrême durée de l'éloge muet, mais plein d'éloquence, accordé à son talent, sentait qu'elle pouvait chercher de quoi remplir les quarante minutes de cette louange journalière. Il l'interrompit cette fois par ces mots :

— Qu'avez-vous donc là, Sally ?

Ceci, monsieur, répondit Sally d'une voix posée, mais peu féminine, c'est un morceau de la banque, je crois, que j'allais vous montrer s'il vous plaît, tout à l'heure; car Sally s'apercevait que le plum-pudding touchait à son déclin.

— Vous savez, monsieur, que mon oncle Tim est venu me dire hier adieu avant de se remettre en mer?

— Après? dit M. Fogrum, la bouche pleine.

— Après, monsieur, il m'a donné ce papier, disant que nous sommes tous mortels!

— Est-il riche, ce loup de mer, Sally?

— Il paraîtrait, monsieur! répliqua tranquillement la nièce; car il m'a dit que ce papier pouvait se changer tout en or, et me rendre confortable pour ma vie. Comment cela pourra-t-il se connaître?

— Laissez-moi voir ce que c'est, Sally. Est-ce le testament du vieux camarade?

— Je ne sais pas, monsieur.

— Au diable! dit M. Fogrum en l'examinant à la hâte, c'est un billet de loterie! un misérable billet de loterie, qui ne vaut pas, sur ma parole, Sally, le lambeau de vieux linge sur lequel il est imprimé. Écoutez bien Sally. Et Sally s'appuya dans son attitude écouteuse sur le bout de la table opposé à lui.

— J'ai mis toute ma vie à la loterie, Sally, et je n'y

ai jamais récolté que le désappointement. Quelle mauvaise tentation a pu induire votre oncle Tim à tirer sa poudre d'une manière si folle ? Un tablier, un mantelet vous aurait convenu davantage, ma pauvre Sally. Ce n'est digne ni d'y penser, ni d'y toucher, ni d'en parler. Voyons donc ! voyons donc ! poursuivit-il en repoussant son assiette, et appuyant ses deux coudes sur la table pour en discourir plus commodément. — Voyez-vous, fille : ils appellent la loterie une source aux flots d'or ! N'y donnez pas, ma pauvre Sally ; restez doucement dans l'humble et heureuse station où votre étoile vous a placée. D'ailleurs, on parle tout haut d'un acte bien sage et bien despotique du Parlement qui va donner la mort aux milliers d'illusions coupables où se bercent les amants passionnés de la loterie... Comprenez-vous, Sally ? Par les amants, je veux dire ces enragés joueurs, consolés de ne pas jouir encore d'un seul des sourires de la fortune, (comme si tout le monde pouvait être riche, et manger, par exemple, ce que je mange !) Je disais.. Eh bien ! où en étais-je ?

— Fortune ! répéta Sally, qui, comme l'écho, ne retenait jamais que le dernier mot d'un discours.

— Oui, consolés de ne pas jouir encore d'un seul des sourires de la fortune, par l'espoir d'enlever tôt ou tard la clé de ses faveurs. Mais le mora-

liste doit s'élever contre l'influence empoisonnée des loteries, pour en garantir les simples, comme vous, Sally ! leur bien faire entrer dans la tête qu'ils y trouvent, non seulement des pièges, mais des précipices, et des hallucinations tendantes à faire naître chez le pauvre la plus absurde des prétentions, celle d'être riche. Eh bien ! j'en connais par la ville qui ne se font point scrupule d'aiguillonner les bêtes, les brutes, je veux dire le peuple, vous comprenez, fille ? à courir vers ce mât de cocagne illuminé de fausses lueurs, par le récit d'un ou deux miracles de la roue immorale et capricieuse.

Enfin, ce temple honteux n'éveillera plus avant peu, dans les passants, la frénésie d'une soudaine inspiration, qui n'est autre chose qu'une genuflexion devant le veau d'or. On ne s'égarera plus à ce sentier fourchu où la fortune semblait avec les bras ouverts inviter tous ceux qui passaient, à lui demander un don, pointant d'une main, à la banque, et de l'autre au lombard. De plus, Sally, poursuivit M. Fogrum après avoir examiné le billet, je ne connais rien de plus absurde que ce nombre. C'est le premier, précisément que j'ai hasardé et poursuivi quand j'étais tout à fait un jeune homme. Je le connais trop bien, ma foi ! Je me rappelle encore que je le choisis hors d'un tas énorme étalé devant moi par le marchand d'espoir.

— Oh ! mon Dieu oui, 125, c'est mon *green dragoon* d'alors. Otez-le donc de là, Sally, que j'achève tranquillement mon repas.

Sally reprit et reploya le billet avec un grand sang-froid, ne paraissant nullement déconcertée par la perte d'une douce espérance ; il est vrai qu'elle ne se doutait point de la puissance des illusions et de l'amertume d'une attente trompée : Sally ne souriait jamais ; et quand même la rigidité de son visage eût permis une telle élasticité à ses muscles, un sourire peut-être n'eût pas contribué beaucoup à augmenter l'attraction dont elle était entièrement dépourvue. Durant ce temps, son maître continuait de manger et de déclamer, déclamant et mangeant, jusqu'à ce qu'il ne pût ni manger ni déclamer davantage ; alors il congédia Sally avec les débris du dîner, et se tourna pensivement au feu qu'il envahit tout entier dans ses jambes, car M. Fogrum haïssait horriblement le froid qui lui portait sur les nerfs, et mêlait quelque spleen à son inoffensive éloquence. Aussi se garantissait-il des fureurs de l'automne par des bas de laine drapés et à mi-cuisse, se souciant aussi peu de la mode, que Sally de son billet de banque. Étant pour lors barricadé contre tous les brouillards de la Grande-Bretagne, et bercé au fond de sa vie d'ortolan par les nuages savoureux du tabac, dont la tiède fumée forme l'innocent opium de l'Anglais

pesant et pudique , il laissait échapper par intervalles mesurés comme un refrain de ballade : « Stupides numéros ! green dragoon ! green dragoon ! ô stupides ! stupides numéros !

La Fiancée.

A quelque temps de là, madame Thorns, comme la génisse blessée et ruminante, ne pouvait, d'aucun côté qu'elle se tournât dans son magasin cotonneux échapper au mal-aise d'une imagination bouleversée de nouveau par certains indices reçus la veille sur madame Simpson, qu'elle ne nommait plus que la *perverse* Simpson!... mais elle fut soudain tirée de ses vapeurs de mauvais augure, par les frappements vivement réitérés du marteau de cuivre sur la porte marchande. Quels furent sa surprise et presque son effroi en voyant entrer l'objet de ses profondes terreurs, madame Simpson elle-même! Elle se hâta de l'introduire dans le par-

loir, ou petite salle de compagnie, pour cacher autant que possible les plaques rouges que l'étonnement et l'émotion faisaient monter à ses joues plus sincères que ses lèvres qui s'efforçaient de sourire.

La vue de cette figure de veuve qui la poursuivait comme un triste songe aurait suffi seule pour la surprendre ; mais il y avait de plus dans les manières agitées et la contenance défaite de cette veuve mouchetée, je ne sais quoi d'inexplicable qui donnait un intérêt puissant à sa visite inattendue.

— Dieu nous bénisse ! madame Thorns, s'écria la visiteuse dès qu'elle put retrouver son haleine entrecoupée par la rapidité de sa course. Avez-vous pu croire... Quand vous avez appris que votre oncle... votre misérable oncle?... Et sa bouche demeurait entr'ouverte, sans pouvoir achever.

— Bon Dieu ! s'écria à son tour madame Thorns, fanatisée par l'air d'égarément de la veuve, qu'est-il arrivé ? mon pauvre cher oncle ! que voulez-vous dire?... malade !... mourant ! hélas mourant, poursuivit-elle, n'obtenant aucune réponse et atteignant à la hâte son chapeau et son voile pour sortir.

— Ah ! bien oui ! vous n'y êtes pas, vraiment ! glapit madame Simpson. Je pensais que vous aviez appris...

— Pauvre oncle ! adoré ! oncle à jamais regretté !

répond la nièce, ne doutant plus qu'une apoplexie n'eût frappé le propriétaire de la maison blanche.

— Ah! ça, mais... vous ai-je dit qu'il fût mort? interrompit tout à coup madame Simpson, vous ai-je dit un mot de cela?... Lui mourant, pas du tout, je vous assure.

— Vraiment, vous m'en avez fait la peur, répondit la marchande en s'asseyant. Qu'est-ce alors pour crier ainsi? une jambe?... une épaule?...

— Du tout, madame...

— Quoi? ni mourant? ni blessé?... expliquez-vous donc!... Qu'est-il enfin?

— Marié! s'écria impétueusement madame Simpson, comme si elle décachetait une lettre d'un poids formidable. C'est tout.

Décrire l'effet que produisirent ces paroles sur madame Thorns serait difficile. Peindre également l'expression de sa contenance serait hors de toute puissance.

— Marié! hurla enfin sa douleur, aussitôt qu'elle put ressaisir son souffle asphyxié. Marié!.. c'est impossible... à qui?

— Ce que vous en penserez, je ne le sais pas, repartit l'autre veuve sans entendre la question, et recouvrant du calme à la vue du désordre de l'héritière qu'elle venait de ruiner. Je pense, pour ma part, que M. Fogrum s'est conduit... je ne dirai

pas comment, pour ne pas blesser votre adoration pour lui.

— A qui? redemande l'autre d'une voix convulsive. Puis, lançant tout à coup un regard perçant sur la veuve qu'elle soupçonne de vouloir l'éprouver : à qui, enfin? lui jette-t-elle avec toute l'autorité du désespoir,

— A Sally Sadlins, madame, répond la voisine en croisant ses mains sur son ventre, comme n'ayant plus rien à voir ni à faire dans ce scandale révélé.

— A Sally Sadlins!

— Allons donc, vous vous moquez! réplique madame Thorns avec le rire sardonique de l'incrédulité et du mépris.

— Je ne suis pas femme à faire de tels jeux, madame, répond madame Simpson avec mesure et toute débarrassée du poids de son secret, guérie peut-être de sa propre mystification par celle qu'elle avait causée, qui, agissant sur elle comme un balancier équitable, lui faisait retrouver son équilibre perdu. Je les ai vus moi-même, de mes yeux.

Ici, madame Thorns porta involontairement la vue sur la mouche noire qui cachait le frère perdu de l'œil solitaire de la veuve.

Il n'y a pas une heure, je les ai vus passer ensemble vis-à-vis de mes fenêtres, en voiture, ma chère dame, groom derrière, suivis de plusieurs pauvres, et de vingt petits polissons, comme à tous

les mariages ; j'ai couru sur ma porte, croyant que mes yeux me trompaient ; c'est alors que j'ai appris toute l'histoire par ceux qui les ont vus entrer, sortir et remonter en voiture au parvis de l'église. Comprenez-vous, madame ? Sally Sadlins et des gants de soie, fagotée en fiancée, portant son énorme bouquet blanc comme les plum-puddings qui lui ont valu sans doute son entrée dans le cœur de votre oncle ? on ne pouvait apparemment le séduire que par là !

— Oh ! madame Simpson ! s'écria la nièce en portant vers le ciel deux yeux qui n'étaient pas assez doux pour le lui ouvrir, ai-je été assez indignement déçue par cette insinuante et fausse fille ! elle qui semblait si rassise, si humble... si repoussante ! et mon vieux fou d'oncle, miséricorde ! a pu se marier à une chose si vulgaire !... j'étouffe de honte pour lui, je l'étranglerais, cette indigne syrène !

— Ne vous agitez pas ainsi, chère dame, interrompit madame Simpson, commençant à craindre les effets de sa langue trop zélée, et cherchant dans sa tête les moyens de reculer adroitement devant ce torrent de douleur, ce qu'elle fit avec assez de convenance, en voyant entrer M. Thorns, qu'elle accueillit de trois révérences dolentes et discrètes qui voulaient dire : Je me sauve, c'est votre tour ; je n'ai pas le courage d'assister à la bourrasque dont vous menacent le sort et votre femme.

— Ah! mon mari! cria madame Thorns; il y a de belles nouvelles pour nous!

— Quelles nouvelles? demanda M. Thorns accouru au ton fêlé des voix de femme, tenant encore d'une main un sixain de bonnets de coton, et de l'autre un paquet de chandelles qu'il venait de peser au comptoir; et qu'y a-t-il, mon doux cœur? poursuivit-il épouvanté par la pâleur tremblante de sa femme, étant sûr d'avance qu'il ne pouvait l'attribuer qu'à une perte d'argent.

— Vous ne le croirez pas, M. Thorns, car c'est à peine si je le crois moi-même, bien que cette femme qui sort, et qui était, je crois, intéressée à bien voir, l'ait vu de ses propres yeux, comme il lui plait de le dire: mon sot oncle est marié de tout à l'heure à sa laide servante, à Sally Sadlins! voilà ce qu'il y a, M. Thorns, voilà ce qu'il y a!

M. Thorns laissa tomber ses mains qui lâchèrent le paquet de chandelles et le sixain de bonnets de coton, écrasant le tout en marchant dessus pour gagner la muraille contre laquelle il demeura stupéfait et haletant. Pour dire la vérité, leurs sympathies se trouvaient alors si parfaitement d'accord, que jamais deux cœurs ne palpiterent mieux ensemble; il rendait à cette vraie moitié de lui-même, soupir pour soupir, pâleur pour pâleur... il lui ressemblait à force d'harmonie dans les sensations qui tordaient sa pensée; ils étaient affreux.

— Oh ! bien ! oh ! bien ! dit-il après un long silence et une espèce de sanglot qui lui sauva peut-être la vie , s'il n'y a plus à l'empêcher , s'il est tout à fait marié , peut-être est-il mieux pour nous qu'il ait choisi ce qu'il a choisi.

— Vous croyez ! repartit-elle en le regardant avec égarement et en réfléchissant tout ensemble. C'était la première fois depuis leur mariage qu'elle regardait les yeux du maître de sa vie ; elle en ignorait jusqu'à la couleur, avant cette circonstance où les siens s'y plongèrent pour y chercher une lueur de consolation à ses faux calculs.

— Vous croyez ! répéta-t-elle d'une voix qui crie au secours.

— Parbleu ! répondit M. Thorns d'un air profond.

— Ainsi, mon mari, il vous paraît donc impossible ?

— Parbleu ! dit-il avec la même conviction : aussi impossible que de prendre , comme on dit, la lune avec les dents ! Et jamais image poétique ne porta en elle-même un charme plus rêveur , ni mieux approprié au besoin pressant qu'en avait l'infortunée marchande , que cette citation qu'elle appliqua comme un dictame sur son aigre blessure.



La Dot de Sally Sadlins.

La nouvelle dont madame Simpson avait été la malencontreuse messagère, était exacte dans toutes ses particularités. M. Fogrum, habitant de la maison blanche, célibataire, jouissant de toute sa raison, en habit familier de campagne, en bas drapés, et Sally Sadlins, fille majeure, parée à l'improviste d'un bouquet blanc de fiancée, avaient été le matin même unis en mariage devant la loi, du consentement l'un de l'autre, sans rapt, sans violence, sans presque y penser; car deux jours auparavant, ni l'un ni l'autre n'avait encore le moindre pressentiment d'une telle catastrophe, et ne

l'aurait pas jugée plus possible que madame Thorns elle-même.

— Présentement, Sally ! dit le calme époux, rentré, comme si de rien n'était, sous son toit calme et solitaire, occupant comme la veille le devant tout entier de son attirante cheminée qu'il emprisonnait dans ses jambes, posant sa main plutôt pesamment qu'amoureusement sur le bras vigoureux de son intacte fiancée :

— Je ne doute pas que ma nièce n'entre dans une grande colère quand elle entendra parler de ceci. Toutefois, il n'importe, laissez-la, elle et le reste du monde, dire ce qu'elle voudra. Je ne vois pas pourquoi je ne suivrais pas ma fantaisie, comme tous les habitants de la libre Angleterre ; pourvu que j'ôte mon chapeau partout et toutes les fois que j'entends chanter le *God save the king*, le roi lui-même n'a rien à voir dans ma maison. En outre, Sally, quoique la foule doive penser que j'aurais pu faire un mariage plus avantageux, sous les rapports de la fortune comme sous tous les autres, la foule est dans l'erreur, Sally, dans une profonde erreur. Vous ne comprenez pas vous-même comment je peux vous le prouver ? parions, Sally, que vous en êtes à mille lieues ?

Sally le regarda, voyant que c'était son heure d'écouter, ce qu'elle fit sans sourciller comme d'habitude.

— Vous ressouvenez-vous, fille, de ce morceau de banque, comme vous l'appeliez, apporté par votre oncle la veille de son départ, en forme de testament? Eh bien! en passant, il y a deux jours, l'heureux coin de la loterie royale, qui, par bonheur et grâce au ciel, n'est pas réformée, je vis placardé à la fenêtre, au milieu d'un filet de rubans de toutes couleurs, gros comme ma tête, Sally, le nombre 123! produisant net 20,000 livres! Ah! ah! Sally! je me rappelais si bien ces numéros, 1,2,3! qui se suivent l'un l'autre, aussi naturellement que A B C! Après les avoir regardés de près, de loin, après avoir entendu tous ceux qui regardaient comme moi, se les montrer et dire entre eux : 1,2,3; 20,000 livres! Je rentrai paisiblement au logis, résolu de ne pas en souffler un mot, avant d'avoir couronné votre honnêteté et vos grâces de servante, en vous épousant, à l'église, pour toujours. Ah! ah! Sally! que dites-vous de cela?

Bien que Sally fût la plus flegmatique personne de son sexe, on pourra supposer qu'une si importante révélation dut au moins exciter en elle quelque altération de couleur; attirer hors de ses lèvres une exclamation de surprise ou de plaisir : il n'en fut rien; Sally, avec un immuable acquiescement à tous les coups du sort, se contenta de répliquer :

— Là!... C'est curieux, monsieur.

— Curieux ! oui, mais c'est, je vous assure, tout à fait vrai.

— Quelle singulière tournure les choses prennent quelquefois !

— Singulière, en effet, fille ! car qui aurait pensé que ce malheureux nombre 123 dût vous amener, je peux dire en ce moment, *nous amener*, Sally, une dot de 20,000 livres, sans avoir d'autre peine que d'étendre la main pour la prendre ?

— Mais, monsieur, je pense que vous vous êtes trompé, vraiment !

— Pas du tout trompé, ma chère. Je suis certain de les avoir lus, comme je vous regarde, et de les avoir transcrits dans mon portefeuille. Voyons ici ! tenez ; voyez vous-même : 123 a gagné 20,000 livres ! C'est bien, j'espère, le nombre de votre billet ? ah ! ah ! Sally !

— Oui, mais vous...

— Quoi, mais vous ?...

— Vous devez m'entendre, M. Fogrum ; vous parlez toujours, dit Sally, lente et calme comme le néant. J'ai oublié de vous dire que, depuis deux mois, j'ai vendu le morceau.

— Comment, vendu ! vendu depuis deux mois !... gémit en dedans le pauvre M. Fogrum à demi-mort, cherchant d'une main tremblante à se retenir pour ne pas glisser à côté de sa chaise.

— N'y pensez plus, M. Fogrum, poursuivit Sally,

le soutenant sans la moindre émotion visible et du même ton qu'elle avait dit : *Oui!* à l'église. Vous aviez assuré qu'il ne valait pas la peine d'être gardé; je n'en ai point fait de cas. Monsieur doit en savoir plus que moi, ai-je pensé toute seule, et je l'ai changé pour ce schall blanc, que l'homme m'a dit être un bon marché à ce compte. Tâtez comme il est fin, monsieur!

— Et l'homme?... l'homme?... où est cet homme! demanda M. Fogrum, repoussant avec horreur le schall que Sally étendait sous sa main.

— Je ne sais pas, monsieur. Il passait un jour que j'étais sur la porte, il s'est mis à m'offrir je ne sais combien de choses qu'il colportait sur son dos; nous sommes tombés d'accord de ce mouchoir pour le chiffon que j'avais là dans mon étui et qui époinçait toutes mes aiguilles.

Une rumeur sourde et inarticulée sortit du fond de M. Fogrum, qui demandait peut-être à Dieu de ne pas faire un malheur. Il paraît pourtant que c'est mal présumer de lui, car après s'être enfoncé sur sa chaise de manière à n'en pas tomber, il s'écria :

— Femme!... un schall pour vingt mille livres!... Sally, faites-moi du thé! j'étouffe... Et il demeura perdu dans ses sensations tumultueuses.

Il reste à révéler qu'après l'application de cinquante sangsues, que Sally Sadlins posa longtemps

avec l'aplomb de l'innocence; M. Fogrum se rétablit peu à peu d'un coup de sang qui lui laissa des éblouissements pendant six mois : de plus, n'ayant rien changé à ses mœurs célibataires et avec l'aide du temps qui amène à tous maux leur guérison, il arriva insensiblement à ce degré de composition et de bonne humeur qui lui permit de raconter quelquefois à Sally elle-même, entre le plum-pudding et un verre d'excellent whiskey, cette histoire inouïe comme l'anecdote la plus saillante de son immobile existence. Sally l'écouta toujours avec une portion d'intérêt et de surprise satisfaisante pour le narrateur désolé.

Le mariage n'apporta aucun changement sensible dans la maison blanche; la seule différence qu'il y introduisit fut que Sally, toujours forte de son utilité silencieuse, s'assit à table au lieu de rester debout à côté, et qu'elle fut dès-lors appelée madame Fogrum au lieu de *Sally Sadlins*.

Table.

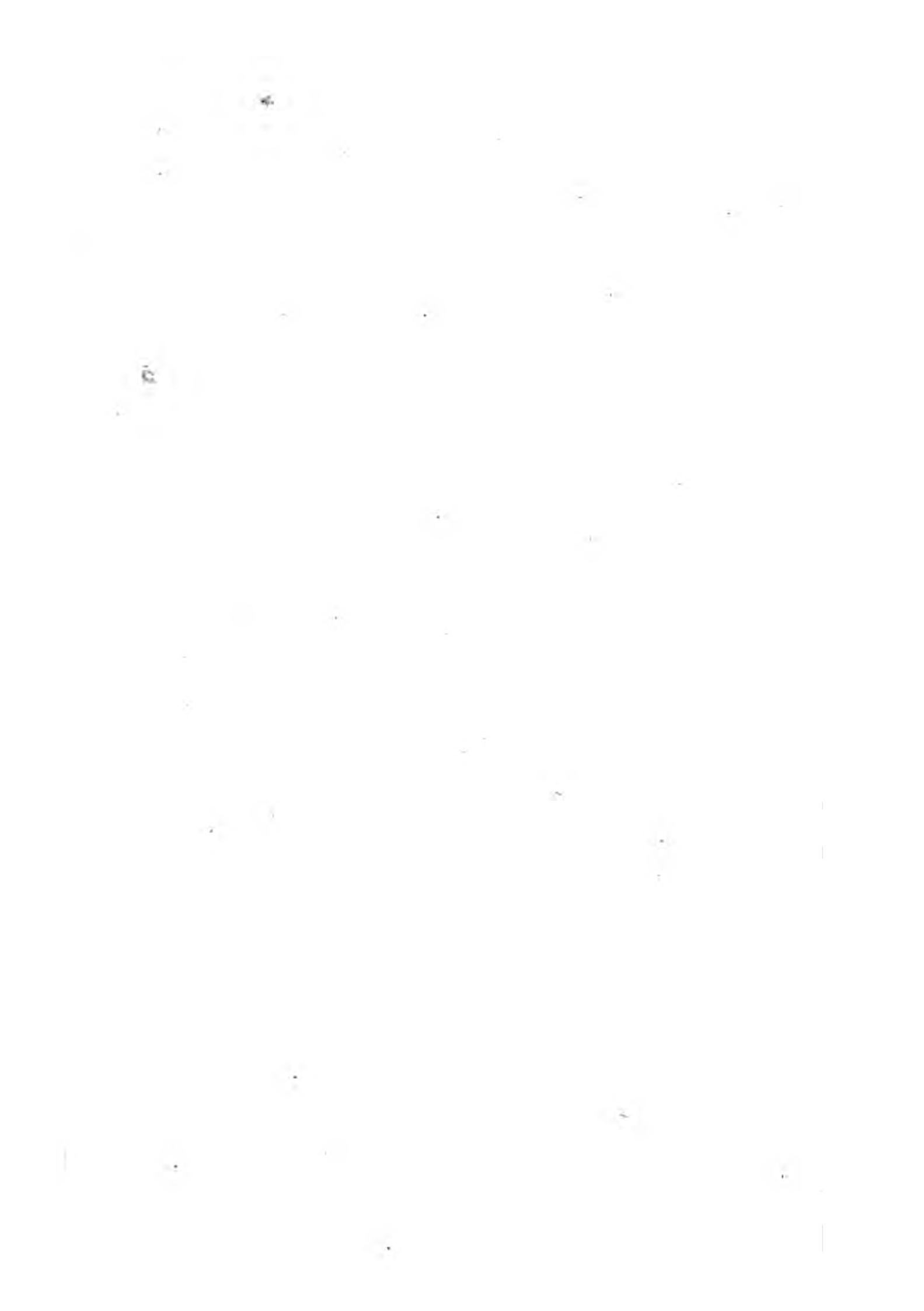
<i>Une femme.</i>	11
<i>Le Nez rouge.</i>	71
<i>Les deux Églises.</i>	91
Les Fossoyeurs.	93
Le Sacrifice.	103
<i>L'Album de lady Betty.</i>	117
<i>Le Smogler.</i>	151
La jeune Fille.	163
La dernière tournée du Smogler.	173
Le retour du Sphinx.	185
Dernier sourire de Jane.	193
<i>Sally Sadlins.</i>	201
La Servante.	203
Le Testament du Marin.	211
La Fiancée.	217
La Dot de Sally Sadlins.	225

FIN DE LA TABLE.

LE SALON

DE

LADY BETTY.



LE SALON
DE
LADY BETTY

MOEURS ANGLAISES

PAR

Madame Desbordes-Valmore.

TOME SECOND.

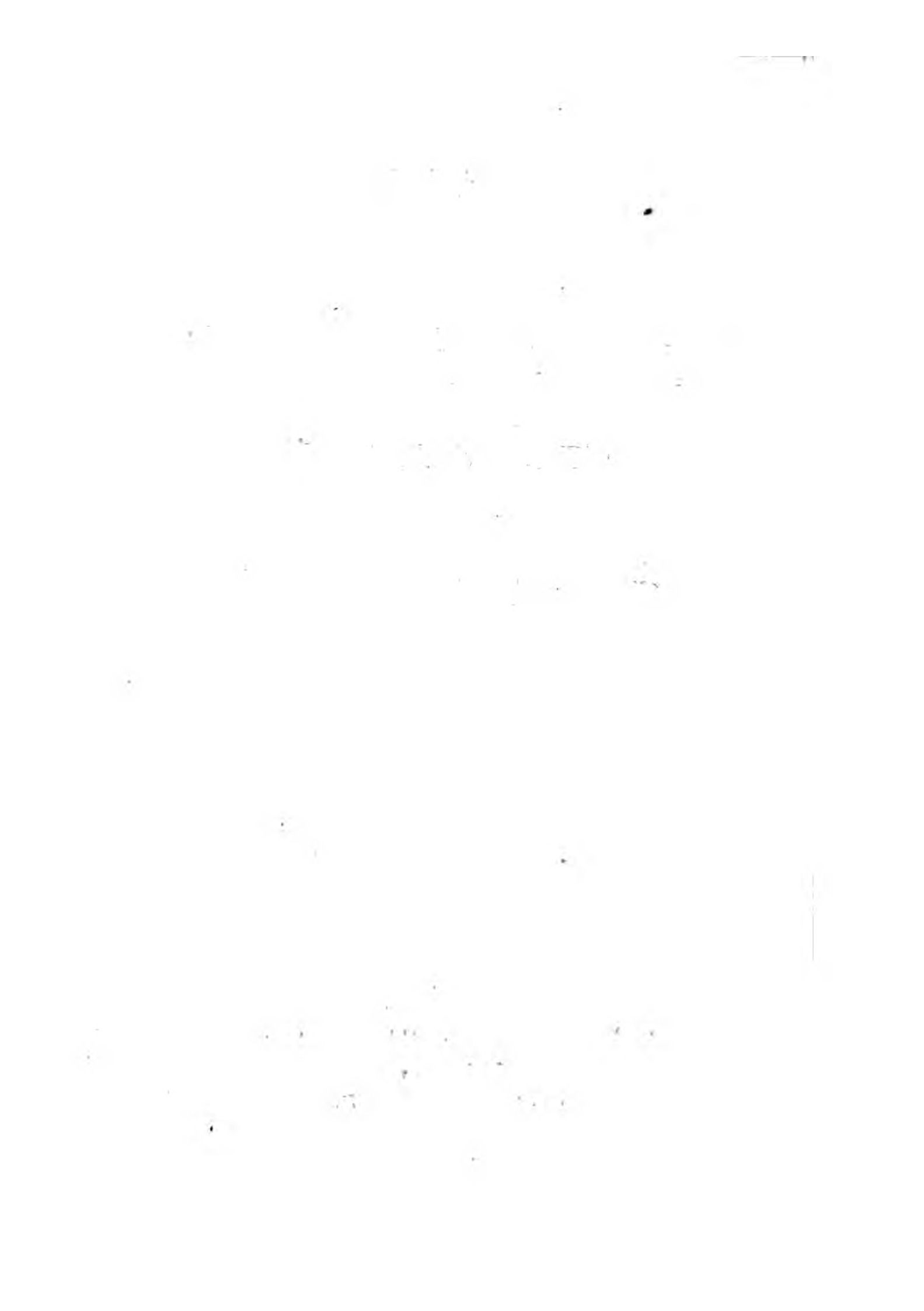
BRUXELLES.

AD. WAHLEN, IMPR.-LIBR. DE LA COUR.

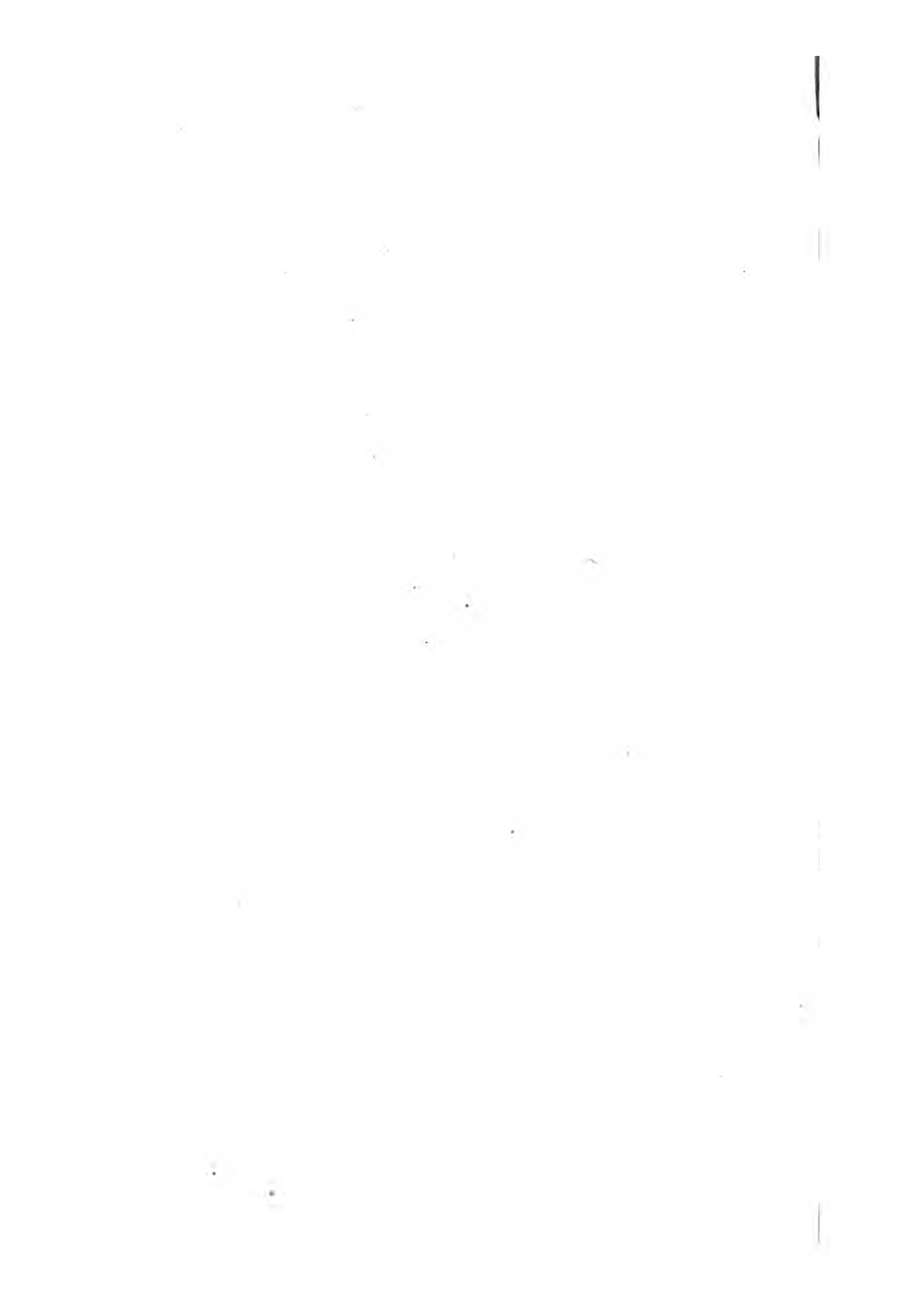
LEIPZIG,

LIBRAIRIE BELGE.

—
1836



LA PRÉCIEUSE.



CHAPITRE PREMIER.

DE L'INCONVÉNIENT DE LIRE LES JOURNAUX AVANT DÉJEUNER.

A dix heures du matin, par une brumeuse journée de septembre, M. Forster et sa fille, miss Jenny, attendaient patiemment l'instant où le déjeuner serait servi, l'un en parcourant le dernier numéro du *Times*, l'autre en lisant la livraison la plus nouvelle de la *Gazette littéraire*.

M. Forster, les lunettes sur le nez, enfoncé jusqu'aux oreilles dans une vaste bergère et les pieds devant le feu, récitait des lèvres chaque ligne de l'énorme journal; de temps en temps, une exclamation proférée à haute voix témoignait de l'intérêt qu'il prenait à sa lecture!

— Hum ! hum ! c'est assez vrai !

— Ah ! ah ! messieurs de l'opposition , que répondrez-vous à cela ?

— Pour le coup ! M. le Rédacteur , vous déraisonnez ; ceci n'est pas logique.

Durant ce soliloque , à bâtons rompus , miss Jenny , assise près de la fenêtre , n'était pas moins préoccupée des nouvelles littéraires que son père des nouvelles politiques ; son admiration pour la prose de la *Gazette* se peignait sur tous ses traits. Ses grands yeux bleus , harmonieusement voilés de beaux cils noirs , brillaient de plaisir à chaque ligne ; l'enthousiasme tacite dont elle était transportée pouvait à peu près se traduire par ces mots :

— Quelle délicatesse de pensée ! quelle richesse de style ; oh ! la séduisante image !

— Bien certainement j'achèterai ce livre ! s'écria tout à coup la jeune fille , incapable de contenir plus longtemps l'expression de ses sympathies poétiques.

— Quel livre achèteras-tu ? reprit brusquement M. Forster en levant les yeux , et en posant le journal sur ses genoux encore quelque sottise de tes écrivailleurs sans cervelle , je le gage !

— Oh , mon père pouvez-vous appeler ainsi ces interprètes de la pensée divine dont chaque note vibre comme une corde mélodieuse dans l'espace ?

dont la voix se balance comme un sylphe sous l'haleine du zéphir ?

— Très-bien , très-bien ; dès l'instant qu'il y a des sylphes , des cordes et de l'espace , je n'ai plus rien à dire. Ce sont des mots que ton père ne saurait comprendre : que veux-tu ! de mon temps , on n'apprenait et on ne parlait que l'anglais.

— Mais n'est-ce donc point là de l'anglais et de l'anglais le plus pur , mon père ?

— Je ne sais si c'est de l'anglais maintenant , mais de mon temps cela eût à peine passé pour du patois d'Écosse... Et comment appelles-tu ce beau livre dont tu dois orner ta bibliothèque ?

— *Les adieux du barde au crépuscule !*

— De mieux en mieux. De mon temps quand on faisait des adieux , c'était à ses parents , à ses enfants , à ses amis ; on ne songeait guère à en adresser au crépuscule. Et crois-tu que le crépuscule soit bien sensible aux adieux de ton barde , ajouta le vieillard en souriant malicieusement de son épigramme.

— Mon dieu ! mon père , il est impossible de disserter poésie un seul instant avec vous , répondit miss Jenny avec une petite moue boudeuse.

Miss Jenny , fille unique , n'était pas seulement une jolie personne et un enfant gâté , c'était un *bas-bleu* , une adepte en fait de beau langage , de bel esprit , de métaphores alambiquées et de style

prétentieux ; elle avait embrassé les opinions de cette secte littéraire que nos voisins les français ont qualifiée de *romantique* et qui , chez nous , aspire au titre de *Byronnienne*, en raison du culte exclusif qu'elle professe pour le sublime auteur de *Childe Harold*. Or cette secte , comme toutes les sectes, n'avait emprunté à son chef que ses défauts, sans reproduire aucune de ses brillantes qualités. Miss Jenny, dont le bon sens naturel avait été faussé par les déclamations emphatiques de plusieurs *Byronniens* et notamment d'un M. Fitz-Gérald, l'oracle poétique du pays, calquait ses opinions du jour sur le dernier numéro de la *Gazette littéraire de Londres* ; jamais sentinelle ne se montra plus exacte à répéter le mot d'ordre de son officier que ne l'était le jeune *bas-bleu* à se conformer aux jugements de son recueil favori.

Après avoir lancé son bon mot sur le crépuscule, M. Forster reprit sa lecture du *Times* et sa fille demeura de nouveau plongée dans la contemplation d'une image *indigo*, ou d'une pensée *azurée*.

Elle établissait dans sa tête, depuis un quart d'heure, la nomenclature des poètes à la mode, suivant le *bleu* plus ou moins foncé de leurs inspirations, lorsque M. Forster, saisi d'un transport subit, se livra à tous les emportements d'une violente colère.

Il s'était levé, avait de dépit rejeté loin de lui son

journal, et se promenant à grands pas, il proférait d'une voix tonnante ces mots entrecoupés :

— L'ingrat!... se conduire ainsi... qu'il vienne!... qu'il ose...

— Mon dieu! qu'est-il donc arrivé, mon père? demanda doucement miss Jenny, surprise au dernier point d'une agitation si soudaine et en apparence si peu motivée. Seriez-vous victime de quelque banqueroute?

— Banqueroute!... banqueroute! il s'agit bien de cela... je l'aimerais mieux. Et que m'importerait une banqueroute?... je suis assez riche pour la supporter... mais voir mes espérances ainsi trompées!... C'est un ingrat, vois-tu, encore un ingrat, toujours un ingrat...

— Qui donc est un ingrat?

— Et qui donc! sinon ton vaurien de cousin, Mortimer, que je regardais comme mon fils... eh bien...

— Eh bien?...

— Eh bien, je n'en veux plus entendre parler.

— Pourquoi donc, mon père? Vous ne me dites pas pourquoi.

— Parce qu'il n'a pas remporté le prix d'honneur; parce qu'il a terminé comme un âne sa carrière scolaire; parce que son cours de philosophie est manqué... voilà pourquoi.

— Est-ce là tout? eh bien, mon père, j'en suis

contente : M. Fitz-Gérald m'a assuré que le génie méprise les misérables succès des écoles et qu'il prend son essor sur des ailes...

— Sur des ailes d'oie, cria le vieux gentleman... Il arrive ici demain... j'ai bien envie de le mettre à la porte.

— Qui donc, mon père?

— Mortimer, mademoiselle.

— Oh ciel ! y pensez-vous ?

Sur ces entrefaites un domestique annonça que le déjeuner était servi. Le père et la fille se mirent à table, et M. Forster fit tomber sur la cuisinière une partie de la mauvaise humeur que lui avait causée l'insuccès de son neveu.

— Annah, vos œufs sont trop cuits... comptez donc sur la reconnaissance des enfants, moi qui me faisais une fête de son triomphe... décidément, Annah, vous avez perdu l'esprit ce matin, notre rootsbeaf est sec comme une semelle de botte... il ne m'a jamais causé que des chagrins... qu'on jette ce thé par la fenêtre, il n'est pas buvable.

Et ce fut en entremêlant chaque bouchée d'un reproche adressé tantôt à sa cuisinière, tantôt à son neveu, que M. Forster termina un déjeuner qualifié par lui de pitoyable, de détestable, et ainsi de suite.

Dieu sait jusqu'où serait allée sa manie de trouver tout mal, si la visite d'un voisin, d'un ami in-

time, M. Jonathan Belfield, n'était venue changer le cours de ses idées.

M. Forster et M. Belfield étaient fort liés, quoique leurs caractères fussent parfaitement dissemblables. L'un prenait tout sérieusement ; l'autre considérait le monde et toutes choses comme une plaisanterie. Celui-là adorait les anciens ; celui-ci prétendait qu'ils n'étaient pas dignes de dénouer les cordons desouliers des modernes. Le premier prétendait que l'humanité allait à reculons ; le second disait qu'au contraire elle marchait à grands pas vers la perfectibilité. L'un était Tory effréné, l'autre Wigh furieux ; enfin, ils n'ouvraient jamais la bouche que pour se quereller, et c'est justement ce qui cimentait leur amitié. L'esprit de M. Forster n'était pas des plus vifs ; celui de M. Belfield était quelque peu lent à suggérer un sujet de conversation. S'ils avaient été d'accord sur tous les points, leurs entretiens eussent été constamment à sec. Heureusement, se contredisant à toute occasion et à tout propos, un mot seul suffisait pour soulever entre eux une discussion qui durait tout un jour.

— Une belle matinée ! s'écria donc en entrant M. Belfield, et en se frottant les mains.

— Je ne suis pas de votre avis, répondit M. Forster.

— Il fait un soleil magnifique.

— Mais mon bon ami, si vous observez bien, c'est un froid et une humidité qui vous pénètrent.

Le ciel se voile de vapeurs que le soleil ne va plus pouvoir percer tout à l'heure ; tout cela nous annonce une vraie journée de décembre.

— Et moi je vous promets une vraie journée de juin, répondit M. Belfield en riant.

— Vous riez ! nous verrons bien si vous rirez encore tout à l'heure en soufflant dans vos doigts, cria M. Forster, prenant son chapeau et suivant machinalement son ami vers la porte.

Et ils sortirent pour se promener un peu ; et si vous les eussiez accompagnés de loin, vous les eussiez vus s'arrêter à chaque coin de rue , et reprendre leur contestation. Ils se disputèrent une bonne partie de la matinée , et rentrèrent enfin chez M. Forster les meilleurs amis du monde ; car ils s'étaient aidés l'un l'autre à tuer les heures. M. Forster avait invité M. Belfield à dîner , et ce dernier avait accepté.

— Eh bien ! tout cela n'empêche pas, dit M. Forster, branlant la tête ; tout cela n'empêche pas que Belfield provoquerait un saint lui-même. Je n'ai jamais vu d'homme si absurde et obstiné, d'un si mauvais naturel , et si emporté.

— Oh ! papa, dit Jenny, tout le monde dit que M. Belfield ne s'est jamais mis en colère de sa vie.

— Eh bien ! il met les autres en colère ; ce qui prouve encore mieux la méchanceté de son caractère.

CHAPITRE II,

OU L'ACTION RÉTROGRADE AU LIEU DE PROGRESSER.

M. Miles Forster était d'une famille honorable et illustre à plus d'un titre. Parmi ses aïeux, il comptait plus d'un savant, plus d'un brave chevalier. M. Forster possédait une propriété considérable dans le sud de l'Angleterre ; mais il y faisait de rares visites. Il avait, à Édimbourg, une maison parfaitement confortable, et il avait résolu d'y fixer son séjour jusqu'à ce que l'éducation de sa fille Jenny fût entièrement achevée. M. Forster avait assez vu le monde pour connaître le prix de la simplicité des manières et du langage, et ne pouvait entendre parler quelqu'un qui visât à l'effet ni endurer qu'un fat vint interrompre les simples cau-

series d'une réunion sans prétention , pour débiter à pleine bouche des riens enflés avec toute la pompe d'un oracle.

De toutes les affectations du jour , celle qui le rendait le plus furieux , c'était l'affectation poétique de nos *bas-bleus*. Or, parmi les admirateurs de la beauté et de la fortune de Jenny ; il y avait un certain M. Jone Fitz-Gérald , pour lequel M. Forster ressentait la plus intime aversion. Ce M. Fitz-Gérald écrivait des vers soi-disant de l'école de lord Byron. Sa conversation se traînait tantôt mélancolique et larmoyante comme une élégie , tantôt elle bondissait étincelante et drapée de joyeuses métaphores , comme une satire lyrique. Il avait absolument l'air de vouloir faire perpétuellement du *Don Juan*. Il avait peu pensé , mais il avait écrit beaucoup et parlé davantage. C'était un vivant magasin de mots. En ce qui touche sa réputation littéraire , nous devons dire qu'elle n'était pas sans quelque valeur. Il passait pour l'imitateur le plus original du jour. Il était en haut crédit près de la *Gazette littéraire de Londres*, qu'il avait maintes fois enrichie de sa poésie et de sa prose.

Notre héroïne , comme nous l'avons dit déjà , s'était laissée captiver par l'influence qu'exerçaient autour d'elle quelques beaux esprits des deux sexes. L'air ambiant était chargé de trop de métaphores , d'images et de pensées ridicules , pour qu'elle pût

se soustraire à la contagion. Or, entre toutes les personnes qui avaient le don de lui plaire par leur jargon empoulé, M. Fitz-Gérald figurait en première ligne. Elle l'admirait comme un être sans pareil, et quand cet astre venait à luire près d'elle elle subissait en quelque sorte l'attraction de ses rayons. Ses phrases devenaient soudain pompeuses et retentissantes, son ton décisif. Elle critiquait avec assurance. Elle était en proie à une sorte d'enthousiasme dont il eût été difficile d'expliquer la cause, mais qui avait des effets légèrement ridicules. C'est dommage ! miss Jenny était, au fond, une bonne et simple fille sans prétention. Par moment, lorsqu'elle était livrée à elle-même, lorsqu'aucun contact de bel esprit ne la touchait, lorsqu'aucune nuance de la couleur bleue ne brillait autour d'elle, oh ! dans ces précieux intervalles, elle était toute naturelle et charmante. Au lieu de grimper sur des échasses pour courir à pas immenses après l'esprit, elle allait doucement son chemin, la démarche gracieuse, excellant dans la conversation aimable et familière. Que ne se contentait-elle de ces humbles mérites, qui la rendaient si adorable en famille, en un petit cercle resserré d'amis ! Mais non, elle se trompait de bonheur ! Elle mettait sa joie à paraître au milieu d'une assemblée que la lumière de son intelligence pût éblouir. Elle avait l'ambition de devenir l'une des étoiles lumi-

neuses du monde littéraire fashionable. Enfin, c'était une riche et belle héritière qui avait son caprice de mode; c'était un jeune *bas bleu*, ou plutôt un jeune *bas d'azur*.

Le lendemain qui suivit la conversation rapportée dans notre premier chapitre, Mortimer arriva. Le vieux gentleman, un peu calmé, ne le fit pas mettre à la porte, comme il l'en avait menacé; et Jenny, dispensée du soin de plaider pour lui, se contenta de le recevoir avec un sourire un peu contraint et une poignée de main de bien-venue bien franche. Pourtant M. Forster était raide, très-raide. Mortimer était son neveu favori; il l'avait élevé, et comptait (comme il le disait) faire de lui un homme.

— Eh bien! mon oncle, dit Mortimer, j'espère que je ne vous ai pas trompé? Je vous avais promis d'étudier jour et nuit.

— Des sottises, je suppose, répondit le terrible oncle, d'un air fort peu gracieux.

— J'en ai fait quelquefois, mon oncle! mais enfin j'ai eu la chance cette année, et j'espère que vous êtes satisfait.

— Non, monsieur, je ne suis pas satisfait, et je n'ai pas, j'imagine, raison de l'être. Et non seulement je ne suis pas satisfait, mais je suis fort mécontent de vous!

Et le bon gentleman se mit à marcher vite selon sa coutume.

Mortimer regarda Jenny comme pour lui demander ce que signifiait cette explosion ; mais sa cousine, qui ne se souciait pas d'attirer sur elle une partie de l'orage, se retrancha dans un air mystérieux et ne dit pas un mot.

— Je vous en prie, mon oncle, dit Mortimer qui, à l'occasion, était aussi orgueilleux que Lucifer ; je vous en prie, comment ai-je mérité cette réception ?

— Plaignez-vous en vérité de la réception quand j'aurais dû vous mettre à la porte.

— Je puis sortir sans être chassé, monsieur, répondit Mortimer, et il prit son chapeau.

— Répondez-moi, monsieur, n'êtes-vous pas un grand sot ? reprit le vieux gentleman.

— Si je le suis, mon oncle, c'est que la nature m'a fait ainsi.

— Vous auriez bon besoin qu'on vous renvoyât au collège pour vous faire recommencer toutes vos études.

— Oh ! mon oncle, épargnez-moi cette épreuve.

— Vous le mériteriez bien pourtant, tête fêlée que vous êtes !

— Mon excellent ami, mon bienfaiteur, dit Mortimer, s'approchant et prenant la main de son oncle, si je vous ai offensé, je vous jure que ça été sans intention. Si j'ai fait quelque chose d'indigne de moi, ou qui vous ait dépité, ou si j'ai manqué à

quelque devoir de reconnaissance ou d'affection, dites-le-moi franchement, et franchement aussi je vous en ferai mes excuses ! quel est mon tort ? quelle est ma faute ? je suis tout prêt à les reconnaître.

— J'avoue, pensa Jenny, qu'il me rappelle M. Fitz-Gérald ; comme il est éloquent !

Les larmes vinrent aux yeux du vieux gentleman à cet appel de son neveu.

— Vous avez manqué le prix d'honneur ! s'écria-t-il avec un accent de colère mêlé d'affection. Oh, Mortimer ! Mortimer !

— En vérité, mon oncle, vous vous trompez ! je l'ai gagné le premier prix, je l'ai bien gagné et à la barbe des plus rudes joûteurs, je suis bien aise de le dire.

— Quoi ! vous l'avez gagné ?

— Oui, mon oncle.

— C'est vous qui avez lu publiquement le compliment de congé ?

— Moi-même, mon cher oncle. Les journaux, à ce que je vois, d'après la ressemblance de mon nom avec celui du plus sot de la classe, se seront trompés. Ils auront gratifié mon quasi-homonyme de mes lauriers. J'aurais dû vous écrire pour vous informer mieux, mais j'éprouvais du plaisir à vous dire tout moi-même.

— Mon cher Mortimer ! s'écria le vieux gentleman, donnez-moi votre main : je n'aurais pas dû

douter de vous ; mais aussi ces journaux font toujours des bévues ! l'autre jour n'ont-ils pas dit que ma voiture avait versé, et que sur trois que nous nous y trouvions, nous nous étions cassé cinq jambes et crevé quatre yeux. Allons, Jenny, venez ici ; que faites-vous en ce coin, petite boudeuse ? soyez donc heureuse avec nous !

— Je ne peux pas, papa ; je suis jalouse.

— Bah ! vous l'aimerez autant que je l'aime, et avant d'être aussi vieille que je le suis.

— Hum ! pensa Jenny, ceci est plus que vous ne savez, cher papa.

Lorsqu'elle se retira, elle ne put pourtant pas s'empêcher de songer à cette prophétie du vieux gentleman. Il est certainement très-bien, se disait-elle ; mais qu'est-ce que la beauté dans un homme ? c'est l'intelligence, le génie, oui, le génie surtout, qui font sa vraie beauté.

— J'avoue que ses yeux brillent. Il est grand, sa taille est souple et élégante ; mais qu'est-ce que tout cela, quand on le compare aux sublimes inspirations de l'esprit ?

— Je serais bien surprise s'il savait autre chose que ses dictionnaires. Cependant il doit avoir quelque mérite, puisqu'il a remporté le premier prix d'honneur. Mais M. Fitz-Gérald dit que ce sont toujours les intelligences les plus épaisses qui font la meilleure figure au collège. Et, en effet, il est

clair que mon cousin parle absolument comme tout le monde. Assurément le pauvre garçon n'entend rien à la poésie ; ma foi tant pis pour lui ; car moi je suis bien déterminée à ne jamais me marier qu'avec un homme inspiré. Je conviens que M. Fitz-Gérald n'a ni la régularité, ni l'animation des traits de Mortimer ; mais il s'exprime si singulièrement et en termes si recherchés ! je dois même avouer à ma honte que quelquefois je puis à peine le comprendre ; et puis comme sa toilette est de bon goût, comme son habit lui va bien ! Mon cousin est mieux fait peut-être, mais quelle mise, bon Dieu !

Combien de temps encore eût duré ce soliloque ? Qui le sait ? Il fut interrompu soudainement par un billet de mistress Coates, parente de miss Jenny, qui priait la jeune fille de vouloir bien sortir avec elle, afin de l'aider dans le choix d'un ruban, ce qui était toujours une emplette fort délicate pour la dame, et lui semblait exiger la plus grande circonspection.

Mistress Coates était plus petite qu'une très-petite femme, ce qui faisait qu'en son absence, ses méchants amis intimes l'appelaient souvent Mistress Petticoates. Elle avait été élevée à Londres, et s'était de bonne heure mariée à un officier, cadet d'une haute maison, allié de plusieurs familles titrées, avec les noms desquelles la bonne dame était parfaitement familière. Sa conversation, lorsqu'elle

n'était pas littéraire (car la pauvre femme, je ne sais pourquoi, donnait aussi dans l'azur), était toute rétrospective. Elle parlait alors complaisamment de sir Henry Clondesly Shovel, et de sir Richard Gammon ainsi que de divers lords et ladies, des vieux calendriers de la cour. Elle avait aussi des opinions politiques très-prononcées; elle se classait au premier rang du torisme et il y avait un homme dans le monde qu'elle haïssait au-delà de toute imagination humaine; c'était *ce Bonaparte*, comme elle avait coutume de l'appeler. Elle ne condamnait pas cependant formellement tous les progrès du siècle. Elle trouvait plus à louer qu'à blâmer dans l'invention de la machine à vapeur! Quoique *bonne femme au fond*, elle était douée d'un certain égoïsme qui lui faisait complètement négliger les autres, pour ne s'occuper que d'elle-même, ce qui, naturellement, l'empêcha d'être jamais aimée de personne. C'était sa vanité nationale favorite de prétendre que pas une nation, excepté *les Anglais*, ne pouvait comprendre ce que signifiait le mot *confortable*. A quoi M. Forster répondait souvent que ce n'était point étonnant, attendu qu'aucun autre peuple n'avait même l'idée de l'égoïsme universel qu'exprimait ce beau grand mot.

Nous ne devons point oublier d'avertir le lecteur que mistress Coates admirait M. Fitz-Gérald au delà de tous les génies du siècle, parce que, selon elle,

il écrivait comme un démon et parlait comme un ange.

— Ah! Jenny, disait-elle souvent, croyez-m'en ; ce sera un homme immortel que ce M. Fitz-Gérald! Dieu prête vie au digne jeune homme! Nous aurons en lui un second Walter-Scott, ou quelque chose d'approchant.

CHAPITRE III,

INFINIMENT PRÉCIEUX D'UN BOUT A L'AUTRE.

Après avoir visité trois cent soixante-cinq magasins, mistress Coates choisit enfin un ruban de seize couleurs, et trouvant que la matinée n'était pas encore avancée, elle proposa à Jenny de faire une visite à miss Appleby, chez laquelle on était toujours sûr d'apprendre toutes les nouvelles du monde littéraire. Elles trouvèrent cette dame entourée de M. Fitz-Gérald et de deux ou trois autres bleus tous parlant dans le ciel. M. Fitz-Gérald était non seulement un homme immortel, mais aussi un homme très-extraordinaire, on le rencontrait toujours par les rues, allant et venant, s'arrêtant au premier coin pour causer avec le premier bel esprit

venu, puis courant reprendre la suite de ses visites chez les dames. Il n'avait jamais l'air de travailler, et l'on se demandait où il trouvait le temps de tout apprendre; car il semblait ne rien ignorer. Il pouvait dire combien de bagues miss Edgeworth portait au petit doigt de sa main gauche, et combien de panneaux de verre Walter-Scott avait à la grande fenêtre gothique de son cabinet. Il savait le nom de l'auteur de Pelham; il ne s'écrivait pas un article dans la *Revue d'Edimbourg* qu'il n'en connût le rédacteur, et l'éditeur de la *Gazette de Londres* n'était pas un juge plus infallible sur le mérite d'un livre.

J'aurais désiré que mes lecteurs eussent été présents à ce congrès d'étoiles, car je ne saurai jamais redire tous ces feux d'artifice spirituels, tous ces riens pétillants et ambitieux, toutes ces expressions prétentieuses et guindées qu'épancha abondamment notre coterie azurée. Il ne leur échappait pas une seule étincelle de vivacité naturelle et involontaire; jamais cette causerie facile qui repose l'imagination; pas une pensée vraie; pas un mot senti; pas une répartie vive et abandonnée. Tous visaient à l'effet, tous tâchaient de remporter la palme de la déclamation éloquente.

Mais quoique je m'avoue incapable de rendre justice à ce superfin langage, encore vais-je essayer d'en donner une esquisse légère, ne fût-ce qu'au

profit des jeunes filles ignorantes , qui jusqu'à ce moment n'ont pas eu l'occasion de faire connaissance avec la belle langue fleurie des beaux esprits azurés.

— Je persiste à le dire , Pelham est un livre immortel , dit miss Appleby. Pas un homme de cœur, pas un homme véritablement sensible n'eût parlé, comme l'auteur l'a fait dans cet ouvrage , de l'amour maternel.

— Mais , ma chère miss Appleby , s'écria M. Fitz-Gérald, un auteur n'est pas plus responsable de ce que dit son livre , qu'un père ne l'est des crimes de son enfant.

— Mais, monsieur, observa brusquement M. John Puddingham , l'auteur d'un mauvais livre est coupable d'un véritable crime envers la société. La société, monsieur , est une congrégation d'individus...

— Mon cher Puddingham , cria M. Roth coupant court à la définition , le livre est immoral dans la conception, l'invention, l'exécution, l'impression, la réimpression et la publication.

— Sir Clandesley Shovel... dit mistress Coates , — mais son observation est perdue pour l'avenir, étouffée qu'elle fut par la voix plus forte de M. Fitz-Gérald.

— Sir Francis Bacon... s'écria-t-il.

— Sir Richard Gammon... reprit mistress Coates.

— Le docteur Johnson affirme...

— La *Revue d'Édimbourg* soutient.

— Le *Quarterly Review* a déclaré...

— La *Gazette Littéraire de Londres*... s'écria Jenny hors d'elle-même,

— Le *Blackwood's Magazine*..., cria mistress Coates encore plus fort.

Or, au milieu de cette tempête d'exclamations, il advint que Jenny, voyant de la croisée Mortimer passer dans la rue, lui fit signe de monter en tapant sur le carreau. Elle souhaitait depuis longtemps donner une représentation de ses talents en présence de son cousin.

L'arrivée du jeune homme mit un terme à la discussion littéraire sur Pelham, et le torrent prit un autre cours.

— Que pensez-vous de Goldsmith? demanda bientôt miss Appleby à Mortimer, lui jetant cette question au visage après les compliments d'usage.

— Goldsmith, dit-il, en vérité je crois qu'il a fait une grande sottise en se tirant un coup de pistolet.

— Un coup de pistolet, cria mistress Coates. Quoi! est-il mort?

— Oui, madame; ses affaires s'étaient embrouillées, et il s'est tué pour se tirer d'embarras. Je croyais que vous l'aviez lu dans les journaux, lorsque vous m'avez demandé mon opinion.

Mon avis est que Mortimer ne pensait pas un mot de ce qu'il disait, et qu'il voulait simplement s'amuser un peu au moyen du *quiproquo* dans lequel il feignait de tomber.

— Mon Dieu ! dit miss Appleby, je ne veux point parler de Goldsmitd le fripier, mais de Goldsmith le poète, le romancier : quelle est votre opinion sur lui ?

— En vérité, vous me prenez bien à l'improviste ; je crois pourtant pouvoir dire sans hésiter, que le Goldsmith sur lequel vous m'interrogez est l'un des plus aimables écrivains de la langue.

— Il manque de puissance, dit Puddingham, il n'y a pas un seul morceau vigoureux dans tout ce qu'il a laissé.

— C'est vrai ; il n'a point de nerf, point de passion, crie M. Fitz-Gérald ; rien de furieux ni d'échevelé chez lui ; point de tempête ni de convulsions ; aucune de ces retentissantes émotions qu'éveille, sur le clavier de notre cœur, la science magique de lord Byron ou du grand inconnu. Pour ma part, je ne donnerais pas une prise de tabac d'un livre qui ne bouleverse pas mon âme. C'est pourquoi lord Byron est mon favori par-dessus tous. Voilà le poète passionné, s'il en fut.

— Lord Byron était le parent éloigné d'une connaissance de mon mari, observa mistress Coates.

— Ah ! monsieur Fitz-Gérald, c'est bien pensé,

dit miss Appleby, toujours la passion sur le premier *plan*.

— Oui, la passion, toujours, répéta miss Overend.

— Toujours la passion, reprit Paddleford.

— Oui, rien que la passion, exclama Jenny.

Et M. Prosser et tout le reste de la compagnie de chanter en chœur :

— Rien que la passion ! toujours la passion.

— C'est très-bien, dit Mortimer, mais je ne vois pas pourquoi un écrivain aurait continuellement la fièvre au cerveau, plus qu'un autre homme. Pour moi, je l'avoue, je n'aimerais pas toujours me trouver en la compagnie d'un gaillard qui s'en prendrait sans cesse aux étoiles, se frapperait impitoyablement la poitrine et ne parlerait que de se tuer. Je ne me sens pas non plus grande inclination pour tous ces livres qui ne s'adressent qu'à nos passions les plus turbulentes. C'est le meilleur et le plus noble service que puissent rendre les ouvrages d'imagination, d'apaiser, au contraire, et de diminuer ces mauvaises passions qui s'allument aux chocs du monde. Mais, ajouta-t-il en souriant, c'est bien plutôt l'affaire d'un écolier comme moi d'écouter que de prêcher. Pardonnez-moi d'avoir parlé si longtemps.

Fitz-Gérald haussa les épaules, et regarda Jenny comme pour lui dire que son cousin était bien vul-

gère. Jenny pensait que les opinions de Mortimer étaient au fond assez raisonnables ; mais il les exprimait d'une manière si simple et si naturelle , que c'était pitié.

Cependant Fitz-Gérald , mécontent de la contradiction , avait résolu d'écraser tout d'une fois le nouvel antagoniste qui avait osé , si modestement que ce fût , entrer en lice contre lui.

— Monsieur , dit-il pompeusement , prétendez-vous nier que la passion est l'âme de l'éloquence , la moelle de la poésie , l'arc-en-ciel qui rassemble toutes les nuances du sentiment et de l'imagination , l'étoile qui éclaire le doute , l'arrosoir qui verse la rosée du ciel sur le voyageur altéré ? N'est-ce pas la passion qui fait briller le cimeterre de l'écrivain et aiguise le poignard du satirique ? n'est-ce pas elle qui est le souffle même de l'amour ? — Admirable , magnifique ! murmura Jenny , quel flot d'idées , quel torrent de métaphores ; et elle soupira profondément.

Il est vrai de dire , que Fitz-Gérald débitait ces niaiseries inintelligibles et ambitieuses avec une si imposante apparence d'enthousiasme et d'un air si passionné , qu'il ne faut point trop sévèrement juger Jenny parce qu'elle admirait ces belles choses dans la sincérité de son âme. — C'est sur le papier seulement , que le galimathias prétentieux trahit tout son ridicule.

— Fitz-Gérald, dit Mortimer, je hais l'argumentation dans un salon ! Argumenter devant des femmes ! Mais j'aimerais autant me battre en leur présence !

— Vous haïssez l'argumentation, crièrent ensemble toutes les indignations de la compagnie, au-dessus desquelles celle de Jenny s'éleva de toute la hauteur d'un fausset. Vous haïssez l'argumentation !

— Oui, je le confesse, j'aimerais mieux déraisonner, un mois entier partout ailleurs, que d'avoir raison ici pendant une heure, en vertu de votre argumentation.

— Cependant, monsieur, ne vous en déplaise, dit Fitz-Gérald, l'argumentation est la pierre sur laquelle l'imagination s'aiguise et obtient son fil le plus tranchant.

— Quelle délicieuse figure ! pensa Jenny, il ne parle pas comme un homme.

— Haïr l'argumentation ! cria Puddingham, mais permettez-moi de vous dire, monsieur, que le grand Johnson considérait l'argumentation comme un gourdin dont chacun devait être muni, afin de pourvoir à sa propre défense, et renverser ceux qui l'attaquaient.

— Je vous en prie, monsieur, dit Fitz-Gérald à Mortimer, faites-moi donc l'amitié de m'expliquer ce qu'on apprend au collège.

— Mais un peu de raison et de logique entre autres choses, monsieur, et de plus...

— Et qu'est-ce que la logique, si ce n'est l'argumentation ? reprit l'autre tout triomphant.

— Mon bon monsieur, deux choses ne peuvent être plus distinctes. J'ai entendu mille argumentations, dans lesquelles il n'y avait pas plus de logique que dans cette belle pensée d'un auteur moderne et fashionable.

— *Alexandre, tout grand qu'il est, n'a pas su être immortel ; cela ne prouve-t-il pas bien que vous et moi nous mourrons également ?*

— Eh bien ! prétendez-vous nier la conclusion ? dit Fitz-Gerald avec son feu accoutumé.

— Non pas, dit Mortimer, je n'en ai pas la moindre envie ; mais ce que je nie, c'est que vous et moi nous mourrons, parce qu'Alexandre-le-Grand est mort.

Pour un enthousiaste de profession, il n'y a rien de si décontenançant qu'une réplique à tout son beau langage, simple, nette, directe, sans nulle recherche ni prétention.

M. Fitz-Gérald demeura tout embarrassé, — puis en homme dépité qui croit se tirer d'affaire par une impertinence :

— Et c'est là, monsieur, dit-il en ricanant, c'est là tout ce qu'on apprend au collège ?

— Non pas, monsieur, reprit Mortimer, la rougeur lui montant au visage ; on y apprend encore

que l'antiquité produisait force méchants poètes qui donnaient de la besogne à Perse, à Horace et à Juvenal. Puis lorsqu'on entre dans le monde, on est tout surpris d'y rencontrer force fats, soi-disant favoris des muses, qui auraient bon besoin que quelque moderne satirique les daignât châtier et ranger au devoir.

La querelle s'animait et devenait délicate. M. Fitzgerald perdait du terrain, toute la compagnie azurée commençait à s'alarmer; heureusement une jeune dame parfaitement étrangère au bel esprit fut soudain annoncée et introduite. Ce fut une bien salutaire intervention; la nouvelle-venue avait un chapeau de satin jaune à la dernière mode de Paris. La force de la nature l'emporta sur la force de l'affectation; les dames se levèrent unanimement pour étouffer la dispute poétique, à quoi il leur fut aisé de réussir; c'est qu'un aimant plus puissant qu'aucune discussion littéraire attirait maintenant nos aimables beautés, qui, pour être bas d'azur, n'en étaient pas moins restées à peu près femmes. On fit cercle à l'envi autour du joli et envié chapeau parisien, qui fut presque aussi longuement et passionnément admiré que s'il eût été une mélodie irlandaise de Thomas Moore, puis la conversation générale des sublimes hauteurs où elle s'était élevée, retomba insensiblement sur des sujets plus terrestres.

— Savez-vous, dit mistress Traddle, la jeune dame au chapeau fashionable, savez-vous que les Briars ont loué à Paris un hôtel splendide?

— Comment? dit mistress Coates, les voilà qui tiennent hôtel garni! — Cela ne m'étonne pas au surplus; je ne les ai jamais crus aussi riches qu'on voulait bien le dire; j'en suis fâchée cependant pour la pauvre mistress Briar.

— Ils ont été présentés à la cour, poursuivit miss Traddle.

— Des logeurs en garni présentés à la cour! cria mistress Coates scandalisée; puis, il est vrai que c'est à la cour de France, ajouta-t-elle revenant de sa surprise.

Toutefois la nouvelle ne laissa pas de dépitier très-fort nos dames de la tribu azurée. Ces Briars allaient être si fiers à leur retour!

— Quant à moi, dit miss Appleby, je n'ai pas été présentée, quoique j'aie toujours vu à Londres la société ex-élective. C'est ma faute, je n'ai jamais voulu me laisser mener à la cour. Tout le monde m'a dit que c'était la plus maussade des corvées.

Et le fait est que miss Appleby avait légèrement ici voilé la vérité, et que l'une de ses grandes douleurs était de n'avoir pu obtenir d'être admise à Saint-James.

— Ce doit être pourtant un beau divertissement que d'aller à la cour, dit miss Traddle.

— Eh pourquoi donc ? demanda Mortimer.

— Oh ! c'est que ce monde qui entoure le trône est si supérieur à tout le reste du monde ! reprit la jeune miss.

— Qui vous a dit cela ? ajouta notre lauréat.

— C'est mistress Vincent, qui a été à la cour, au su de chacun.

— Quoi ? à la cour d'Angleterre ! s'écria mistress Coates avec l'accent de la stupéfaction.

— Oui, à la cour et partout ; et aux bals du lord-maire et à Almack !

— A Almack ! cria miss Appleby, à Almack !

— A Almack ! répéta mistress Coates. Je n'en crois pas un mot. A Almack ! mais moi-même, moi qui vous parle, jamais je n'ai pu parvenir à m'y faire admettre une seule fois. Pourtant sir Henry Clondesley Shovel et sir Richards Gammon avaient plaidé vivement près des dames patronesses. Et mistress Vincent, la fille d'un barbier, la femme d'un marchand de cirage en gros, aurait été à Almack ! je n'en crois pas un mot.

— Et pourquoi donc enfin cette estimable mistress Vincent n'aurait-elle pas été à Almack ? dit Mortimer.

— Parce que, répondit mistress Coates avec plus de sens et d'esprit que ce n'était sa coutume, parce que, la reine Élisabeth elle-même ressuscitât-elle, je ne sais pas trop si elle obtiendrait des dames

patronesses un billet d'invitation. D'où sortez-vous donc, mon cher monsieur Mortimer? vous n'avez donc pas mis de votre vie les pieds à Londres?

— Non, pas encore; mais je ne tarderai pas d'y faire apparition, non plus que de visiter le continent. Je suis las d'entendre exalter sans cesse outre mesure toutes ces soi-disant merveilles de Londres, de Paris ou de Rome. J'ai hâte d'apprécier par moi-même leur valeur, et j'imagine que j'aurai fort à rabattre sur les admirations qu'on me voudrait contraindre d'adopter d'avance.

— Comment! vous ne croyez pas à la supériorité de la littérature et du porter de Londres? exclama Puddingham.

— A l'excellence de la cuisine française? cria miss Traddle.

— A l'éternelle vérité de l'azur du ciel d'Italie? dit miss Appleby.

— Quoi! n'y a-t-il donc d'azur que par-delà les mers et au-delà des Apennins? reprit malicieusement Mortimer! Non, je ne crois pas à ces suprêmes mérites que vous attribuez à tout ce qui n'est pas le pays où vous vivez. Que m'importe qu'il y ait à Londres du porter plus noir, plus épais que l'encre, et propre à engendrer un spleen de la même couleur? Ce porter si vanté vaudra-t-il jamais notre joyeuse *ale* écossaise, si fine, si pétillante, si pleine de verve et de reparties spirituelles?

Quant à votre cuisine française, n'est-ce pas honte à vous, mauvais Bretons que vous êtes, de comparer seulement ses détestables fricassées et ses sauces infinies, aux solides vertus de notre *roastbeef* national et de l'incomparable *plum-pudding* ! Puis, quant au ciel d'Italie, je ne sais point s'il est éternellement pur et bleu comme vous dites ; mais en fût-il ainsi, je confesse que je n'envierais nullement aux Romains la maussade jouissance de cette magnifique monotonie céleste. Je suis, pour moi, bon Anglais de tous points, et j'aime tout de mon pays, jusqu'à ses nuages, jusqu'à ses brouillards ! Après un long et sombre hiver, leur voile se déchire-t-il au printemps, c'est alors que je me réjouis à la vue du firmament et que le soleil qui renaît m'échauffe l'âme et la pénètre d'enthousiasme. Quelle joie me serait ôtée si je n'avais plus celle que me cause le réveil étincelant de notre belle nature du nord, qui, au retour de la douce saison, ne brille que davantage pour être demeurée longtemps enveloppée de ténèbres et endormie. — Vous me direz que cette divine Italie est le sol classique véritable et le sanctuaire unique de l'art, qu'il faudrait en faire le voyage, ne fût-ce que pour aller voir sa Vénus de Médicis. Eh bien ! moi je soutiens qu'il n'est pas besoin d'aller si loin pour voir des beautés aussi parfaites que la célèbre déesse, et plus vivantes, ce qui n'est point à mes yeux un médiocre avantage.

Et en même temps il promena un regard fort significatif sur les dames de la compagnie, qui s'appliquèrent chacune le compliment, et se sentirent beaucoup de penchant à pardonner à Mortimer ses hérésies littéraires, en faveur de son orthodoxie nationale.

— En vérité, le jeune homme ne manque pas d'éloquence quand il s'anime, dit à demi-voix miss Appleby.

— Toute cette tirade a une odeur de madrigal classique à vous donner des nausées, dit plus bas le romantique M. Fitz-Gérald.

— On m'a dit que j'étais exactement de la taille de la Vénus de Médicis, observa d'un air modeste la petite mistress Coates, qui avait à peine ses quatre pieds de hauteur ; puis elle ajouta intérieurement : — Cet écolier se formera ; il sait déjà trouver des comparaisons très-gracieuses et très-justes.

— Mon cousin se tire mieux de la péroraison que de l'exorde, se dit tout bas à elle-même Jenny. Je me repentai presque de l'avoir appelé, mais voici qu'il vient de me faire honneur ; il a eu un très-beau moment, je suis tout à fait réconciliée avec lui, il aura la bourse de filet à perles d'acier que je lui ai commencée ; en conscience il l'a méritée aujourd'hui.

Et comme l'heure des dîners approchait, ce fut au milieu de ces réflexions la plupart tacites, que

la société se sépara, après avoir employé la matinée aux entretiens précieux et profitables que nous avons rapportés.

CHAPITRE IV,

QUI CONTIENT UNE APPRÉCIATION DU COEUR HUMAIN.

Quoique l'âge apporte avec lui la sagesse, encore est-il une leçon qu'il nous donne rarement. Il semble que plus nous vieillissons, moins nous sommes capables de comprendre la jeunesse. La vieillesse est toute tête, la jeunesse est tout cœur. La vieillesse raisonne, la jeunesse sent. La vieillesse agit sous l'influence du désappointement, la jeunesse agit sous l'empire de l'espérance; quoi de surprenant alors, si l'une et l'autre sont si rarement d'accord? M. Forster, depuis plus de dix années, nourrissait le projet d'un mariage entre sa fille et son neveu. Il était assez riche pour doter Jenny de façon à la dispenser d'avoir besoin d'un époux qui

eût de la fortune. Les deux jeunes gens étaient à peu près du même âge, ils avaient de l'esprit et de la beauté, ils se convenaient de tous points. Il était donc tout naturel qu'ils devinssent amoureux l'un de l'autre, qu'ils se mariassent et fussent heureux. C'est pourquoi M. Forster avait arrêté depuis longtemps dans sa tête qu'ils s'aimeraient, qu'ils se marieraient, et qu'ils seraient heureux. Hélas ! l'excellent gentleman ! l'expérience même avait oublié de lui enseigner que les choses qui semblent le plus probables en ce monde sont presque toujours celles qui n'arrivent jamais.

Il communiqua un matin ses plans à son ami M. Belfield.

— J'ai décidé, dit-il, que Mortimer, maintenant qu'il n'a plus à retourner à l'Université, demeurerait avec nous. Ainsi, il aura toutes les occasions possibles de se rendre agréable à Jenny et de se faire aimer.

— Si tel était votre désir, répondit M. Belfield, il eût beaucoup mieux valu le loger hors de chez vous ; même avoir l'air de le renvoyer.

— Le renvoyer ! je ne ferai jamais cela, dit M. Forster avec animation. Mais vous ne parlez pas sérieusement ?

— Très-sérieusement.

— Expliquez-vous,

— N'êtes-vous pas d'avis que le mariage est le

jeu de hasard le plus dangereux qu'aient inventé les hommes ?

— Ah ! je vous vois venir , monsieur Belfield. Vous allez essayer de m'entortiller dans les fils de vos maudites questions ; mais vous ne réussirez pas , je vous en préviens.

— Non , sur mon honneur , je n'ai nulle arrière-pensée insidieuse. Répondez-moi vous-même franchement. N'êtes-vous pas de mon avis quant au mariage ? Ne m'accordez-vous pas que , tel que l'a constitué la société , toutes les chances de bonheur (qui ne sont pas nombreuses) sont purement aléatoires ?

— Eh bien ! d'accord , dit M. Forster hésitant un peu , et éprouvant quelque chose des perplexités que doit ressentir une mouche qui se voit jetée par le vent dans une toile d'araignée.

— Et pourquoi le mariage est-il une loterie ? pourquoi est-il si rarement heureux ? continua M. Belfield ; n'est-ce pas parce qu'en formant une alliance , les familles s'occupent bien plus des convenances que de l'inclination des époux ?

— Vous avez raison , reprit M. Forster.

— Un père sage et qui veut la félicité de sa fille ne doit-il point s'efforcer de lui inspirer , sinon de l'amour , au moins une affection profonde pour l'époux qu'il lui destine ?

— Sans aucun doute , répondit M. Forster.

— Eh bien ! si tel est votre but en ce qui touche Jenny, permettez-moi de vous l'observer, vous avez pris le mauvais chemin. Il n'y a rien de capricieux comme le sentiment : il lui faut, avant tout, une entière indépendance. Il a horreur de tout ce qui ressemble à des ordres. En croyant serrer entre deux jeunes cœurs les liens de l'amitié, vous ne leur inspirez souvent qu'une mutuelle antipathie. Et puis l'enthousiasme de la tendresse vit surtout de prestiges et de difficultés. Vous prétendez que votre neveu s'éprenne de votre fille, et votre fille de votre neveu. Le beau moyen que vous avez choisi afin d'arriver à ce résultat ! Vous les logez ensemble, et vous leur donnez ainsi toute facilité de se voir à toute heure, à tout instant. De cette sorte, vous les laissez d'avance l'un de l'autre ; vous faites qu'un voisinage constant et familier leur révèle sans cesse et réciproquement mille petits défauts du caractère, mille petites secrètes négligences de la toilette et de la personne, mille petites misérables infirmités humaines qui désenchangent. Vous les réduisez à la condition de frère et de sœur ! Enfin, vous les empêchez de se souhaiter, de s'espérer, de s'attendre et de se regretter ; vous abaissez entre eux les moindres barrières ; vous détournez de leurs pas les plus légers obstacles, et vous les privez de la sorte du plus nécessaire assaisonnement de l'amour. En résumé, pensez-en ce que

vous voudrez : c'eût été à vous un parti beaucoup plus sage de pousser votre neveu hors de chez vous par les épaules.

— A merveille ! s'écria M. Forster. Voilà donc les conclusions de votre long discours : il faut que je chasse mon neveu pour le rapprocher plus intimement de ma fille.

— C'est là, je le répète, mon humble opinion.

— Et si je vous disais que l'autre jour, dans un moment de folle humeur, j'avais effectivement parlé en l'air de mettre Mortimer à la porte, et qu'aussitôt Jenny protesta quelle le ferait d'abord rentrer par la fenêtre, si je m'avisais de réaliser ma menace ?

— Vraiment, répondit M. Belfield, mon cher Forster, vous y mettez de la générosité. Comment ! vous me fournissez vous-même preuves et exemples à l'appui de mes arguments ! Soyez raisonnable. N'avez-vous pas, à votre insu, trouvé la clef de cet esprit de contradiction fantasque qui détermine l'explosion d'un attachement passionné. Déclarez ce soir à Jenny que vous êtes irrévocablement décidé à ne pas vouloir de Mortimer pour votre gendre ; vous verrez si elle n'est pas folle de lui demain.

— Vous me dites d'être raisonnable, mais soyez sérieux, vous, Belfield. Il ne s'agit pas de plaisanter ici. Traitez-moi en vieil ami.

— Eh bien ! si mon conseil vous répugne, il y a autre chose à faire, reprit gravement M. Belfield.

Recourez à un moyen positivement contraire. Une des principales raisons du mariage provient de ce qu'on s'épouse en général sans se connaître suffisamment.

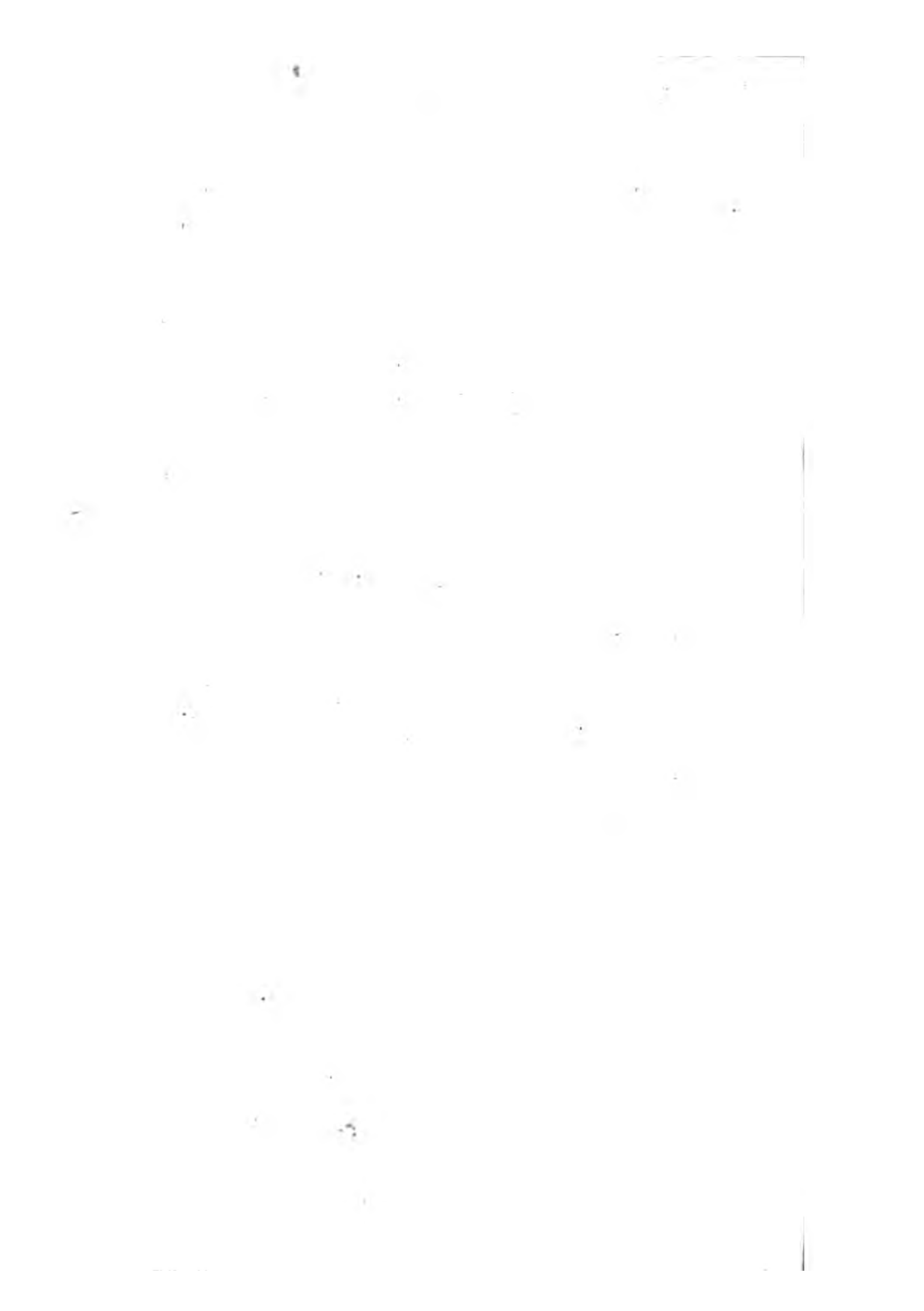
— C'est bien vrai, c'est bien vrai, cria M. Forster.

— Je ne sais pas de juste milieu possible, poursuivit l'impitoyable raisonneur d'un air passablement goguenard. Si vous ne séparez pas tout à fait votre neveu de Jenny, alors ne vous contentez pas de les loger sous le même toit ; enfermez-les l'un avec l'autre ; qu'ils ne se quittent plus : qu'ils aient le loisir de s'étudier et de se pardonner, en bons chrétiens et en meilleurs futurs époux, les imperfections et les défauts qu'ils se découvriront.

Ici M. Forster fit à son ami une profonde révérence.

— Merci, lui dit-il, merci mille fois, monsieur le conséquent et charitable conseiller. Je me souviens d'avoir lu dans Rabelais que le grand Pantagruel, se sentant de l'inclination pour le mariage, consulta divers philosophes, mais sans nul succès. Aucun d'eux ne daigna lui déclarer nettement s'il ferait bien de se marier ou s'il ferait mal. Ce fut alors qu'il eut l'idée de conter son cas à un fou qui résolut aussitôt tous les doutes de l'inquiet amant. La question ne m'intéresse pas personnellement comme le grand Pantagruel, peut-être cependant je suivrai son exemple.

Sur quoi M. Forster prit son chapeau et sortit brusquement du parloir de sa maison, où s'était passé l'entretien. Mais M. Belfield se hâta de le suivre au jardin et ne le quitta pas de la matinée. Ils restèrent attachés l'un à l'autre, comme deux brosses de fer à carder la laine, leurs dents crochues toujours hostilement croisées, mais inséparables.



CHAPITRE V,

PLUS PRÉCIEUX QUE CEUX QUI PRÉCÈDENT.

M. Forster s'était longuement creusé la tête afin d'inventer quelque moyen d'avancer un peu les affaires entre sa fille et son neveu. A force de chercher vainement, il reconnut enfin que le parti le plus sage était de laisser à la Providence le soin de l'évènement. Eût-il persévéré dans cette opinion, les choses n'en eussent été que mieux. Mais nous parlons sans cesse de notre soumission résignée aux volontés du ciel, et dès que nos souhaits tardent seulement à se réaliser, aussitôt nous perdons patience, et nous voulons à toute force intervenir et mettre nous-mêmes les mains à notre destinée.

Toutefois Jenny et Mortimer passaient ensemble

la meilleure partie de leurs journées et vivaient dans une parfaite intelligence. Mortimer se montrait constamment attentif et empressé. Il était réellement fort aimable et très-formé pour un garçon tout frais sorti du collège. Jenny, de son côté, recevait avec beaucoup de bonne grâce ces prévenances. Elle aimait vraiment au fond son cousin. Elle lui trouvait de la vivacité, de l'esprit, le cœur élevé, une noble franchise; il lui semblait bien fait et de belle mine. Mais ce n'était qu'une amitié vive, fondée sur l'estime et l'appréciation de qualités recommandables; — ce n'était qu'une amitié presque fraternelle qu'elle lui accordait lorsqu'elle venait à s'interroger et à analyser ses sentiments. Mortimer différait bien en effet de l'homme idéal qu'elle s'était créé depuis que son affiliation aux mystérieuses rêveries du club azuré lui avait monté la tête et obscurci le jugement. Cependant le jeune homme avait eu, on se le rappelle, une veine de bonheur chez miss Appleby. Il avait, grâce à quelques mots de galanterie, notablement réussi près de la section féminine de nos bas bleus. Ce succès ne lui avait pas nui non plus près de Jenny. Elle en avait été fière involontairement. Mais à une soirée littéraire que donna miss Coates, il se conduisit de façon à détruire tous les avantages que lui avait valus son premier triomphe.

La conversation avait roulé longtemps sur mille

lieux communs romantiques. Chacun exprimait ses admirations et ses pensées de poésies préférées.

— Moi, disait Fitz-Gérald, au moment où Mortimer entra, moi j'aime les ténèbres des idées et l'obscurité du style. Il n'y a que les écrivains vulgaires chez lesquels on a la vue éblouie de cette clarté qui fait qu'on les comprend tout d'abord. Quoi de plus beau qu'un paysage voilé de brouillards, qui ne laissent rien distinguer de la perspective qu'à travers leur crêpe mélancolique? c'est de ces sombres gazes que les poètes de génie s'enveloppent; aussi les élus seuls sont-ils admis dans le sanctuaire de leurs profondes créations.

Et cela dit, M. Fitz-Gérald se renversa sur l'oreiller d'un sofa, le front dans les mains.

— Et moi, s'écria miss Appleby respirant les sels d'un flacon, je ne veux pas les volets hermétiquement fermés; mais j'aime les rideaux tirés et les jalousies baissées. Point de soleil; mais l'azur foncé d'une belle nuit semée d'étoiles comme un manteau brodé de paillettes d'argent. L'aurore ou la brune. Une douce lumière discrètement ménagée. Le clair obscur et le clair de lune.

— Quant à moi, observa mistress Coates, que ses naïvetés rendaient parfois très-indigne de l'illustre société mystique dont elle faisait partie, je ne sais pas trop pourquoi; j'aime aussi la nuit et les rideaux tirés quand je suis bien chaudement

l'hiver en mon lit; en ce qui est des brouillards, nous les avons en une telle profusion que je ne saurais dire qu'ils me plaisent remarquablement. Je n'ai au contraire, je l'avoue, nulle aversion pour le soleil, et si par hasard il en brille un pauvre rayon à ma fenêtre, il est le bienvenu.

Ce fut là le goût le plus bourgeois et le moins poétique qui fut exprimé; car chacun avait à tour de rôle mis la compagnie dans la confiance de ses plus chères prédilections, et c'avait été à qui aimerait les choses les plus extravagantes, les plus impalpables, les moins sublunaires. Il n'y avait pas jusqu'à la douce et très-civilisée Jenny qui n'eût attesté qu'elle n'enviait rien de ce globe terrestre, si ce n'est la solitude du désert et la hutte enfumée des filles sauvages habillées de plume.

Il ne restait plus que Mortimer qui n'avait point confessé de préférence particulière. Sans doute, la parole lui revenant de droit après sa cousine, il fut bien tenté de dire qu'il aimerait fort aussi, près d'elle, la solitude du désert et la hutte enfumée, ainsi que les légers vêtements de plume; mais il réprima cette galanterie. Il eut honte de faire sa partie dans ce concert de sottises azurées, de sorte qu'il garda le silence.

En général, les bas-bleus tolèrent malaisément les pauses dans leurs conversations. Qu'on s'abstienne de parler ou de hurler avec eux, cela leur

paraît une manière de désapprobation. Mortimer, n'ayant pas voulu s'expliquer sur les objets auxquels s'attachait la faveur de son choix, fut soudainement interpellé par miss Appleby, qui excellait dans l'art de questionner indiscretement et hors de propos.

— Que pensez-vous des romans historiques, M. Mortimer? cria-t-elle. N'estimez-vous pas qu'il est délicieux de lire un conte et d'étudier en même temps l'histoire?

Mortimer n'était pas en humeur de discuter. Il essaya d'éluder l'interrogation.

— Mon dieu! répondit-il, je suis un pauvre critique moi-même. Je n'ai guère d'idées là-dessus, et je ne lis point les Revues qui m'en fourniraient peut-être.

— Il ne lit point de Revues! Ce fut un cri d'indignation générale.

— Ne pas lire la *Revue d'Edimbourg*, l'oracle du Nord! déclama M. Roth.

— Ni le *Quarterly Review*, l'oriflamme de la littérature aristocratique et du monde fashionable! s'écria Puddingham.

— Ni la *Revue de Westminster*, où il y a de si beaux articles de voyages et d'économie politique! observa timidement miss Overend.

— Pas même la *Gazette littéraire*! ajouta de bonne foi mistress Coates.

— Non, en fait de Revues, je ne lis même pas la *Gazette littéraire*. dit candidement Mortimer.

— N'importe, jeune homme, reprit Puddingham d'un ton de docteur; n'importe, vous n'êtes pas sans avoir votre manière de penser sur la question. Daignez nous en faire la confidence.

— Eh bien ! à vous le dire franchement, bien que je reconnaisse et que j'admire hautement le génie de Walter Scott, qui mérite un rang exceptionnel, en thèse générale j'estime le roman historique faux et pernicieux. C'est tout au plus s'il amuse; et à coup sûr il est incapable d'instruire. Ce ne sera pas certainement de saines notions d'histoire qu'il pourra fournir; mêlant incessamment la fiction et la vérité, il ne fera qu'égarer le lecteur ignorant et crédule, et ne sera d'aucun profit pour l'homme solidement instruit. En ce qui est de la valeur poétique de ces œuvres de genre neutre, je la juge nulle et plus que nulle. Je vous donnerai, moi, une recette avec laquelle le premier niais venu vous fabriquera aisément, par année, ses deux romans historiques en trois volumes. Prenez-moi deux ou trois personnages éminents sous tel règne qu'il vous plaira. Un roi et une reine ne feront pas mal. Vous les introduirez quatre ou cinq fois, et leur prêterez votre plus beau langage. Ensuite, force descriptions de costumes et de paysages; un style bien saupoudré de vieux mots; une bonne dose de su-

perstition ; un héros de haute taille ; une héroïne très-petite ; une sorcière surtout. Unissez ces ingrédients divers par le lien d'une fable aussi commune et usée qu'il vous conviendra. Ne vous embarrassez guère du dénouement et de son rapport avec l'action. Tâchez seulement qu'il surprenne et qu'il épouvante. Que ce soit *une belle horreur* ! Voilà votre chef-d'œuvre achevé. Vous n'avez plus qu'à lui obtenir les certificats d'une revue en vogue et d'un journal accrédité, et vous en vendrez, en quinze jours, plus d'exemplaires que vous ne feriez en un an, du plus consciencieux et du plus beau livre du monde.

A cette outrageante sortie contre l'école historico-romanesque moderne, ce fut une stupeur universelle dans tout le groupe azuré. Quelques cris étouffés de, au blasphème, s'entendirent bien ; mais ce fut tout ; nul ne tenta seulement de s'abaisser jusqu'à combattre d'aussi révoltantes hérésies. On ricana d'ailleurs, on chuchota, il y eut d'innombrables haussements d'épaule. M. Fitz-Gérald fredonna du bout des lèvres je ne sais quel air bouffon, d'une rime souverainement ironique. La pauvre Jenny fut bien humiliée pour son cousin, elle devint rouge comme une cerise, elle se sentait comme compromise d'avoir introduit dans le cénacle un pareil iconoclaste.

C'est que cette attaque sans ménagement de Mor-

timer était d'autant plus grave, qu'on eût dit qu'il s'y mêlait une intention de personnalité. Le jeune homme ne paraissait pas en effet seulement coupable de lèse-roman historique ; mistress Appleby ainsi que deux autres membres féminins du club azuré, menaçaient à ce moment le monde littéraire de mettre chacune au jour leur historique roman. N'était-ce pas les œuvres de ces dames et leur gloire future elle-même qui avaient été insultées !

Mortimer, au silence prolongé et aux vagues rumeurs qui suivirent la dernière réplique, reconnut bien qu'il avait dû faire une bonne gaucherie involontaire. Quoique personne n'eût crié, il sentit qu'il avait marché sur le pied de quelque *bas-bleu*. La situation était délicate et difficile ; il prit promptement le parti de s'en tirer par la retraite. Il fut donc prier sa cousine de l'excuser s'il ne restait pas pour la ramener, et sortit.

Toute la soirée était gâtée ; le départ de Mortimer ne ramena ni la belle humeur, ni la verve romantique auxquelles il avait coupé court. Les épanchements étaient taris ; on n'osait pas non plus, par amour-propre et par égard pour mistress Forster, se confier hautement les griefs qu'on avait contre son cousin ; le temps se traînait avec une lenteur insupportable. En conséquence, la séance fut un peu abrégée ; on se retira de bonne heure ; le galant Fitz-Gérald offrit son bras à Jenny pour la recon-

duire. Chemin faisant, ce grand poète tint à la pauvre enfant des discours où il se surpassa lui-même; son éloquence élégiaque et boursoufflée n'avait rencontré jamais d'inspirations plus heureuses; il était las du monde et de l'indifférence humaine; pourquoi sentait-il si vivement et si profondément? était-ce à lui de s'affliger des torts universels du monde? Mais les âmes de poètes étaient ainsi faites! non contents de leurs propres douleurs, ils empiétaient incessamment sur celles des autres. Il abjurait, quant à lui, cette surabondance de sentiment, il ne voulait plus pleurer que ses propres peines, il aurait encore assez de larmes à répandre. Fitz-Gérald continua sur ce ton durant toute la route, et laissant miss Forster à sa porte, il lui glissa mystérieusement un papier qu'il accompagna d'un regard extravagant tout à fait en harmonie avec le dithyrambe mélancolique qu'il venait d'improviser.

Or ce papier, que la jeune fille, une fois retirée en sa chambre, se hâta d'ouvrir tout émue et tremblante, ne contenait rien moins qu'une longue pièce de vers, sorte de déclaration d'amour mystique et discrète, où Jenny retrouva, enrichies de rimes, toutes les exclamations douloureuses que Fitz-Gérald lui avaient débitées en la ramenant. A la lecture du chef-d'œuvre, miss Forster se sentit remuée vivement; elle se prit à rire et à pleurer, une inexprimable joie la possédait, c'était la pre-

mière fois qu'une épître lyrique lui était adressée. Comme son jeune cœur se gonflait d'orgueil ! Elle se voyait déjà la muse aimée d'un grand poète. Quelle gloire ! elle allait être immortelle peut-être comme la Laure de Pétrarque. Et puis la pitié s'en mêlait un peu ; le pauvre jeune homme, combien il était malheureux ! que ces hommes choisis payaient cher leur génie ! n'était-elle point prédestinée et choisie elle-même entre toutes celles qui étaient aimées d'eux, et appelée à consoler ces âmes inconsolables ?

Et la jeune fille s'endormit tout enivrée avec les stances de Fitz-Gérald sous son oreiller. Son sommeil fut pesant et agité, elle rêva de son cousin et de son poète ; mais Mortimer ne jouait pas le beau rôle dans ses songes.

C'est que le pauvre Mortimer ne faisait point de vers, et, ce qui était un tout aussi grand tort, il osait se moquer du roman et des romanciers historiques.

CHAPITRE VI.

NÉGOCIATION D'UN TRAITÉ DE NEUTRALITÉ.

Le fâcheux évènement de la soirée littéraire n'avait, ni en apparence, ni réellement, troublé la bonne harmonie entre Jenny et Mortimer. Ils vivaient toujours en vrais amis, mais n'ayant pas l'air de se douter le moins du monde des projets matrimoniaux de M. Forster. Le fait est qu'ils ne les soupçonnaient nullement. Loin de là, Mortimer, que sa délicatesse et sa fierté rendaient peut-être susceptible à l'excès, commençait à se tourmenter de la dépendance où il était dans la maison de son oncle ; il pensait à son avenir, son oisiveté lui pesait : n'était-il pas bien temps qu'il songeât à prendre un état ? qu'attendait-il ? quand choisirait-il

une carrière? orphelin, sans fortune, il n'avait à compter que sur lui-même pour se faire une existence. — Voilà ce qu'il se disait et se répétait incessamment, et il ne se cachait pas à M. Forster de ces inquiétudes; mais le bon gentleman détournait tant qu'il pouvait la conversation de ces matières, ou bien il répondait vaguement : — Eh bien, oui, Mortimer, nous verrons; mais rien ne presse; cette affaire-là est importante, il ne faut pas la brusquer ni se déterminer à la légère. Et Mortimer, malgré qu'il en eût, était contraint de se taire, car s'il insistait, son oncle finissait par se fâcher et lui imposer silence.

Cependant ce système d'obéissance passive aux volontés de la Providence qu'avait adopté M. Forster, lui avait bien obtenu quelques uns des résultats qu'il souhaitait le plus chèrement; deux personnes, de sexe différent surtout, n'habitent pas ensemble impunément un même logis. Quoi qu'il arrive, ils ne resteront pas indifférents l'un pour l'autre; il y a cent à parier contre un, qu'ils se prendront cordialement en aversion, ou qu'ils s'aimeront à la folie. Si ce sont deux jeunes gens, encore mieux; il faudra que l'un au moins, s'éprenne passionnément de l'autre. Or Jenny était jeune et son cousin aussi; elle était belle, et de cette constante beauté qui n'est jamais en défaut; ses petites faiblesses azurées, nous l'avons dit, n'étaient chez

elle qu'une sorte de fièvre intermittente qui ne l'attaquait guère que hors de la maison, quand elle était en la compagnie de nos illustres bas-bleus d'Edimbourg. Dans son intérieur de famille, elle redevenait constamment simple, aimable, naturelle; son joli visage ne s'obscurcissait alors d'aucune de ces mélancoliques vapeurs qui le défiguraient, dès qu'elle était au milieu des nuages de son empirée poétique. Heureusement ou malheureusement, c'était sous son beau jour et pure de toute éclipse, que la voyait presque constamment Mortimer, et il n'avait pas su résister à l'influence involontaire des charmes de sa cousine; du moment qu'il s'aperçut de la séduction et se sentit captivé, ses inquiétudes redoublèrent. Il se persuada que la retraite lui était impérieusement commandée par l'honneur et par la prudence.

C'est que le jeune homme s'était fait des lois de probité d'une rigueur vraiment excessive. Jenny devait être une riche héritière; il n'avait rien, lui; et ce lui eût semblé une noire ingratitude envers M. Forster que de prétendre à la main de sa fille et de tenter seulement de se faire aimer d'elle. En outre, il ne se dissimulait pas qu'elle avait l'imagination fort occupée de M. Fitz-Gérald. Eût-il mis de côté tous ses scrupules de conscience, Mortimer, qui avait autant de juste fierté que de modestie, ne se fût point décidé à solliciter une affection

qu'il croyait déjà donnée. — Jusqu'à ce qu'il lui fût permis de se retirer, il résolut au moins de fuir, du mieux qu'il le pouvait, le danger où le jetait un amour sans espoir; il s'absentait toutes les matinées; revenait-il pour les repas ou le soir, il était froid et réservé. L'égalité d'humeur de Jenny ne s'en altérait pas. Elle n'avait point le secret de ce changement, et ne mettait nul intérêt à le chercher. Mais cette petite révolution intérieure n'échappa point aux observations de M. Forster. Il en perdit bientôt patience et il éclata, renonçant à ses sages résolutions de neutralité.

— Que se passe-t-il donc entre vous et Jenny, mon cher Mortimer? dit-il un jour, n'y tenant plus; vous avez l'air de la bouder?

— La bouder, mon oncle! oh! vous vous trompez assurément; si j'ai cet air, c'est un air bien menteur. Quelle raison mon amitié pour Jenny aurait-elle de se refroidir un moment?

— Votre amitié pour elle! en vérité, jeune homme, c'est généreux à vous! de l'amitié pour une jeune et jolie fille! de l'amitié!

— Mais certainement, reprit Mortimer, un peu surpris; est-ce que je l'offense par cette amitié? est-ce qu'elle n'est point digne d'inspirer l'amitié?

— Vous m'impatientez avec vos amitiés, cria M. Forster. Avez-vous mon âge, et ma fille est-elle une vieille si vénérable qu'il ne puisse être ques-

tion ici que de cette amitié de glace? Jeune homme que vous êtes, parlez donc autrement d'une jeune fille. Exprimez-vous d'une façon plus convenable à vos vingt-un ans.

— Pardonnez-moi, mon oncle, répondit Mortimer, dont l'étonnement redoublait pardonnez-moi si mes paroles vous choquent. C'est que je suis distrait peut-être; je pensais à autre chose. J'avais à vous entretenir d'une affaire sérieuse.

— A merveille! voilà une galanterie dont Jenny vous remerciera. Mais au fait, monsieur le distrait, qu'elle est cette grande affaire sérieuse.

— Mon excellent ami, ne vous fâchez pas. Il m'en coûte d'insister sur une demande que je vous ai bien des fois renouvelée; mais je dois revenir à la charge et plus instamment que jamais. Souffrez que je vous quitte, je vous supplie. J'ai vingt-un ans en effet, comme vous me le rappeliez tout à l'heure. Ce sont mes plus précieuses années qui s'envolent et sans profit....

— Et que vous importe, si c'est mon plaisir?

— Oh! c'est vrai, je n'ai point à vous désobéir, je n'en ai pas le droit, vous m'avez tenu lieu de père: vous êtes mon père! aussi écoutez-moi! considérez ma position. J'abuse depuis longtemps de vos bontés. Je ne vis que de votre générosité.

— Ah! je vois ce que c'est! cria M. Forster, vous êtes las d'être en tutelle! vous voulez de l'in-

dépendance ! à la bonne heure ! partez , vous êtes libre ! renversez tous les projets de bonheur que j'avais formés pour vous ! désespérez ma vieillesse, ingrat enfant !

Et le bon homme se leva brusquement , et marcha avec rapidité dans la chambre , les mains derrière le dos , poussant mille lamentables exclamations.

— Au nom du ciel ! qu'ai-je fait, qu'y a-t-il ? dit craintivement Mortimer.

— Qu'ai-je fait ? qu'y a-t-il — Vous êtes un sot. N'avez-vous donc ni l'ouïe , ni la vue ? Êtes-vous privé de tous vos sens ? comment ? n'avez-vous pas compris de longue main que je vous veux donner ma fille et tout mon bien ? Allons cela est-il clair à présent ? entendez-vous ? avez-vous besoin de quelque autre explication de mes volontés ?

A cette soudaine déclaration, Mortimer était resté comme pétrifié. Enfin il revint de sa stupeur ; il retrouva la parole, qui lui avait d'abord manqué.

— Mon bon oncle ! dit-il les larmes aux yeux et serrant les deux mains de M. Forster , vers lequel il s'était précipité ; mon bon oncle ! non, je n'ai pas de mots qui vous puissent dire la reconnaissance profonde dont je suis pénétré ! Oui, vous avez voulu être tout à fait mon père. Être votre fils véritable , l'époux de votre fille, oh ! ce serait, je l'avoue , le plus beau sort ; ce serait bien le bonheur

que vous me gardiez : mais mes souhaits et votre consentement suffisaient-ils ici ? celui de votre fille, n'en aurais-je pas surtout besoin ?

— Allons, vous êtes intelligent et raisonnable ; vous êtes comme je vous aime, dit M. Forster un peu calmé. Quant au consentement de ma fille, en effet, je n'y avais pas songé ; mais, ajouta-t-il en riant, n'ayez pas peur, ce ne sera pas d'elle que viendra l'obstacle.

— Vous êtes trop confiant peut-être, reprit tristement Mortimer. Votre fille, je vous le dis le cœur navré, votre fille n'a plus le cœur libre ; elle en aime un autre ; moi je suis venu trop tard. Oh ! je vous conjure, mon bon oncle, laissez-moi partir.

— Vous êtes fou, cria M. Forster d'un ton moitié sérieux, vous êtes fou, la tête vient de vous tourner ! Et quel est, s'il vous plaît, cet heureux préféré de Jenny ?

— Bon Dieu, mon cher oncle ! me voici poussé à une indiscretion qui me coûte ; mais, au point où nous en sommes, il ne m'est plus possible de vous rien cacher. Je n'ai pas le droit de l'affirmer pourtant ; mais, j'en suis sûr, je le sens, elle aime M. Fitz-Gérald.

— Fitz-Gérald !

Le vieux gentleman ne put prononcer que ce mot. Ce nom de Fitz-Gérald lui avait été un trait de lumière ; il comprenait tout d'un coup les admira-

tions de sa fille pour ce soi-disant poète, qu'il abhorrait si souverainement. Fitz-Gérald !.. Et il fut tomber dans un fauteuil, muet, les bras croisés, frappant du pied le parquet, comme pour exhiler ainsi sa colère, qu'aucune autre expression ne soulageait. Ce fut une crise qui dura bien dix minutes. Enfin il reprit sinon quelque calme, au moins la force de formuler son indignation.

— Fitz-Gérald ! répéta-t-il, oh ! je la déshériterai. Fitz-Gérald ! s'être éprise d'un misérable accoupleur de misérables rimes ! Non, ce n'est pas ma fille ; je la renie. Fitz-Gérald ! Mais mieux eût valu cent fois qu'elle aimât le poète de la rue qui improvise et chante sous ma fenêtre les couplets de ses représentations du spectacle de Punch.

— Apaisez-vous, mon oncle. Je ne jurerais pas qu'elle aime bien profondément ce M. Fitz-Gérald : tout ce dont je suis persuadé, c'est qu'il est celui qu'elle préfère ; c'est qu'elle admire et adore en lui l'éloquence, le génie, le poète prédestiné.

— Le génie, l'éloquence, le poète prédestiné ? Vous vous moquez, Mortimer. Mettriez-vous sérieusement sa poésie à côté seulement de celle des devises d'un confiseur ? Oh ! je m'en vais la trouver de ce pas, tout à l'heure même. Il faut qu'elle renonce à ce prétendu-là, ou, encore une fois, je la déshérite ; je ne veux plus ni la voir ni ouïr parler d'elle.

Mortimer se jeta au-devant de M. Forster et, le retenant :

— Eh bien, dit-il, puisque vous ne voulez point de ce gendre, puisque c'est moi que votre bonté favorise, mon oncle, si vous souhaitez mon succès et mon bonheur, ne précipitez rien ; point d'emportement ni de violence, je vous conjure. Ayez l'air de ne rien savoir ; que cet entretien et tout ce qu'il vous a révélé demeure, quant à présent, un secret entre nous. J'aime à me flatter de cette dernière espérance : peut-être Jenny n'a-t-elle encore que l'imagination éprise des apparents mérites de ce Fitz-Gérald. S'il en est ainsi, laissez-la livrée aux conseils de son bon sens et de son jugement naturel ; ils la détromperont mieux que ne ferait votre autorité. Avec la tête exaltée et l'esprit romanesque qu'elle a, gardez-vous sur toute chose d'avoir l'air de la contraindre : elle serait si heureuse de se croire persécutée ! ce lui serait une telle joie de paraître victime de la tyrannie des parents ! Elle finirait par en aimer passionnément son héros de roman, si elle ne l'aime pas déjà trop maintenant.

— Bravo ! monsieur le collégien, dit M. Forster, vous parlez vraiment comme un professeur.

— Si Jenny poursuivait Mortimer n'était pas bientôt désenchantée, d'elle-même et par sa propre raison ; si, malgré mes soins et une cour assidue, je la voyais s'obstiner dans son attachement au point de

me prouver qu'il est chez elle une passion véritable, alors, en honnête homme, obéissant à mon devoir et respectant la liberté de son choix, je me retirerais. Certes, ce ne serait pas moi qui consentirais à être l'instrument de la moindre contrainte exercée contre son inclination. Toutefois, j'ai meilleur espoir. Je considère ma cousine comme atteinte d'une sorte de fièvre momentanée ; permettez-moi d'être son médecin. Si vous ne vous mêlez point de la traiter, si vous restez neutre, à force de soins et de ménagements je la guérirai promptement peut-être.

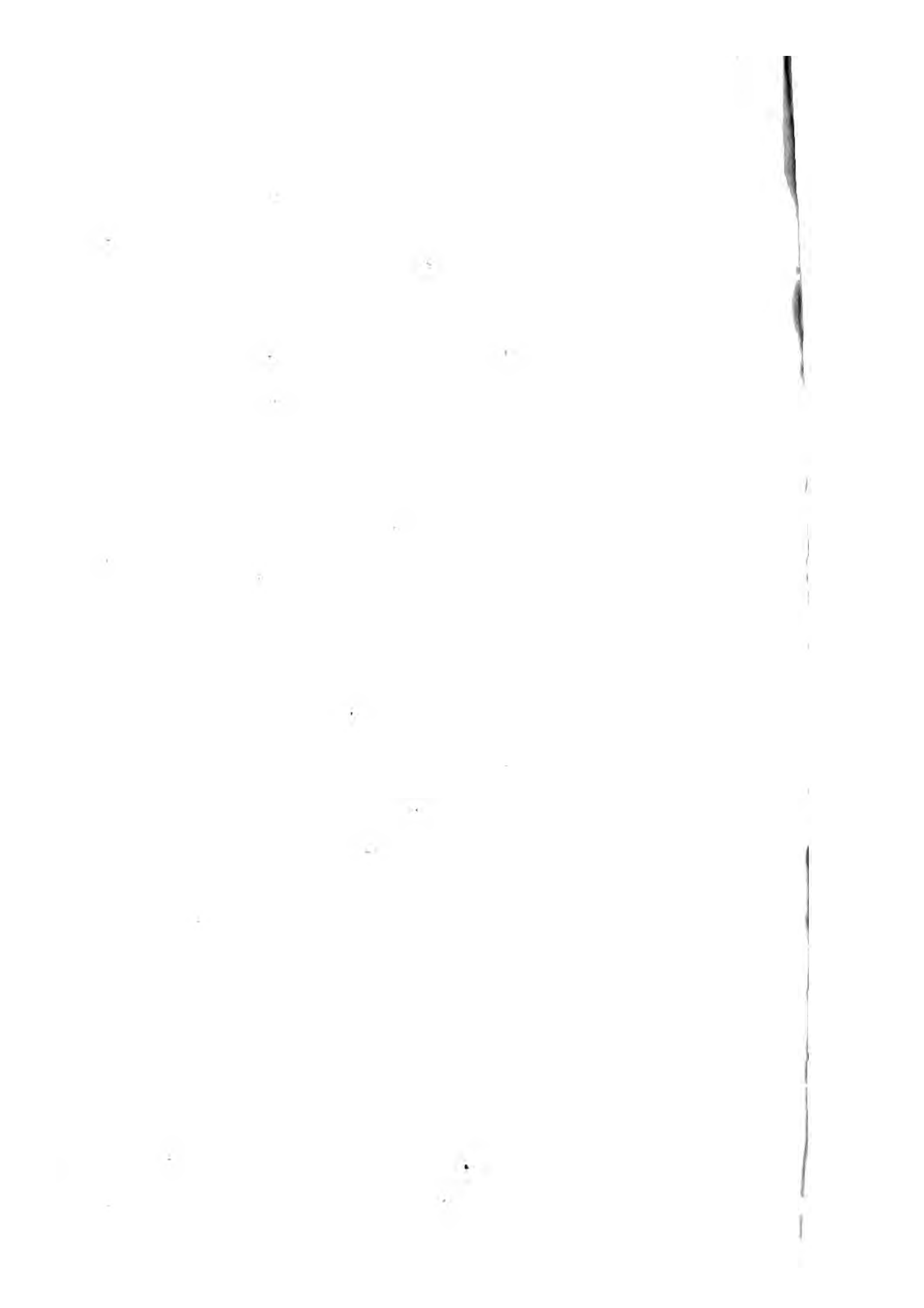
— Votre très-humble serviteur, mon cher neveu ! dit M. Forster. C'est-à-dire que vous me reléguez sur l'arrière-plan ; me voilà père de comédie qui regarderai tout et ne verrai rien. Ainsi, j'abdique mon autorité ; il me faut la remettre toute en vos mains.

— Oh ! ce n'est pas pour longtemps. Tranquillisez-vous, mon oncle, vous ressaisirez bientôt le sceptre.

— Prenez-y garde alors, Mortimer, je le laisse tomber sur votre tête, si votre beau projet a tourné mal.

— D'accord, mon oncle, et ce ne sera pas la tête seulement que j'aurai brisée, mais bien aussi le cœur ; car, je vous l'atteste par le nom sacré de Dieu, j'aime Jenny de toute mon âme.

Et ils se séparèrent, parfaitement réconciliés, après s'être bien assigné les divers rôles qu'ils avaient à jouer l'un et l'autre.



CHAPITRE VII.

UNE AVENTURE. — L'UNIQUE DE CETTE HISTOIRE.

Quelques semaines s'étaient écoulées, et nul changement notable ne se faisait remarquer dans la maison de M. Forster. A la prière de Mortimer, le bon gentleman s'était mieux contenu qu'il n'était permis de l'attendre; il avait su dompter la pétulance de son caractère; il avait poussé la patience jusqu'à continuer de recevoir M. Fitz-Gerald qui rendait pourtant ses visites plus fréquentes depuis le jour de sa déclaration indirecte à miss Jenny. D'ailleurs, le soupirant romantique était surveillé de près, et ses affaires n'avaient que médiocrement avancé près de la jeune fille. Soit que les occasions d'être seul avec elle lui eussent manqué,

soit qu'il ne la jugeât pas encore suffisamment exaltée pour risquer une explication formelle, il en était encore sur le pied des épîtres poétiques et des regards désespérés. De son côté, miss Forster ne se montrait nullement empressée de pousser plus loin les choses. Cette cour mystérieuse la charmait singulièrement; c'était là justement ce qui la touchait. Son adorateur eût-il fait un pas en avant, peut-être en eût-elle fait trois en arrière; le mariage lui semblait si prosaïque! Mais un amour vague, incertain, qu'on enfermait en soi de part et d'autre n'était-ce pas le pur beau idéal du sentiment? Quant à notre héros, Mortimer, il en était revenu à ses premières façons d'agir. Ses prétextes d'absence avaient cessé; il ne quittait plus que fort rarement le logis; il entourait sa cousine de plus de soins et de prévenances que jamais. Le mal, c'est qu'elle ne paraissait pas même avoir remarqué ce retour des galanteries de Mortimer. Lorsque tout d'un coup il était devenu sauvage, elle ne lui avait pas demandé les raisons de ce subit amour de la solitude; elle ne lui demandait pas davantage maintenant d'où lui venait le caprice de ses nouveaux empressements. Son humeur était la même, douce, égale, constamment affable; c'était toujours la même bonne et aimable amitié inaltérable; mais cette amitié si bonne ne satisfaisait pas le jeune homme; au contraire, elle lui navrait le cœur.

Serait-elle donc son unique partage? N'y aurait-il donc jamais d'autre affection commune entre lui et sa cousine? Voilà les doutes et les craintes qu'il roulait sans cesse en sa pensée.

Disons-le, Mortimer était un mauvais docteur. Il s'était fait fort de guérir miss Forster de sa maladie azurée et de l'amour extravagant et fiévreux qui en était résulté; il s'y prenait mal pour opérer cette cure; il employait de méchants remèdes. Accompagnait-il, par exemple, Jenny à quelque-une des réunions littéraires qui avaient lieu chez l'une ou l'autre des belles dames du club poétique, au lieu d'y faire chorus et de chanter des niaiseries grotesques en harmonie avec l'assemblée, incapable de maîtriser ses impatiences, il contredisait impitoyablement tout le monde; il suscitait d'interminables querelles où, certes, aux yeux des gens de goût et d'un auditoire raisonnable, il eût joué le beau rôle, mais qui, selon la coterie, ne servaient qu'à le convaincre d'ignorance et à prouver son entêtement et sa médiocrité.

Pauvre enfant! que n'avait-il quelque ami clairvoyant qui lui apprît un peu les secrets du cœur humain, et surtout les moyens de gouverner celui des femmes! Il y avait entre lui et celle qu'il aimait un fat impertinent et ridicule, un soi-disant poète qui avait tourné la tête de cette jeune fille, précisément par sa fatuité, son impertinence et sa soi-

disant poésie. Eh bien ! il ne s'agissait pas de parler raison à cette folle dans ses accès ; c'était bien assez dans ses moments lucides. Lorsqu'ils se trouvaient ensemble en compagnie azurée, que ne hurlait-il avec les loups ? que n'était-il tout d'azur lui-même, et d'un azur plus foncé que tous les autres ? que ne renchérissait-il là sur M. Fitz-Gérald en impudence, en mysticisme, en absurdités pompeuses ? que n'effaçait-il la poésie de son rival par une poésie plus vide de sens et plus gonflée de mots ? Ou bien Jenny eût compris la plaisanterie ; elle eût recouvré la vue ; elle eût rougi de son long aveuglement ; elle eût enfin vu M. Fitz-Gérald tel qu'il était : ou bien, décidément déraisonnable, ce surcroît d'exagération l'eût ravie et touchée ; son grand poète ne lui eût plus semblé qu'un être classique et vulgaire ; elle fût allée au plus fou ; elle lui eût donné son imagination, et par l'imagination il gagnait le cœur.

Ce ne fut point cette marche savante que suivit Mortimer : l'avenir nous dira si sa naïve franchise et sa bonne étoile le servirent mieux que ne l'eût fait l'art d'aimer, conformément aux règles.

On était en plein mois de mai. Ce mois, vous le savez, est le plus joyeux et le plus brillant de nos douze mois de l'année : ce doux réveil du printemps venu, notre ciel ténébreux déchire enfin ses voiles et daigne nous dérouler toute sa splendeur.

Or, afin de contempler aussi poétiquement que possible l'azur du firmament, l'académie de nos bas-bleus avait décidé qu'on irait un matin, en troupes, boire du lait à une petite ferme sise à une lieue d'Édimbourg, près des ruines d'un vieux château gothique. Le jour de cette promenade arrivé, dès midi toute l'illustre société se trouva rassemblée chez miss Appleby, et l'on se mit en route. Le meilleur nombre de la compagnie s'était pourvu de confortables voitures; les plus hardis seulement et les plus romantiques de nos bas-bleus parurent à cheval, assez médiocrement montés, et en apparence aussi, bien médiocres cavaliers, hormis Jenny et Mortimer, qui venaient sur deux beaux alezans des écuries de M. Forster, et se distinguaient par leur grâce, leur bonne mine et leur assurance. M. Fitz-Gérald et miss Appleby étaient également de la cavalerie, avec une apparence moins brillante. Ce n'est pas que leurs bidets, loués ou empruntés je ne sais où, fussent bien rétifs et difficiles à mener; mais de comiques symptômes de malaise, très-curieux à observer, trahissaient évidemment l'inexpérience de ces deux célèbres littérateurs. Le grand poète surtout, maigre comme son animal, et plus pâle encore que de coutume, rappelait parfaitement le chevalier de la triste figure. Si les plaisanteries classiques eussent été de mise dans une si romantique réunion, il eût été impos-

sible que quelqu'un n'y complimentât pas ce Byron d'Édimbourg d'enfourcher son Pégase plus cavalièrement que son Rossinante.

Le cortège était fermé par un petit groupe de piétons, en tête duquel marchait le péripatéticien Puddingham, qui s'en allait herborisant et philosophant tout le long du chemin, et expliquant aux jeunes bas-bleus qui l'escortaient les amours et les mariages des fleurs.

Toute l'intéressante caravane s'était avancée sans encombre jusqu'à l'auberge du Cygne-Blanc. Le temps était magnifique, et l'allégresse générale. La cavalerie formait l'avant-garde, éclairant le corps d'armée. Fitz-Gérald, qui à force d'aller et de rester en selle avait enfin repris quelque confiance, se risquait à chevaucher timidement à la gauche de Jenny, laquelle n'avait pas cessé d'avoir à sa droite Mortimer. La conversation n'était point fort animée entre les trois jeunes gens : on admirait çà et là au passage un site, un vieil arbre, un effet d'ombre ou de lumière, et puis on se taisait. Que si son air de déterré n'eût pas été attribué à la profondeur de ses méditations et de ses souffrances d'âme, le poète eût joué là, aux yeux de Jenny, un misérable rôle près de Mortimer, qui se montrait si plein de grâce mâle et assurée, si ferme sur ses étriers qu'on eût dit qu'il était maître de manège ou écuyer de profession. Cette comparaison apparemment fa-

vorable à son cousin, que Jenny ne pouvait s'empêcher de faire, ne nuisait pourtant en aucune façon à Fitz-Gérald; elle lui valait, au contraire, un nouveau triomphe. « Ces deux hommes, se disait l'enfant follement enthousiaste, sont le double symbole du génie et de la force physique, de l'intelligence et de la matière : combien le plus faible et le plus languissant n'est-il pas supérieur à l'autre ! »

Tandis que miss Forster était plongée en ces sublimes réflexions, un brusque incident l'en vint tirer rudement et la faire redescendre sur la terre. Tout d'un coup, au détour du chemin, la cavalcade, sans avoir eu le temps de se ranger, se trouva jetée au milieu d'un troupeau de bœufs qu'on menait au marché de la ville. Ce ne fut pas la mêlée que produisit ce conflit qui fut le grand mal de la rencontre. Après un moment de confusion, les pauvres bêtes inoffensives furent ralliées et poussées en avant par leurs conducteurs, laissant notre romantique cortège fort épouvanté, mais parfaitement intact. Cependant l'aventure eut des suites graves. A peine vit-il la route libre, le cheval vif et ombrageux de Jenny commença de hennir et de se cabrer. Presque démontée à ces premières secousses, elle poussa un long cri et se cramponna, presque sans connaissance, au pommeau de sa selle.

A cette occasion, l'intelligence et la matière,

c'est-à-dire Fitz-Gérald et Mortimer , se conduisirent d'une manière bien différente. Au cri de la jeune fille , le poète répondit par un cri sympathique qui lui partit du fond des entrailles , puis il piqua des deux et gagna le large et ce fut là son seul temps de galop de la matinée. Au contraire , en moins d'une seconde , Charles eût sauté à terre et saisi vigoureusement par la bride le cheval de Jenny.

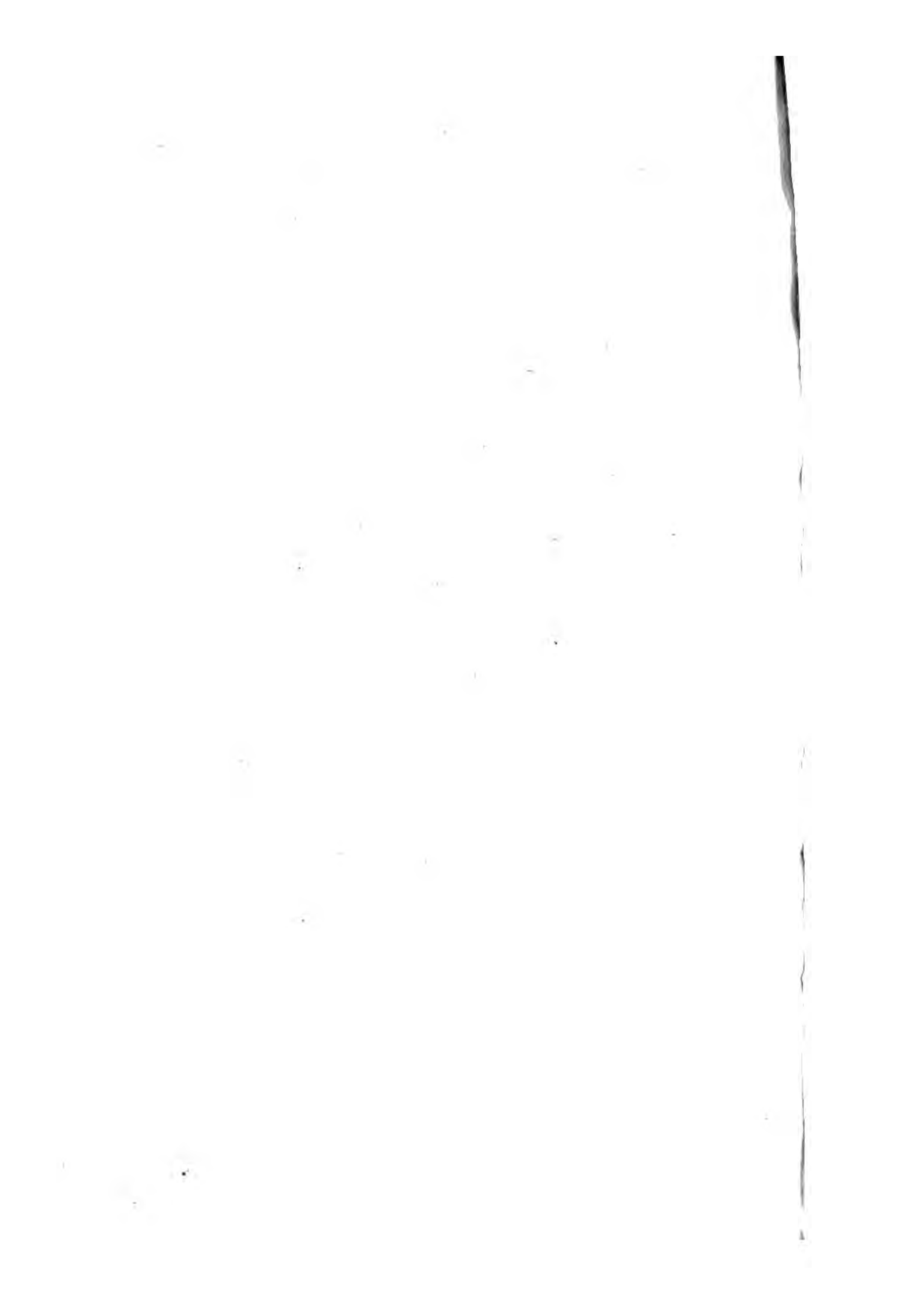
— Tenez-vous ferme , cousine , ne craignez pas.

Elle n'était plus guère en état de l'entendre. Cependant une sorte d'instinct de conservation la soutenait suspendue à sa monture.

Cette résistance passive et involontaire empêcha sa chute. Les piétons de l'arrière-garde accoururent à temps pour la prendre dans leurs bras et la déposèrent saine et sauve sous un des arbres qui bordaient le chemin.

Elle était maintenant hors de tout danger , mais non pas Mortimer. Il avait jusqu'alors tenu en respect le cheval révolté. Dès qu'il se sentit dégagé de son fardeau , le fougueux animal redoubla d'efforts afin de se délivrer aussi du bras vigoureux qui le tenait. Dans cette lutte nouvelle le mors se rompit. Le jeune homme perdit prise. Un coup de poitrail le renversa et en partant au galop le terrible alezan lui foula la poitrine de tout le poids de ses deux pieds de derrière.

On transporta Mortimer évanoui près de sa cousine qui avait repris connaissance, bien qu'elle fût demeurée toute transie de sa frayeur. Après une pareille catastrophe, il ne s'agissait plus de continuer la promenade, la partie était manquée. On attendit seulement que le jeune homme, revenu à lui, fût capable, ainsi que Jenny, d'être mis dans une voiture, puis on fit volte-face. On s'en retourna tristement à Édimbourg. Quand on y rentra, tout l'ordre de la marche était troublé comme la joie de la journée. Il restait surtout peu de cavaliers à l'avant-garde. Satisfait d'avoir galopé une fois en sa vie, M. Fitz-Gérald avait jugé à propos de mettre pied à terre et de se joindre à l'arrière garde des piétons Puddingham, laissant aux grooms le soin de mener son bidet avec les deux alezans de M. Forster.



CHAPITRE VIII.

DIVERSES SITUATIONS DRAMATIQUES ET COMIQUES.

Ce fut une scène pathétique que celle qui se passa au logis de M. Forster lorsque ce dernier y reçut sa fille et son neveu. Il les pressa longuement ensemble l'un et l'autre dans ses bras. Il pleurait. Il les appelait ses deux enfants, sa fille et son fils. Ce fut un miracle si le secret de son cher projet de mariage entre eux ne fut pas formellement trahi par lui en cette occurrence. Ce qui empêcha peut-être la révélation, c'est qu'après avoir épanché un peu sa tendresse paternelle, le bon gentleman fut naturellement poussé un peu à épancher aussi sa bile et sa colère contre les animaux et les personnes qui avaient, selon lui, causé l'évènement.

— N'était-ce pas une honte, criait-il, qu'en un pays civilisé, des bêtes dangereuses comme des bœufs, de véritables bêtes féroces, — il appuyait sur ce mot *féroces*, — fussent conduites à la boucherie en plein jour, sans les moindres précautions de prudence? De quoi s'occuperaient donc les corporations municipales, si ce n'était avant tout de la sûreté de l'existence des personnes? A quoi bon tant de réglemens minutieux et vexatoires qui n'aboutissaient qu'à gêner les innocentes réjouissances du peuple les dimanches? Quelle si grande nécessité y avait-il d'interdire les danses hors de la ville et de fermer si rigoureusement les tavernes durant l'office? Ne valait-il pas mille fois mieux employer cette police paroissiale et ces constables, qu'on payait si cher, à protéger les contribuables contre les soldats ivres et les taureaux en colère?

M. Forster, qui était en verve, en eût dit long sur ces chapitres, si M. Belfield, las de l'écouter, ne l'eût pris par le bras et ne lui eût fait observer qu'il avait là deux malades que leurs lits réclamaient; sur quoi chacun se retira.

Mortimer, quoique très-faible, voulut pourtant se lever le lendemain. Il descendit au parloir vers l'heure du *Punch*, et y trouva Jenny. Elle était encore toute languissante de son saisissement de la veille. Toutefois elle venait de commencer une petite bourse de filet qu'elle promettait à son

cousin depuis bien longtemps. Le visage pâle de Mortimer rougit soudainement, tant il eut de joie à cette marque de souvenir. Il s'était assis près d'elle, n'ayant pu se soutenir debout. A le voir ainsi défaillant et exténué, la jeune fille fut vivement émue. Les larmes lui vinrent aux yeux ; elle lui prit les mains.

— Je n'oublierai jamais que vous m'avez sauvé la vie, dit-elle.

— Si je l'ai sauvée en effet, répondit-il j'en ai sauvé une autre en même temps.

Ce fut tout. Il se fit entre eux un silence, mais un de ces silences pleins d'épanchements où les âmes se parlent au défaut des lèvres. D'ailleurs ils ne furent pas laissés longtemps dans ce tête-à-tête sympathique. L'arrivée de M. Coates l'interrompit bientôt, et jusqu'au dîner ce ne fut plus qu'une longue procession de visites. La chose était immanquable. Nul des bas-bleus de la caravane de la veille ne pouvait se dispenser de cette nécessaire politesse. Il fallait bien s'informer en personne de l'état des deux victimes de l'aventure. M. Fitz-Gerald ne fut pas des derniers ; il vint avec miss Appleby, et leur visite se prolongea fort tard. Notre poète était inspiré, et il eut, cette justice lui est due, de plus beaux moments que sur la route de la ferme aux Ruines. Il parla des inquiétudes où l'avait jeté l'irruption du troupeau de bœufs et ses

suites : son émotion avait été telle durant la catastrophe, qu'il en avait été paralysé corps et âme. Et de retour en sa maison, quelle nuit avait été la sienne ! Quelle nuit tumultueuse et remplie d'angoisses ! Quels rêves avaient épouvanté son sommeil ! C'était Jenny, toujours Jenny, échevelée, mourante, emportée par son cheval comme Mazeppa à travers les steppes de l'Ukraine.

Et à ces magnifiques déclamations, la couleur azurée avait recommencé de poindre chez la jeune fille. Elle se félicitait intérieurement de sa dangereuse aventure, qui lui valait de si riches comparaisons et tant de fleurs de beau langage ! Oh ! Mortimer, Mortimer, se disait-elle tout bas, quel dommage, vous qui êtes si prompt du bras et si déterminé, quel dommage que vous soyez si bref, si prosaïque et si timide en paroles ! quel dommage que l'âme de feu de cet homme de génie n'ait point votre enveloppe terrestre !

Mais encouragé par les sourires reconnaissants de Jenny, Fitz-Gérald ne s'en était pas, malheureusement pour lui, tenu à la première partie de son improvisation. Il poursuivit sans se souvenir assez de son début. Les bas-bleus devraient avoir bonne mémoire, elle ne leur serait pas moins utile qu'aux menteurs.

— Non, une nuit si troublée, s'écria-t-il, ne me pouvait permettre un moment de repos ! Oh ! que

n'ai-je pris le temps d'écrire toutes les strophes fiévreuses que pendant mon insomnie m'a dictées mon exaltation ! C'était à vous qu'elles s'adressaient, miss Forster ! Elles racontaient votre péril ! elles disaient les transes inouïes qu'il m'avait fait éprouver ! Oui, que ne les ai-je écrits ces vers qui se sont effacés de mon souvenir ! Peut-être eussent-ils trouvé grâce à vos yeux, car la vraie muse me les avait soufflés à l'oreille ; — la vraie muse, — le profond sentiment, ajouta-t-il plus bas avec un soupir affecté.

— Pardonnez-moi l'indiscrétion de ma curiosité, monsieur Fitz-Gérald, dit là-dessus froidement Mortimer ; vous nous avez annoncé tout à l'heure que vous aviez rêvé toute la nuit, et à présent il appert que vous n'avez pas fermé l'œil ?

A cette cruelle question, qui fit grimacer singulièrement la mélancolique physionomie de Fitz-Gérald, Jenny, malgré qu'elle en eût, ne pût s'empêcher de sourire. Toutefois le poëte ne daigna pas répondre, et il se renversa sur sa chaise d'un air désespéré, qui le tira d'affaire auprès de nos sensibles bas-bleus. Ce fut d'ailleurs miss Appleby qui se chargea de fermer la bouche à l'impertinent interrogateur en déclarant, en forme d'axiome, qu'une âme poétique n'avait pas besoin d'avoir l'œil clos pour rêver.

Nos visiteurs étaient fort en train de discourir, mais il leur fallut se séparer sur ce dernier apho-

risme. Le marteau de la pendule et les parfums de roast-beef, qui montaient au *parloir* du fond de la cuisine, avaient annoncé tout haut qu'il était temps de céder les places au dîner.

CHAPITRE IX.

LE COEUR ET L'IMAGINATION.

M. Forster possédait mille excellentes qualités au nombre desquelles n'était point la patience. Il estimait que le cœur d'une femme, comme un de ses œufs, devait être cuit à point en moins de deux minutes. Or, dès le surlendemain de la malencontreuse excursion de l'académie azurée, il était convaincu que la reconnaissance avait décidé des affections de Jenny, et qu'elle était immanquablement devenue amoureuse de son cousin. En conséquence, il résolut de la sonder au plus vite sur cette question délicate. Excellent homme ! Il ignorait encore à son âge qu'on trouve plus facilement le fond de

l'Océan que celui des pensées secrètes d'une jeune fille élevée selon le monde.

— Eh bien ! mon enfant, dit-il en entrant dans la bibliothèque où elle était plongée dans ses lectures, eh bien ! êtes-vous un peu remise de vos frayeurs d'avant-hier ? Comment vous sentez-vous.

— Mais très-bien, mon père.

— Très-bien ! — C'est vrai, vous avez repris votre bon visage. Je souhaiterais qu'il en fût ainsi de Mortimer. Mais le docteur parle de fièvre et de saignée ! L'imbécile ! que n'a-t-il dit cela d'abord ?

— De saignée ! s'écria Jenny. Quoi Mortimer est-il donc si mal qu'il lui faille tirer du sang ?

— Mal ! Eh oui, il est mal, et on serait mal à moins ! Ah ! ma fille, vous devez beaucoup à ce brave garçon !

— Certainement, mon père, et ma reconnaissance durera autant que ma vie.

— Votre reconnaissance ! allons, c'est bien. C'est une belle chose que la reconnaissance, mais il y a beaucoup de façons de la témoigner. Comment comptez-vous prouver la vôtre ?

— Comment ? dit Jenny en souriant d'un air un peu étonné ; vraiment je ne me suis pas encore tracé de programme. Ce sera à mon cœur de me conseiller selon le temps et les circonstances.

— A merveille, Jenny. Voilà qui est sage d'at-

tendre le bon plaisir du temps et des circonstances. Avouez cependant que vous avez là une gratitude qui n'est guère pressée de s'acquitter.

— Vous me jugez sévèrement, mon père. Faites qu'une occasion se présente où je sois en état de montrer à mon cousin qu'elle mémoire je garde de son dévouement, et vous verrez si je suis ingrate. Qu'est-il en mon pouvoir de faire à présent? Suis-je rien? ai-je rien? Voilà, tenez, tout ce que je puis. Quand je le verrai triste, je l'appellerai près de mon piano et je lui jouerai les airs qu'il aime; je lui chanterai des folies qui ramèneront la joie sur son front et dans son âme. Alors il ne sourira pas sans que mon sourire aille au-devant du sien. Nous nous réjouirons ensemble. S'il a de la colère contre quelque chose ou contre quelqu'un, je me fâcherai comme lui. S'il est malheureux, je serai malheureuse, et heureuse s'il est heureux. S'il est malade je le soignerai comme je vous soignerais vous-même. Mettez-le dehors ainsi que vous l'en avez un jour menacé, vous aurez beau dire, je lui rouvrirai votre porte! Et, sérieusement, s'il nous quittait et s'il venait à manquer, hélas! ce ne sera pas ma pauvre bourse qui serait capable de venir à son secours, mais je vous supplierais tant, mon cher papa, que vous paieriez pour moi et ne le laisseriez pas sans ressource.

— A la bonne heure, voilà qui est bien. C'est

comme cela qu'on parle ! je reconnais ma Jenny ! Ainsi , vous l'aimerez de tout votre cœur .

— De tout mon cœur , de même que s'il était mon frère .

— Votre frère , dites-vous ? — Oh ! non pas . Il n'est pas votre frère . Ce n'est pas en sœur que vous devez l'aimer .

— En cousine donc , mon père , est-ce cela ? mais de l'amour fraternel me semblait exprimer davantage .

— Eh bien non , continua M. Forster s'animant et élevant la voix . Ce n'est pas plus comme un cousin que comme un frère ; ce n'est ni comme un oncle ni comme un grand-oncle , ni comme un grand-père , ni comme une grand'mère qu'il vous faut l'aimer .

— Oh ! j'y suis , se dit intérieurement notre héroïne , qui comprenait enfin où son père en voulait venir .

Et elle devint pourpre ; mais l'instinct de son sexe et cette finesse innée chez les filles accourant à son aide , bien que surprise à l'improviste , elle se remit promptement . Elle comprenait combien la situation était délicate . A tout prix , il importait de ne point s'engager avant d'avoir réfléchi . Elle se conduisit avec une habileté parfaite et en tacticienne consommée . Donc , tournant la difficulté , elle fit semblant de n'avoir pas compris .

— Oh ! mon père, ne vous emportez pas, dit-elle d'un air d'ingénuité admirable ; nous n'aurons pas, j'espère, de querelle là-dessus. J'aimerai mon cousin absolument comme vous voudrez.

Puis, afin de mieux rompre la conversation :

— Me permettez-vous d'aller m'habiller, mon père ? ajouta-t-elle. J'ai promis à ma tante de l'accompagner ce matin à une exhibition d'aquarelles où la conduit M. Fitz-Gérald.

Ce nom de Fitz-Gérald, si mal à propos prononcé, acheva de jeter M. Forster hors de ses gonds.

— Que la fièvre jaune étouffe votre M. Fitz-Gérald, plus jaune qu'elle ! puisse-t-il lui et tous ses méchants vers s'en retourner au plus profond du chaos ténébreux d'où ils viennent !

Jenny savait par expérience qu'il était souverainement impolitique de contrarier le premier épauchement des accès de *spleen* de son père.

— Je n'irai point à cette exhibition, puisque vous paraissez ne le point trouver bon, dit-elle d'un ton soumis. Je vais me faire excuser.

— Non pas, non pas, cria M. Forster, allez à cette exhibition où votre sublime barde vous exhibera sans doute principalement sa sublime personne ; allez et restez tant qu'il vous plaira en contemplation devant sa resplendissante image.

Et le furieux gentleman sortit brusquement, poussant derrière lui la porte avec violence.

Jenny, laissée à elle-même, n'avait plus un moment songé à se rendre chez sa tante. Elle avait trop compris que l'autorisation de M. Forster était une défense formelle. Elle envoya dire qu'on ne l'attendit point. Aussi bien elle avait besoin de solitude. Elle était encore étourdie du coup dont l'avait frappée la demi-confiance imprévue des projets de son père sur elle. Elle fut donc s'enfermer en sa chambre, et elle y considéra longuement la nouvelle position délicate et difficile où elle était placée.

Voici le résumé des questions principales sur lesquelles roula son examen :

Deux choses d'abord étaient certaines, son involontaire orgueil féminin ne lui permettait pas de le révoquer en doute, c'est que deux prétendants l'adoraient concurremment, et qu'elle adorait assurément l'un des deux.

Ces deux certitudes établies, la seconde se subdivisait, et il en résultait un doute.

Lequel des deux soupirants aimait-elle décidément?

Elle ne se le dissimulait pas, Mortimer avait bien quelques titres. Il était si bien fait et de si belle mine, puis il était brave et spirituel : en outre il lui avait à peu près sauvé la vie ; c'était là, à vrai dire, le suréminent mérite de ce premier prétendant. Un libérateur ! cela était touchant et poétique ! Il

n'y avait point de poème, point de roman, où le libérateur ne fût l'amant aimé! D'un autre côté, Mortimer avait contre lui plus d'un désavantage : il ne faisait point de vers et il se moquait sans pitié des poètes azurés. Il avait bien l'air un peu d'aimer; elle avait deviné cela de longue main; mais il n'avait pas l'air d'aimer démesurément; il ne semblait pas dévasté par sa passion. Le pire, c'est qu'il était son cousin, et qu'il avait le consentement et l'appui de M. Forster. Aimer un cousin, et un cousin appuyé de la recommandation des parents! rien n'était plus vulgaire; pareille chose ne se voyait jamais dans les romans ni dans les poèmes de l'école moderne.

M. Fitz-Gérald, au contraire, M. Fitz-Gérald! ah! celui-là! réunissait tous les droits ou presque tous! Quel rare génie! quel poète! On avait été déjà chantée par lui dans des strophes magnifiques, et on serait encore chantée dans bien d'autres! Quelle gloire! Grâce à lui, peut-être, on serait immortelle! — Oui mais si l'on eût eu que lui pour écuyer le jour de la promenade, peut-être on serait morte! Fallait-il cependant lui en vouloir si en cette occasion il n'avait pas joué le rôle dévoué de Mortimer. Hélas! ces êtres à l'âme puissante et vigoureuse étaient si frêles et si débiles de corps! La préoccupation de la pensée dominait tellement chez eux la matière! Ce pauvre Fitz-Gérald surtout était

si chétif et si ruiné ! N'était-ce pas un débris d'homme plutôt qu'un homme, l'ombre d'un vivant plutôt qu'un vivant ? Et néanmoins quelle force, quelle violence n'avait pas l'amour de ces créatures privilégiées ! S'il n'avait pas préservé les jours de celle qu'il adorait, comme il avait rêvé d'elle et de son danger ! Et enfin, ce qui le rendait plus intéressant encore, n'était-il pas l'amant défendu, l'amant repoussé par un père injuste ?

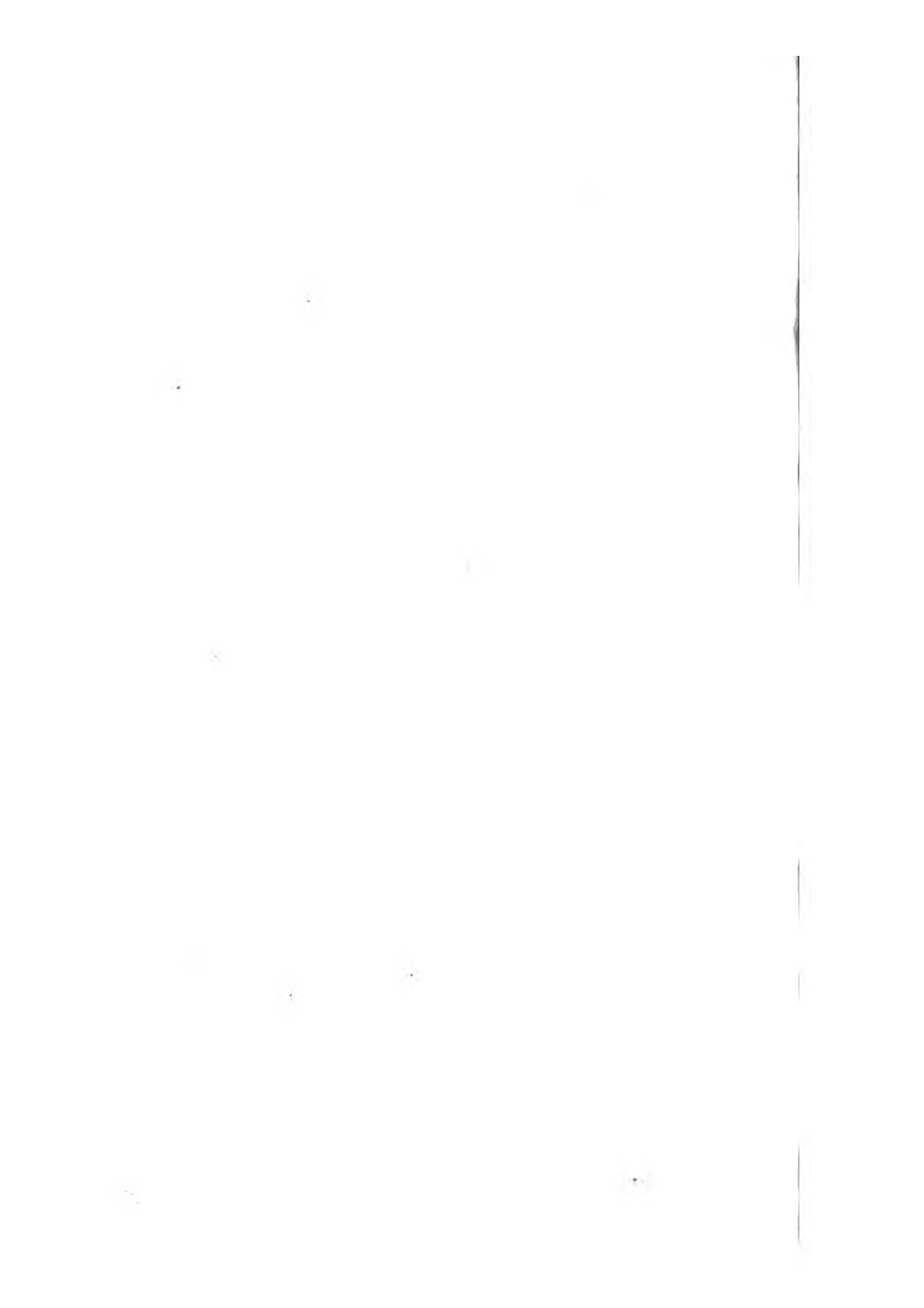
En dépit de ces délibérations, et quoiqu'elle voulût se persuader qu'elle penchait décidément en faveur de Fitz-Gérald, Jenny était au fond indécise. En touchant son front brûlant, il lui semblait que toutes les voix de son imagination lui criaient : Tu aimes le poète. Si elle mettait la main sur son cœur, je ne sais quel timide battement lui criait tout bas : Tu aimes celui qui est brave, celui qui t'a sauvé la vie.

La balance paraissait-elle alors s'incliner du côté du brave et beau cousin, mille petites rumeurs s'élevaient dans la tête de la pauvre jeune fille, déjà si perplexe, et ce n'était rien moins que les cris divers et confus du club azuré qui présentaient à l'envi leurs objections.

On ne se mariait pas alors par reconnaissance, disait un fausset qui était presque celui de MM. Appleby ; eût-on ce goût grossier qui préfère un homme de belle apparence, on ne se mariait pas

uniquement pour soi, on se mariait avant tout pour le monde, et le monde ne pardonnait pas à ceux que les yeux seuls déterminaient, et qui n'épousaient que des dehors. Le joli mari! exclamait toute l'Académie à la fois; le joli mari que celui qui n'a ni réputation, ni talent littéraire, qui n'a de sa vie écrit un sonnet sur un album!

Ce dernier anathème était accablant. En levant la séance, Jenny ne prononça pas toutefois l'exclusion irrévocable de son cousin, mais elle ne put se défendre d'avouer qu'il était impossible d'épouser un homme qui n'avait, en effet, pas un sonnet sur un seul des innombrables albums d'Édimbourg.



CHAPITRE X.

GRANDE ET MALHEUREUSE MANOEUVRE DE M. FORSTER.

Nous ne donnerons point ici le minutieux procès-verbal des deux journées qui suivirent et durant lesquelles notre histoire ne fit aucun pas notable vers sa conclusion. Nul évènement nouveau ne s'était produit. Jenny, enfoncée de plus en plus en ses perplexités, avait continué de tenir la balance à peu près suspendue entre ses deux adorateurs. Le moyen, en effet, de prendre une détermination? Les deux dernières matinées, elle les avait passées seule avec Mortimer, qui, loin de se remettre, ne faisait que s'affaiblir. Durant ces longs tête-à-tête, elle s'était étonnée de découvrir dans la conversation de son cousin un charme, un inté-

rêt, et dans ses sentiments une élévation, qu'elle n'avait pas encore remarqués. Il s'était révélé à elle doué d'une supériorité dont elle n'avait pas eu jusque là l'idée. Cette timide voix du cœur, entendue déjà, avait reparlé plus haut chez la jeune fille. Mais en revanche, les soirs de ces deux mêmes journées, la voix de l'imagination avait repris le dessus, et le nuageux M. Fitz-Gérald avait obscurci de nouveau les chances de son rival.

C'est qu'il y avait eu, on le devine peut-être, chez MM. Coates et MM. Appleby, deux soirées d'azur auxquelles Jenny n'avait pas manqué d'assister, et où elle avait rencontré le grand Fitz-Gérald, qui avait été plus empressé, plus malheureux, plus exalté, plus extravagant que jamais près d'elle; il avait même risqué une déclaration, non pas encore positive, mais un peu moins mystérieuse que ce n'était sa coutume.

Quant à M. Forster, sa mauvaise humeur ne l'avait pas quittée. Les réponses évasives et légères de sa fille lui étaient restées sur le cœur. Bien qu'il ne lui eût en aucune façon défendu de sortir, il lui en voulait en outre beaucoup d'être allée deux soirées de suite à ces *routs* soi-disant littéraires qu'il détestait par-dessus toute chose, et où il était convaincu qu'elle laissait à chaque séance un peu du reste de raison qu'elle avait gardée. Le mécontentement du vieux gentleman fut porté à son com-

ble lorsque le lendemain de la seconde de ces poétiques excursions nocturnes de Jenny, ne la voyant pas descendre à l'heure du punch, il apprit des gens qu'il interrogea, qu'après le déjeuner elle était sortie pour aller chez M. Coates.

Bien en prit à miss Forster de ne pas rentrer au moment où son père reçut cette information. Elle eût essuyé une bien furieuse bordée de colère. Heureusement, à arpenter seul en tous sens le terrain assez vaste du parloir, et à gesticuler en proportion jusqu'au dîner, M. Forster eut tout le temps de dépenser la première énergie de son emportement, de sorte que lorsque sa fille parut à table, il était raisonnablement apaisé, et ne montrait plus guère que la mine froide et grave d'un père qui va gronder avec modération.

Le repas fut des plus tristes qui se soient faits jamais en tête-à-tête. Mortimer n'était point descendu. Le fromage et les fruits étaient enlevés, que le silence n'avait pas encore été rompu.

— Votre façon d'agir n'honore pas démesurément votre sensibilité, dit enfin le sévère gentleman; vous vous divertissez les nuits en vos orgies poétiques, vous allez voir les matins l'exhibition de M. Fitz-Gérald; puis, sans le moindre remords, vous laissez seul au logis un malade qui n'est en danger que parce qu'il vous a sauvé la vie.

— Mais, mon père vous me traitez bien dure-

ment. Mortimer, d'abord, n'est pas, que je sache, malade ni en danger.

— C'est en quoi vous vous trompez fort, ma fille. Charles a été contraint de se mettre au lit ce matin en remontant dans sa chambre après le thé. Dieu sait quand nous le reverrons sur pied! Il n'est pas bien du tout. Le docteur craint qu'il n'ait, dans sa chute, éprouvé quelque lésion intérieure.

— Veuille le ciel qu'il n'en soit rien ! cria Jenny.

Et deux larmes parurent soudain au bord de ses paupières baissées, et glissèrent silencieusement sur ses joues. A cet irrécusable témoignage de l'excellence du cœur de sa fille, M. Forster se sentit désarmé. Tous ses projets de semonces et de gronderie s'évanouirent.

— C'est bien, dit-il, tout ému lui-même, c'est bien, mon enfant; c'est ainsi que j'aime vous voir. Voyons, ne parlons plus des explications que je voulais de vous sur l'emploi de vos dernières journées; c'est à notre malade qu'il faut à présent songer, n'est-ce pas?

— Oh! sans doute, reprit-elle, s'essuyant les yeux. Et bien que faire?

— Seigneur Dieu! je n'y pensais pas, cria M. Forster. Charles n'a rien pris aujourd'hui. Le docteur qui l'a mis à la diète lui permet pourtant un peu de bouillon de veau aux navets coupé, fai-

tes-lui cela vous-même. Ce potage lui vaudra mieux de votre façon. Il le trouvera meilleur.

Les deux larmes de Jenny s'étaient tout à fait séchées. Mettre la main à un bouillon de veau aux navets, tremper dans la composition d'un potage ! — Si simple, si peu azurée que fût d'ordinaire la jeune fille en la maison paternelle, ces propositions culinaires lui sonnèrent toutefois désagréablement à l'oreille. Elle ne put réprimer une légère grimace dédaigneuse.

— Mais, mon bon papa, dit-elle, je serais très-méchante cuisinière ; je ne sais nullement faire ce bouillon dont vous parlez.

— C'est cela, s'écria M. Forster, que son impatience commença de ressaisir. Voilà comme on élève maintenant les femmes. Elles ne savent rien de ce qui vaut la peine d'être su. Elles dansent comme des filles d'Opéra ; elles sont maîtresses virtuoses, harpistes ou pianistes de première force ; elles critiquent les livres quand elles ne les font pas elles-mêmes. Point de haute question d'art ou de philosophie sur laquelle elles ne déraisonnent à perte de vue ; mais demandez-leur ces recettes qu'avaient nos mères, ces petits secrets de ménage propres à soulager un malade ; — votre serviteur ! Leurs sublimes talents ne leur ont pas permis de s'abaisser à l'initiation de ces misères. Tenez, Jenny, au lieu de vous mettre dans cette fashionable pen-

sion , où vous avez appris tant de belles choses inutiles , j'aurais beaucoup mieux fait de vous envoyer en apprentissage chez un pâtissier.

— Vous étiez le maître , vous aviez le choix , dit Jenny en souriant.

Ce sourire ne rencontra nul reflet sur le visage de M. Forster ; il avait repris son air morose et boudeur.

— A la bonne heure , reprit-il brusquement , donnez donc des ordres afin que ce bouillon soit préparé , et puis vous voudrez bien monter avec moi chez votre cousin. C'est bien le moins , que vous veniez lui parler un peu et vous enquérir vous-même de son état.

— Mais , mon cher papa , dit Jenny toute stupéfaite , vous savez bien que l'usage et la décence ne me....

— Oh ! rien de mieux ! L'usage et la décence vous défendent , n'est-il pas vrai , d'entrer dans la chambre de celui à qui vous devez la vie , parce qu'il est couché dans son lit , dans son lit de mort peut-être !

— Vous êtes cruel , mon père ! vous ne songez pas que la société a des lois...

— Nous y voici , cria M. Forster. Maintenant ce sont les lois de la société ! Admirables lois , en effet , qui permettent à une femme de valser demi-nue , toute une nuit , dans les bras du premier homme

venu , et l'empêchent d'aller toucher la main d'un ami d'enfance , fût-il mourant , s'il est étendu entre ces draps qui seront son linceul !

— Mon père , mon père , au nom du ciel , ne poursuivez pas ainsi ; vous exagérez vos applications. L'état de Mortimer n'est point désespéré.

— Je n'en sais rien , je n'en sais rien , continua M. Forster ; au moins il est fort mal ! Mais il ne l'est pas sans doute assez selon vous , pour réaliser ces projets de reconnaissance que vous étaliez l'autre jour. S'il est malheureux disiez-vous , ce me semble , je serai malheureuse , et heureuse s'il est heureux. S'il est malade , je le soignerai , mon père , comme je vous soignerais vous-même ; voilà ce que vous disiez , et à présent les lois de la société n'autorisent plus ce dévouement qui n'était qu'en paroles apparemment !

Jenny était bien la fille de M. Forster. Elle n'était point la patience même. Ce reproche de contradiction l'avait dépitée ; elle trépignait. Toutefois elle sentit qu'une discussion prolongée par elle à ce moment eut été messéante.

— Vous connaissez mieux que moi ce qui est interdit ou défendu en matière de convenance , dit-elle faisant sous cape sa petite moue. Mon premier devoir à moi est de vous obéir. Si vous désirez que je visite avec vous mon cousin , je suis prête à vous suivre.

Et ils montèrent ensemble dans la chambre de Mortimer.

Notre ami M. Forster, nous ne disons nullement cela pour pour lui nuire près de nos lecteurs, était l'homme du monde le plus parfaitement incapable de bien conduire une affaire d'amour. Il n'en savait pas plus sur ce délicat chapitre, et moins peut-être, que sa fille sur celui du bouillon de veau. Comment, à son âge, ne comprenait-il pas pourtant qu'il est aussi malaisé de contraindre la volonté d'une femme que de mener une barque contre le vent ? Forcez de rames, et poussez d'un pas en avant ces légères créatures, elles reculeront de cent brasses en arrière, dès que votre fatigue les aura laissées à elles-même. L'unique moyen de les gouverner est d'attendre qu'une brise heureuse ait enflé les voiles de leur caprice. Oh ! elles iront vite alors, et plus vite et plus loin souvent que vous n'auriez voulu. Jenny, eût-elle été déterminée à se déclarer en faveur de son cousin, l'honnête gentleman avait justement choisi le procédé le plus propre à lui faire ajourner indéfiniment cette bonne résolution.

De fait, cette visite que M. Forster, dans ses profonds calculs, s'était imaginé devoir être décisive pour son neveu, faillit, au contraire, détruire toutes les chances du pauvre Mortimer.

Certes Jenny n'avait pas mauvais cœur. Nous en avons assez montré de son âme et de ses sentiments

involontaires, pour prouver que Mortimer ne lui était pas indifférent. Elle s'affligeait vivement au fond de le voir souffrant. Toutefois elle n'était pas sérieusement inquiète, parce qu'elle croyait n'avoir pas sujet de l'être. Elle était convaincue que son père, suivant son exagération habituelle, avait imaginé en partie le danger de Mortimer. Elle fut confirmée dans cette idée à voir l'animation de la figure du jeune homme, lorsqu'elle se trouva près de lui. Il est vrai que Mortimer, à ce moment, n'avait pas la figure d'un homme gravement attaqué. Au contraire, le saisissement qu'il avait éprouvé, à l'aspect inattendu de sa cousine, avait momentanément rendu à son visage pâle les couleurs de la santé; et puis cette visite lui avait semblé d'un favorable augure. En songeant combien elle était pleine d'intimité, combien elle allait contre les lois rigoureuses et austères de l'étiquette anglaise, il s'en était promis le prochain couronnement de ses vœux les plus chers. Il y avait donc dans ses regards, dans tous ses traits, une expression d'amour et d'ivresse que n'a guère la physionomie d'un malade.

La tenue de Jenny, lorsqu'elle eut observé ces symptômes rassurants, eut bientôt rabattu la joie du pauvre amoureux. — On a voulu me prendre à un piège, avait-elle pensé; on m'a forcée à une démarche hardie et inusitée, afin de m'engager. C'est une sorte de consentement qu'on a prétendu m'ar-

racher. — Et son petit orgueil de jeune fille s'était révolté. — Ils se trompent bien s'ils croient m'avoir attrapée, je vais bien le leur montrer, s'était-elle dit.

Et en effet la conduite de Jenny ne tarda pas à justifier ce joli plan de sédition féminine. Elle fut d'une humeur insupportable. Elle joua l'ennui et l'impatience en actrice consommée, après quelques mots de glace qu'elle avait jetés comme par grâce, n'ouvrant plus la bouche, répondant à peine si les paroles lui étaient adressées; puis au bout d'un quart d'heure, elle se leva et sortit.

M. Forster était furieux, il se contenait pourtant, il renfermait son indignation, se proposant bien d'ailleurs de s'en soulager en temps et lieu. Mortimer était navré; lui aussi, il contenait son émotion; mais elle le suffoqua, il lui fallut l'épancher.

— Mon cher oncle, dit-il d'une voix pleine de larmes, vous avez eu tort d'amener ma cousine malgré elle!

— Qui vous a dit qu'elle était venue malgré elle? répondit brusquement M. Forster, qui eût voulu dissimuler l'humiliation de son désappointement.

— Oh! je connais Jenny, il faut qu'elle ait eu quelque grave raison pour avoir l'air colère et mécontent qu'elle vient de montrer. Elle, toujours si douce, d'une si égale humeur, c'est la première fois

que je la vois ainsi. Vous avez eu tort de la contraindre. Ce n'est pas là, mon oncle, ce que vous m'aviez promis.

— Oui, je vous avais en effet promis ma neutralité, mais seulement rappelez-vous-le bien, pour un temps fort court. Et ma foi, il y a déjà trop longtemps que je m'abstiens d'intervenir. Qu'avez-vous fait seul ? Où sont les effets de ce beau plan que vous m'aviez vanté si fort ? Qu'avez-vous gagné par lui près de Jenny ? Quels progrès avez-vous à me montrer ? Vous avez failli vous tuer pour elle, voilà tout. D'ailleurs, vous en êtes encore aux soupirs discrets et mystérieux. Que si ce métier de soupirant anonyme vous arrange, si la patience de votre tendresse glacée s'en accommode, il me lasse excessivement, je vous le déclare. Je ne sais comment sont bâtis les amoureux d'aujourd'hui. De mon temps, on n'y mettait pas tant de façon. Il m'arriva une fois en ma vie de me mêler aussi d'amour. Ce fut une affaire promptement expédiée. Je vis votre tante un soir, dans un bal où l'on ne lisait point de vers, mais où l'on dansait rudement corps et âme. Je valsai avec elle, et la valse finie, nous étions déjà d'accord. Le lendemain, je fus visiter ses parents et la demander, et au bout de deux semaines tout était fini, nous étions déjà mari et femme. Loin de là, vous et Jenny, du train dont vous allez, assurément ce ne sera pas encore sur le calendrier de l'an-

née prochaine que nous marquerons votre lune de miel.

— Vous avez eu raison sans doute, mon oncle, de brusquer ainsi les choses avec ma tante ; il y a telle citadelle qu'il faut prendre par escalade ; il y en a d'autres où l'on n'entrera jamais qu'après un long siège en règle et au moyen d'une capitulation.

— Tenez, mon cher Mortimer, votre tête se dérange, on voit bien que vous frayez depuis quelque temps avec vos bas-bleus ; voici que vous êtes, comme eux, tout frotté de métaphores. Poussez cependant votre siège tant qu'il vous plaira ; tracez autour de la place de belles lignes de circonvallation. Un beau matin il adviendra que M. Fitz-Gérald, qui commence à me paraître moins âne que je le croyais, aura enlevé, lui, la garnison que vous espérez sottement de faire capituler.

Eh bien, mon oncle, s'il en est ainsi, ce sera le mieux. Je ne prétends pas, je n'ai jamais prétendu, et je prétendrai jamais obtenir Jenny contre son gré ; elle appartient à M. Fitz-Gérald si son cœur l'a donnée à M. Fitz-Gérald. Avez-vous pensé que je consentirais à accepter une main qu'on m'accorderait en me refusant l'âme ! Non, non, je ne me résigne point à cet indigne partage. Je vous l'avais dit, je vous le redis : je ne puis vouloir de votre fille, du moment qu'elle ne me vient point d'elle-même, de son propre mouvement et d'une volonté

parfaitement libre. C'est M. Fitz-Gérald qu'elle choisit, c'est M. Fitz-Gérald qu'elle aime; M. Fitz-Gérald seul a le droit d'être son époux. Tout mon tort est d'avoir espéré follement que sa raison me le sacrifierait. La raison ne peut rien contre un amour établi; j'aurais dû prévoir cela et cesser plus tôt de poursuivre un bonheur impossible.

Tout exalté qu'il était par la fièvre, Mortimer parlait avec une apparence de calme et d'inébranlable décision : c'est qu'un découragement subit venait de le saisir, rendu plus profond par son état de souffrance. Il s'était exagéré outre mesure la signification de la cruelle visite de Jenny, et il avait soudainement abdiqué tout espoir; il s'était résigné bien résolument à céder la place à son rival.

M. Forster avait écouté son neveu jusqu'au bout sans l'interrompre.

— C'est fort bien, Mortimer, répondit-il d'un ton de colère réprimée. Vous êtes malade, je ne me querellerai pas avec vous; à votre aise au surplus. Certainement je ne vous ferai pas épouser votre cousine par force; je ne la contraindrai pas non plus elle-même à vous aimer, soyez tranquille. Qu'elle reste fille, si bon lui semble, ou bien, si elle se veut marier, qu'elle choisisse quelque galant homme raisonnable que je puisse avouer pour mon fils. Quant à ce M. Fitz-Gérald, en fût-elle folle, ce n'est pas à lui que je serai assez fou pour la don-

ner. Vous me permettez de ne pas suivre là-dessus la générosité de vos avis. Un idiot de cette qualité, je vous l'affirme, ne sera jamais mon gendre de mon aveu. Pour vous, mon cher ami, tout ce que je vous souhaite, c'est de guérir vite votre corps et votre tête; car l'un et l'autre m'ont l'air d'être bien malades.

Sur quoi le vieux gentleman laissa son neveu et s'en fut précipitamment, suffoqué des efforts qu'il avait faits pour se dompter, et sentant que, s'il restait un instant de plus, sa modération allait lui manquer.



CHAPITRE XI.

GRANDE EXPIATION D'UN PETIT TORT.

Qui nous expliquera le flux et le reflux de nos passions? qui nous donnera la clef des inconsistances de notre cœur, ce mobile balancier qui va et vient éternellement, et ne se jette jamais à droite que pour se rejeter à gauche? O homme, être léger et inconséquent! ô femme, créature plus inconséquente encore et plus légère!

Jenny qui avait si brusquement quitté la chambre de son cousin, n'était pas plus tôt rentrée dans la sienne qu'elle se repentait déjà de ce qu'elle venait de faire. Elle ne s'applaudissait plus de la finesse qu'elle avait déployée; elle ne se félicitait pas d'avoir déjoué une trame à laquelle elle ne croyait

plus; au contraire, un soudain remords l'avait prise. — Combien elle était coupable! comme elle avait été dure et inhumaine! Que ne s'était-elle formellement refusée à cette visite! c'eût été agir plus miséricordieusement! Sa présence, au lieu d'être à son cousin une consolation, n'avait dû que le désoler et redoubler son mal! Était-ce donc de cette sorte qu'elle reconnaissait le dévouement d'un homme auquel elle avait de telles obligations! Voilà les reproches qu'elle s'adressait, et elle se mit à pleurer amèrement. Elle eût voulu retourner près de Mortimer, s'accuser de sa mauvaise action et lui en demander pardon; une méchante honte la retint. Elle n'osa pas; elle n'osa pas davantage se retrouver de la soirée en présence de la juste irritation de son père. Prétextant une migraine violente, elle s'excusa de descendre au parloir pour le souper, et M. Forster, qui s'était promis d'exhaler en une bonne mercuriale sa colère rentrée, en fut réduit à se quereller tout seul et à tourner son indignation contre lui-même,

Cependant Jenny, mécontente d'elle-même, avait essayé de mille façons d'imposer silence aux improbations de sa conscience. Elle avait feuilleté successivement tous ses albums et ses *Serap-Books*: elle avait pris l'un après l'autre tous ses poètes favoris, tous ses romans historiques de prédilection; cette ressource qui lui servait d'ordinaire

si efficacement à chasser l'ennui, n'avait pu chasser sa préoccupation; les pages lui glissaient machinalement sous les doigts; mais elle regardait sans voir, elle lisait sans comprendre.

Elle s'avisa d'une autre tentative : elle résolut de méditer poétiquement pour son compte, puisque les poétiques méditations de sa bibliothèque n'étaient pas capables de la distraire. Elle fut ouvrir la croisée afin de s'inspirer en contemplant la lune et les étoiles : malheureusement, il n'y avait ni étoiles ni lune, il n'y avait pas même de nuages visibles, il pleuvait; elle referma sa fenêtre avec dépit.

— Qui est-ce qui est en état de méditer sans colère par la pluie?

Que faire? elle s'était remise à son piano; elle frappa quelques touches qui lui répondirent fort peu harmonieusement qu'elle n'était pas plus en train de musique que de lectures et de méditations azurées.

Bref, quoi qu'elle tentât, rien ne réussit à détourner sa pensée du souvenir de son art.

— Ce pauvre Mortimer! murmurait-elle sans cesse malgré qu'elle en eût, ce pauvre Mortimer! comme j'ai été dure pour lui!

Mais tant mal que bien, les heures avaient fini par s'écouler; la pendule avait sonné minuit. Il est permis à un bas-bleu de se coucher après minuit

lorsqu'il n'est pas en verve : Jenny se coucha. Elle avait pris selon son usage cette épître lyrique que M. Fitz-Gérald lui avait, on se le rappelle, adressée. Cette épître était sa seconde prière du soir : chaque soir en son lit, elle la lisait et relisait longuement, et toujours dans une extase nouvelle. Les vers du grand poète n'eurent point leur effet accoutumé : ô inconstance de l'admiration humaine ! elle ne les trouva plus si parfaitement beaux ; bien plus, ils lui tombèrent des mains avant qu'elle les eût achevés ; elle s'endormit en réfléchissant que la pièce avait peut-être bien quelques longueurs, comme parfois la conversation de l'auteur.

Le sommeil de la jeune fille fut pénible et agité. Ce bon sentiment de repentir, qui avait inquiété sa veillée, la poursuivait encore et troublait son repos : vers le milieu de la nuit un rêve affreux la réveille en sursaut ; il lui avait montré son cousin mourant dans cette alcôve où elle l'avait vu couché le matin. Après s'être un peu tranquillisée, en se répétant que son imagination tourmentée avait seule enfanté ce mauvais songe, elle était parvenue à se rendormir : mais bientôt le même horrible cauchemar la vint assaillir et réveiller de nouveau. Elle poussa un cri en se mettant sur son séant, puis elle écouta : il lui sembla entendre un bruit sourd et des pas dans les corridors.

— Il va mourir, il est mort ! cria-t-elle toute saisie de douleur et d'épouvante, et joignant les deux mains ; cette agitation inusitée de la maison, à une pareille heure, est d'un sinistre augure : ô mon Dieu ! et ce rêve, ce rêve odieux ! c'est un avertissement du ciel ; non, il ne m'a pas été donné deux fois en vain ! Il faut que Mortimer soit à la mort !

Et elle sauta de son lit, passa un peignoir et fut ouvrir sa porte ; elle s'avança sur l'escalier et écouta : le plus profond silence régnait partout.

— Mon saisissement m'aura trompée ; se dit-elle ; tout est calme, rien de fatal n'a pu se passer.

Elle allait se recoucher, un invincible mouvement l'arrêta.

— Non, non, s'écria-t-elle, avant de m'être entièrement rassurée, je ne veux point risquer de retomber dans le sommeil d'où ces rêves affreux m'ont tirée ; je n'ai pas le droit de mépriser l'avis qu'ils m'ont donné, il s'agit ici de la vie de celui qui a sauvé la mienne.

Et sans plus réfléchir, elle saisit une bougie, et ne prenant pas même le soin d'assoupir ses pas, elle monta précipitamment au troisième étage où était la chambre de son cousin. La porte en était ouverte à moitié, une lampe brûlait sur le guéridon, Mortimer était immobile. Dormait-il seule-

ment? oh! oui, sans doute, car la servante qui le veillait dormait elle-même.

La jeune fille restait debout sur le seuil toute tremblante; elle était stupéfaite et effrayée d'avoir eu tant d'audace : comment! à cette heure avancée de la nuit, elle était là, seule, demi-nue, presque dans la chambre d'un homme! Elle fut au moment de s'enfuir, un battement de son cœur la retint.

— Il ne bouge pas! qui sait? peut-être est-il mort tandis que cette femme s'est endormie, pensa-t-elle; quand j'entrerais tout à fait afin de m'assurer s'il est vivant, où serait le mal?

Elle entra.

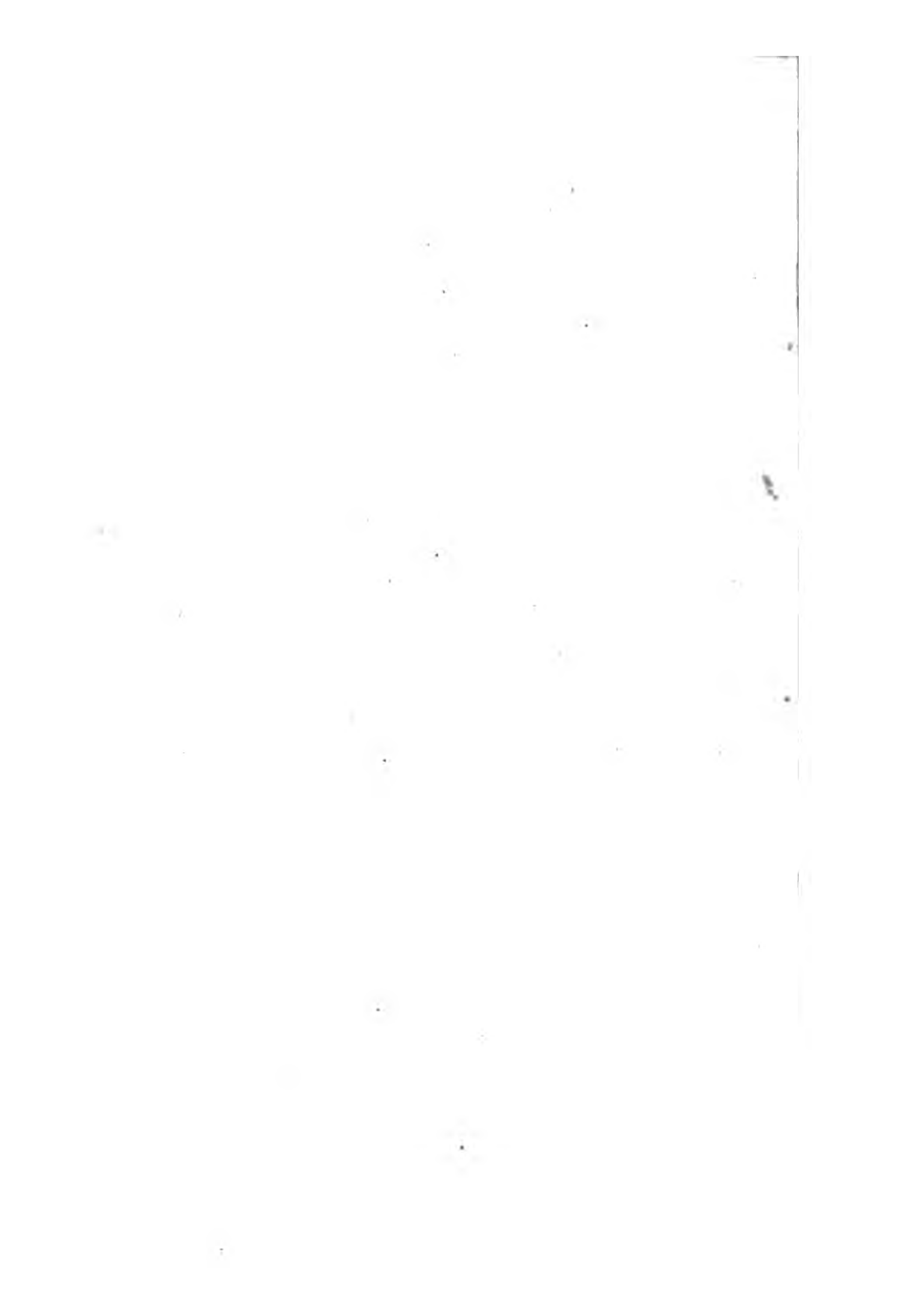
Et c'était la même Jenny qui avait à peine voulu entrer là, en plein jour, avec son père! Était-ce donc l'amour qui avait rendu si hardie cette fille tout à l'heure si timide et si sévère sur le *decorum*? était-ce la pitié seulement?

Elle s'était avancée sur le bout des pieds tout au près du lit de Mortimer, elle s'inclina vers lui; elle respira, il respirait. Elle regarda attentivement sa figure, il était pâle à épouvanter. Qu'il était beau pourtant sous cet air de profonde souffrance! qu'il était beau! Elle s'était tellement penchée afin de le mieux voir et d'écouter sa respiration, que son visage effleurait presque celui du malade. Fut-elle involontairement poussée par quelque irrésisti-

ble puissance? je ne sais, mais ses lèvres se posèrent un moment sur le front de son cousin.

Ah ! Jenny, Jenny, vous aurez beau vous le nier à vous-même, ce fut là un baiser, un ineffaçable baiser, un baiser dont n'enleva point la trace la grosse larme qui tomba après lui, où il était tombé.

Comme la jeune fille relevait la tête, la porte de la chambre fit un mouvement et cria. Notre héroïne tressaillit. Miséricorde ! Quelqu'un venait-il ? — Mais ce n'était là sans doute qu'une bouffée d'air du corridor, car le profond silence avait recommencé. — Toutefois, c'en fut assez de ce léger bruit pour la transir d'effroi et lui montrer tout le danger d'être surprise où elle était. Aussi se hâta-t-elle de s'échapper. Sa témérité eut du bonheur. Elle regagna son lit sans encombre, et les rêves qu'elle y retrouva furent pour elle un beau dédommagement de ceux qui l'en avaient fait sortir.



CHAPITRE XII.

SUBITE ET INEXPLICABLE RÉVOLUTION D'HUMEUR.

Le lendemain, la physionomie de M. Forster offrait un aspect fort différent de celui qu'elle avait la veille. Contre toute apparence de motifs, et contre ses habitudes générales, le vieux gentleman manifestait une satisfaction et une bonne humeur à toute épreuve. Il était devenu l'optimisme même. Ses gens le virent se promener au jardin de grand matin, riant tout seul et se frottant les mains. C'était la première fois que cet événement arrivait. Comme il visitait son verger, il trouva l'un de ses jeunes poiriers nains que le vent avait déraciné. Il se contenta de le replanter lui-même, sans appeler son jardinier, pour lui faire sa leçon et le rendre

solidaire des fautes de l'orage. A déjeuner, ses œufs lui furent servis à peu près durs, et il eut la candeur de ne s'en prendre à nul autre qu'à lui de cette calamité. Il avoua qu'il avait eu une distraction, et qu'il s'était trompé d'une minute, montre à la main, en les plongeant dans l'eau bouillante. Cette méritoire confession ne surprit et n'édifia pas moins la cuisine que l'antichambre.

Lorsque Jenny était descendue au parloir, ses beaux yeux un peu battus, grâce aux émotions de la nuit, elle avait fait provision de courage et de patience afin de supporter angéliquement l'inévitable sermon paternel qu'elle s'était attiré. Il ne fut pas question seulement du moindre reproche. M. Forster l'appela sa chère fille et la baisa en souriant sur le front.

— Mortimer est mieux ce matin, dit-il; il a eu de mauvaises heures, par exemple, hier soir. Le délire l'avait pris. Jusqu'à minuit il nous a bien tourmentés, mais ce transport était la crise de son mal. Elle a été salutaire. Avec elle a disparu la fièvre. Un profond sommeil lui a succédé, qui l'a rafraîchi et calmé. Le voici hors de danger. Quelques soins encore et de la prudence, et la force de la jeunesse achèvera le reste de sa guérison. Malheureusement, c'est une folle tête à laquelle il est difficile de conseiller efficacement la sagesse. Croiriez-vous qu'il voulait se lever tout à l'heure? Et puis, voici

que ses projets de départ lui sont revenus de rechef et de plus belle et j'ai bien peur qu'il soit impossible de les déloger de son cerveau. Nous venons d'avoir une longue conversation où il ne m'a pas parlé d'autre chose que de son inébranlable résolution de s'en aller à Londres la semaine prochaine, afin d'être à même de commencer ses études de droit, à la réouverture des cours.

— Eh bien, mon père, est-ce que vous le laisserez partir en l'état où il est? s'écria Jenny avec vivacité.

— Non pas assurément, s'il y a pour lui le moindre risque. Mais à son âge la convalescence va vite. Nous verrons au surplus comment il sera. Quant à l'empêcher d'ailleurs plus longtemps de suivre son désir, ma foi, j'y renonce. Ce pauvre garçon, j'en ai peur, s'ennuie avec nous. Qu'il essaie donc d'un changement de lieu; qu'il tente la fortune; qu'il se divertisse un peu. Nous lui devons tant à présent, ma Jenny, que je n'ai plus le droit de lui rien refuser.

A cette confiance imprévue des résolutions de Mortimer et du consentement qu'y donnait M. Forster, la jeune fille s'était sentie frappée d'un coup violent. Oh! elle aimait son cousin, hélas! et elle l'aimait trop. Ses transes de la nuit, et mieux encore la poignante douleur qu'elle éprouvait maintenant, le lui disaient à ne point s'y méprendre. Tout

son cœur s'était gonflé au discours de son père. Sous prétexte de regarder dans la rue un régiment écossais dont la musique annonçait le passage, elle fut vers la croisée dérober quelques larmes qu'elle ne put contenir. Ainsi Mortimer ne l'aimait point, puisqu'il s'éloignait! elle s'était trompée! on ne l'aimait point et c'était elle qui aimait! Quelle humiliation, quelle souffrance! Le dépit lui eut bientôt essuyé les yeux.

— En effet, dit-elle d'un ton qui n'affectait pas l'insouciance, tandis qu'elle se rapprochait de son père; en effet, Mortimer ne doit pas s'amuser beaucoup ici; il n'a pas tort, je crois, de chercher ailleurs des distractions, et vous aurez raison de l'y autoriser dès que sa santé lui permettra de partir.

M. Belfield était survenu là-dessus; la pauvre Jenny, qui avait grand besoin de solitude, profita de l'occasion pour disparaître.

La causerie fut terne et languissante entre les deux vieux amis, durant cette matinée, car ils ne se disputèrent pas. M. Belfield en abrégéa d'autant sa visite, impatienté d'avoir affaire à un homme qui, la première fois de sa vie, s'obstinait à ne pas le contredire.

CHAPITRE XIII.

PRÉPARATIFS DE VOYAGE ET DÉNOUEMENT.

Nous ferons franchir maintenant au lecteur d'un seul bond tout l'espace de quinze jours qui ne furent marqués par aucun évènement digne d'être rapporté.

La convalescence de Mortimer avait été rapide, et au fur et à mesure que sa santé s'était raffermie, sa résolution de partir s'était fortifiée. D'ailleurs, bien qu'il enfermât en son cœur une profonde peine, nul changement notable ne se montrait dans ses manières. La conviction où il était que Jenny ne l'aimait point, lui avait donné un grand empire sur lui-même. A présent qu'il n'espérait plus rien, il se contentait de souffrir en silence. Du reste,

près de sa cousine, il était amical et prévenant comme autrefois. Seulement ses prévenances et son amitié ressemblaient davantage à de la pure politesse, et je ne sais quelle réserve involontaire le glaçait malgré qu'il en eût.

Une plus grande altération se faisait remarquer dans l'air et les façons de Jenny. Ce n'était plus son immuable douceur de caractère, ni son inaltérable gaieté si franche auparavant et si naturelle. Elle avait beau se réprimer, souvent ses mécontentements intérieurs se trahissaient. Souvent elle était sombre et boudeuse, ou bien sa joie était contrainte et grimaçante. Mais c'était dans sa conduite vis-à-vis de Mortimer que paraissait surtout cette inégalité. Les froides attentions de son cousin semblaient moins la toucher que l'irriter. Il y avait des moments où, incapable de se maîtriser, elle le traitait en vérité fort durement et d'un ton d'aigreur singulier. Puis elle affectait de parler de M. Fitz-Gérald et de sa poésie avec un redoublement d'enthousiasme. Bien qu'elle commençât à s'y divertir beaucoup moins, elle ne manquait pas une des réunions de la coterie azurée, où le grand poète présidait de plus en plus souverainement.

Que si Mortimer eût été de quelques années moins jeune et moins novice, loin de se désoler en secret, comme il faisait, de ces aigreurs et de ces brusqueries de sa cousine, loin d'y voir les mar-

ques d'une antipathie décidée, loin de se confirmer par elle dans son dessein d'éloignement, il les eût accueillies au contraire, plein d'espérance, comme les sûrs symptômes d'un amour naïf et vrai qui se révélait involontairement, croyant se cacher.

Mais ces deux enfants si parfaitement nés pour s'aimer, et qui s'aimaient en effet de toutes leurs âmes, se désespéraient à plaisir, et ne cherchaient qu'à se prouver une indifférence mutuelle. Jenny, la tête toute exaltée de ses lectures romanesques, s'indignait de la conduite toute calme, glacée et prosaïque de Mortimer. — Ce n'est pas là, se disait-elle ! l'ami que j'ai rêvé. Un homme vraiment épris n'est pas éternellement une statue de marbre; fût-il persuadé qu'on lui préfère un rival, l'absence est le dernier remède auquel il ait droit de recourir; dût-il mourir de jalousie, il ne part pas. Mortimer ne m'aime point, il ne m'a jamais aimée. Et, de son côté, le triste jeune homme se répétait incessamment : — Plus je reste, plus j'accrois l'aversion que j'inspire à Jenny; elle ne m'aime pas, elle ne m'aimera jamais ! Elle en aime un autre ! C'est elle-même aujourd'hui qui prend soin de me le dire, comme si je ne le savais pas assez et de longue main. Mais c'est afin de me chasser qu'elle en use ainsi. Je lui suis un obstacle. Tant que je ne me serai point retiré, Fitz-Gérald aura l'accès moins libre et moins chanceux près d'elle ! Il faut

donc que je parte, il le faut et sans plus reculer ! Qu'elle soit à son poète, puisqu'elle est assez aveugle pour adorer ce dieu grotesque. Ce n'est pas à moi qu'il convient de lutter sérieusement contre une pareille divinité, moi simple mortel que je suis !

Et faute d'en savoir assez pour s'entendre, faute d'un ami expérimenté qui vint secourir leur ignorance et leur apprendre ce double secret qu'il eût tout d'abord lu en eux, ces deux pauvres cœurs allaient se séparer pour jamais peut-être, et aussi peut-être pour se regretter éternellement !

Au milieu de ce tacite et douloureux conflit, M. Forster persistait dans son nouveau système de bonne humeur. De mémoire de contemporain, on ne l'avait vu jamais sur ce pied trois jours de suite, et il y en avait plus de quinze que le sourire ne lui quittait pas les lèvres. En outre, il avait adopté un certain air goguenard qui allait aussi bien sur ses traits maussades, qu'un habit d'arlequin irait sur le dos d'un président de société philanthropique. A voir cette persévérance d'affabilité, M. Belfield disait que la maison Forster n'était plus tenable, et il commençait, effectivement, à s'éloigner d'un lieu où la dispute ne semblait plus possible.

Cependant l'époque du départ de Mortimer était décidément fixée, et tous les préparatifs avaient été faits en conséquence. C'était le matin du 1^{er} de juillet qu'il devait se mettre en route. Ce jour-là

venu, dès le lever du soleil, ce fut dans la maison un terrible remue-ménage. On criait par les escaliers. On montait et descendait valises et portemanteaux. Le jeune homme devait voyager à cheval, suivi d'un domestique, et il avait été convenu que pour avancer d'autant sa première étape, il sortirait d'Edimbourg, aussitôt les portes de la ville ouvertes.

Certes, Jenny n'avait pas eu besoin de tout le varcarme des valets pour être éveillée. La pauvre fille n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Elle avait, entre autres magnanimes projets, roulé celui de ne pas paraître au parloir, au moment des adieux de Mortimer. C'eût été là, avait-elle pensé, un admirable moyen de témoigner son dédain et son indifférence. Après y avoir mûrement réfléchi, elle abandonna ce beau projet.

— Ce sera en vain, se dit-elle, que je resterai obstinément couchée; mon père est capable de m'amener ce jeune homme, et de me faire lui donner la main de mon lit.

En vertu de cette sage prévision qui n'eût pas, en effet, manqué de se réaliser, au petit jour miss Forster descendit au parloir où se trouvaient déjà son père et Mortimer. On avait servi le thé, dont personne n'avait goûté. Un silence pesant régnait, qui n'était troublé çà et là que par un certain sifflement imperceptible de M. Forster.

Un groom vint annoncer que tout était prêt , et les chevaux sellés.

Mortimer et Jenny s'étaient levés pour s'embrasser , et l'un et l'autre , au moyen d'efforts héroïques , ils avaient maintenu leur calme , et pas une larme n'avait paru.

M. Forster restait assis et ne bougeait pas. Seulement son imperceptible sifflement s'était élevé de toute une gramme.

— Oh ça , monsieur mon neveu , cria-t-il enfin d'une voix sévère , me croyez-vous un grand sot ? J'ai été bien aise de voir jusqu'où vous pousseriez l'accomplissement de vos méchantes résolutions ; mais comptez-vous que je vais bonnement , avant ample réparation , laisser le séducteur de ma fille quitter une maison qu'il a eu l'ingratitude de vouloir déshonorer ?

Jenny et Mortimer demeurèrent pétrifiés.

— Oui , feignez l'étonnement , poursuivit le vieux gentleman. Nous ne sommes pas aveugles , nous , pourtant. Expliquez-nous donc , monsieur , comment il se fait qu'on ait vu votre cousine sortir demi-nue de votre chambre au milieu d'une nuit ?

— Mon père ! s'écria Jenny.

Et elle s'était jetée dans les bras de M. Forster , et s'efforçait , en sanglotant , de lui fermer la bouche de ses deux mains. Mortimer était de plus en plus de pierre.

— Allons, ma fille, ce n'est pas dans mes bras que vous devez être! C'est assez jouer la comédie, enfants que vous êtes l'un et l'autre! vous vous gênez tous deux à en mourir! Faut-il donc vous le dire pour que vous le sachiez? Mauvaises têtes, faut-il donc vous le prouver?

Et, plein de pitié pour son neveu, en même temps qu'il était impitoyable pour sa fille, qui s'efforçait vainement de l'arrêter, il raconta comment, dans la nuit du délire de Mortimer, tenu debout qu'il avait été par son inquiétude, il avait vu de ses propres yeux la visite nocturne de Jenny chez son cousin, ayant tout observé, caché derrière la porte. Oui, il raconta tout, — le père sans miséricorde; — il raconta le baiser lui-même.

— Eh bien, cette fille-là vous aime-t-elle, Mortimer? dit-il terminant son récit. Persistez-vous à vous en aller à présent! Voulez-vous toujours abandonner votre victime, monsieur le séducteur?

Mortimer, sans répondre, s'était jeté aux genoux de Jenny et les lui serrait convulsivement.

— Mais mon père, il ne m'aime pas, lui! Il voulait partir, cria Jenny suffoquée par ses sanglots.

— Folle que vous êtes, il vous aime trop! Vous n'avez pas vu, comme moi, ses larmes quand il me suppliait de le laisser s'éloigner, parce que son amour le tuait près de vous. Ne comprenez-vous pas ce que son sacrifice avait de grand? Il ne tenait qu'à lui

d'être votre époux ; il avait tous mes souhaits et tout mon aveu. Eh bien ! il partait afin que vous fussiez libre d'être à celui qu'il croyait adoré de vous , et qu'heureusement, vous dédaigniez, à l'heure qu'il est, autant que nous.

Dire que M. Forster n'eut pas de peine à achever victorieusement ses démonstrations et à convaincre de leur bonheur les deux enfants, c'est un soin qui serait superflu.

Cette scène pathétique finit par de longs embrassements, entrecoupés de doux reproches et mouillés de larmes, durant lesquels le vieux gentleman lui-même ne demeura pas l'œil sec.

Le lecteur présume bien que, sous le gouvernement de l'impatiente paternité de M. Forster, ces mutuelles explications devaient aboutir à un prompt mariage. En effet, tel fut bientôt leur résultat.

Que si, en historien consciencieux, notre principal dénouement accompli, nous recherchons ce qu'il advint des autres personnages de notre histoire, voici ce que nous avons recueilli à ce sujet.

Dès qu'il eut la fatale certitude de l'anéantissement de ses espérances, Fitz-Gérald courut tout échevelé chez miss Appleby, qui avait par hasard tout le cercle azuré assemblé autour d'elle. Là, il fit un appel à la sensibilité de nos bas-bleus, et leur exposant son infortune, il les consulta sur les moyens qu'il devait employer afin de montrer à

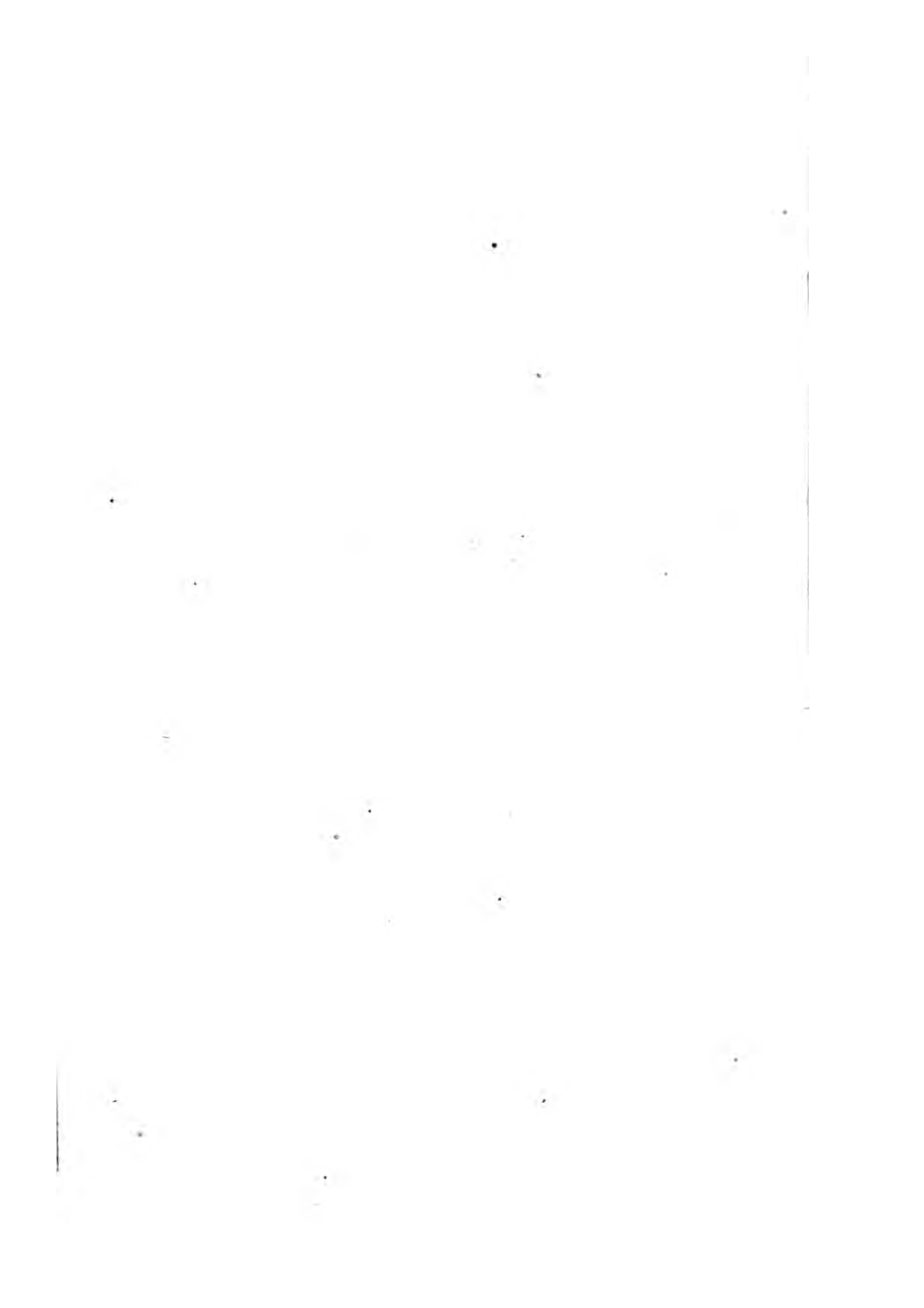
l'univers son désespoir. Tout le céleste groupe avait unanimement décidé que Jenny ayant forfait au bel-esprit en épousant un Welche, il n'y avait point lieu de la pleurer, même en vers; mais le grand poète ne se crut point pour cela permis d'être consolé : durant tout un mois, il ne vécut que de pain, d'eau et de poisson; à l'instar du chantre de Childe-Harold, il parla plus fréquemment que jamais de sa haine de la vie : il est constant qu'il fût allé mourir pour les Grecs, si les Grecs avaient alors eu le moins du monde besoin qu'on mourût pour eux. Néanmoins, l'hiver suivant, il épousa une vieille veuve fort riche, qui, à force d'être persuadée par lui du néant des choses terrestres, s'estima toute heureuse qu'un si grand homme eût daigné la ramasser dans cette poussière universelle. M. Fitz-Gérald s'en était allé vivre avec sa femme en Irlande où la belle avait ses biens : l'absence de cet astre principal fut un coup mortel pour la pléiade azurée qui ne tarda pas à se dissoudre peu à peu, chacune de ses autres étoiles de second rang, à l'imitation de la première, ayant successivement épousé contre toute poésie les fortunes matérielles et prosaïques qui s'étaient présentées.

En ce qui est du mariage de miss Forster, nous n'avons pas besoin de garantir la félicité de ses conséquences, car nul lecteur ne la révoque en doute. N'en déplaise aux innombrables romans auxquels

nous ne volons que l'expression de cette vérité, elle est actuellement mère d'une nombreuse famille, et n'a conservé de son ancienne teinte azurée qu'une préférence fort excusable pour le roman historique et les grands poètes de l'école romantique.

Quant à M. Forster et à M. Belfied, la pacifique préoccupation momentanée du dernier ayant fini par la divulgation du secret qui seul le rendait si joyeux, ils ont repris leurs vieilles querelles, et continuent de vivre sur un excellent pied d'antipathie sympathique.

MISS MOLLY.



Miss Molly.

I.

— Voici trois semaines, trois grandes semaines, que je n'ai reçu de ses nouvelles. Il m'aime pourtant, il me l'a dit... oh; oui, il m'aime j'en suis sûre... mon Dieu! pourquoi donc ce cruel silence?... S'il était malade... si son oncle... Oh! oui, c'est cela! Pauvre Williams! il lui aura dit qu'il m'aimait, et cet orgueilleux parent l'aura menacé de toute sa colère s'il osait baisser les yeux jusqu'à moi! pauvre fille sans titres et sans fortune! Oh! Williams! Mais qui l'empêchait de m'écrire?... Ah! maintenant, je le vois bien, il m'a oubliée... oubliée!...

Et la jeune fille se prit à sangloter.

Cinq heures du matin sonnaient en ce moment à l'horloge de l'église de la petite ville de , comté de Les premiers rayons du jour commençaient à percer à travers les jalousies de la chambre qu'occupait miss Molly. De nombreuses lettres, éparpillées sur un guéridon, et quelques unes encore humides de larmes, un lit intact, un oreiller veuf de plis, une bougie entièrement consumée, et dont la lumière se mourait en lueurs incertaines et vacillantes, tout prouvait que la jeune fille ne s'était pas couchée. Elle avait passé la nuit à relire les lettres de Williams, à gémir de son départ, à se désespérer de son silence.

La tête plongée dans ses deux mains, immobile, anéantie, on aurait cru miss Molly privée de tout sentiment, sans les soupirs douloureux qui, par intervalles, venaient soulever sa poitrine.

Le dernier tintement de l'horloge la tira de cette sorte de léthargie que l'excès d'affliction provoque chez les êtres faibles. Comme si le choc du marteau métallique eût vibré tout à coup une espérance dans son âme, la jeune miss se leva brusquement; ses joues s'étaient animées d'une teinte fiévreuse; ses yeux brillaient de cet éclat terne et mat, indice d'une résolution soudaine et violente.

— J'irai ! s'écria-t-elle.

Puis elle rassembla lettres de son amant, en fit

un paquet qu'elle cacha dans son sein, prit un chapeau, se couvrit de sa mante et se disposa à sortir. Ses mouvements saccadés, sa démarche convulsive, trahissaient une irritation nerveuse que devait remplacer bientôt, selon toute apparence, une faiblesse extrême, un abattement profond.

S'avançant avec précaution, elle entr'ouvrit sa porte, la referma doucement, descendit plus doucement encore un escalier tortueux, traversa deux chambres, plusieurs corridors, et se trouva dans un jardin assez vaste et soigneusement entretenu. Des allées de charmilles, taillées symétriquement formaient autour de l'enclos un dôme de feuillage impénétrable aux rayons du soleil. De distance en distance, des bancs formés de baguettes revêtues de leur écorce, ingénieuse parodie de la nature champêtre, conviaient les promeneurs à humer mollement et sans fatigue un air pur et embaumé.

Ce fut sur un de ces bancs qu'accablée du parti qu'elle avait pris, miss Molly vint s'asseoir un instant. Près de tenter une démarche qui devait compromettre peut-être et sa réputation et le repos d'un père, elle sentit un remords lui serrer le cœur. Chaque objet, en retraçant à ses regards l'image de celui qu'elle abandonnait, semblait l'accuser d'ingratitude. Ici, le parterre où le vieillard, appuyé sur le bras de sa fille, venait gravement fumer une pipe et interroger les progrès de ses tulipes et de

ses œillets ! là, le berceau où il vidait, le soir, avec deux ou trois amis, un flacon de porter, en discutant l'éloquence de M. O'Connell et l'opportunité du bill de réforme ! Plus loin, le râteau avec lequel il nettoyait le sable des allées, quand sa goutte daignait lui laisser quelque répit ! Et lorsqu'à son lever le pauvre homme apprendrait la fuite de l'enfant qui faisait son bonheur et sa joie, quelle ne serait pas sa douleur, son indignation ! A cette pensée, toute l'énergie de la jeune fille s'évanouissait. Pour rappeler son courage, elle eut besoin d'évoquer le souvenirs de Williams. Tantôt elle se le représentait infidèle, et alors, l'âme dévorée d'inquiétude et de jalousie, elle brûlait de lui reprocher son parjure ; tantôt elle le voyait en butte à la colère d'un oncle rigide et hautain, et se disait alors : J'irai le trouver, cet oncle ; je lui parlerai, j'essaierai de l'adoucir, et qui sait ? peut-être !...

Après une lutte pénible entre la passion et le devoir, entre l'amour et la piété filiale, l'amour l'emporta, la passion prit le dessus.

— Le sort en est jeté, pensa-t-elle en mettant le pied hors du jardin ; maintenant, il serait trop tard ! Mon pauvre père ! Et deux larmes roulaient le long de ses joues.

En effet, la jeune fille eût vainement tenté de revenir sur sa décision ; la porte de sortie, en se refermant, l'avait condamnée à subir les conséquences

de sa faute. Elle ne pouvait rentrer maintenant, sans mettre son père dans la confidence de son fatal secret. Oh! si sa mère eût vécu, elle lui aurait confié ses peines, ouvert son cœur! mais un père comprendrait-il ces émotions intimes et poignantes qui torturent l'âme d'une amante? Le sien surtout, homme positif, dont les idées, depuis quarante ans, n'étaient fixées que sur la balance exacte d'un *actif* et d'un *passif*, comment accueillerait-il l'aveu d'une flamme que condamnait la raison? Certes, il y aurait eu injustice à révoquer en doute sa tendresse indulgente et bonne; mais cette tendresse même, subordonnée aux principes de la logique, ne lui eût suggéré d'autre réponse que celle-ci aux chagrins de sa fille :

— Si les parents de M. Williams consentent à votre union, je ne m'y oppose pas, épousez-le. Dans le cas contraire, vous devez l'oublier.

Or, de telles consolations, limitées ainsi dans le cadre d'un dilemme, n'étaient guère propres à captiver la confiance d'un cœur souffrant et brisé.

Miss Molly, après une demi-heure de marche rapide, était arrivée à l'embranchement de plusieurs routes, bordées de collines, de haies et de rochers. La quelle choisir? la quelle conduisait au château de Bury, car c'était à ce château, habité les trois quarts de l'année par le duc de Fyden, oncle de Williams, qu'elle avait décidé de se rendre. Bury était situé à

l'ouest et à douze milles environ de.... voilà tout ce qu'elle savait. Son embarras, à elle qui n'avait jamais fait la moindre excursion sans être accompagnée de son père ou de la vieille Déborah, s'augmentait encore de ces données incomplètes sur le terme de son voyage. Heureusement, une paysanne venant à passer, Molly s'informa près d'elle du chemin qu'il fallait suivre.

— Oh! ce n'est pas facile à indiquer, miss : il y a tant de sentiers de traverse. D'abord vous allez prendre la route qui est à votre droite; puis au bout d'un mille, vous tournerez à gauche, et vous marcherez jusqu'à la maison du forgeron Bitter; alors vous verrez trois chemins devant vous; suivez celui du milieu; il mène à l'auberge de la vieille Mysie, et là, tout le monde vous désignera le trajet qui reste à parcourir.

Après cette explication, qu'elle se fit répéter à diverses reprises, afin de la bien graver dans son souvenir, miss Molly partit en remerciant la villageoise, qui lui souhaita un heureux voyage.

— Puisse ce souhait se réaliser! pensa la fugitive; au fond du cœur, elle n'osait l'espérer.

Au moment de son départ, le ciel était pur, le soleil se levait brillant; tout promettait une belle journée; mais vers sept heures, des nuages s'amoncélèrent à l'horizon et l'atmosphère se chargea d'une humidité brumeuse qui finit par se résoudre

en une pluie battante et continue. Les légers vêtements de miss Molly furent bien vite transpercés. L'eau, en détrempant la terre, multipliait encore les inconvénients d'une route assez peu praticable d'avance. Tantôt le pied de la voyageuse glissant sur un sol gras, elle courait risque de perdre l'équilibre; tantôt de larges fondrières qu'elle franchissait à grand'peine inondaient ses jambes d'une vase bourbeuse et glaciale. C'était un tableau à fendre le cœur, que celui de cette jeune fille, si frêle, si délicate, luttant ainsi contre la rigueur des éléments, et luttant presque sans défense. En effet, cette mince chaussure, ces tissus de mousseline, ces étoffes transparentes, pouvaient-ils la garantir du froid et de l'averse?

La pâleur répandue sur tous les traits de miss Molly accusait son extrême fatigue. Une pareille épreuve dépassait ses forces; elle était harassée, rendue, et elle eût succombé vingt fois, si l'énergie morale n'était venue en aide à la faiblesse physique, si la puissance de volonté n'avait suppléé l'impuissance des organes. Toutefois cette vigueur factice ne pouvait durer longtemps; elle allait s'épuiser et trahir les efforts de la jeune fille, lorsque l'auberge de la vieille Mysie apparut à ses regards.

Cette auberge, s'il est permis de qualifier ainsi une misérable hutte couverte en chaume, se faisait remarquer par une tête de femme grossièrement

peinte en rouge, avec ces mots : *à l'hôtesse bienveillante*. Une basse-cour sale et boueuse, dont une mauvaise barrière en bois défendait seule l'entrée, servait comme d'introduction au principal corps de logis ; au-dessus de la porte, une inscription annonçait que piétons et cavaliers trouveraient céans *bon logement et nourriture délicate*.

En voyant entrer une dame dont le costume annonçait l'opulence, la vieille Mysie se montra fort empressée de lui faire un accueil convenable ; dans ce but, elle tança vertement une grosse servante qui ne jetait pas assez vite du charbon dans l'âtre ; elle approcha la plus belle chaise afin que milady pût se reposer ; elle s'apitoya sur l'air souffrant de milady ; elle offrit à milady de lui prêter d'autres vêtements, les siens étant trempés d'eau ; elle déploya enfin pour milady des soins et des prévenances tels, que miss Molly en était confuse. Celle-ci exprima à la bonne femme toute sa reconnaissance et s'empessa de la désabuser sur ce titre de milady qui lui revenait sans cesse à la bouche.

— Oh ! si vous n'êtes pas une milady, vous êtes du moins une grande et belle dame ; je me connais en physionomie, et à votre air...

— Dites plutôt, ma bonne hôtesse, que je suis une pauvre fille, bien malheureuse, sans amis, sans parents.

Et l'idée de son père qui, à cette heure même,

devait la pleurer et peut-être la maudire, lui tira des larmes amères.

— Bah ! des parents ! des parents ! on s'en passe bien ; pour des amis, on n'en manque jamais, quand on est riche comme vous.

— Riche ! répondit la jeune fille en laissant échapper un soupir ; je n'ai rien au monde... pas même...

Elle allait dire, pas même la paix du cœur... mais la vieille Mysie ne lui laissa pas le temps d'achever : — Pas même de quoi payer votre dépense ici ? s'écria-t-elle d'un ton mêlé d'inquiétude et d'espérance.

Cette exclamation de l'hôtesse fut comme un coup de foudre pour miss Molly ; elle ne possédait pas en effet de quoi solder le petit service qu'on venait de lui rendre. Absorbée dans sa douleur, elle avait oublié qu'en fuyant la maison paternelle, elle se condamnait à toutes les privations, et ne devait rien attendre des étrangers que moyennant argent et salaire : aussi la pauvre enfant était-elle partie sans s'être même précautionnée des faibles économies qu'elle tenait en réserve. Cette négligence impardonnable, mais que l'on concevra facilement si l'on veut faire la part de la situation d'esprit et de l'inexpérience de miss Molly ; cette négligence, elle en mesurait alors les inconvénients, elle en calculait avec effroi les résultats. Elle avait trouvé du

courage pour lutter contre les angoisses les plus poignantes de l'âme, elle n'en trouva pas pour résister à l'accident le plus trivial de sa vie positive.

Après avoir balbutié un *non*, qui produisit sur toute la personne de l'hôtesse une sorte de commotion électrique, la jeune fille, vaincue par l'humiliation, pencha la tête et s'évanouit.

— Dieu me pardonne! la dame se trouve mal, dit la servante; il faut la délacer, il faut lui faire respirer du vinaigre, il faut...

— Il faut vous taire, maudite sotte, reprit sa maîtresse, revenue subitement à son naturel acariâtre, grâce à l'aveu qu'elle venait d'entendre. Du vinaigre! du vinaigre! n'est-ce pas assez du feu qu'elle m'a coûté; ne voyez-vous pas que c'est une malheureuse, une échappée de Newgate. La plus mince bourgeoise voyagerait-elle à pied, par un temps pareil? Maudit soit l'instant où cette créature à eu l'idée d'entrer chez moi! ne m'a-t-elle pas consommé déjà un panier de tourbe! Croyez-vous que j'irai encore lui jeter à la figure une pinte de vinaigre... Ah bien oui! les temps sont assez durs, sans laisser manger son bien par des intrigantes.

Et voyant que la servante, émue de compassion, fixait sur la malade des regards attendris, l'hôtesse *bienveillante* l'apostropha des épithètes les plus injurieuses.

— Eh bien! fainéante, allez-vous rester longtemps encore à rouler vos gros yeux? Est-ce pour cela que je vous donne trente schellings par an; allez, paresseuse, vous mourrez à l'hôpital.

— Mais cette dame mourra certainement ici, si on ne lui porte secours, reprit la servante; voyez comme son visage est blanc!

— Mourir ici! il ne manquerait plus que cela; eh bien, que ne desserrez vous sa robe? frappez-lui dans les mains... plus fort...

Miss Molly entr'ouvrit les yeux et commença à donner signe de vie.

— Vous trouvez-vous mieux, miss? lui dit la servante avec bonté. Molly répondit par un mouvement affirmatif.

— Eh bien! si elle se trouve mieux, il faut qu'elle parte et le plus vite possible, reprit la maîtresse; ma maison n'est point un hôpital où l'on se fasse soigner gratuitement. Allons, ma chère, voici votre mante, partez, le grand air vous fera du bien.

Et la vieille Mysie avait déjà jeté sur les épaules de la pauvre enfant le vêtement encore froid et humide.

— Partir... partir! eh! le puis-je en ce moment? murmura miss Molly d'une voix faible. Oh! par pitié, ma bonne dame, laissez-moi demeurer ici une heure, seulement une heure... Dans une heure je serai mieux, peut-être...

Et, les mains jointes, elle adressait à l'hôtesse des regards suppliants.

— Une heure... une heure... reprit l'hôtesse; et si dans une heure vous êtes encore souffrante, il faudra vous garder une heure de plus, et ainsi de suite... et qui sait si, d'heure en heure, vous ne finirez pas par rester éternellement dans ma maison... Décidément, c'est impossible, ma chère, impossible... il faut partir.

Durant cette discussion, la servante, touchée des souffrances et de la douceur de miss Molly, essuyait à la dérobée, avec le coin de son tablier, quelques larmes qui roulaient malgré elle le long de ses joues. Indignée de la dureté de sa maîtresse, et jugeant qu'il n'y avait qu'un moyen de vaincre son avarice, elle lui dit d'un ton ferme :

— Milady restera, car je paierai pour elle.

— Et avec quoi, ma belle? reprit l'autre ironiquement. Depuis quand votre bourse est-elle si bien garnie que vous puissiez acquitter les dettes d'autrui?

— Avec quoi! avec ces deux schellings; l'un servira à vous couvrir de la tourbe que vous avez brûlée, l'autre paiera le séjour de milady dans cette maison jusqu'à demain matin.

Et la bonne fille, tirant de sa bourse les deux pièces, les avait présentées à la veille Mysie.

Celle-ci, honteuse de trouver chez sa servante

des sentiments si différents des siens, ne savait si elle devait accepter ou non l'argent, lorsque sa porte s'ouvrit brusquement ; un homme entra.

— Bravo ! s'écria-t-il d'une voix retentissante, bravo ! jeune fille ! tu es aussi bonne que ta vieille sorcière de maîtresse est avare et dure !

Et se tournant vers l'hôtesse :

— Puisse le tonnerre écraser ta misérable bicoque, gibier de potence ! puisse le diable te tordre le cou, à toi qui as l'infamie de vouloir jeter à la porte par un si mauvais temps, une dame malade qui implore ta pitié. Et pourquoi ? parce que tu crains de sacrifier en pure perte un pence ou deux. Allons, femme, du bois dans le foyer ; du bois entends-tu, et non de la tourbe. Je veux une flamme brillante au lieu de cette fumée noire qui me prend à la gorge. — Quel est ton nom, servante ?

— Sarah ! monsieur, pour vous servir !

— Eh bien, Sarah ! tu es une excellente fille ! Va nous chercher du bois.

L'apparition du nouveau venu, sa parole tranchante, ses gestes impérieux, avaient abasourdi la vieille Mysie ; elle fut quelques instants sans pouvoir retrouver sa présence d'esprit. Elle était rouge, elle était bleue ; on l'aurait dit frappée d'apoplexie.

Le personnage qui avait signalé son arrivée d'une façon si cavalière et si injurieuse pour l'hôtesse semblait âgé d'une cinquantaine d'année ; ses che-

veux épais et crépus étaient complètement blancs. De larges sourcils noirs couronnaient un œil brillant, où la hardiesse s'alliait à la bonne humeur. Sa taille ne dépassait guère cinq pieds deux pouces; mais ses épaules carrées, ses bras nerveux, ses jambes cambrées en dedans, dénotaient une force physique peu commune. Il portait le costume de simple matelot. Un bâton noueux, un poignard, en partie caché sous sa veste de marin, et que soutenait un baudrier de cuir, tels étaient ses moyens de défense. A travers la brusquerie de ses manières, un œil exercé aurait pu discerner une aisance et une noblesse qui ne s'accordaient guère avec l'humble physionomie de ses vêtements. La boue qui couvrait son pantalon jusqu'au genou témoignait d'une longue course faite à pied, par des chemins détestables; cette circonstance ne contribuait pas à donner une haute idée des ressources pécuniaires du voyageur, dans un pays où le moindre fermier avait un cheval à sa disposition.

Après avoir recouvré peu à peu son assurance et considéré l'équipement de son nouvel hôte, la vieille Mysie crut qu'il était de sa dignité de répondre aux interpellations qu'elle venait de subir.

— Et qui êtes-vous donc, vous, pour venir vous mêler des affaires d'une honnête femme qui gagne sa vie comme elle peut? De quel droit osez-vous donner des ordres à ma servante? Chacun n'est-il

pas maître dans sa maison ! Ne puis-je pas renvoyer de chez moi qui bon me semble , sans que des inconnus viennent s'y opposer ? — Sarah , je vous défends d'apporter du bois ; ceux qui n'aiment pas le feu de charbon peuvent aller se chauffer ailleurs.

— Ceux-là, reprit le marin, les yeux enflammés de colère, n'iront point se chauffer ailleurs ; ils se chaufferont ici, et ils se chaufferont avec du bois.

Saisissant alors une escabelle , il la brisa d'un coup contre la muraille , puis en jeta les débris dans l'âtre.

A la vue de cette attentat contre son mobilier , l'hôtesse poussa des vociférations à étourdir un sourd. Les épithètes les plus insultantes furent adressées à l'audacieux étranger.

— Silence ! silence ! vieille folle , ou je vous enverrai beugler à la porte !

Et le marin étendit vers Mysie un bras vigoureux comme s'il se fût disposé à réaliser sa menace.

Cette démonstration hostile arrêta comme par enchantement le torrent d'injures nouvelles prêt à déborder sur les lèvres de la mégère. Elle comprit qu'il y aurait imprudence de sa part à provoquer davantage l'emportement d'un homme qui semblait aussi irascible qu'entêté. Elle résolut donc de prendre son mal en patience et de souscrire provisoirement aux volontés de son tyran. Toutefois elle n'a-

dopta pas ce parti sans laisser échapper quelques murmures significatifs que le marin feignit de ne pas entendre.

Pendant cette scène étrange, dont elle était la cause innocente, miss Molly surprise, effrayée, n'avait pas trouvé la force d'articuler un seul mot. Elle était debout, suivant du regard, avec une anxiété inexprimable, tous les mouvements du terrible voyageur. Les émotions qui venaient de l'assaillir, si imprévues, si accablantes, l'avaient plongée dans une sorte de léthargie morale; la violence des sensations avait émoussé chez elle la faculté de sentir; elle voyait, elle entendait, et cependant elle demeurait immobile comme si elle n'eût rien entendu ni rien vu.

Le marin parut saisir les causes de l'abattement de miss Molly. Il n'avait pas eu besoin d'un long examen pour deviner la position sociale de la jeune personne, et la touchante candeur qui respirait dans tous ses traits ne l'intéressait pas moins que ses souffrances.

S'approchant d'elle, il ôta respectueusement son chapeau de cuir, lui demanda pardon, en termes polis, du vacarme qu'il avait occasionné, et lui offrit ses services avec une franchise pleine de grâce et de bonhomie.

Ce changement de ton et de manières, cette brusque transition de l'homme du peuple à l'homme du

monde, excita chez la jeune miss une surprise qu'elle essaya vainement de dissimuler.

— Autres personnes, autres façons ! dit le marin avec un sourire ; un pilote habile doit se régler sur le vent. Si je n'avais parlé comme je l'ai fait à l'hôtesse de céans, nous en serions encore à grelotter devant une cheminée sans feu. D'ailleurs, ses odieux procédés méritaient bien une leçon. Qu'en pensez-vous ?

— Je suis mortifiée, monsieur, répondit miss Molly d'une voix faible, bien mortifiée de la peine... mais je ne saurais en profiter... je me sens mieux, il faut... il faut que je parte...

— Par le froid, par la pluie ! il n'en sera rien, sacredieu ! s'écria le marin.

Puis, reprenant d'un ton doux et persuasif : — Songez à votre faiblesse, miss, songez à l'inconvénient de vous mettre en route à cette heure. Vous ne pourriez faire deux pas sans succomber à vos souffrances. Attendez quelque temps encore. Pensez-vous au surplus que je vous laisse partir ainsi ?

— Quoi ! monsieur, votre intention serait-elle ?...

— Mon intention est de vous servir, de vous protéger. Auriez-vous peur de vous confier à moi ?

— Monsieur ! je n'ai pas l'avantage...

— De me connaître, sans doute ; mais nous ferons connaissance, miss, et vous verrez que je ne

suis pas si noir que j'en ai l'air... Sur ma parole d'honnête homme et de soldat, je jure que votre grâce ne court aucun risque à accepter l'humble assistance de son serviteur.

Le marin prononça ces dernières paroles avec un accent de noblesse et de dignité qui émut vivement la jeune fille. Après un pareil langage, conserver des soupçons, n'était-ce pas faire injure à un homme dont, en définitive, elle se trouvait déjà l'obligée? Cette réflexion, jointe à l'embarras de sa situation, empêcha miss Molly d'hésiter plus longtemps. — Je vous crois, monsieur, dit-elle, et je me confie à votre probité.

— Et sacredieu! vous faites bien, miss; vous n'aurez pas lieu de vous en repentir, répliqua le marin. — Puisque vous agréez mes services, je tâcherai qu'ils ne soient indignes ni de moi ni de vous.

— Holà! ma douce hôtesse; holà! la grosse fille dont je ne sais plus le nom! Il me faut sur-le-champ un diner convenable, à deux couverts, entendez-vous!

A cette demande, la vieille Mysie répondit d'un ton bourru qu'elle n'avait pour toute provision que de l'ale et de la galette.

— En êtes vous bien sûre, respectable matrone?

— Très-sûre, dit l'autre en murmurant.

— Alors vous allez monter sur votre manche à

halai, comme une vieille sorcière que vous êtes, et courir à la ville voisine.

— Et pourquoi!

— Afin de renouveler votre garde-manger; je n'aime pas la galette d'orge.

— C'est grand dommage! fit l'hôtesse entre ses dents; mais je ne bougerai certainement pas d'ici.

L'attention de Sarah, la servante, se partageait alors entre deux objets; d'une part, elle prêtait l'oreille à la conversation; de l'autre, elle distribuait à deux ou trois poulets, plus ou moins étiques, des poignées de grain que ceux-ci dévoraient avec une insatiable avidité.

A la vue des maigres volatiles, une idée lumineuse traversa le cerveau du marin.

— Sacredieu! s'écria-t-il, vous mentez, la vieille, en prétendant que les provisions vous manquent; voici justement ce qu'il me faut. Allons, Sarah! saisissez un de vos pensionnaires emplumés, tordez-lui le cou et faites-le rôtir; si chétif qu'il soit, il vaudra toujours mieux qu'une galette d'orge.

— Tuer mes poulets! ah bien, par exemple! N'en faites rien, Sarah, ou je vous chasse! Tuer mes poulets! Croyez-vous que ce soit pour votre bouche que je les ai nourris depuis trois mois? tuer mes poulets! a-t-on jamais vu! me dépouiller, me ruiner!

— Qui parle de vous dépouiller et de vous rui-

ner, vieille folle? Votre poulet sera payé. Combien vaut-il, votre poulet?

— Il sera payé, dit l'hôtesse en se radoucissant un peu, il sera payé... peut-être? Qui pourrait le dire, s'il sera...

— Moi, je le dirai, quand vous en aurez désigné le prix.

— Un poulet coûte cher, ajouta l'incorrigible Mysie, qui ne savait trop si elle devait s'en rapporter à la parole du marin.

— Le prix! s'écria celui-ci en frappant du pied avec impatience; le prix!

— Eh bien! croyez-vous que trois schellings?...

— Trois schellings, soit! Mais l'ale me convient aussi peu que la galette d'orge; n'auriez-vous pas, dans quelque coin, une bouteille ou deux de vin de France?

— Une pauvre femme comme moi, posséder du vin de France! Vous n'y pensez pas!

— En avez-vous, oui ou non?

La servante adressa furtivement au marin un coup d'œil affirmatif.

— Allons, reprit celui-ci, vous en avez; qu'on m'en serve une bouteille! elle sera bien payée. Vous ajouterez à la carte une tasse de thé, du beurre et des grillades. A combien s'élèvera le total?

— Mais à quinze schellings environ, répondit l'hôtesse, poussée dans ses derniers retranchements.

— Payez-vous donc ! ajouta le marin.

Et plongeant la main dans sa poitrine, il en tira une bourse en cuir d'une dimension plus qu'ordinaire, et dont la vue rendit à l'hôtesse sa sécurité et sa bonne humeur. Il prit deux guinées, en présenta une à Mysie, et se fit rendre le surplus dont il gratifia la servante, en y joignant la seconde guinée. Une telle munificence, inusitée dans l'auberge de *l'Hôtesse-Bienveillante*, renversa toutes les idées de Sarah et de sa maîtresse. Cette dernière, stupéfaite à la vue de l'or dont l'étranger semblait cousu, car sa bourse était gonflée et rebondie comme une outre, cette dernière ouvrait des yeux où se peignait toute la perplexité de son âme. Il y avait des regrets et des remords dans l'expression de ses traits. La digne femme se reprochait ses procédés injurieux vis-à-vis d'un pareil hôte. Elle s'en voulait à elle-même d'avoir élevé des doutes sur sa solvabilité ; elle s'accusait surtout de n'avoir pas évalué plus haut le chiffre de la carte à payer. Le repas, il est vrai, valait à peine six schellings ; donc, en l'estimant quinze, elle gagnait plus de cent pour cent ; mais elle aurait pu gagner impunément le double et le triple avec un homme en apparence si facile à lâcher l'argent ; et cette idée de n'avoir pas su écorcher un consommateur quand l'occasion s'offrait si belle et si naturelle, la tourmentait alors aussi vivement que naguère l'idée de ne pas recouvrer le prix

de la consommation. Elle portait donc un regard de désappointement et d'envie tantôt sur la guinée que Sarah venait de recevoir, tantôt sur la bourse que l'étranger tenait encore à la main.

— Eh bien ! honnête hôtesse ! fit le marin, actuellement que vous avez touché le prix de votre dîner, vous plaira-t-il de le servir ?

— Certainement, monseigneur... si j'avais su que monseigneur... monseigneur...

— Êtes-vous folle avec vos monseigneur ? Je suis soldat, je suis marin ; entendez-vous ! — Monseigneur maintenant ! parce que j'ai montré de l'or ; tout à l'heure vagabond et vaurien, parce que j'avais l'air pauvre. C'est dans l'ordre...

L'hôtesse essaya de balbutier quelques excuses. Le marin lui coupa la parole.

— Sacredieu ! finirez-vous de me casser la tête ? J'ai besoin de manger, et non d'entendre vos sots discours ! A votre cuisine, vieille sorcière !

— Vieille sorcière ! grommela l'honorable Mysie ; vieille sorcière ! Il n'a que ces mots à la bouche ; au fait, j'ai tort de le prendre pour un homme bien élevé, pour un grand seigneur... C'est quelque mauvais sujet, quelque voleur de profession ; il aura dérobé cet argent dans la poche d'un pauvre fermier qui revenait de vendre ses bestiaux... Il l'aura assassiné peut-être... Que sait-on !

Et, tout en faisant cet *à-part*, elle allait, venait,

donnait ses ordres, et laissait parfois tomber tout le poids de sa mauvaise humeur sur Sarah, dont le principal tort, à ses yeux, était d'avoir été traitée si généreusement par le maudit étranger.

Miss Molly ne partageait pas sans doute, à l'égard du marin, les sentiments de la vieille Mysie. Cependant elle avait peine à se défendre d'un peu de méfiance. Elle ne comprenait pas cette alliance contradictoire du ton trivial et des belles manières, de la richesse et de la pénurie ; alliance dont le marin offrait un exemple frappant. Brusque, emporté, vulgaire avec l'hôtesse, il s'était montré près d'elle honnête, poli, plein de franchise et de dignité. Vêtu comme un homme du peuple, comme un soldat, il avait, pécuniairement, déployé les ressources d'un lord.

Bien qu'elle ne se repentit pas d'avoir agréé ses offres de services, miss Molly résolut pourtant de se tenir sur ses gardes, et de n'agir qu'avec la plus grande circonspection. Durant l'intervalle qui précéda le dîner, le marin, attentif et respectueux, s'efforça, par une conversation agréable et enjouée, de la distraire de ses chagrins ; il parlait comme un homme qui avait vu beaucoup de choses, et parcouru beaucoup de pays ; ses opinions, exprimées en termes élégants, portaient je ne sais quel cachet d'élévation et de noblesse, bien différent du ton qu'il avait pris en entrant dans l'auberge. Miss

Molly ne put s'empêcher de laisser lire dans ses regards l'étonnement que lui causaient tant de connaissances et de savoir.

— Vous êtes surprise, miss, de trouver sous cet habit de matelot un peu d'intelligence et de sens commun, dit le marin en souriant. Que voulez-vous? cela m'a coûté trente années de travaux, de fatigues et de dangers de toute espèce; bien des gens n'eussent pas consenti à payer aussi cher un si mince avantage.

— Je crois que ces trente années de dangers vous ont rapporté mieux que de l'intelligence et du sens commun, répliqua miss Molly.

— Faites-vous allusion, miss, à quelques pièces d'or qui garnissent ma pauvre escarcelle? L'or, je vous assure, ne m'a jamais séduit; je ne l'estime qu'autant qu'il peut me fournir l'occasion d'être utile; au reste, mon costume doit vous prouver qu'il me serait difficile de thésauriser.

La jeune fille hocha la tête d'un air incrédule; ce mouvement signifiait qu'à ses yeux le vêtement de l'étranger n'avait point d'analogie avec sa position.

Pendant tout le cours de ce dialogue intime, le marin s'abstint religieusement de faire allusion à des objets capables de raviver dans l'âme de miss Molly le souvenir de ses chagrins; aucun mot ne fut prononcé, aucune question ne fut hasardée touchant

les embarras de sa situation actuelle. L'étranger semblait uniquement occupé du soin de mériter des confidences et non de les provoquer. Sa discrétion avait à la fois pour but et de distraire miss Molly de sa tristesse et de la disposer insensiblement à plus d'abandon et de sécurité.

Cette délicatesse de procédés ne pouvait échapper à la jeune personne ; elle en fut touchée au point de se reprocher intérieurement la défiance qu'elle avait manifestée d'abord. Cet homme, pensait-elle, n'est pas assurément ce qu'il voudrait paraître ; mais ai-je bien le droit de lui soupçonner de mauvaises intentions , à lui, dont la conduite à mon égard a été jusqu'ici si affectueuse et si convenable ?

Ce fut dans de telles dispositions d'esprit qu'elle s'approcha de la modeste table que Sarah venait de dresser auprès de la cheminée. La vieille Mysie avait, malgré sa mauvaise humeur, présidé en personne aux préparatifs culinaires. Le poulet bouilli représentait à lui seul le premier et le second service. Maintenant que le volatile apparaissait dépourvu de plumes et réduit à sa plus simple expression, on pouvait juger mieux que jamais de son excessive maigreur. Son squelette était une véritable merveille d'ostéologie. Quoi qu'il en soit, le marin dépeça le sujet avec autant d'ardeur que s'il fût descendu en ligne directe des fameux cha-

pons du Maine... Pour miss Molly, elle se contenta, après les instances réitérées de son compagnon, de tremper une tartine dans une tasse de thé.

Le repas tirait à sa fin, lorsqu'un nouvel arrivant parut sur la scène; son costume était celui d'un fermier ou d'un conducteur de bestiaux. En entrant, il salua la compagnie, puis se fit servir une tranche de lard et une pinte d'ale. Du reste, il semblait fort avare de ses paroles, et le bavardage de la vieille Mysie n'obtint de lui que des signes de tête affirmatifs ou négatifs.

L'attention de miss Molly s'était portée machinalement sur le silencieux voyageur; elle ne tarda pas à surprendre certains regards d'intelligence entre le marin et lui. Evidemment ces deux hommes se connaissaient; pourquoi donc en faire mystère?

Si la jeune fille eût pu croire un instant ses soupçons mal fondés, une circonstance décisive l'aurait tirée de son erreur. Lorsque le marin eut dévoré avec un incroyable appétit les derniers débris du poulet, il se leva, fit quelques pas vers l'autre voyageur et lui dit à haute voix : Comment va l'appétit? — Assez bien, reprit le nouveau venu.

Entre la question et la réponse, le marin avait trouvé moyen de glisser tout bas plusieurs mots qui n'arrivèrent pas jusqu'à miss Molly.

Aussitôt après, faisant une pirouette sur ses ta-

lons, le marin se rapprocha de la jeune personne et lui demanda si elle jugeait à propos de partir.

— Dans ce cas, ajouta-t-il, j'aurai l'honneur de vous servir de guide et d'escorte.

Miss Molly s'était trop avancée pour refuser. Elle avait accepté formellement les offres de son compagnon, une heure auparavant; comment lui dire à présent qu'elle avait changé d'avis, sans laisser deviner les craintes auxquelles elle était en proie? craintes absurdes et chimériques peut-être; mais offensantes, à coup sûr, pour celui qui en était l'objet. — Si j'ai commis une faute, pensa-t-elle, je me trouve condamnée à en subir les conséquences. Et d'ailleurs, suis-je libre de prendre un autre parti? Puis-je rester dans cette maison? et si je quitte, cet homme ne saurait-il m'accompagner malgré moi? ne vaut-il pas mieux feindre une confiance qui peut, en définitive, n'être pas trompée?

Miss Molly fit signe au marin qu'elle était prête. En voyant la pâleur qui s'était de nouveau répandue sur ses joues, celui-ci l'interrogea sur sa santé avec un intérêt si affectueux et si vrai, que la jeune fille sentit se dissiper quelques unes de ses terreurs.

— Où dois-je vous conduire, miss?

— A Bury, monsieur, dit-elle en laissant échapper une larme.

— A Bury... au château de Bury? chez le duc de Fyden?

— Oui, monsieur.

Le marin fit un geste de surprise.

— Connaissez-vous le duc, monsieur?

— Un peu, reprit l'autre en souriant; je puis même dire que nous sommes amis...

— Amis?

— Oui, amis assez intimes.

Ce fut au tour de miss Molly d'être étonnée. Le marin fit semblant de ne pas voir l'effet qu'avaient produit ses paroles.

II.

La pluie avait cessé depuis longtemps, lorsque miss Molly et son compagnon se mirent en route, mais les chemins étaient peu praticables. La jeune fille, mal remise de ses fatigues et de ses émotions, marchait péniblement sur une terre inégale, glissante et délayée. Nonobstant sa répugnance, elle fut, à différentes reprises, obligée de s'appuyer sur le bras du marin. — Ils cheminèrent ainsi pendant près d'un quart d'heure sans prononcer une parole : Molly rêvant à l'accueil qui l'attendait au château de Bury; l'autre n'osant, par discrétion, interrompre les pensées de sa jeune compagne.

A la fin, touchée de la sollicitude de son guide,

de ses soins attentifs à la garantir des mauvais pas , à la soutenir quand son pied portait à faux , miss Molly se reprocha tacitement quelques unes de ses préventions. Elle fut la première à rompre le silence :

— Vous m'avez dit , monsieur , que vous connaissiez le duc de Fyden ?

— Je le connais beaucoup , reprit le marin .

— Savez-vous , monsieur , s'il est aussi dur , aussi sévère qu'on le prétend ?

— Lui , dur et sévère ! s'écria l'autre avec surprise ; c'est la première fois que j'entends.... Et qui donc prétend cela , miss ?...

— Mais , vraiment , je ne sais... je croyais l'avoir ouï-dire?... balbutia la jeune fille avec embarras .

— Dur et sévère ! répétait le marin avec affectation ; dur et sévère ! Sacredieu ! Voilà bien les hommes !... Sévère pour le méchants , dur pour les fripons , c'est vrai... mais , hors de là...

— Je ne soutiens pas précisément..... reprit Molly embarrassée et surprise de la chaleur que mettait son compagnon à défendre le duc ; je n'ai pas l'avantage... c'est votre opinion , monsieur , que je demande...

— Et mon opinion , miss , c'est qu'on vous a trompée sur le compte du duc : qu'il soit vif , bourru parfois , c'est possible ; mais il est juste et compa-

tissant, je le soutiendrai envers et contre tous. Sacredieu! oui, je le soutiendrai, quoi qu'on en dise.

— Vous croyez donc qu'il ne repousserait pas les instances d'une... personne malheureuse?

— Sans doute, sans doute, je le crois! si cette personne était digne de sa protection... comme vous, par exemple, miss, ajouta le marin, en fixant sur la jeune fille un regard qui la fit rougir.

— Tenez, s'écria-t-il après une pause, votre question m'a dévoilé un secret dont je m'étais douté déjà... Pardonnez-moi ma franchise; vous allez réclamer du duc un acte de justice... de réparation?...

— Monsieur, fit Molly confuse... qui vous porte à penser?...

— Écoutez, miss, pour peu que ma curiosité vous semble indiscreète, je me tairai... mais si je savais ce dont il s'agit, peut-être serais-je à même de plaider votre cause avec succès?

— Vous? monsieur.

— Moi-même, miss; j'ose me flatter de jouir de quelque influence auprès du duc.

— Et qui donc êtes-vous, monsieur, pour?...

— Permettez, miss! j'ai aussi mes secrets, reprit son compagnon d'un air malicieux; la confiance appelle la confiance...

— C'est juste, monsieur, reprit la jeune fille avec dépit, j'ai eu tort.

— Après tout, dit le marin d'un ton dégagé, avant d'accepter mes services, il est à propos que vous sachiez si je puis vraiment vous les rendre ; ainsi, je ne vois pas d'inconvénient à vous dire que je suis un vieux compagnon d'armes de l'amiral de Fyden ; j'ai combattu avec lui dans vingt affaires, et depuis l'instant où il a mis le pied, pour la première fois, sur les planches d'un navire, jusqu'à celui où il s'est retiré dans son château de Bury, je ne l'ai pas plus quitté que son ombre.

— Et vous habitez sous le même toit que le duc ? s'écria miss Molly, enchantée de ce qu'elle venait d'entendre.

— Comme vous dites, miss ; il n'a jamais passé de nuit nulle part, sans que je fusse à ses côtés...

— Oh ! s'il en est ainsi, pardonnez-moi mes soupçons... c'est que le malheur rend défiant, et je suis si malheureuse !

L'esprit de miss Molly se trouvait allégé d'un grand poids ; le ciel lui avait donc envoyé un protecteur, un ami ! Elle en rendit intérieurement grâce à Dieu. Mais, le premier moment de joie passé, le souvenir d'un père qui la maudissait, d'un amant qui l'avait abandonnée, vint se retracer à son imagination, plus poignant et plus douloureux que jamais. Aucun sentiment étranger ne

faisant plus diversion à ses remords, elle sentit son âme fléchir sous leur poids. Deux ruisseaux de larmes inondèrent ses joues. Son compagnon usa, pour la consoler, de tant de soins affectueux, de tant de paroles bienveillantes, il montra tant de sympathie pour ses chagrins, qu'entraînée par le besoin d'épancher son cœur, elle lui fit un aveu sincère et de son amour, et de son désespoir, et de sa fuite.

Quand elle prononça le nom de Williams, le marin fronça le sourcil; quand elle vint à parler de ses serments de fidélité, serments oubliés peut-être, le marin laissa échapper un *sacredieu!* bien articulé; enfin, quand elle exprima cette idée que le silence du neveu était peut-être le résultat du bon plaisir de l'oncle, le marin fit résonner une série de jurements tellement ronflants que la jeune fille en tressaillit.

— N'ayez pas peur, mon enfant, n'ayez pas peur, ce n'est rien! vieille habitude de mer, voyez-vous! Et puis, c'est que la conduite de monsieur Williams est indigne... Tromper une jeune fille, lui ravir son cœur, et la délaisser ensuite, c'est infâme. Vous obtiendrez justice, miss; vous l'obtiendrez!... Ah! monsieur Williams! vous mettez votre déloyauté sur le compte de votre oncle...! Sacredieu! nous verrons, nous verrons.

— Mais, monsieur, reprit miss Molly effrayée

de l'emportement du brave homme , je n'ai pas dit que...

— Sans doute, sans doute, je vous entends ; mais monsieur Williams vous avait fait d'avance un portrait si peu flatté de son oncle, que vous avez cru pouvoir imputer à ce dernier les torts dont vous êtes victime. C'est tout simple ; mais vous aurez réparation... Je me charge de la demander moi-même au duc.

— Oh ! je vous en supplie , s'écria Molly , daignez agir avec prudence ; Williams n'est pas coupable peut-être , monsieur ? Et puis , si le duc allait s'irriter contre moi ! Il aurait raison ; car enfin je n'ai pas le droit...

— S'irriter ! oui. — Contre vous ? non. Laissez-moi faire , laissez-moi faire , je serai prudent ! Sacre dieu ! vous aurez réparation , vous dis-je.

Le marin parlait avec tant d'autorité , que Molly n'eut pas la force de le contredire ; elle résolut donc , quoi qu'il pût arriver , de s'abandonner à ses conseils.

Il faisait presque nuit lorsque la jeune fille et son compagnon pénétrèrent sous une longue avenue qui menait au château de Bury ; ils n'étaient plus qu'à une centaine de pas du bâtiment principal , dont la masse imposante se découpait en demi-teinte sur un fond obscur et brumeux.

— C'est ici que nous devons nous quitter , dit le

marin ; il ne convient pas que nous paraissions ensemble devant l'amiral-duc. Laissez-moi partir en éclaireur ; la reconnaissance sera bientôt faite. Dans un quart d'heure , je reviendrai vous prendre ; vos affaires seront alors en bon train , je vous le promets.

Miss Molly était trop accablée pour hasarder la moindre objection ; elle se résigna.

— Mais je ne vous laisserai pas seule ici ; quelqu'un veillera sur votre sûreté. *Holà ! hupp !* cria-t-il d'une voix retentissante.

Un homme sortant tout à coup du milieu des arbres , s'avança vers le marin , puis attendit respectueusement et la main au bonnet , que ce dernier lui eût communiqué ses ordres.

Le marin lui glissa quelques mots à voix basse ; l'autre s'inclina sans mot dire.

Miss Molly reconnut aisément dans cet homme l'étranger avec qui son conducteur avait échangé , à l'auberge de la vieille Mysie , les signes d'intelligence qui l'avaient si fort inquiétée.

— Adieu ! dit le marin en lui pressant les mains avec effusion ; dans un quart d'heure votre sort sera changé.

Et il disparut dans l'ombre.

Nous laisserons quelques instans miss Molly et son protecteur , l'une plongée dans l'amertume de ses réflexions , l'autre accomplissant la mission

dont il s'était chargé, pour nous occuper un peu de l'amiral-duc de Fyden.

Le duc portait au plus haut point la bizarrerie de caractère ; issu d'une famille obscure, il ne devait son élévation et ses titres qu'à son mérite personnel. Il était arrivé de matelot au grade d'amiral ; fils de fermier, il avait transformé en duché la cabane paternelle. Comme tous les hommes dont les idées sont grandes et nobles, loin de rougir de sa pauvreté première, il en tirait vanité ; il n'était jamais plus heureux que lorsqu'il racontait sa première campagne sur le *Terrible*, en qualité de pilote. Retiré depuis trois ans dans son château de Bury, il était loin d'y mener la vie d'un grand seigneur indolent et fastueux. Au contraire, l'activité semblait son élément. Vêtu d'une façon plus que modeste, il allait et venait, sans mettre personne dans le secret de ses excursions, si ce n'est pourtant un vieux matelot qui, depuis l'enfance, avait suivi sa fortune bonne ou mauvaise. Le duc s'absentait souvent des semaines entières. Que faisait-il ? Ses domestiques l'ignoraient, jusqu'à ce que les actes de bienfaisance que leur maître semait sur ses pas, fissent connaître l'emploi de son temps. Le plus souvent, il revenait à Bury à l'insu de tout le monde, rentrait dans son appartement, sonnait et donnait des ordres, comme s'il n'avait point quitté sa chambre. Célibataire et possesseur d'une fortune immense,

il avait adopté un de ses neveux , Williams , à qui il comptait laisser la majeure partie de ses biens.

Williams était âgé de vingt-cinq ans. Ses qualités aimables , son cœur généreux , et la vivacité de son esprit , lui avaient concilié tout d'abord l'affection de son oncle ; mais , libre de ses actions , maître de dépenser autant d'argent que bon lui semblait , il n'avait pas tardé à imiter la conduite de plusieurs étourdis de son âge , dont la vie dissipée frisait de près les dérèglements et la débauche. Un de ses amis l'ayant présenté au père de miss Molly , il se prit d'amour pour elle , et parvint à lui faire partager sa passion. Toutefois , craignant la colère de son oncle , dont il connaissait les projets pour son établissement , il résolut , malgré ses serments , de ne plus voir miss Molly , espérant que l'absence les guérirait l'un et l'autre. Vaine illusion ! Williams n'avait pas plus oublié Molly , que Molly n'avait oublié Williams , et pendant que la jeune fille tentait une démarche si fatale à sa réputation et à son repos , le jeune homme , enfermé dans sa chambre , soupirait et se désolait. Vingt fois il avait été sur le point d'aller se jeter aux pieds de miss Molly et de lui offrir sa main ; l'idée de former une union qui irriterait son oncle l'avait seule retenu.

Revenons à miss Molly , qui attendait assise au pied d'un arbre , en compagnie de son silencieux protecteur , l'arrivée du marin. En proie à l'an-

xieté la plus vive, ses yeux se mouillaient de larmes, son pouls battait avec force, un frisson glacial parcourait tous ses membres; accablée, rendue, elle pencha la tête et perdit connaissance.

Elle ne sut pas combien de temps avait duré cet évanouissement. Quand elle revint à elle, elle était couchée dans un bon lit autour duquel se pressaient plusieurs femmes dont les regards pleins d'intérêt lui rendirent un peu de calme. L'une d'elles lui apprit que le vieux John, c'était sans doute le nom de l'homme préposé à sa garde, l'avait apportée dans ses bras, à demi mourante, et qu'elles avaient reçu l'ordre de lui prodiguer les soins les plus attentifs.

On servit alors à miss Molly un léger repas dont elle goûta à peine; n'osant s'informer si l'amiral était au château et si son généreux guide lui avait parlé, elle garda le silence.

Williams se promenait à grands pas dans son appartement, réfléchissant aux moyens de tenir ses serments sans s'attirer la colère de son oncle, lorsque ce dernier, ouvrant la porte, parut brusquement devant lui.

— Vous êtes un ingrat indigne de ma tendresse, monsieur mon neveu! vous avez failli à la délicatesse, à l'honneur! s'écria l'amiral enflammé de colère.

— Mon oncle, mon cher oncle, je ne sais...

— Ah! vous ne savez, vous ne savez, monsieur! eh bien! je vais vous mettre sur la voie. Que pensez-vous d'un homme qui manque à sa parole, d'un homme qui calomnie son bienfaiteur, d'un homme qui se joue de tout ce qu'il y a de plus sacré au monde? qu'en pensez-vous? dites, parlez, monsieur...

— Je pense que cet homme est un infâme, mon oncle, reprit le neveu atterré par cette violente sortie, et comprenant mal encore où tendaient ces apostrophes jetées coup sur coup.

— Infâme! vous l'avez dit! eh bien! vous êtes un infâme, monsieur; car vous avez manqué à votre parole; car vous vous êtes joué des sentiments les plus sacrés; car vous m'avez calomnié! monsieur.

— Vous calomnier, vous! mon oncle! mon bienfaiteur! oh! vous ne le croyez pas; on m'a calomnié moi-même à vos yeux, mon bon oncle; il y a mal entendu, reprit Williams avec chaleur; vous ne croyez pas un mot de ce que vous dites.

— Ah! l'on vous a calomnié, il y a malentendu! sacedieu! la réponse est bien trouvée... Alors disculpez vous, monsieur, ou je vous retire ma protection, ou je vous chasse de ma présence...

— Mon oncle permettez...

— Taisez-vous, monsieur, laissez-moi parler! N'est-il pas vrai que, vous introduisant au sein

d'une famille honnête, vous lui avez dérobé son plus cher trésor, le cœur d'une fille pleine d'innocence et de candeur? Vous a-t-on calomnié, monsieur? répondez...

— Mon oncle! mon cher oncle! dit le jeune homme qui saisissait alors la pensée du duc.

— Taisez-vous! laissez-moi parler, cria le brave amiral, trop furieux pour s'apercevoir qu'il donnait à son neveu l'ordre contradictoire de se taire et de répondre en même temps. — N'est-il pas vrai que vous avez fait à cette jeune fille des serments que vous avez lâchement trahis? y a-t-il mal entendu, monsieur?

Williams, confus, anéanti, se couvrit le visage de ses deux mains.

— Enfin, n'est-il pas vrai, monsieur, que vous m'avez dépeint à cette jeune fille comme un homme dur, injuste, égoïste, vain de mon titre et de ma fortune? Allez, monsieur! vous n'êtes plus mon neveu, mon cœur vous désavoue.

— Grâce, mon oncle! je suis bien coupable, s'écria Williams d'un ton suppliant; accablez-moi de votre colère, condamnez-moi au châtement le plus dur, mais laissez moi, je vous en prie, réparer ma faute!

Le duc fit semblant de ne pas l'entendre; il sonna; un domestique vint.

— James, préparez le cheval de monsieur.

Puis se tournant vers son neveu :

— Il ne convient plus que vous habitiez cette maison ; mais je veux qu'avant de sortir vous paraissiez devant votre accusateur.

Et sonnante de nouveau, il donna un ordre à voix basse.

L'agitation et l'inquiétude de Williams dans cet instant seraient impossibles à décrire. Ses traits étaient bouleversés ; un voile couvrait ses yeux. L'amiral, lui, arpentait de long en large l'appartement. Mais quelles ne furent pas la surprise, l'émotion et la joie du jeune homme, quand miss Molly vint à paraître. Il voulut courir à sa rencontre, se précipiter à ses pieds, mais son oncle l'arrêta ; et d'une voix sévère qui fit trembler la pauvre Molly :

— Restez, monsieur ! Allez-vous maintenant implorer le pardon de votre victime et la prier d'intercéder pour vous ? ce serait un peu fort ! Serez-vous assez lâche pour déchirer un cœur dont le seul tort est de s'être donné à un homme sans foi ? Je ne le souffrirai pas. Vous avez forfait à l'honneur, vous avez perdu tous vos droits à mes bontés ; partez, monsieur, partez, et que je ne vous revoie jamais.

Cette scène terrible, à laquelle miss Molly n'était pas préparée, l'avait frappée de stupeur ; elle se figurait trouver Williams seul, et elle était en présence du duc de Fyden. L'amiral, enveloppé de la

tête aux pieds dans une vaste redingote bleue, galonnée d'or sur toutes les coutures, était coiffé d'un chapeau à trois cornes enfoncé jusqu'aux yeux.

— J'attends, monsieur, dit-il en indiquant du doigt la porte à son neveu.

Miss Molly, à ce signe impératif, se précipita aux genoux du duc qu'elle tint étroitement embrassés; son visage inondé de larmes, ses accents entrecoupés désarmèrent insensiblement la colère de l'amiral. Williams joignant ses supplications à celles de miss Molly, tous deux implorant avec des sanglots l'oubli du passé, il fallut bien que le duc finit par se rendre.

— Relevez-vous, relevez-vous, enfants, dit le brave homme tout attendri; sacredieu! oui, je pardonne; car je crois que je pleure aussi... et c'est pour la première fois. Allons! allons! qu'il n'en soit plus question.

Et s'adressant à son neveu :

— Williams, j'oublierai votre faute à la condition que vous rendrez heureuse cette charmante enfant. Mais, diable! ajouta-t-il en se reprenant, je dispose de sa main comme si j'en avais le droit. Il faut au moins qu'elle y consente.

— Que je voie d'abord mon père, mon pauvre père, dit miss Molly.

En faisant cette demande elle avait levé les yeux sur l'amiral; celui-ci découvrit alors avec un sou-

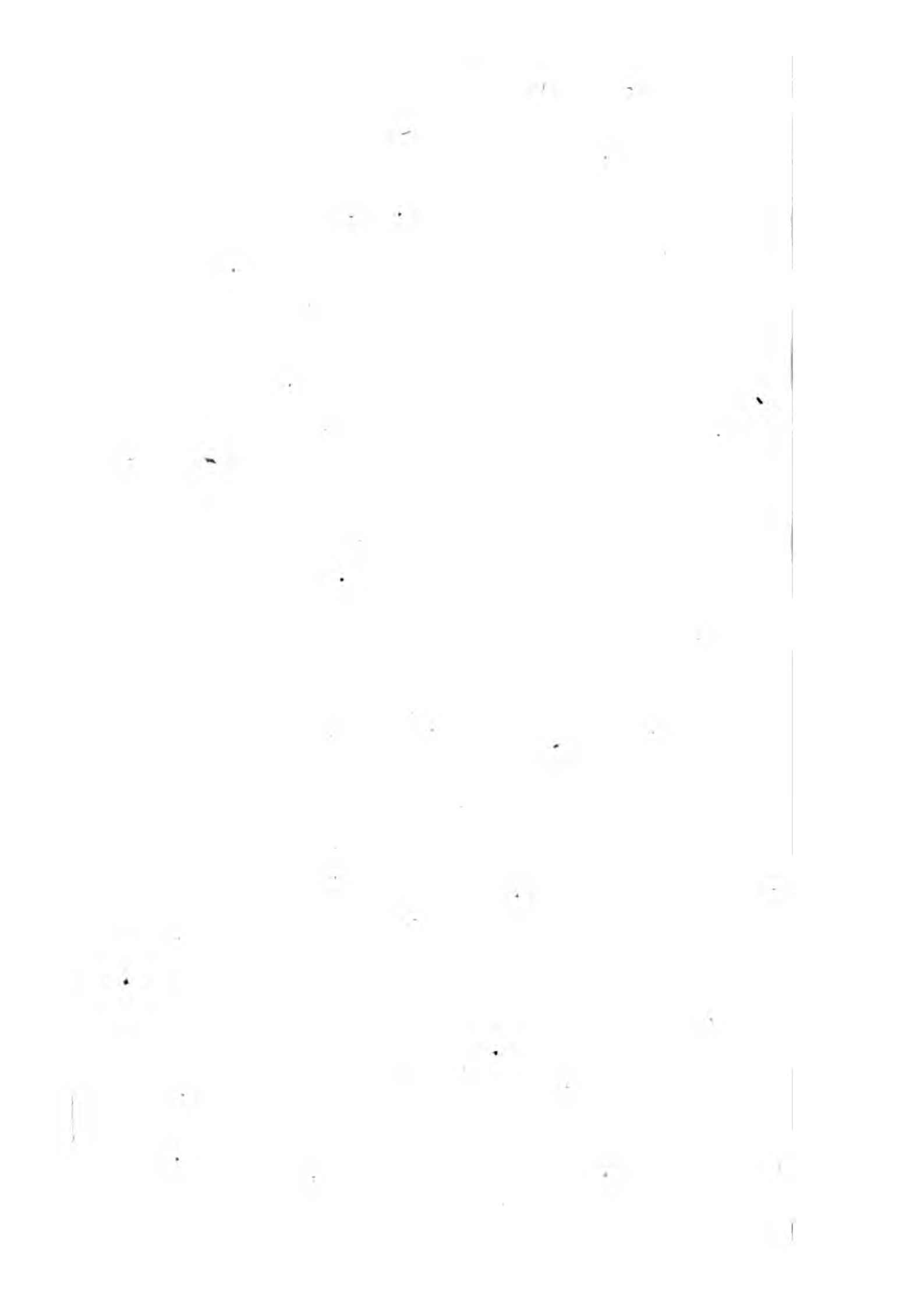
rire malicieux , sa tête blanche et son large front. Ce ne fut pas sans un vif sentiment de gratitude que la jeune fille reconnut en lui son compagnon , son guide , le marin qui l'avait protégée.

— N'avais-je pas raison de vous assurer , miss , que le matelot jouissait de quelque crédit auprès de son amiral ?

— Molly remercia le duc de Fyden avec une touchante effusion.

— C'est bien ! c'est bien ! enfant , songeons maintenant au plus pressé. Allons , mon bon neveu , en voiture ! et courons chercher le consentement de votre futur père. J'ai idée qu'il ne résistera pas à nos instances.

L'évènement prouva que l'amiral ne s'était pas trompé.



LE BAISER DU ROI.

Le Baiser du Roi.

— Voudrais-tu être reine, Christine?

Cette question d'un vieillard qui plongeait ses yeux à demi fermés au fond d'un échiquier dont les pièces gisaient éparses et en désordre, était adressée négligemment après une longue leçon d'échecs, sur laquelle il avait épuisé toute la patience de sa fille.

— Reine des cœurs? répondit la gracieuse enfant sans relever sa tête inclinée sur un riche coussin de velours noir, où elle nourrissait elle-même un affreux petit dogue qu'elle aimait avec passion.

— Reine des cœurs, ma fille! Cet empire est

déjà le tien, répliqua d'un ton d'insouciance affectée le ministre qui déposait souvent sa gravité auprès de la riante Christine. Il roulait alors entre ses doigts une magnifique tabatière ornée de gros diamants, qui encerclaient une petite miniature, portrait et présent d'un roi fort laid ; mais, continuait-il en parlant comme au hasard, est-ce là ta seule ambition ?

— Comment l'étendrais-je plus loin ? J'ai plus de sujets à présent que je n'ai de science pour les gouverner.

— Oh ! oh ! je ne me serais pas douté, mon enfant, que vous eussiez des *sujets*. Vous êtes au moins trop prudente pour encourager leurs hommages.

— Vraiment ! répliqua Christine en agaçant le jeune dogue qui grinçait des dents, je ne leur suis pas trop obligée d'hommages qui me sont dus. Il n'y en a qu'un dans le monde pour lequel j'en ressens la plus tendre gratitude !

Le sourcil du premier ministre de Suède se fronça.

— Quel est cet homme, Christine ?

Christine rougit, regarda son père avec un étonnement enchanteur, et redoubla ses caresses à son petit chien hargneux. Le comte, d'un ton plus serré renouvela sa question :

— Quel est cet homme, Christine ?

— Qui serait-ce donc ? sinon Adolphe de Hesse ,
votre beau neveu, cher père.

— Vous n'avez pas été, je pense , assez hardie
pour vous engager avec ce jeune garçon ?

— Jeune... de dix-huit ans , mon père ! C'est
mon plus vieil ami : j'étudie tout avec lui, je ne
puis me ressouvenir quand j'appris à l'aimer, tant
il y a déjà longtemps !

— Folie ! vous avez été élevés ensemble chez sa
mère : c'est un pur amour fraternel.

— Du tout ! du tout ! je serais bien fâchée
qu'Adolphe fût mon frère !

— C'est pourtant tout ce que je peux faire pour
son service. Il est sans fortune ; il n'a d'autre état
que sa commission , et ma bonté...

— Votre bonté est immense , mon doux seigneur !
et puis il est brave ; il est magnanime ! Pour moi ,
quand j'ai fait attention qu'il avait d'autres yeux ;
qu'étant petit , il parlait mieux que tous les grands,
je n'ai pas interrogé la profondeur de ses trésors.

— Ma chère fille , il faudra l'oublier , dit le comte
en passant tendrement le bras autour du fin corsage
de Christine encore à genoux.

— Mon bon père , je ne l'essaierai pas , car je ne
saurais par où m'y prendre ; et vous l'aimez vous-
même.

— Pas assez pour en faire mon héritier.

— Il le serait pourtant si je mourais , mon père !

Le ministre regarda fixement au visage jeune et rose de sa fille comme pour plonger à travers ; et le pli d'effroi paternel qui s'était formé entre ses deux yeux disparut comme un éclair.

— Il n'y a là que de la vie, dit-il en lui frappant doucement sur le front. Aussi, je ne songe qu'à marier cette méchante fille.

— Et vous nous rendrez les deux enfants les plus heureux de ce monde, répondit Christine, dont les yeux noirs étincelaient à travers ses larmes.

— Ma pauvre fille, vous avez été bien gâtée ! Je vous ai donné trop de licence et de liberté ! Voilà présentement que vous me demandez l'impossible. Soyez raisonnable ; et pour vous distraire un peu, votre tante vous présentera à la cour. Vous verrez de belles choses ; vous connaîtrez notre brave et jeune roi... si vous êtes raisonnable !

— Le rude monstre ! s'écria Christine en s'élevant avec vivacité. Je ne souhaite pas le voir ; on dit qu'il hait les femmes.

— C'est une calomnie : il est amoureux d'une.

— D'une belle ?

— Et méchante comme toi.

— Comme moi?... Le comte se mit à rire, et l'instinct de Christine s'éveilla, car elle répondit après avoir un peu rêvé : Je ne l'ai pourtant jamais vu !

— Mais il t'a vue ; et il dit...

— Que dit-il , mon père ?

— Que t'importe d'un monstre , qui déteste les femmes ?

— Ah ! ah ! mais il est roi. Que dit-il , enfin ? que peut-il dire ? Je veux le savoir , mon père. Ah ! mon père , dites donc !

Mais le ministre était déterminé à garder le silence , et nulle prière , nulle séduction de la jeune , de la savante Christine ne put lui arracher une autre parole.

— A propos ! s'écria-t-il tout à coup , comme se rappelant une chose qu'il craignait d'oublier , parlons d'autre sujet , d'un sujet sérieux : j'amènerai ce soir un officier pour souper avec moi. Recevez-le bien... Recevez-le avec déférence : je vous le destine pour mari.

— Je ne veux pas de lui ! cria Christine en courant après son père comme il sortait de la chambre ; si je n'épouse pas mon soldat , je veux mourir fille.

— Que l'amour t'exauce , cousine , dit Adolphe de Hesse en sortant de dessous les longs rideaux de lampas frangés d'or où il s'était furtivement glissé depuis un quart d'heure ; il est doux de faire l'espion pour entendre un avocat tel que toi , mon amour , plaider une cause si désespérée que la mienne !

— Désespérée !... comment ? la bataille est à demi

gagnée. La colère de mon père est une pluie sur l'herbe : un rayon de soleil l'évapore ; ne le connais-tu pas , Adolphe ? Je t'en prie , ne soupire pas ; ne croise pas ainsi tes bras ; ne regarde pas le ciel avec cet air solennel , je n'ai pas envie de gémir , moi : je veux du bonheur , de la joie , un bal : eh bien ! l'amour accordera l'orchestre , et nous danserons gaiement au bal de notre mariage.

— L'espérance t'abuse, Christine ; je connais ton père mieux que toi. Ah ! ma bien-aimée ! poursuivait-il en examinant sa beauté avec effroi, tu n'auras pas le courage de refuser le jouet magnifique qu'il veut t'offrir en échange du cœur ardent et dévoué de ton cousin.

Christine à son tour le regarda entre les deux yeux, et les siens se remplirent de larmes ; mais comme elle ne pouvait s'arrêter long temps à une idée triste, elle essaya un peu de colère.

— Vous ne me croyez pas destinée à augmenter la liste des amantes fidèles, à ce que je vois, et cela en dépit même de la dernière preuve que vous venez de surprendre de ma bonne foi, espion ?

— Sèche cette larme, Christine ! je ne suis pas assez stoïque pour braver une telle éloquence.

— Pourquoi me fais-tu pleurer ? dit Christine en souriant déjà ; était-ce donc pour le plaisir enfantin de sécher des larmes avec tes lèvres ?... ou bien étais-tu en effet jaloux de quelque rival imaginaire ?

que sais-je? de cet antidote aux émotions tendres du cœur? du comte Ericson, peut-être?

— Ericson te déplaît, je n'en suis pas en peine; il n'est guère d'ailleurs plus riche que moi, je pense; mais, Christine!...

— Eh bien, Christine! pourquoi soupire-tu encore?

— Ton père t'amènera ce soir un nouvel amant, et moi je serai oublié.

— Tu le mérites pour oser le prévoir, pour m'offenser de tes soupçons! mais tu es mon cousin... et je te pardonne cette fois encore, dit-elle en passant sa tête souple et caressante sous les deux mains d'Adolphe qu'elle tenait dans les siennes.

— Tu m'aimes donc bien réellement, Christine?

— Je ne te l'ai dit que cent fois, ingrat! tu dois être étourdi de la répétition d'un mot si court.

— Il est si nouveau pour moi, grand Dieu!

— Eh bien! nous nous aimons, voilà qui est sûr; mais comme mon père ne veut pas donner son consentement à notre union il faut l'attendre.

— Et s'il ne veut jamais?

— Jamais! est-ce qu'on craint cela?

— Christine, je le crains.

— Oh bien! alors, il faudra toujours rester ainsi; le bonheur ne s'augmente point par un acte de désobéissance.

— Je le pense de même... et tu es donc bien heureuse, toi?

— Quelle demande! je te vois tous les jours; est-ce qu'il nous manque quelque chose?

Adolphe la regarda, rêveur, sans lui répondre d'abord, puis il dit avec un soupir :

— Je te trouve bien prudente.

— Je ne veux pas briser un cœur de père.

— Non! mais le mien!

Adolphe, si je ne suis pas ta femme avec le consentement de mon père, je n'en épouserai jamais un autre; mais voilà tout, tout ce que je peux te promettre.

Le jeune soldat se rembrunit; marcha vivement à travers la chambre, s'arrêtant à chaque tour pour contempler ce doux tyran qui le tenait si insoucieusement dans ses chaînes. Christine essayait de se maintenir grave; mais deux fossettes mignonnes qui donnaient tant de charme à sa bouche étaient près de reparaitre sur la plus légère provocation à ce rire du cœur qui le faisait battre avec tant d'égalité. Celui d'Adolphe ne palpait pas sur ce mode riant; c'était un amant tout entier, dont l'imagination jalouse et pénétrante ne considérait plus Christine que comme un trésor gardé par deux monstres propres à tuer toutes les espérances : l'ambition et l'avarice.

Tandis qu'ignorante des desseins de son père,

confiante dans l'amour de son bien-aimé parent, la fille candide d'un vieux courtisan ne voyait pas un nuage sur l'avenir, elle était au contraire singulièrement égayée par les bouderies de son amant, dont les yeux lançaient des flammes, sans qu'il osât se plaindre davantage. Ce dernier hors de lui-même, trop jeune encore pour maîtriser la torture des réflexions qui l'étouffaient, tremblant d'en effrayer l'innocence de Christine, se dédommagea de ne pouvoir exciter sa compassion en se déchirant lui-même. — J'ai été bien fou ! s'écria-t-il ; oh ! je mériterais... tout ce m'arrivera. De par le ciel ! avoir souffert qu'une passion absurde me trompât ! Allons, il faut en finir : je ne paierai point la dette que je dois à ton père en lui déroband son unique enfant ; adieu, Christine ! je vais joindre mon régiment ; je compte sur la pitié d'une bonne bataille ; au moins tu penseras avec un peu de tristesse à ton ami perdu. Sa voix s'altéra, Christine poussa un cri, et ses larmes jaillirent avec abondance, car Adolphe était à ses pieds qui lui pardonnait et lui demandait pardon. Sa belliqueuse résolution s'y fondit comme le plomb dans la flamme ; et les jeunes amants ne se quittèrent que plus passionnément épris l'un de l'autre.

S'il est vrai qu'Adolphe fût trop prompt à désespérer du succès de son amour, Christine était aussi trop lente à croire que nulle opposition n'entrave-

rait sérieusement ses désirs. Son pouvoir était grand sur son père, mais il n'était pas sans bornes; bien qu'elle régnât en reine absolue dans leur intime gouvernement, où son goût, ses inclinations et ses caprices étaient consultés en toutes choses, son pouvoir ne s'étendait pas plus loin. C'est celui que tout homme puissant, absorbé par de hautes poursuites, daigne accorder à une femme. Tout sujet politique était donc resté pour Christine un véritable fruit défendu. Le diplomate ne supportait nulle voix féminine en affaires d'état. Depuis peu cependant il avait révélé beaucoup de nouvelles de la cour à sa fille, et toujours il s'en allait louant le jeune monarque dont il se flattait d'être le seul favori, recueillant jour par jour de somptueuses marques de sa partialité. Il est donc facile de s'expliquer comment ce prince guerrier, dont les précoces conquêtes avaient rempli l'Europe d'étonnement et d'admiration, s'était fait, par un jour de curiosité toute neuve en lui, introduire secrètement auprès de la belle Christine, et par quelle influence, en dépit de son antipathie avouée pour le sexe qui ne se bat point, il était alors au nombre des admirateurs cachés d'une jeune fille solitaire et charmante.

Ce premier succès avait puissamment exalté les ambitieuses visions de son père. Il n'était pas d'ailleurs fort déraisonnable de supposer que le jeune homme qui avait commencé son règne en se cou-

ronnant lui-même, dont l'énergique volonté venait d'abattre les forces réunies du Danemarck, de la Saxe et de la Russie, se soumit jamais à consulter timidement l'étiquette des cours pour le choix d'une compagne; qui pouvait dès-lors empêcher que dans sa riche et belle héritière, le comte Piper ne s'accoutumât doucement à voir la future reine de Suède?

Tout suivait donc son cours naturel sur la fragile humanité : l'admiration à demi révélée du jeune roi pour ses charmes ne manqua pas de produire une impression vive sur un tendre orgueil de femme : elle savait qu'elle était belle, mais l'assentiment d'un roi est d'une valeur merveilleuse devant tout l'univers, ce rêve caressant la remplissait d'une gaieté si vive, et en même temps si pure, que ce qui eût paru insoutenable dans un esprit ambitieux et rusé, augmentait l'attrait irrésistible d'une jeune fille sincère, amoureuse d'éclat, ravie d'une distinction qui justifiait la passion d'Adolphe, sans alarmer son innocence. Peut-être en effet son amour pour lui n'en était-il que plus complet, plus pieux, plus fier; elle ne voyait au loin tous ces regards attachés sur elle que pour lui dire à lui, dans un seul regard :

— Je te les donne tous! car c'était seulement quand il s'approchait d'elle que sa voix devenait tremblante; que l'éclat de ses yeux devenait hu-

mide , et que son cœur battait d'une sympathie invincible. Christine n'aurait pas voulu mourir de son amour , mais elle voulait en vivre , et , violemment séparée de l'objet de cette amitié vierge et vraie , elle en eût traîné partout avec elle une douloureuse et ineffaçable impression.

Mais cela ne pouvait être ; mais ils seraient toujours ensemble ; mais , en dépit des troubles de son inquiet amour , une attraction fort peu combattue l'entraîna vers son miroir , où elle regarda longtemps ce qu'un vainqueur de batailles pouvait trouver de si attrayant dans une forme si délicate et si peu comparable à ses rudes conquêtes. Elle se rappela l'ordre que son père lui avait donné de faire les honneurs du repas qu'il offrait le soir même à quelque nouvel ami , et suivit ponctuellement cet ordre , en ajoutant à sa parure tout ce qui pouvait combler d'orgueil le père le plus épris de la beauté de son enfant. Aussi , quand elle entra dans la salle chaude et parfumée par ses soins , où le souper était préparé avec une magnificence inhabituelle pour le riche ministre et son hôte unique , elle y parut assez ravissante pour l'adoration d'une cour entière.

Rien ne put donc décrire l'étonnement et le dépit de la brillante Christine , lorsqu'au lieu d'un étranger de distinction qu'elle s'attendait à frapper de ses charmes , elle reconnut , dans celui qui se leva

gauchement à son approche pour la conduire vers la table, l'odieux Ericson, l'objet de son unique aversion, le but méprisé des sarcasmes de sa joyeuse malice.

— Qu'a donc mon père pour se moquer ainsi de moi ce soir? pensa-t-elle en elle-même, et regardant de côté cette figure trop connue. Oh! c'est bien lui! poursuivit-elle tout bas en étouffant un soupir et une envie de rire incommode qui se combattaient ensemble.

Qu'est-ce qu'il me veut donc ce laid capitaine, avec ses deux gros yeux bleus faïence et ses cheveux jaunes frisés à l'enfant?

Sa haine naïve n'ajoutait, en effet, rien au disgracieux portrait qu'elle tirait à part du grand jeune homme osseux et inélégant qui posait devant elle, avec son nez ultraaquilin, ses joues rugueuses, et l'incivile hardiesse de son regard militaire, qui semblait prendre d'assaut les charmes frêles et boudeurs de cette fière sensitive; car tel était depuis peu de semaines le plus constant visiteur du ministre avec lequel il demeurait enfermé durant des heures entières. En vain Christine, dans le désespoir d'une délicieuse toilette perdue, se fût résignée à subir ses galanteries et sa vulgaire admiration. Cette machine de guerre fût restée six mois devant elle sans qu'il en sortît un compliment. La seule manifestation du trouble qui dérangeait sa gravité, c'était

de rire bruyamment de ses propres paroles aussi lourdes que lui. Christine, dans la contrainte où la tenait son respect pour son père, semblait chercher à tout moment par quelle porte pourrait se sauver l'ennui mêlé d'indignation que lui causait la présence d'un tel prétendant à sa main. Son cœur, plein d'une image charmante, irrité de la présomption de ce morne rival, bondissait prêt à s'écrier : Le comte Ericson, miséricorde ! Le comte Ericson ! Et comme si l'insoutenable Ericson eût eu la conscience des réflexions hostiles qu'il inspirait, il s'efforça tout à coup de lancer au-dehors tous ses pouvoirs de gloire, et se fraya une route nouvelle dans les bonnes grâces de la belle silencieuse, en lui demandant brusquement :

— Que pensez-vous d'Alexandre-le-Grand ?

Christine ne put retenir un candide éclat de rire au nez du sérieux questionneur. Jamais je ne pense à Alexandre-le-Grand, répondit-elle. Je me rappelle seulement qu'en lisant son histoire, j'en avais peur comme d'un fou ou d'un homme enragé. Ericson réclama avec vivacité en faveur du courage le plus prodigieux que le monde ait jamais admiré.

— S'il eût été prodigieusement sage, comme il était prodigieusement conquérant, il eût appris à se gouverner avant d'apprendre le gouvernement du monde.

Ericson rougit jusque dans ses cheveux ardents

et frisés, et répliqua presque avec emportement :
— Une femme peut-elle pénétrer dans la noble fièvre qui précipite un homme de courage dans une foule de dangers, et le porte à mépriser la vie avec toutes ses fades jouissances, pour mériter la couronne d'une gloire immortelle ?

— Non, répondit-elle simplement ; je n'ai point de fièvre et nulle sympathie avec les destructeurs. Si je savais une célébrité, je voudrais l'attirer sur moi par les bénédictions des spectateurs de ma vie. Oui, mon père ! oui ! poursuivit-elle sans obéir au regard répressif du ministre qui lui commandait le silence.

— J'aimerais mieux qu'il vécussent pour me bénir, que de mourir en me maudissant. C'est affreux les tueurs d'hommes ! N'en parlons pas, messeigneurs, que pour prier le ciel d'en délivrer la terre.

— Enfant ! murmura le ministre à la torture, en remplissant le verre d'Ericson stupéfait et s'efforçant de la distraire :

— A la gloire d'Alexandre, comte !

— Bien dit s'écria le guerrier en mouillant sa colère d'un vin délicieux. Allons ! petite sauvage : A la gloire d'Alexandre ! Et il heurta la coupe brillante de Christine, de manière à la briser en éclats.

— Je n'ai point de soif pour une telle gloire ! répliqua la mutine raisonneuse. Je ne boirai point

à ces phénomènes malfaisants qui cachent une peau de tigre sous leur manteau de roi.

— Seigneur ! seigneur ! interrompit le courtisan effrayé du courroux de son hôte dont les yeux brillaient comme la lame d'un sabre. Les saillies d'une petite fille monteront-elles jusqu'à votre éperon ? Elle n'est folle encore que de son petit chien , qui peut impunément la mordre et déchirer ses doigts, faibles comme des fuseaux. Voyez ! poursuivit-il négligemment, tandis que l'indignation du soldat s'amortissait à la vue de cette petite main d'enfant qu'on avançait presque sous sa moustache hérissée. Ses connaissances en guerre sont bornées jusqu'ici à la marche du jeu d'échecs ; cet espace étroit est son champ de bataille , continua-t-il en approchant lui-même la table où se trouvait placé à dessein le jeu passionné d'Ericson. Elle y combat si courageusement le général, que même un vieux soldat comme moi trouve quelque honneur à y réduire sa pétulante obstination de femme.

Rien n'était, selon toute apparence, plus propre à recomposer le maintien compromis du sauvage Ericson, que la perspective d'une partie d'échecs ; car, se retournant vers la rieuse et colérique enfant, il lui jeta plus courtoisement qu'elle ne l'en supposait capable, le défi d'engager une bataille avec lui.

— Mais si je vous battais ! repartit-elle en reprenant toute sa gaieté.

— Ce n'est pas là seulement que j'aurais été vaincu par vous, belle méchante ! dit-il en la regardant en face et serrant sa main à la faire crier. Christine rougit et baissa les yeux vers la terre, non sans les avoir lancés pleins de dédain sur le maladroit émancipé ; mais la glace était rompue, le papillon engourdi prenait ses ailes : il rencontra donc et soutint ce fier regard avec une défiance assez insolente de sa sincérité.

Il y a plus de fougue dans cet automate qu'il ne semble, pensa confusément Christine, et mon père me force à jouer un jeu menaçant pour moi... Elle cacha, avec sa main, sa joue plus colorée, et fixa constamment les yeux sur l'échiquier, déterminée, par un vif accès de contrariété, à jouer aussi mal que possible pour mortifier son orgueilleux adversaire. Mais ce soin était inutile. Le petit champ de bataille tremblait sous les mains agitées d'Ericson, qui, reconnaissant à peine les pièces, les poussait à tort et à travers ; ses attaques sans jugement devinrent si faciles à déjouer, que la novice écolière, avec l'innocente joie que donne un succès inattendu, s'écria triomphante : Échec au roi par la reine !

— Cruelle ! riposta le comte en frappant du poing au milieu des pièces qui culbutèrent en désordre, ne souhaitez-vous pas faire le roi votre esclave ?

— Mais je n'empêche pas qu'il se sauve ! dit Christine épouvantée de tant de rudesse, et stupéfaite du calme profond de son père, qui observait tout avec un indulgent sourire.

Impossible maintenant de s'y reconnaître, poursuivit-elle en cherchant à remettre sur pied roi, reine et cavaliers confondus dans une affreuse mêlée.

— N'essayez pas ! n'essayez pas ! cria Ericson comme hors de lui, en poussant violemment l'échiquier qui tomba sur le parquet. Le coup est décidé, vous m'avez fait échec et mat. Puis tout à coup comme honteux de sa violence et de l'influence qu'il laissait prendre sur lui par un si *mièvre chose*, il sortit avec l'air le plus hagard et le plus défait du monde, embarrassant ses pieds dans son sabre, et donnant au diable sa maladresse aussi bien que l'amour qui en était cause.

— Il ne reviendra pas, j'espère, dit Christine, en voyant au bout d'une heure rentrer son père qui s'était précipité sur les pas d'Ericson avec autant d'empressement que s'il eût été le plus aimable des convives.

— C'est ce qui vous trompe, ma chère, répondit le ministre plus joyeux qu'avant tout ce désastre ; il brûle déjà de revenir, et ne se console pas d'avoir ainsi employé les deux heures enchantées qu'il vous doit.

— Enchantées ! quoi ! c'est ainsi qu'il les aime ! repartit-elle avec étonnement. Pour moi, mon père, je suis... je ne sais comment ; je suis, interrompit-elle, pleurant presque de voir rire son père, donc elle eût préféré les reproches. C'est pour m'éprouver, n'est-ce pas, que vous me faites accroire qu'un pareil homme ose prétendre à me plaire ? Ah ! je le crois plus amoureux d'Alexandre que de moi, et il fait bien !

— Enthousiasme louable dans un guerrier de dix-neuf ans, dont vous apprivoiserez la sauvage ambition. Il est déjà dans un grand trouble, bien flatteur sans doute pour une jeune étourdie comme vous, mais il faut le contrarier avec plus de mesure, entendez-vous, mon ange ? il est brave, riche, et noblement né, que désirez-vous de plus ?

— Mon cousin ! répliqua vivement Christine, mon seul Adolphe, plus brave que lui, j'en suis sûre, et aussi noble que vous mon honorable père !

— Allez reposer cette mauvaise tête, dit-il en la baisant au front, et priez Dieu pour la gloire de votre père.

Christine pria fidèlement, et de tout cœur, pour la gloire paternelle ; après quoi elle ajouta la plus fervente des prières pour le bonheur d'Adolphe ; qu'elle ne séparait pas du sien.

Elle fut toutefois, durant plusieurs jours, trop occupée à tourmenter l'amant qu'elle adorait pour

se ressouvenir de celui qu'elle haïssait si franchement. Tout à coup, Adolphe, plus fier que Christine, parce qu'il était plus pauvre, ne voulut plus jouer à ce jeu d'esclave qui plaisait tant à sa folle maîtresse. Il eut l'immense courage de s'absenter de cette maison laissant croire à Christine consternée, le croyant peut-être lui-même, qu'il l'abandonnerait aux poursuites de son riche prétendant; et quand il reparaisait, durant de courtes visites reçues sans beaucoup de chaleur par son oncle tout glacé de diplomatie, il se tenait à une telle distance de Christine, à son tour rêveuse et bouleversée, qu'elle ne vit plus d'autre moyen de retrouver le repos et Adolphe qu'en détruisant à jamais l'audacieuse prétention du comte.

Un matin qu'elle avait désiré peut-être plus ardemment qu'Ericson lui-même, demeurer seule avec lui, après avoir suivi des yeux son père jusqu'au bout d'une longue galerie, où il disparut sous le prétexte d'une dépêche importante à expédier, elle attendit avec anxiété qu'il prit la parole pour le rudoyer de manière à ce qu'il n'y revînt pas : ce fut vainement; on eût dit que cet amoureux contemplatif n'avait ni lèvres ni voix. Christine étouffait d'impatience.

— J'ai rêvé de vous cette nuit, dit-elle enfin pour entamer une querelle décisive. J'espère qu'à l'avenir vous n'aurez pas la présomption de troubler

mon sommeil par votre présence. Je vous trouve bien hardi d'oser vous montrer jusque dans mes rêves..

— Moi aussi, j'ai eu un songe, répondit Ericson troublé, n'ayant bien compris que les premières paroles de cette impertinente provocation. J'ai rêvé que vous me regardiez en souriant, que vous me regardiez longtemps, et j'étais heureux.

— C'était un mensonge, appuya-t-elle avec une féroce naïveté; je sais mieux, quand je veille ou quand je dors, sur qui je dois attacher mes sourires.

— Comment vous suis-je donc apparu cette nuit? demanda le comte, avec un étonnement singulier, que Christine trouva stupide.

— En cauchemar, monseigneur, aussi insupportable qu'aujourd'hui.

— Méprisante fille! enseigne-moi donc à te faire l'amour! s'écria-t-il en imprimant avec vivacité un baiser sur ces lèvres pourpres de colère.

Cette licence inouïe, dont Christine trouva l'ardeur effrénée, fut payée par un soufflet si prompt et si haineux, que l'offenseur, en frottant sa joue rougissante, s'émerveilla qu'il eût été appliqué par *ces doigts faibles comme des fuseaux*. Un obus l'eût frappé de moins de surprise.

— Votre père m'a trompé, dit-il après un assez long silence et du ton le plus grave; il m'a laissé

croire que vous ne receviez pas mes visites avec indifférence.

— Mon père ne se connaît point dans ces choses-là, répliqua Christine avec une courageuse indignation, car il n'eût jamais présenté à sa fille un jeune homme si mal élevé. Au reste, et à tout prendre, il vous a dit vrai, car vous n'êtes pas pour moi un objet d'indifférence, vous ne pouvez l'être, entendez-vous, comte Ericson? et....

Adolphe recueillit ces dernières paroles de la voix altérée de Christine, en entrant précipitamment pour rompre un tête-à-tête qui le rendait fou de jalousie.

— Qui êtes-vous? demanda sauvagement Ericson, avec un ton si rempli d'autorité, que Christine eût bien voulu le battre encore.

— Un soldat, répondit Adolphe, les dents serrées, en tirant son sabre et le jetant tout à coup sur la table, un soldat blessé pour l'honneur de son pays, et qui veut mourir pour le défendre.

— Nous sommes donc amis? dit Ericson en lui tendant la main.

— Nous sommes rivaux, repartit Adolphe en se reculant vers la table.

— Christine vous aime donc?

— Elle me l'a dit. Fiez-vous à votre tour à la foi d'une jeune fille, Vous n'êtes pas *l'objet de son indifférence*, et je vous cède la place auprès d'elle.

— A qui? s'écria Christine frémissante, avec les larmes aux yeux.

— Au roi! répondit Adolphe en s'éloignant avec désespoir. Christine tomba sur une chaise, et cacha sa figure sous ses mains.

— Restez! cria Charles XII d'une voix tonnante, restez donc!

Le jeune homme obéit en se mordant les lèvres jusqu'au sang.

— Je vous ai vu... mais jamais dans cette maison.

— Elle m'était fermée par mon oncle quand vous deviez y venir.

— Pourtant, je vous ai vu quelque part. Votre nom?

— Adolphe de Hesse, fils d'un brave officier mort en se battant pour vous. Il m'a laissé sa misère et les larmes de sa veuve.

— Qui vous a dit que je ne fusse pas Ericson?

— Mes yeux, car je vous regarde, et je vous reconnais aussi, moi. Charles XII, en s'approchant de son soldat, dont le yeux s'allumaient comme ceux d'un jeune lion, s'arrêta tout à coup frappé de souvenir.

— D'où te vient cette cicatrice sur la tempe gauche?

— De Nerva, sire, où avec une poignée d'hommes votre majesté défit les armées de Russie.

— Tu dis vrai ! s'écria Charles, ivre de joie, comme s'il respirait tout à coup la poudre de cette bataille. Puis, sautant au cou d'Adolphe et posant le doigt sur sa cicatrice : Tu n'avais pas besoin d'autre passeport pour arriver jusqu'à moi... même pour te battre contre moi, comme je jurerais que tu en as grande envie ; car le jour dont tu me parles, j'ai appris comme toi le rôle d'un soldat et la vraie dignité de l'homme. Par les mille bombes qui nous pleuvaient au visage, donne ta main, frère, car nous avons été baptisés ensemble par le sang.

Charles XII parut alors à Christine grand et imposant comme une forteresse. Alors se retournant tout à coup vers la jeune fille dont la curiosité avait déjà séché les larmes, il lui dit avec une gaieté qui n'était pas sans grâce :

— Par mon sabre ! Christine, je suis un triste soupirant ; un seul geste de ta main vient d'étouffer dans mon cœur tous les amours qui l'avaient pris par trahison. Parle donc aussi franchement que tu agis : aimes-tu ce brave ?

— Oui, sire.

— Qui empêche ce mariage ?

— Celui du comte Ericson ; dont mon père me menace incessamment.

— Oh ! oh ! pensa Charles en souriant à part avec réflexion : je vois au fond des choses mainte-

nant. Le roi n'a point regret au baiser, puisque le soufflet tombe sur la joue du courtisan.

— Christine, ajouta-t-il en reprenant sans contrainte le ton du commandement, ton père refuse de te donner à celui que tu préfères ; tu l'épouseras pourtant, parce que *je le veux*. Convieus que si je fus ton cauchemar comme amant, je ne suis pas ton ennemi comme roi.

— Je l'avoue à genoux ! dit l'orgueilleuse en y tombant avec son heureux cousin. Tandis que Charles, penché sur la rougissante coupable, unissait leurs mains avec une bonté brusque, il imprima sur ce front chaste le dernier hommage que ses lèvres aient jamais offert à une femme.

— Sa majesté me pardonne donc ? murmura la tremblante espiègle ; si j'avais su que c'était le roi, je n'aurais pas frappé si fort.

— Reconnaissez-le seulement à la manière dont il se venge, Christine. Puis il ajouta avec un sentiment d'inexplicable prévision, triste, mais rayonnant de passion et comme en regardant devant lui : Ma seule amante, à moi, doit être fiancée sur le champ de bataille, et me couronnera dans les houras de la victoire.

Il fit le soir même signer à son ministre, fort irrité, un contrat de mariage, qui n'était pas celui du comte Ericson, bien qu'honoré du nom de Charles XII. Deux jours après, il assistait aux no-

ces somptueuses de Christine. Adolphe de Hesse y portait ses plus nobles insignes, et le politique seul, qui souriait pourtant, trouva la réalité moins royale que son rêve.

FIN.



Table.

La Précieuse.	5
Miss Molly.	133
Le Baiser du Roi.	197

FIN DE LA TABLE.

65666041

